

George Orwell

Tels, tels étaient nos plaisirs
et autres essais



(1944-1949)

Éditions Ivrea

Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances

George Orwell

Tels, tels étaient nos plaisirs

et autres essais

(1944-1949)

Traduit de l'anglais par Anne Krief,
Bernard Pecheur et Jaime Semprun

Éditions Ivrea

Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances

© The Estate of the late Sonia Brownell Orwell

© Éditions Ivrea, 1, place Paul-Painlevé, Paris V^e
Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances,
80, rue de Ménilmontant, Paris XX^e, 2005
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

*L'immunité artistique [1] :
quelques notes sur Salvador Dali*

Les seules autobiographies dignes de foi sont celles qui dévoilent quelque chose de honteux. Un homme qui se dépeint sous un jour favorable est probablement en train de mentir, car toute existence, vue de l'intérieur, n'est qu'une longue suite d'échecs. Cependant, même le livre le plus évidemment mensonger (les écrits autobiographiques de Frank Harris, par exemple) peut livrer malgré lui un portrait fidèle de son auteur. L'autobiographie récemment publiée par Dali [2] appartient à cette catégorie. Certains des épisodes qui y sont relatés sont proprement incroyables, d'autres ont été arrangés et romancés, et non seulement les humiliations mais aussi la constante *banalité* de la vie quotidienne sont soigneusement omises. Dali est, de son propre aveu, un personnage narcissique, et son autobiographie est essentiellement un numéro de strip-tease effectué sous la lumière rose d'un projecteur. Mais en tant que témoignage sur les fantasmes, sur les perversions de l'instinct rendues possibles par l'âge de la machine, elle possède une réelle valeur.

Voici donc quelques-uns des épisodes de la vie de Dali depuis sa petite enfance. Peu importe de savoir lesquels sont vrais et lesquels sont imaginaires : ce qui compte, c'est que ce sont là des choses que Dali aurait *aimé* faire.

Il a six ans, et l'on attend avec une grande excitation l'apparition de la comète de Halley :

Soudain l'un des employés de mon père apparut à la porte du salon et annonça que de la terrasse on pouvait voir la comète... En traversant le corridor j'aperçus ma petite soeur de trois ans à quatre pattes dans l'embrasement d'une porte. Je m'arrêtai, hésitai une seconde, puis lui lançai un terrible coup de pied dans la tête comme si ç'avait été un ballon et continuai de courir, submergé par la « joie délirante » qu'avait fait naître cet acte barbare. Mais mon père, qui se trouvait derrière moi, m'attrapa et me fit descendre dans son bureau, où je dus rester en punition jusqu'à l'heure du dîner.

Un an plus tôt, Dali avait « brusquement, comme la plupart du temps quand il [lui] vient une idée », précipité un petit garçon du haut d'un pont suspendu. Plusieurs autres incidents du même ordre sont relatés, notamment (*il était alors âgé de vingt-neuf ans*) celui où il jeta à terre et piétina une jeune fille « jusqu'au moment où on dut l'entraîner, ensanglantée, hors de [sa] portée ».

Vers l'âge de cinq ans, il capture une chauve-souris blessée qu'il dépose dans un seau en fer-blanc. Le lendemain matin, il découvre que la chauve-souris, à peu près morte, est couverte de fourmis en train de la dévorer. Il l'introduit alors dans sa bouche, avec les fourmis et tout, et, d'un coup de dents, la coupe presque en deux.

Adolescent, une jeune fille tombe éperdument amoureuse de lui. Il l'embrasse et la caresse de manière à l'exciter le plus possible, mais se refuse à aller plus loin. Il décide de poursuivre ce petit jeu pendant cinq ans (c'est ce qu'il appelle son « plan

quinquennal »), savourant l'humiliation de la jeune fille et le sentiment de puissance qu'il en retire. Il lui répète fréquemment qu'il l'abandonnera une fois les ans écoulés, et c'est ce qu'il fait le moment venu.

Jusqu'à un âge avancé de sa vie adulte, il continue de s'adonner à la masturbation et manifestement il aime se livrer à cette pratique devant un miroir. Pour ce qui est de la vie sexuelle normale, il est impuissant, à ce qu'il semble, jusqu'à l'âge de trente ans environ. Quand il rencontre pour la première fois sa future femme, Gala, il est fortement tenté de la pousser du haut d'un précipice. Il se rend compte qu'il y a quelque chose qu'elle voudrait qu'il lui fasse, et après leur premier baiser l'aveu est prononcé :

Je rejetai en arrière la tête de Gala, la tirant par les cheveux et, tremblant d'exaltation hystérique, j'ordonnai :

« Dites-moi maintenant ce que vous voulez que je vous fasse ! Mais dites-moi cela lentement, en me regardant dans les yeux, avec les mots les plus crus, les plus féroce­ment érotiques, ceux qui pourront nous faire éprouver la plus grande honte ! »

... Alors Gala, transformant les derniers miroitements de son expression de plaisir en la dure lumière de son être tyrannique, répondit :

« Je veux que vous me tue­iez ! »

Il est plutôt déçu par cette demande, puisqu'en fait c'était précisément ce qu'il voulait faire. Il envisage de la jeter du haut du clocher de la cathédrale de Tolède, mais s'en abstient.

Pendant la guerre civile espagnole, il évite adroitement de choisir son camp et fait un voyage en Italie. Il se sent de plus en plus attiré par l'aristocratie, fréquente les salons huppés, se trouve de riches protecteurs et se fait photographe en compagnie du grassouillet vicomte de Noailles qu'il décrit comme son « mécène ». Lorsque la guerre menace en Europe, son seul souci est de trouver un endroit où la cuisine soit bonne et d'où il puisse décamper rapidement si le danger se rapproche un peu trop. Il décide de s'installer à Bordeaux et, comme de juste, s'enfuit en Espagne pendant la bataille de France. Il reste en Espagne assez longtemps pour y récolter quelques récits d'atrocités mises sur le compte des « Rouges », puis il part pour l'Amérique. L'histoire se termine dans une apothéose de respectabilité. À trente-sept ans, Dali est devenu un mari dévoué, guéri de ses aberrations, ou du moins de certaines d'entre elles, et totalement réconcilié avec l'Église catholique. Il gagne aussi, devine-t-on, énormément d'argent.

Cependant, il n'a en aucune façon cessé de s'enorgueillir des tableaux de sa période surréaliste, ayant pour titres « Le Grand Masturbateur », « Tête de mort atmosphérique sodomisant un piano à queue », etc. Ces œuvres sont reproduites tout au long du livre. Bon nombre des dessins de Dali sont purement figuratifs et possèdent une caractéristique sur laquelle je reviendrai plus loin. Mais dans ses tableaux surréalistes et ses photographies, les deux traits frappants sont la perversité sexuelle et la nécrophilie. Les objets et les symboles sexuels – dont certains sont bien connus, comme ce bon vieux soulier à talon haut, tandis que d'autres, comme la béquille et la tasse de lait chaud, sont des créations originales

de Dali – y réapparaissent constamment, et on note également la présence assez marquée du thème excrémental. À propos de son tableau « Le Jeu lugubre », il déclare : « Le caleçon maculé d'excréments était peint avec une complaisance tellement minutieuse et réaliste que l'ensemble du petit groupe surréaliste était tourmenté par la question : est-il coprophage ou non ? » Dali ajoute fermement qu'il ne l'est pas, et qu'il considère cette aberration comme « répugnante », mais il semble que ce soit bien là sa seule réticence concernant les excréments. Même quand il raconte comment il observe une femme en train d'uriner debout, il se sent obligé de préciser qu'elle rate sa cible et souille ses chaussures. Un seul individu ne pouvant posséder tous les vices, Dali se targue également de ne pas être homosexuel, mais à part cela, il semble détenir la plus belle panoplie de perversions dont on puisse rêver.

Son penchant le plus marqué reste cependant la nécrophilie. Il le reconnaît volontiers lui-même et affirme en avoir été guéri. Les têtes de mort, les squelettes, les cadavres d'animaux font de fréquentes apparitions dans ses tableaux, où l'on retrouve sans cesse les fourmis qui dévoraient la chauve-souris moribonde. Une des photographies montre un cadavre exhumé, dans un état de décomposition avancée ; une autre des ânes morts en putréfaction sur des pianos à queue, tels qu'on pouvait les voir dans le film surréaliste *Un chien andalou*. Dali se remémore encore ces ânes avec un grand enthousiasme :

Je « maquillai » la putréfaction des ânes à l'aide de grands pots de colle gluante que je fis couler sur eux. Je leur vidai les orbites et les agrandis ensuite à coups de ciseaux. De même, je cisillai leurs babines pour mieux découvrir les rangées de dents, et j'ajoutai plusieurs mâchoires supplémentaires de manière à donner l'impression que, bien que les ânes fussent déjà en train de pourrir, ils vomissaient un peu plus leur propre mort, au-dessus de ces autres rangées de dents formées par les touches des pianos noirs.

Et enfin il y a l'image – apparemment une sorte de photo truquée – du « Mannequin pourrissant dans un taxi [3] ». Sur la poitrine et le visage déjà plus ou moins boursoufflés d'une jeune fille visiblement morte, d'énormes escargots sont en train de ramper. Dans la légende, Dali précise qu'il s'agit d'escargots de Bourgogne – c'est-à-dire de l'espèce comestible.

Bien sûr, ce long ouvrage de quatre cents pages grand format contient encore bien d'autres choses que celles que j'ai mentionnées, mais je pense avoir restitué sans partialité son atmosphère morale et son paysage mental. C'est un livre qui pue. S'il était possible qu'il se dégage des pages d'un livre une réelle puanteur ce serait le cas pour celui-ci ; idée qui pourrait d'ailleurs bien plaire à Dali, lui qui, avant de faire l'amour pour la première fois à sa future épouse, s'enduisit le corps d'une pommade à base de crottes de chèvre bouillies dans de la colle de poisson. Mais cela étant, il reste que Dali est un dessinateur exceptionnellement doué. C'est aussi, à en juger par la minutie de ses dessins et la sûreté de son trait, un travailleur acharné. C'est un exhibitionniste et un carriériste, mais ce n'est pas un imposteur. Il a cinquante fois plus de talent que la plupart des gens qui s'enprennent à sa moralité et qui ricanent devant ses tableaux. Et si l'on considère à la fois ces deux séries de faits, on se trouve face à un problème qui, en l'absence de toute base sérieuse d'accord, fait rarement l'objet d'une véritable discussion.

Le problème est qu'on a affaire ici à une attaque directe et manifeste, non seulement contre la santé d'esprit et la simple décence, mais aussi – certains des tableaux de Dali étant susceptibles d'empoisonner l'imagination comme une carte postale pornographique – contre la vie elle-même. Quel que soit le partage exact entre ce que Dali a réellement fait et ce qu'il a seulement imaginé, sa conception de la vie et sa personnalité ne font aucune place au sens moral le plus élémentaire. Il est aussi antisocial qu'une puce. Il est clair que de tels individus sont indésirables, et qu'une société qui favorise leur existence a quelque chose de détraqué.

Imaginons maintenant que l'on montre ce livre, avec ses illustrations, à lord Elton, à M. Alfred Noyes, ou aux éditorialistes du *Times* qui font leurs choux gras de l'« éclipse des intellectuels » – en fait, à n'importe quel Anglais « raisonnable » détestant l'art en général. Il est facile d'imaginer ce que seraient leurs réactions. Ils refuseraient purement et simplement de reconnaître à Dali la moindre qualité. Ces gens-là sont non seulement incapables de reconnaître que ce qui est moralement dégradé peut être esthétiquement valable, mais ce qu'ils demandent en réalité aux artistes, c'est de les caresser dans le sens du poil et de leur dire que penser est inutile. Et ils peuvent se montrer particulièrement dangereux à une époque comme la nôtre, où le ministère de l'Information et le British Council leur confèrent un certain pouvoir. Car ils tendent non seulement à étouffer les nouveaux talents dès qu'ils surgissent, mais encore à émasculer ceux du passé. En témoigne la nouvelle campagne contre les intellectuels à laquelle on assiste actuellement chez nous et en Amérique, où l'on s'en prend non seulement à Joyce, à Proust et à Lawrence, mais aussi à T.S. Eliot.

Néanmoins, si vous vous adressez à quelqu'un capable d'apprécier les mérites de Dali, la réaction que vous obtiendrez ne vaudra guère mieux en général. Si vous dites que Dali, tout en étant un brillant dessinateur, est une sale petite fripouille, on vous regarde comme si vous étiez un sauvage. Si vous dites que vous n'aimez pas les cadavres en putréfaction, et que les gens qui aiment les cadavres en putréfaction sont des malades mentaux, on en déduit que vous manquez de sens esthétique. Puisque « Mannequin pourrissant dans un taxi » est une réussite esthétique (ce que c'est assurément), il ne peut s'agir d'une chose dégoûtante et dégradante ; alors que Noyes, Elton, etc., vous diront que puisque c'est dégoûtant ce ne peut pas être une réussite esthétique. Et entre ces deux sophismes, il n'existe pas de position intermédiaire ; ou plutôt, il y en a une, mais dont on entend rarement parler. D'un côté, les diatribes contre le *Kulturbolschewismus* ; de l'autre (même si la formule en tant que telle est démodée), les discours sur « l'art pour l'art ». L'obscénité est un sujet dont il est très difficile de parler en toute sincérité. Les gens ont trop peur soit de paraître choqués, soit de paraître ne pas l'être, pour être en mesure de définir les rapports entre l'art et la morale.

Ce que revendiquent en fait les défenseurs de Dali, c'est une sorte d'immunité artistique. L'artiste doit être exempté des lois morales qui pèsent sur les gens ordinaires. Il suffit de prononcer le mot magique d'« art », et tout est permis. Des

cadavres en décomposition avec des escargots qui rampent dessus, c'est normal ; donner des coups de pied dans la tête des petites filles, c'est normal ; même un film comme *L'Âge d'or* est normal [4]. Il est également normal que Dali s'en mette plein les poches pendant des années en France, puis détale comme un rat aussitôt que la France est en danger. Dès lors que vous peignez assez bien pour être consacré artiste, tout vous sera pardonné.

On voit aisément à quel point cette théorie est fautive sitôt qu'on l'applique à la criminalité ordinaire. À une époque comme la nôtre, où l'artiste est un individu à tous égards exceptionnel, il doit se voir accorder le privilège d'une certaine irresponsabilité, exactement comme une femme enceinte. Pourtant, personne n'irait jusqu'à dire qu'on peut permettre aux femmes enceintes de commettre des meurtres, et personne non plus n'irait revendiquer un tel droit pour un artiste, si doué fût-il. Si Shakespeare ressuscitait demain, et si l'on découvrait que sa distraction favorite consiste à violer des petites filles dans des voitures de chemin de fer, nous ne lui dirions sûrement pas de continuer à agir de la sorte sous prétexte qu'il écrira peut-être un nouveau *Roi Lear*. Et, après tout, les pires crimes ne sont pas toujours ceux que la loi réprime. Encourager les rêveries nécrophiles est probablement aussi nuisible que, disons, voler à la tire sur un champ de courses. On devrait être capable d'avoir simultanément à l'esprit les deux faits suivants : Dali est un bon dessinateur et un être humain répugnant. L'un n'exclut pas l'autre et, en un sens, ne l'affecte même pas. Ce que nous demandons avant tout à un mur, c'est qu'il tienne debout. S'il tient debout, c'est un bon mur, et savoir à quoi il sert est une toute autre question. Et pourtant, le meilleur mur du monde mérite d'être abattu s'il entoure un camp de concentration. De même, il devrait être possible de dire : « Voici un bon livre, ou un bon tableau, et il devrait être brûlé en public par le bourreau. » Si l'on ne peut pas dire cela, au moins en imagination, on ne tient pas compte du fait qu'un artiste est aussi un citoyen et un être humain.

Ce n'est pas, bien sûr, qu'il faille interdire l'autobiographie de Dali, ou les illustrations qu'elle contient. Mis à part les cartes postales obscènes que l'on vendait jadis dans les ports de la Méditerranée, c'est une politique contestable que d'interdire quoi que ce soit, et les fantasmes de Dali éclairent sans doute utilement sur le déclin de la civilisation capitaliste. Mais ce dont il a assurément besoin, c'est d'un diagnostic. La question n'est pas tellement de savoir *ce* qu'il est, mais *pourquoi* il est ainsi. Il ne devrait faire aucun doute que nous avons affaire ici à un esprit malade, qui n'a probablement guère changé depuis sa prétendue conversion, car les pénitents authentiques, ou les gens qui ont recouvré la santé mentale, n'étaient pas leurs vices passés avec une telle complaisance. Il représente un symptôme de la maladie du monde. L'important n'est pas de le dénoncer comme une crapule qui mériterait d'être cravachée en public, ni de le défendre comme un génie au-dessus de toute critique, mais de découvrir *pourquoi* il fait montre de ces aberrations particulières.

La réponse, on peut probablement la trouver dans ses tableaux, et pour ma part

je ne suis pas assez compétent pour en faire l'examen. Mais je peux signaler un indice qui constitue peut-être un début de réponse. Il s'agit du style de dessin démodé, surchargé d'ornements, édouardien, auquel Dali tend à revenir quand il ne fait pas étalage de surréalisme. Certains de ses dessins évoquent ceux de Dürer, l'un d'eux (p. 113) semble avoir été influencé par Beardsley, un autre (p. 269) emprunte quelque chose à Blake. Mais la tendance la plus constante, c'est le style édouardien. La première fois que j'ai ouvert le livre et que j'ai regardé les innombrables illustrations marginales, j'ai été troublé par une ressemblance que je n'ai pas réussi à identifier tout de suite. Je m'étais arrêté au chandelier ornemental situé au début de la première partie (p. 7). Qu'est-ce que cela pouvait bien me rappeler ? Finalement, cela me revint. Cela me rappelait une édition volumineuse, vulgaire et coûteuse des oeuvres complètes d'Anatole France (en traduction), probablement publiée aux alentours de 1914. On y voyait des vignettes et des culs-de-lampe ornementaux dans ce même style. L'une des branches du chandelier de Dali se termine par une créature aux formes ondoyantes évoquant un poisson, qui paraît singulièrement familière (elle semble s'inspirer de l'image conventionnelle du dauphin), et l'autre branche par une chandelle allumée. Cette chandelle, qui réapparaît à plusieurs reprises dans ses tableaux, est une très vieille connaissance. C'est, ornée des mêmes pittoresques coulées de cire, la fausse bougie que l'on voit sur les lustres électriques, dans les hostelleries de campagne qui veulent se donner un style Tudor. Cette chandelle ainsi que le motif du chandelier lui-même provoquent immédiatement une vive impression de mièvrerie. Comme pour contrecarrer cela, Dali a éclaboussé la page de mouchetures d'encre, mais sans résultat. La même impression revient toujours, page après page. Le dessin figurant au bas de la page 62, par exemple, pourrait presque servir d'illustration à *Peter Pan*. La silhouette de la page 224, bien qu'elle ait le crâne allongé en forme de saucisse géante, évoque la sorcière des contes de fées. Le cheval de la page 234 et la licorne de la page 218 pourraient illustrer les oeuvres de James Branch Cabell. Les dessins d'adolescents plutôt efféminés des pages 97, 100, etc., procurent eux aussi la même impression. Le pittoresque fait irruption à tout instant. Oubliez les têtes de mort, les fourmis, les homards, les téléphones et autre bric-à-brac, et vous vous retrouverez plongé dans l'univers de Barrie, de Rackham, de Dunsany et de *Where the Rainbow Ends*.

Assez curieusement, certains des actes de méchanceté gratuite relatés dans l'autobiographie de Dali ne sont pas sans évoquer la même période. Quand j'ai lu le passage que j'ai cité plus haut, celui où il donne un coup de pied dans la tête de sa petite soeur, j'ai été, là encore, troublé par une impression de déjà vu. De quoi s'agissait-il ? Mais des *Ruthless Rhymes for Heartless Homes* [5] de Harry Graham, bien sûr ! De telles comptines étaient très populaires aux environs de 1912, et celle qui disait

Poor little Willy is crying so sore,
A sad little boy is he,
For he's broken his little sister's neck

And he'll have no jam for tea [6].

aurait presque pu avoir pour origine l'anecdote de Dali. Dali, bien sûr, est conscient de ses penchants édouardiens, et il en tire parti, plus ou moins dans un esprit de pastiche. Il professe une affection particulière pour l'année 1900 et affirme que n'importe quel objet ornemental de 1900 est plein de mystère, de poésie, d'érotisme, de folie, de perversité, et ainsi de suite. Le pastiche, toutefois, suppose d'ordinaire un véritable attachement pour la chose parodiée. Il semble qu'il soit, sinon de règle, du moins assez fréquent qu'à un penchant intellectuel corresponde une tendance irrationnelle, voire puérile, qui va dans le même sens. Le sculpteur, par exemple, s'intéresse aux surfaces planes et aux courbes, mais c'est aussi quelqu'un qui trouve un plaisir physique à manier l'argile et la pierre. L'ingénieur aime le contact des outils, le bruit des dynamos et l'odeur de l'huile. Les psychiatres manifestent généralement eux-mêmes quelque penchant pour telle ou telle perversion sexuelle. Si Darwin est devenu biologiste, c'est en partie parce qu'il vivait à la campagne et qu'il aimait les animaux. Il se peut donc que le culte apparemment pervers voué par Dali aux objets de l'époque édouardienne (comme sa « découverte » des bouches de métro 1900) soit simplement le symptôme d'un attachement beaucoup plus profond, moins conscient. Les innombrables copies (fort bien exécutées) d'illustrations de manuels scolaires, pompeusement intitulées *le rossignol, une montre* [7], et ainsi de suite, dont il parsème les marges de son livre, ont peut-être en partie une fonction humoristique. Le petit garçon en culotte bouffante jouant au diabolo, à la page 103, constitue un pastiche parfaitement réussi, mais il se peut que ces choses soient là également parce que Dali ne peut s'empêcher d'exécuter des dessins de ce genre, parce que c'est à cette période et à ce style de dessin qu'il appartient en réalité.

En ce cas, ses aberrations peuvent en partie s'expliquer. Peut-être sont-elles pour lui une façon de s'assurer qu'il n'est pas n'importe qui. Il est deux qualités que Dali possède indéniablement : un don pour le dessin et un égoïsme épouvantable. « À sept ans, annonce-t-il dès le premier paragraphe de son livre, je voulais être Napoléon. Et mon ambition n'a cessé de croître régulièrement depuis. » La chose est formulée de manière délibérément provocante, mais il ne fait aucun doute qu'elle correspond pour l'essentiel à la vérité. De tels sentiments sont d'ailleurs assez répandus. Quelqu'un m'a dit un jour : « Je savais que j'étais un génie bien longtemps avant de savoir *en quoi* je serais un génie. » Et supposez que vous n'ayez rien d'autre en vous que votre égoïsme et un bon tour de main ; supposez que votre véritable don soit pour le style de dessin minutieux, académique, figuratif, et votre véritable *métier* [8] celui d'illustrateur de manuels scientifiques. Comment faire, dans ce cas, pour être Napoléon ?

Il reste toujours une solution : la *perversité*. Toujours faire la chose qui choquera et blessera les gens. À cinq ans, jeter un petit garçon du haut d'un pont, frapper un vieux médecin au visage avec un fouet et lui casser ses lunettes – ou, à tout le moins, rêver d'accomplir de tels actes. Vingt ans plus tard, extirper les yeux

d'ânes morts avec une paire de ciseaux. Dans cette veine, on peut toujours se sentir original. Et en plus, ça paie ! C'est beaucoup moins dangereux que le crime. Même si l'on tient compte de tout ce que Dali prend sans doute soin d'omettre dans son autobiographie, il est clair qu'il n'a pas eu à pâtir de ses excentricités comme ç'aurait été le cas en d'autres temps. Il a grandi dans le monde corrompu des années vingt, quand la sophistication était à son comble et que toutes les capitales européennes grouillaient d'aristocrates et de *rentiers* [9] qui avaient abandonné le sport et la politique pour jouer les protecteurs des beaux-arts. Lorsque vous lanciez des ânes morts à la tête des gens, ils vous lançaient de l'argent en retour. La phobie des sauterelles – qui, il y a seulement quelques décennies, n'aurait provoqué qu'un petit rire moqueur – constituait alors un « complexe » intéressant que l'on pouvait exploiter avec profit. Et lorsque ce monde-là s'effondra devant l'armée allemande, il restait l'Amérique. On pouvait même couronner le tout par une conversion religieuse, en sautant d'un bond et sans l'ombre d'un repentir, des salons parisiens à la mode jusque dans le giron d'Abraham.

Voilà peut-être à quoi se résume pour l'essentiel l'histoire de Dali. Mais pourquoi fallait-il qu'il soit affligé précisément de ces perversions-là et pour quelle raison est-il si facile de « vendre » des horreurs comme des cadavres en putréfaction à un public sophistiqué – ce sont là des questions qui concernent le psychologue et le sociologue. La critique marxiste n'y va pas par quatre chemins avec des phénomènes tels que le surréalisme. Ils participent de la « décadence bourgeoise » (on fait grand usage d'expressions comme « cadavre pestilentiel » et « classe pourrissante de *rentiers* [10] »), un point c'est tout. Bien que cela soit probablement une manière de rapporter un fait, cela ne constitue en rien une explication. On aimerait quand même savoir *pourquoi* Dali a un penchant pour la nécrophilie (et non pour, disons, l'homosexualité), et *pourquoi* il faut que les *rentiers* et les aristocrates achètent ses tableaux au lieu d'aller à la chasse et de faire la noce comme leurs ancêtres. La simple désapprobation morale ne nous fait pas avancer d'un pas ; mais on ne devrait pas non plus prétendre, au nom de je ne sais quel « détachement », que des oeuvres comme « Mannequin pourrissant dans un taxi » sont moralement neutres, alors qu'elles sont morbides et dégoûtantes. Et ce n'est qu'en les considérant comme telles que l'on peut commencer à réfléchir.

(1944)

Près d'un demi-siècle après sa première apparition, Raffles, le « gentleman-cambrioleur », demeure l'un des personnages de roman anglais les plus connus. Rares sont ceux qui ignorent qu'il jouait au cricket dans l'équipe d'Angleterre, qu'il vivait dans une garçonnière d'Albany Street et cambriolait les maisons de Mayfair qu'il fréquentait par ailleurs en invité. C'est pourquoi ce personnage et ses exploits fournissent un excellent point de comparaison pour étudier un roman plus moderne tel que *No Orchids for Miss Blandish*. Un choix de ce genre est forcément arbitraire – j'aurais aussi bien pu prendre *Arsène Lupin*, par exemple – mais en tout cas *No Orchids* et la série des *Raffles* [11] ont pour point commun d'être de ces romans policiers qui mettent en vedette le criminel plutôt que le policier. D'un point de vue sociologique, il est tout à fait légitime de les comparer. *No Orchids* est la version 1939 du crime idéalisé, *Raffles* la version 1900. Ce qui m'intéresse ici, c'est l'extraordinaire différence d'atmosphère psychologique qui existe entre les deux oeuvres, et l'évolution du goût populaire dont elle semble témoigner.

Aujourd'hui, le charme de *Raffles* tient en partie à l'atmosphère d'époque et en partie à l'ingéniosité de la narration. Hornung était un auteur très consciencieux et, à son niveau, très habile. Si l'on juge en termes de pure efficacité, on ne peut qu'admirer son oeuvre. Mais ce qui fait de Raffles un personnage vraiment marquant, ce qui lui donne, aujourd'hui encore, valeur de symbole (il y a tout juste quelques semaines, dans une affaire de vol, un magistrat parlait au sujet du prévenu d'un « Raffles en chair et en os »), c'est sa qualité de gentleman. Raffles nous est présenté – et cela apparaît dans d'innombrables fragments de dialogues et remarques incidentes – non comme un honnête homme sorti du droit chemin, mais comme un ancien élève de *public school* sorti du droit chemin. Son remords, s'il lui arrive d'en éprouver, est presque uniquement d'ordre social ; il a déshonoré la « chère vieille école », il a perdu le droit d'entrer dans le « monde des gens convenables », il a trahi sa condition de gentleman pour devenir une canaille. Pas plus Raffles que Bunny ne semblent effleurés par l'idée qu'il est mal de voler – encore que Raffles se justifie à un moment en remarquant au passage que « de toute façon, la répartition des richesses est elle-même mal faite ». Ils ne se considèrent pas comme des pécheurs, mais comme des renégats, ou simplement des proscrits. Et le code moral qui reste celui de la plupart d'entre nous est si proche de celui de Raffles que nous ressentons bien tout ce qu'il y a d'ironique dans sa position. Membre d'un club du West End et cambrioleur ! En soi, c'est déjà presque un roman, non ? Mais qu'en serait-il si l'on avait affaire à un plombier ou à un épicier cambrioleur ? Cela fournirait-il matière à intrigue palpitante ? Non – bien que le thème de la « double vie », du crime sous des dehors respectables, soit tout aussi présent. Même Charles Peace avec son col de

clergyman nous semble un peu moins hypocrite que Raffles dans son blazer aux couleurs du club de cricket « I Zingari [12] ».

Naturellement, Raffles est un sportif accompli, mais il est très significatif que son sport de prédilection soit le cricket. Cela permet non seulement d'établir une infinité de parallèles entre son adresse de lanceur et celle qu'il déploie dans son activité de cambrioleur, mais aussi de définir très exactement quel genre de criminel il est. En réalité, le cricket n'est pas un sport très populaire en Angleterre – il s'en faut de beaucoup qu'il soit aussi populaire que le football, par exemple – mais il illustre un des traits saillants du caractère anglais : la tendance à mettre les « formes » ou le « style » au-dessus de la réussite. Aux yeux de n'importe quel véritable amateur de cricket, il est fort possible qu'un tour de batte de dix coups soit « meilleur » (c'est-à-dire plus élégant) qu'un tour de batte de cent coups ; le cricket est ainsi l'un des rares sports où l'amateur peut surpasser le professionnel. C'est un jeu fait d'espoirs déçus et de brusques revirements de fortune, et ses règles sont si imprécises que leur interprétation est en partie une affaire d'éthique. Quand Larwood, par exemple, pratiquait le *body-line bowling* en Australie, il ne violait en fait aucune règle : il faisait simplement quelque chose qui « ne se fait pas ». Dans la mesure où le cricket absorbe beaucoup de temps et exige pas mal d'argent, c'est un sport généralement réservé aux classes supérieures, mais pour l'ensemble du pays il évoque des notions telles que « être correct », « jouer le jeu », et sa popularité a décliné en même temps que l'on remisait de vieilles règles de conduite du genre « on ne frappe pas un homme à terre », etc. Ce n'est pas un jeu du xx^e siècle, et la plupart des gens d'esprit moderne le méprisent. Les nazis, par exemple, s'efforcèrent de décourager la pratique du cricket, qui connut un début de vogue en Allemagne avant et après la dernière guerre. En faisant de Raffles un joueur de cricket en même temps qu'un cambrioleur, Hornung ne se souciait pas seulement de lui donner une couverture plausible : il agençait également le contraste moral le plus violent qu'il lui était possible d'imaginer.

Raffles est, au même titre que *Great Expectations* ou *Le Rouge et le Noir*, une chronique du snobisme, et en tant que telle elle doit beaucoup à la précarité de la position sociale de Raffles. Un auteur moins habile eût fait du « gentleman-cambrioleur » un duc, un comte, ou à tout le moins un baronet. Mais Raffles est issu de la couche supérieure de la classe moyenne, et s'il est reçu dans l'aristocratie, c'est uniquement en raison de son charme personnel. « Nous étions dans le monde, mais nous n'en faisons pas partie », confie-t-il à Bunny vers la fin du livre ; et « On me recherchait pour mon adresse au cricket. » Bunny et lui acceptent tous deux sans réserves les valeurs du « monde » et ne demanderaient qu'à s'y intégrer pour de bon s'il leur était possible d'amasser un magot suffisant. La ruine qui les menace à tout instant est d'autant plus noire que leur appartenance au « beau monde » est précaire. Un duc qui a purgé une peine de prison reste un duc, tandis que le simple quidam « reçu dans le monde », une fois son honneur perdu, cesse à jamais d'y être « reçu ». Les derniers chapitres du livre où Raffles, démasqué, doit vivre sous un nom d'emprunt, baignent dans une

atmosphère de « crépuscule des dieux », un climat assez proche de celui du poème de Kipling, « Gentleman Rankers » :

Yes, a trooper of the forces –

Who has run his own six horses ! etc. [13]

Raffles appartient désormais, irrévocablement, à la « cohorte des damnés ». Il peut encore réussir quelques cambriolages lucratifs, mais il ne peut plus espérer revenir au paradis – c'est-à-dire à Piccadilly et au Marylebone Cricket Club. Selon le code d'honneur des *public schools*, il n'y a plus pour lui qu'une seule façon de se réhabiliter : mourir au combat. Raffles meurt en combattant les Boers (un lecteur avisé pouvait s'en douter depuis le début), ce qui, tant aux yeux de Bunny qu'à ceux de son créateur, rachète tous ses crimes.

Raffles et Bunny sont, évidemment, dépourvus de tout sentiment religieux et ils n'ont pas non plus de véritable code moral – seulement quelques règles de conduite auxquelles ils se conforment de manière presque instinctive. Mais c'est précisément là qu'apparaît la profonde différence morale entre *Raffles* et *No Orchids*. Raffles et Bunny sont, en dépit de tout, des gentlemen, et les principes qui sont les leurs ne sauraient être violés. Il est des choses « qui ne se font pas », et jamais ils n'auraient l'idée de les faire. Ainsi, Raffles n'abusera jamais de l'hospitalité qui lui est offerte. S'il lui arrive de commettre un vol dans une maison où il est invité, la victime sera toujours un autre invité, mais jamais le maître des lieux. Jamais il ne commettra de meurtre [14] – d'ailleurs, il évite la violence autant que possible et préfère ne pas être armé pour commettre ses forfaits. L'amitié est pour lui sacrée et, dans ses rapports avec les femmes, il se montre chevaleresque, sinon très moral. Il prendra des risques inutiles au nom de « l'esprit sportif », et parfois même pour des raisons purement esthétiques. Et surtout, il est ardemment patriote. Il célèbre à sa manière le Jubilé de diamant (« Cela fait soixante ans, Bunny, que nous sommes gouvernés par le plus admirable monarque que le monde ait jamais connu ») en envoyant par la poste à la reine une très ancienne coupe d'or qu'il a volée au British Museum. Il vole, pour des raisons en partie politiques, une perle que le Kaiser envoie à l'un des ennemis de la Grande-Bretagne, et quand la guerre des Boers commence à prendre une mauvaise tournure pour les Anglais, il n'a qu'un souci en tête : trouver le moyen de combattre en première ligne. Au front, il n'hésite pas à révéler sa véritable identité pour parvenir ainsi à démasquer un espion, et meurt glorieusement, tué par une balle boer. Par cette association du crime et du patriotisme, il ressemble à son presque contemporain Arsène Lupin, qui lui aussi ridiculiserait le Kaiser et rachèterait un passé plus que douteux en s'enrôlant dans la Légion étrangère.

Il est important de remarquer que, rapportés à ce que l'on voit de nos jours, les méfaits de Raffles ne sont que peccadilles. Quatre cents livres de bijoux représentent pour lui un fameux butin ! Et si ses aventures sont convaincantes, grâce à toutes sortes de détails matériels, elles ne cèdent guère au sensationnalisme – fort peu de cadavres, presque pas de sang, pas de crimes sexuels, pas de sadisme, nulle trace de perversion de quelque espèce que ce soit. Il

semble bien qu'au cours des vingt dernières années le roman policier, à son meilleur niveau en tout cas, soit devenu infiniment plus sanglant. Dans certains des premiers romans policiers, il n'y avait même pas de meurtre. Les aventures de Sherlock Holmes, par exemple, ne sont pas toutes des histoires de crime et, dans certaines d'entre elles, il arrive qu'on ne trouve pas la moindre infraction à la loi. Il en va de même pour John Thorndyke ; quant aux enquêtes de Max Carrados, une minorité seulement porte sur des meurtres. Mais depuis 1918, un roman policier où il n'y a pas de meurtre fait figure d'exception et la règle est au contraire de s'étendre sur les détails les plus répugnants : démembrement, exhumation, etc. Certains des récits où figure lord Peter Wimsey, par exemple, témoignent d'un goût des plus morbide pour les cadavres. La série des *Raffles*, écrite du point de vue du criminel, est beaucoup moins antisociale que nombre de romans modernes écrits du point de vue du détective. L'impression prédominante est celle d'une certaine puérilité. Ces histoires appartiennent à une époque où les gens avaient des principes, même si ces principes étaient ridicules. La formule qui les résume, c'est : « Cela ne se fait pas. » La ligne de démarcation qu'elles tracent entre le bien et le mal est aussi absurde qu'un tabou polynésien, mais comme le tabou, elle a cet avantage d'être acceptée par tous.

Voilà pour *Raffles*. Plongeons à présent dans la fosse à purin. *No Orchids for Miss Blandish*, de James Hadley Chase, a été publié en 1939, mais semble avoir atteint le sommet de sa popularité en 1940, pendant la bataille d'Angleterre et le Blitz. Voici, en gros, l'histoire :

Miss Blandish, fille d'un millionnaire, est enlevée par des gangsters qui sont presque aussitôt doublés et éliminés par une bande plus importante et mieux organisée. La bande exige une rançon et soutire un demi-million de dollars au père. Au départ, il était prévu de la tuer dès que l'argent aurait été versé, mais un hasard sauve la vie de Miss Blandish. Parmi les membres de la bande, il y a un jeune homme du nom de Slim, dont le seul plaisir dans l'existence consiste à planter des couteaux dans le ventre de ses semblables. Dans son enfance, il s'était fait la main en découpant des animaux vivants avec une paire de ciseaux rouillés. Slim est impuissant, mais il se prend d'une sorte de béguin pour Miss Blandish. La mère de Slim, qui est le véritable cerveau de la bande, voit là l'occasion de guérir son fils de son impuissance et décide de garder Miss Blandish prisonnière jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la violer. Après bien des efforts et une bonne dose de persuasion, se traduisant entre autres par la flagellation de Miss Blandish à l'aide d'un tuyau en caoutchouc, le viol est consommé. Entre-temps, le père de Miss Blandish a loué les services d'un détective privé et, usant de la corruption et de la torture, le détective et la police parviennent à cerner et à exterminer la bande. Slim s'enfuit avec Miss Blandish et se fait tuer après un dernier viol. Le détective s'apprête alors à rendre l'héritière à sa famille, mais Miss Blandish a pris un tel goût aux caresses de Slim [15] qu'elle se sent incapable de vivre sans lui et se jette par la fenêtre, du haut d'un gratte-ciel.

Il y a un certain nombre de choses qu'il faut savoir pour saisir pleinement la

portée de ce livre. Premièrement, la trame du récit paraît très nettement inspirée de *Sanctuary*, de Faulkner. Deuxièmement, ce n'est pas, comme on pourrait être tenté de le croire, la besogne d'un tâcheron illettré, mais un brillant exemple de virtuosité littéraire, où il est difficile de trouver un mot de trop ou une note discordante. Troisièmement, le livre est entièrement écrit, récit et dialogues, en américain. L'auteur, un Anglais qui, je crois, n'est jamais allé aux États-Unis, semble s'être tout entier projeté mentalement dans l'univers de la pègre américaine. Enfin quatrièmement, si l'on en croit l'éditeur, le livre s'est vendu à plus d'un demi-million d'exemplaires.

J'ai retracé l'intrigue, mais le contenu du livre est infiniment plus sordide et brutal que ne pourrait le laisser penser le bref résumé que j'en ai fait. On trouve en effet huit assassinats en règle, un nombre incalculable de morts et de blessés occasionnels, une exhumation (avec des précisions sur la puanteur), la flagellation de Miss Blandish, une femme torturée avec le bout incandescent d'une cigarette, un strip-tease, une scène de passage à tabac d'une sauvagerie inouïe et bien d'autres choses du même goût. Le livre suppose chez le lecteur une bonne dose de dépravation sexuelle (il y a par exemple une scène où un gangster, sans doute un peu masochiste, a un orgasme au moment où il se fait poignarder) et semble considérer comme allant de soi que l'être humain n'agisse que par intérêt et soit corrompu au plus haut degré. Ainsi le détective est aussi crapuleux que les gangsters et obéit à peu près aux mêmes mobiles. Comme eux, il cherche à mettre la main sur « cinq cents grands formats ». Il est indispensable au fonctionnement de l'intrigue que M. Blandish tienne à récupérer sa fille, mais cela mis à part, nulle place n'est faite à l'affection, à l'amitié, à la bienveillance ou même à la simple politesse. Pas plus d'ailleurs qu'à la sexualité normale. En fin de compte, un seul mobile est à l'oeuvre tout au long du livre : la lutte pour le pouvoir.

Il est à remarquer que le livre n'est pas pornographique au sens commun du terme. À la différence de la plupart des livres qui jouent sur le sadisme sexuel, l'accent est mis ici sur la cruauté, et non sur le plaisir. Slim, le ravisseur de Miss Blandish, a les lèvres « humides, baveuses » : détail dégoûtant, et fait pour inspirer le dégoût. Mais les scènes décrivant les sévices infligés à des femmes sont relativement bâclées. Les véritables moments forts du livre sont ceux où des hommes font subir des sévices à d'autres hommes, et notamment le passage à tabac du gangster, Eddie Schulz, qui, attaché sur une chaise, reçoit des coups de matraque sur la trachée-artère et a les bras brisés par de nouveaux coups lorsqu'il parvient à se libérer de ses liens. Dans un autre livre de M. Chase, *He Won't Need It Now*, on voit le héros, présenté comme un personnage sympathique et peut-être même admirable, frapper du pied le visage de quelqu'un, puis lui écraser la bouche en tournant méthodiquement son talon dedans. Même en l'absence de telles scènes, l'atmosphère psychologique de ces livres est identique. Ils ont toujours pour thème la lutte pour le pouvoir et le triomphe du fort sur le faible. Les gros gangsters font disparaître les petits aussi impitoyablement que, dans un étang, le brochet avale le menu fretin ; la police tue les criminels aussi cruellement

que le pêcheur tue le brochet. Si, en définitive, on se range du côté de la police plutôt que de celui des gangsters, c'est simplement parce qu'elle est mieux organisée et plus puissante, parce que la loi est un racket plus lucratif que le crime. La force prime le droit : *vae victis*.

Comme je l'ai déjà signalé, *No Orchids* a connu sa plus grande vogue en 1940, bien qu'on en ait tiré par la suite une pièce de théâtre qui a eu beaucoup de succès. Ce fut, en fait, une des choses qui ont aidé les gens à supporter l'ennui des bombardements. Au début de la guerre, on pouvait voir dans le *New Yorker* un dessin représentant un petit monsieur qui s'approchait d'un kiosque couvert de journaux aux titres tonitruants : « Furieux combats de tanks dans le nord de la France », « Grande bataille navale en mer du Nord », « Gigantesques affrontements aériens au-dessus de la Manche », etc. En légende, le petit monsieur disait simplement : « Je voudrais *Action Stories*, s'il vous plaît. » Ce petit monsieur représentait les millions de drogués pour qui le monde des gangsters ou des boxeurs est plus « réel », plus « saignant » que les guerres, les révolutions, les tremblements de terre, les famines ou les épidémies de peste. Pour le lecteur d'*Action Stories*, les descriptions du Blitz de Londres ou de la lutte des mouvements de résistance européens ne sont que des « histoires pour gonzesses ». En revanche, une minable fusillade entre gangsters de Chicago, faisant peut-être une demi-douzaine de morts, voilà qui est « saignant ». Cette mentalité est aujourd'hui extrêmement répandue. Un soldat, couché à plat ventre dans la boue d'une tranchée, avec les balles de mitrailleuse qui lui sifflent au-dessus de la tête, trompe l'insoutenable ennui qui l'assaille en lisant une histoire de gangsters. Et pourquoi cette histoire est-elle si passionnante ? Précisément parce qu'on y voit des gens qui se tirent dessus à la mitrailleuse ! Et personne, y compris le soldat, ne trouve rien d'étonnant à cela. Tout le monde sait qu'une balle fictive est beaucoup plus excitante qu'une balle réelle.

Cela s'explique très simplement : dans la vie réelle, on est généralement une victime passive, alors que dans un récit d'aventures on peut se croire au coeur des événements. Mais cela n'explique pas tout. Il est ici nécessaire de revenir sur ce fait curieux que *No Orchids* – avec des erreurs techniques, peut-être, mais avec un talent certain – est écrit en américain.

Il existe en Amérique toute une littérature fabriquée plus ou moins sur le même modèle que *No Orchids*. Outre les livres proprement dits, il y a surtout d'innombrables « pulp magazines », spécialisés de manière à répondre à différents goûts, mais tous caractérisés par une même atmosphère. Quelques-uns de ces magazines donnent dans la franche pornographie, mais la plupart s'adressent ouvertement aux sadiques et aux masochistes. Vendus trois pence le numéro sous l'appellation de « Yank Mags [16] », ces choses bénéficiaient d'une popularité considérable en Angleterre avant la guerre. Mais la guerre venue et l'approvisionnement se tarissant, on s'aperçut qu'aucun substitut satisfaisant n'existait. Il y a aujourd'hui des imitations anglaises du « pulp magazine », mais ce ne sont que des bluettes comparées à l'original. De même le film de gangsters

anglais n'approche jamais en brutalité son équivalent américain. Et pourtant, le succès de M. Chase montre l'ampleur qu'a prise l'influence américaine. Non seulement M. Chase lui-même s'est entièrement transporté par l'imagination dans les bas-fonds de Chicago, mais il peut compter sur des centaines de milliers de lecteurs qui savent ce que veut dire *clipsbop* [17] ou *hotsquat* [18], qui n'ont pas besoin de se livrer à une opération de calcul mental quand ils lisent *fifty grand* [19] et qui comprennent du premier coup une phrase telle que « *Johnny was a rummy and only two jumps ahead of the nut-factory* [20] ». De toute évidence, il existe un grand nombre d'Anglais partiellement américanisés pour ce qui est de la langue et, faut-il ajouter, des conceptions morales. Car le fait est que *No Orchids* n'a suscité aucune protestation populaire. Finalement, le livre a été retiré de la vente, mais seulement après qu'un autre ouvrage, *Miss Callaghan Comes to Grief*, eut attiré l'attention des autorités sur la production de M. Chase. À en juger par certains propos que j'ai pu entendre à l'époque, le lecteur moyen était vaguement émoustillé par les obscénités contenues dans *No Orchids*, mais il ne voyait pour autant rien de répréhensible dans un tel livre. Soit dit en passant, nombreux étaient ceux qui croyaient que l'auteur était américain.

Ce qui aurait dû heurter le lecteur moyen – et qui l'aurait très probablement heurté il y a vingt ou trente ans – c'est l'attitude équivoque de ce livre à l'égard du crime. Il est sous-entendu tout au long de *No Orchids* que le fait d'être un criminel n'est répréhensible que dans la mesure où cela ne paie pas. Cela paie davantage d'être un policier, mais il n'y a aucune différence du point de vue moral, puisque la police emploie des méthodes fondamentalement criminelles. Dans un livre comme *He Won't Need It Now*, il n'y a presque plus de distinction entre le crime et la lutte contre le crime. C'est, pour l'Angleterre, une nouveauté dans la littérature à sensation, où jusqu'à une date récente le bien et le mal étaient clairement distingués et où la règle voulait que la vertu triomphe au dernier chapitre. Les livres anglais glorifiant le crime sont très rares (je parle évidemment du crime moderne ; pour les pirates et les bandits de grand chemin, c'est une autre histoire). Même un livre comme *Raffles* obéit, comme je l'ai indiqué, à de puissants tabous et il est clair qu'à un moment donné Raffles devra expier ses forfaits. Les Américains, que ce soit dans la vie ou dans les romans, ont une tendance bien plus marquée à tolérer le crime, et même à admirer le criminel, du moment qu'il réussit. C'est, en fin de compte, cette attitude qui a permis au crime de prospérer sur une aussi grande échelle. On a écrit sur Al Capone des livres qui, par le ton, ne diffèrent guère de ceux consacrés à Henry Ford, Staline, lord Northcliffe et tous les autres qui ont fait leur chemin, « de la cabane de rondins à la Maison-Blanche ». Et si l'on se reporte quatre-vingts ans en arrière, on voit Mark Twain adopter une attitude très semblable à l'égard du répugnant bandit Slade, héros de vingt-huit meurtres, et des desperados de l'Ouest en général. Ils réussissaient, ils « faisaient leur chemin », ils étaient donc admirables.

Dans un livre comme *No Orchids*, à la différence des romans policiers à l'ancienne mode, il ne s'agit plus d'échapper à la morne réalité quotidienne en se

réfugiant dans un monde imaginaire plein de vie et d'action. Ce qui fait ici office de refuge, c'est un monde de cruauté et de perversion sexuelle. *No Orchids* fait appel à l'instinct de pouvoir, ce qui n'était pas le cas pour *Raffles* ou les enquêtes de Sherlock Holmes. Cela dit, l'attitude des Anglais envers le crime ne se distingue pas aussi avantageusement de celle des Américains que j'ai pu le laisser entendre. On y retrouve aussi des traces de fascination pour le pouvoir, et ce de plus en plus depuis une vingtaine d'années. À cet égard, il n'est pas inutile de se pencher sur le cas d'un auteur comme Edgar Wallace, en particulier sur ses livres les plus caractéristiques, comme *The Orator* et les enquêtes de J.G. Reeder. Wallace a été un des premiers auteurs de romans policiers à rompre avec la vieille tradition du détective privé et à prendre pour personnage principal un fonctionnaire de Scotland Yard. Sherlock Holmes est un amateur qui résout des énigmes sans le secours de la police, et qui, dans les premiers récits, se heurte d'ailleurs à l'opposition de celle-ci. De plus, à l'instar de Lupin, c'est fondamentalement un intellectuel, et même un homme de science. Il raisonne logiquement à partir de ses observations et sa démarche intellectuelle est constamment décrite comme l'exact contraire des méthodes routinières de la police. Wallace a voulu réagir à ce qu'il considérait comme un affront fait à Scotland Yard, au point qu'il prit la peine, dans plusieurs articles de journaux, de démasquer l'imposteur qu'était selon lui Sherlock Holmes. Son idéal, c'était l'inspecteur de police qui arrête les criminels, non grâce à ses brillantes capacités intellectuelles, mais grâce à l'organisation toute-puissante dont il est un rouage. D'où ce fait curieux que, dans les récits les plus caractéristiques de Wallace, l'« indice » et la « déduction » ne jouent absolument aucun rôle. Le criminel est « confondu » soit grâce à une incroyable coïncidence, soit parce que, pour une raison qui reste obscure, la police savait déjà beaucoup de choses sur le crime avant qu'il ne soit commis. Le ton général des récits indique très clairement que Wallace n'admire la police que parce qu'il y voit l'incarnation de la force brute. Un détective de Scotland Yard est l'être le plus puissant que Wallace puisse imaginer, alors que le criminel n'est dans son esprit qu'un hors-la-loi qui ne mérite pas un meilleur traitement que les esclaves de Rome jetés dans l'arène. Ses policiers sont infiniment plus brutaux que ne le sont les policiers anglais en réalité – ils frappent sans raison, font siffler les balles aux oreilles des suspects pour les terroriser, etc. – et l'on remarque dans certains récits un inquiétant sadisme intellectuel. (Ainsi Wallace aime bien s'arranger pour que le méchant soit pendu le jour même où l'héroïne se marie.) Mais c'est du sadisme à l'anglaise, c'est-à-dire un sadisme inconscient, sans relation explicite avec la sexualité, et qui se tient dans les limites de la légalité. Le public anglais tolère parfaitement un droit pénal impitoyable et se délecte à la lecture des comptes rendus de procès criminels d'une monstrueuse injustice ; mais somme toute, cela vaut mieux que de tolérer le crime ou de l'admirer. Quitte à admirer une brute, autant admirer un policier qu'un gangster. Wallace respecte encore dans une certaine mesure la notion de ce qui « ne se fait pas ». Dans *No Orchids*, tout « se fait », pourvu que cela serve à gagner un peu plus de pouvoir. Toutes les barrières sont brisées, tous les mobiles sont étalés au grand jour. En tant que symptôme,

Chase est plus inquiétant que Wallace, de même que la lutte où tous les coups sont permis est plus dangereuse que la boxe, et que le fascisme est plus redoutable que la démocratie capitaliste.

De *Sanctuary*, le roman de Faulkner, Chase n'a retenu que l'intrigue ; le climat psychologique des deux livres n'est pas comparable. Les véritables sources de l'inspiration de Chase sont ailleurs, et l'emprunt à Faulkner n'a qu'une valeur symbolique. Symbole d'une vulgarisation des idées qui a toujours existé, et qui sans doute se produit plus rapidement à l'ère de l'imprimerie. On a dit de Chase qu'il était un « Faulkner pour les masses », mais il serait plus juste de le présenter comme un Carlyle pour les masses. C'est un auteur populaire – les auteurs de ce genre sont nombreux en Amérique, mais en Angleterre on en compte encore peu – qui a opté pour ce qu'il est aujourd'hui de mode d'appeler « réalisme », c'est-à-dire cette doctrine qui veut que la force prime le droit. La montée du « réalisme » a été le grand événement de l'histoire intellectuelle de notre époque. Quelles en sont les causes, voilà une question à laquelle il n'est pas facile de répondre. Les interrelations entre le sadisme, le masochisme, le culte de la réussite, le culte du pouvoir, le nationalisme et le totalitarisme constituent un problème considérable qu'on vient tout juste de commencer à débroussailler et qu'il est même tenu pour inconvenant d'aborder. Pour prendre le premier exemple qui me vient à l'esprit, je crois que personne n'a encore relevé l'existence d'un élément sadique dans l'oeuvre de Shaw, et encore moins émis l'idée que cet élément pourrait avoir quelque rapport avec l'admiration de Shaw pour les dictateurs. On a souvent tendance à assimiler plus ou moins fascisme et sadisme, mais cette assimilation est presque toujours le fait d'individus qui ne trouvent rien à redire au culte le plus servile de Staline. La vérité est, bien sûr, que les innombrables intellectuels anglais qui baissent le cul de Staline ne sont pas différents de la minorité qui fait allégeance à Hitler ou à Mussolini, ni des spécialistes de l'efficacité qui, dans les années vingt, prêchaient le « punch », le « nerf », la « personnalité » et le « soyez un loup ! », ou encore de la précédente génération d'intellectuels, les Carlyle, Creasy et compagnie qui se prosternaient devant le militarisme allemand. Tous ces gens ont le culte du pouvoir et de la cruauté efficace. Il est important de remarquer qu'au culte du pouvoir tend à se mêler l'amour de la cruauté et de la méchanceté *pour elles-mêmes*. Un tyran sera d'autant plus admiré qu'il se trouve être en même temps un escroc aux mains tachées de sang, et l'adage « la fin justifie les moyens » devient souvent, dans la réalité, « les moyens se justifient eux-mêmes, pourvu qu'ils soient assez sales ». Cette idée imprègne l'esprit de tous les sympathisants du totalitarisme et explique, par exemple, le ravissement sans bornes avec lequel nombre d'intellectuels anglais ont accueilli le pacte germano-soviétique. Cet accord était pour l'U.R.S.S. d'une utilité assez douteuse, mais il était totalement immoral et, de ce fait, ne pouvait être qu'admiré. Les justifications qu'on pouvait en donner, nombreuses et contradictoires, n'étaient en réalité qu'accessoires.

Jusqu'à une date récente, dans les romans d'aventures de langue anglaise, le héros luttait généralement *contre plus fort que lui*. Cela est resté vrai de Robin des

Bois à Popeye. Le mythe fondamental du monde occidental est peut-être celui de Jack le Tueur de Géants, mais à présent, pour le mettre au goût du jour, il faudrait plutôt parler de Jack le Tueur de Nains, et il existe déjà toute une littérature qui enseigne, ouvertement ou implicitement, qu'on a intérêt à prendre le parti du fort contre le faible. La plupart des écrits actuels traitant de politique étrangère ne sont que des variations sur ce thème et depuis quelques dizaines d'années, des formules telles que « jouer le jeu », « on ne frappe pas un homme à terre » ou « cela ne se fait pas », suscitent inmanquablement le ricanement sarcastique de quiconque a quelques prétentions intellectuelles. Ce qui est assez nouveau, c'est de voir peu à peu disparaître de la littérature populaire elle-même le schéma traditionnel suivant lequel : a) quoi qu'il advienne, le bien est le bien et le mal est le mal, et b) il faut respecter les plus faibles. Quand j'ai commencé à lire, vers l'âge de vingt ans, les romans de D.H. Lawrence, j'ai été déconcerté par le fait que les personnages n'étaient apparemment pas classés en « bons » et en « mauvais ». Lawrence semblait leur porter à tous une même sympathie, et la chose était si surprenante que j'eus l'impression d'avoir perdu tous mes points de repère antérieurs. Aujourd'hui, personne ne songerait à distinguer les bons des méchants dans un roman digne de ce nom, mais dans la littérature populaire on s'attendrait encore à trouver une opposition tranchée entre le bien et le mal, la légalité et l'illégalité. Les gens ordinaires vivent toujours dans un monde de bien absolu et de mal absolu, monde dont les intellectuels se sont depuis longtemps détachés. Mais le succès de *No Orchids* et des livres et magazines américains auxquels ce roman s'apparente montre bien avec quelle rapidité la doctrine du « réalisme » gagne du terrain.

Plusieurs personnes, après avoir lu *No Orchids*, m'ont dit : « C'est du fascisme à l'état pur. » Cela est assez bien jugé, même si le livre n'a pas le moindre rapport avec la politique et à peine plus avec les problèmes économiques et sociaux. *No Orchids* entretient avec le fascisme la même relation que, disons, les romans de Trollope avec le capitalisme du XIX^e siècle. C'est un genre de rêverie qui correspond à l'ère totalitaire. Dans son monde imaginaire de gangsters, Chase nous offre, en quelque sorte, une image quintessenciée de la scène politique contemporaine où sont considérées comme normales et moralement neutres, admirables même quand elles sont menées hardiment et systématiquement, des activités telles que les bombardements massifs de populations civiles, la prise d'otages, le recours à la torture pour arracher des aveux, les séquestrations, les exécutions sommaires, les matraquages, les noyades d'opposants dans des fosses à purin, la falsification systématique des dossiers et des statistiques, la trahison, la corruption et la collaboration avec l'occupant. L'homme de la rue ne s'intéresse pas directement à la politique et, quand il lit, il veut que les luttes qui déchirent aujourd'hui le monde soient traduites en histoires simples opposant des individus. Slim et Fenner l'intéressent comme ne sauraient le faire la Guépéou et la Gestapo. Les gens vénèrent le pouvoir sous la forme qu'ils sont capables de comprendre. Un garçon de douze ans idolâtrera Jack Dempsey. Un adolescent vivant dans les taudis de Glasgow idolâtrera Al Capone. Un élève ambitieux d'une école d'études

commerciales idolâtrera lord Nuffield. Un lecteur du *New Statesman* idolâtrera Staline. S'il y a là des différences du point de vue de la maturité intellectuelle, il n'y en a aucune du point de vue moral. Il y a trente ans, les héros de la littérature populaire n'avaient rien de commun avec les gangsters et les détectives de M. Chase, et comparativement, les idoles de l'intelligentsia libérale anglaise étaient aussi des personnages plutôt sympathiques. Entre d'un côté Holmes et Fenner et de l'autre Abraham Lincoln et Staline, il existe un gouffre comparable.

Il ne faudrait pas tirer trop de conclusions de la vogue actuelle de M. Chase. Il est possible qu'il ne s'agisse que d'un phénomène isolé, dû à la brutalité et à l'ennui qui caractérisent la guerre. Mais si de tels livres devaient définitivement s'acclimater en Angleterre, au lieu de n'être qu'un produit à moitié incompréhensible importé d'Amérique, il y aurait vraiment lieu d'être consterné. En choisissant *Raffles* comme terme de comparaison avec *No Orchids*, j'ai de propos délibéré choisi une oeuvre qui, d'après les critères de son époque, était déjà moralement équivoque. Comme je l'ai souligné, *Raffles* n'a pas de véritable code moral, pas de convictions religieuses, et certainement aucune conscience sociale. Tout ce qu'il a, c'est un ensemble de réflexes, en quelque sorte un système nerveux de gentleman. Activez à l'aide d'une bonne tape tel ou tel réflexe (« sport », « copain », « femme », « le roi et la patrie ») et vous obtiendrez la réaction que vous attendiez. Dans les livres de M. Chase, il n'y a ni gentlemen, ni tabous. L'émancipation est totale, Freud et Machiavel sont aux portes de la ville. Si l'on compare l'ambiance plutôt potache de l'un à la sauvagerie et à la corruption de l'autre, on est conduit à se dire que le snobisme, comme l'hypocrisie, exerce sur les comportements une action modératrice dont la valeur, d'un point de vue social, a été sous-estimée.

(1944)

Ce qui est frappant dans l'histoire de la littérature anglaise de ce siècle, c'est la part prépondérante qu'y ont prise les étrangers – je ne citerai que Conrad, Henry James, Shaw, Joyce, Yeats, Pound et Eliot. Toutefois, si l'on en fait une affaire de prestige national et si l'on se penche sur ce que nous avons apporté aux différents genres littéraires, on s'aperçoit que l'Angleterre ne fait pas trop mauvaise figure tant qu'on laisse de côté tout ce qu'on peut grossièrement étiqueter comme « littérature de combat ». Je pense notamment à ce type d'écrits qu'a suscités la lutte politique européenne depuis l'émergence du fascisme. On peut regrouper sous cette rubrique des romans, des mémoires, des livres de « reportage », des études sociologiques et de purs et simples pamphlets, tous ayant une origine commune et participant pour l'essentiel du même climat psychologique.

Parmi les figures les plus marquantes de ce genre littéraire, on peut citer Silone, Malraux, Salvemini, Borkenau, Victor Serge et Koestler lui-même. Certains écrivent des oeuvres de fiction, d'autres non, mais tous ont ceci en commun qu'ils essaient de relater l'histoire contemporaine – plus précisément, l'histoire *non officielle*, celle qu'on chercherait en vain dans les manuels scolaires et que les journaux déforment à loisir. Tous ont aussi en commun d'être originaires d'Europe continentale. Il serait peut-être exagéré – mais à peine – de dire que chaque fois que paraît dans ce pays un livre traitant du totalitarisme (j'entends un livre qui soit encore lisible six mois après sa parution), il s'agit d'un livre traduit d'une langue étrangère. Au cours des douze dernières années, les auteurs anglais nous ont gratifiés d'une avalanche de textes politiques, mais à peu près rien dans tout cela qui ait un intérêt esthétique, et vraiment fort peu de choses de quelque valeur du point de vue historique. Le Left Book Club, par exemple, existe depuis 1936. Parmi tous les livres qu'il a diffusés, combien y en a-t-il dont vous vous rappelez ne serait-ce que le titre ? L'Allemagne nazie, la Russie soviétique, l'Espagne, l'Éthiopie, l'Autriche, la Tchécoslovaquie, etc. – autant de sujets qui n'ont inspiré aux auteurs anglais que de l'habile journalisme, des pamphlets malhonnêtes où la propagande, avalée tout rond, est aussitôt régurgitée à moitié digérée, et de très rares guides et manuels à peu près dignes de foi. Rien qui puisse se comparer à, disons, *Vontamara* ou *Darkness at Noon*, parce qu'il n'est pratiquement pas un écrivain anglais qui ait eu l'occasion de connaître le totalitarisme de l'intérieur. En Europe, au cours de la dernière décennie et même avant, les individus originaires de la classe moyenne ont traversé des épreuves auxquelles en Angleterre les ouvriers eux-mêmes n'ont jamais été confrontés. La plupart des écrivains européens que j'ai cités, et des dizaines d'autres qui leur ressemblent, se sont vus contraints d'enfreindre la loi pour avoir la moindre activité politique : certains d'entre eux ont lancé des bombes ou participé à des combats de rues, beaucoup ont connu la prison ou les camps de concentration, ou

ont dû passer des frontières sous de faux noms, avec de faux passeports. On ne saurait imaginer le professeur Laski, par exemple, s'adonnant à des activités de ce genre. C'est pourquoi il n'existe pas en Angleterre ce qu'on pourrait appeler une « littérature des camps de concentration ». Cet univers particulier créé par les polices secrètes, la censure de l'opinion, la torture, les procès truqués, tout cela est, bien sûr, connu et plus ou moins réprouvé, mais sans qu'on s'en émeuve outre mesure. Si bien qu'en Angleterre il n'existe pratiquement pas d'ouvrages traitant de façon désabusée de l'Union soviétique. Il y a d'un côté ceux qui réprouvent *a priori* et de l'autre ceux qui admirent béatement, mais aucune attitude intermédiaire. Lors des procès de Moscou, par exemple, l'opinion était divisée, mais uniquement sur le fait de savoir si les accusés étaient coupables ou non. Très rares furent ceux qui comprirent que, justifiés ou non, ces procès étaient une horreur sans nom. De même, la réprobation des crimes nazis par l'Angleterre a également été quelque chose de tout à fait abstrait : un robinet qu'on ouvre ou qu'on ferme selon les nécessités politiques du moment. Pour comprendre ces choses-là, il faut pouvoir se mettre dans la peau de la victime, et qu'un Anglais puisse écrire *Darkness at Noon* est aussi peu vraisemblable qu'un trafiquant d'esclaves écrivant *La Case de l'oncle Tom*.

Les écrits publiés de Koestler tournent en fait tous autour des procès de Moscou. Leur thème principal est celui de la décadence des révolutions due aux effets corrupteurs du pouvoir ; mais la nature particulière de la dictature exercée par Staline a conduit Koestler à adopter une position finalement assez peu éloignée du conservatisme pessimiste. Je ne sais pas exactement combien il a écrit de livres en tout. De nationalité hongroise, il a écrit ses premiers livres en allemand ; cinq titres sont parus en Angleterre : *Spanish Testament*, *The Gladiators*, *Darkness at Noon*, *Scum of the Earth* et *Arrival and Departure*. Tous ces ouvrages traitent du même sujet et il n'en est aucun où l'on échappe pendant plus de quelques pages à une atmosphère de cauchemar. Sur les cinq livres cités, trois se déroulent entièrement ou presque entièrement en prison.

Dans les premiers mois de la guerre civile espagnole, Koestler était le correspondant en Espagne du *News Chronicle*. Fait prisonnier au début de 1937, quand les fascistes se sont emparés de Malaga, il faillit être fusillé sans autre forme de procès, puis passa plusieurs mois emprisonné dans une forteresse, entendant chaque nuit le bruit des salves lorsqu'une nouvelle fournée de détenus républicains était exécutée et se trouvant à tout moment en grand danger d'y passer lui-même. Ce n'était pas une aventure fortuite qui « aurait pu arriver à n'importe qui », mais la conséquence obligée d'un mode de vie. Un individu indifférent à la politique ne se serait jamais trouvé en Espagne à ce moment-là, un observateur plus prudent aurait quitté Malaga avant l'arrivée des fascistes et un journaliste anglais ou américain aurait été traité avec plus d'égards. Le livre que Koestler a consacré à cet épisode, *Spanish Testament*, contient des passages remarquables mais, indépendamment du caractère décousu inhérent à tout reportage, il est par endroits résolument mensonger. Évoquant la prison, Koestler

dépeint fort bien son atmosphère de cauchemar – ce genre de description étant devenu, en quelque sorte, sa marque de fabrique – mais le reste du livre est trop empreint de l’orthodoxie Front populaire de l’époque. Un ou deux passages semblent même avoir été fabriqués pour les besoins du Left Book Club [21]. À l’époque, Koestler était membre du parti communiste, ou l’avait quitté depuis peu, et les problèmes politiques posés par la guerre civile étaient si complexes qu’il était impossible à un communiste d’écrire honnêtement sur la lutte qui se déroulait au sein du camp gouvernemental. La grande faute de la quasi-totalité des auteurs de gauche depuis 1933 est d’avoir voulu être antifascistes sans être en même temps antitotalitaires. En 1937, Koestler l’avait compris mais il ne se sentait pas libre de le dire. Il fut à deux doigts de le dire – il le dit, en fait, bien qu’ayant mis un masque pour cela – dans son livre suivant, *The Gladiators*, qui fut publié un an avant la guerre et qui, bizarrement, n’attira guère l’attention.

The Gladiators est un ouvrage qui, d’une certaine manière, laisse le lecteur insatisfait. C’est l’histoire de Spartacus, le gladiateur thrace qui, vers 65 avant J.-C., prit la tête d’une révolte d’esclaves en Italie. Tout livre écrit sur un tel sujet est immédiatement desservi par la comparaison, écrasante, avec *Salammbô*. De nos jours, il serait pratiquement impossible d’écrire un livre comme *Salammbô*, à supposer même qu’on ait le talent nécessaire. Car ce qu’il y a d’admirable dans *Salammbô*, plus encore que la minutie des descriptions, c’est son caractère impitoyable. Flaubert pouvait se transporter par la pensée dans le climat de cruauté implacable de l’Antiquité parce que, vers le milieu du XIX^e siècle, on avait encore la sérénité d’esprit nécessaire. On avait le temps de voyager dans le passé. Aujourd’hui, le présent et l’avenir sont trop terrifiants pour qu’on puisse s’en abstraire, et quand on s’intéresse à l’histoire, c’est pour en tirer des enseignements sur notre époque. Koestler fait de Spartacus une figure allégorique, une version primitive du dictateur prolétarien. Alors que Flaubert avait su, par un patient effort d’imagination, rendre ses mercenaires authentiquement préchrétiens, sous son travestissement, son Spartacus n’est qu’un homme d’aujourd’hui. Mais cela n’aurait aucune importance si Koestler était pleinement conscient de tout ce qu’implique son allégorie. Les révolutions finissent toujours par mal tourner – voilà la thèse centrale du livre. C’est lorsqu’il s’agit d’expliquer le *pourquoi* de ce phénomène que l’auteur hésite, et cette incertitude s’insinue dans le récit, rendant les principaux personnages énigmatiques et irréels.

Pendant plusieurs années, les esclaves révoltés ne remportent que des victoires. Leur nombre atteint cent mille, ils ravagent de vastes territoires dans le sud de l’Italie, mettent en déroute les unes après les autres les troupes envoyées contre eux, ils font alliance avec les pirates, qui étaient alors les maîtres de la Méditerranée, et pour finir entreprennent d’édifier une ville à eux, la Cité du Soleil. Dans cette ville, les êtres humains seront libres et égaux, et surtout heureux : plus d’esclavage, ni d’injustice, de famine, de châtements corporels, d’exécutions. On retrouve là le rêve d’une société juste qui semble hanter depuis la nuit des temps l’imagination humaine : tantôt il s’agit du royaume des cieux ou

d'une société sans classes, tantôt d'un âge d'or qui a jadis existé et que nous avons laissé se perdre. Naturellement, ce grand projet échoue. À peine ont-ils formé une communauté que leur vie se révèle tout aussi injuste, laborieuse et marquée par la peur que toute autre. Jusqu'à la croix, symbole de l'esclavage, qui doit être remise en usage pour châtier les malfaiteurs. Le tournant décisif est pris quand Spartacus se voit contraint de crucifier vingt de ses plus vieux et fidèles partisans. Après quoi, la Cité du Soleil est condamnée, les esclaves se divisent en petits groupes vaincus l'un après l'autre, les quinze mille derniers révoltés étant faits prisonniers et tous crucifiés en même temps.

La principale faiblesse de ce livre réside dans le fait que les mobiles de Spartacus ne sont jamais clairement exposés. Le juriste romain Fulvius, qui se joint à la révolte et s'en fait le chroniqueur, évoque le dilemme bien connu de la fin et des moyens. On n'arrive à rien si l'on n'est pas résolu à faire usage de la force et de la ruse, mais on dénature ainsi les buts qu'on s'était fixés. Spartacus, toutefois, n'est pas décrit comme un homme avide de pouvoir, ni d'ailleurs non plus comme un visionnaire. Il est mû par une force obscure qui reste pour lui mystérieuse, et il lui arrive souvent de se demander s'il ne ferait pas mieux d'abandonner toute cette aventure pour aller se réfugier à Alexandrie pendant qu'il en est encore temps. Quoi qu'il en soit, la république des esclaves est davantage minée par l'hédonisme que par la lutte pour le pouvoir. Les esclaves ne sont pas satisfaits de leur liberté parce qu'ils doivent encore travailler, et la rupture finale est provoquée par les esclaves les plus turbulents et les moins civilisés, pour la plupart des Gaulois et des Germains, qui continuent à se conduire en bandits après que la république a été établie. Il se peut que les choses se soient réellement passées ainsi – nous en savons évidemment très peu sur les révoltes d'esclaves de l'Antiquité – mais en attribuant la destruction de la Cité du Soleil à l'impossibilité d'empêcher Crixus le Gaulois de piller et de violer, Koestler a hésité entre l'allégorie et le récit historique. Si Spartacus avait été le prototype du révolutionnaire moderne – et c'est manifestement ce qu'il est censé être –, il aurait dû se heurter à l'impossibilité de concilier le pouvoir et la justice. Or, tel qu'on nous le présente, il apparaît plutôt comme un personnage passif, qui subit plus qu'il n'agit, et par moments peu convaincant. Si le récit est en partie raté, c'est parce que la question centrale de la révolution a été éludée, ou du moins laissée sans solution.

Cette question est à nouveau éludée, de manière plus subtile, dans le livre suivant de Koestler, son chef-d'oeuvre, *Darkness at Noon*. Ici, toutefois, l'intérêt du récit n'en pâtit pas, parce que l'on a affaire à des individus de chair et de sang, et que les ressorts sont avant tout psychologiques. L'épisode relaté se réfère à des faits connus et avérés. *Darkness at Noon* nous raconte l'incarcération et la mort d'un vieux bolchevik, Roubachof, qui commence par nier puis finit par avouer des crimes qu'il sait pertinemment ne pas avoir commis. La maturité, l'absence de coup de théâtre et de vaine dénonciation, la pitié et l'ironie qui caractérisent ce récit montrent bien l'avantage qu'il y a, lorsqu'on s'attaque à un sujet de ce genre, à être né sur le continent. L'ouvrage se hausse au niveau de la tragédie, alors qu'un

auteur anglais ou américain en aurait fait tout au plus un libelle polémique. Koestler a totalement assimilé son sujet, il peut donc faire oeuvre esthétique. Mais en même temps, ce traitement esthétique n'est pas sans avoir une portée politique, ici peu gênante, mais susceptible de le devenir dans des ouvrages ultérieurs.

Naturellement, le livre est tout entier construit autour d'une seule et unique question : pourquoi Roubachof avoue-t-il ? Il n'est pas coupable – il n'a commis aucun crime, sauf celui, capital, d'abhorrer le régime instauré par Staline. Les actes concrets de trahison qu'on lui impute sont tous parfaitement fictifs. Roubachof n'a même pas été torturé, en tout cas pas très durement. Il est simplement usé, vidé de sa substance par la solitude, le mal aux dents, la privation de tabac, les lumières aveuglantes braquées sur lui et les interrogatoires incessants, mais tout cela ne serait pas, en soi, suffisant pour venir à bout d'un révolutionnaire aguerrri. Les nazis lui ont fait auparavant des choses bien pires sans parvenir à le briser. Les aveux faits lors des procès de Moscou peuvent s'expliquer de trois manières :

1. Les accusés étaient coupables.
2. Ces aveux ont été extorqués sous la torture, ou par un chantage visant les amis et les proches de l'accusé.
3. Les accusés ont avoué sous l'effet du désespoir, d'un effondrement mental, et pour ne pas trahir leur vieil attachement au Parti.

Dans son livre, Koestler écarte d'emblée la première explication et, bien que ce ne soit pas ici mon propos de parler en détail des purges russes, j'ajouterai que les rares éléments vérifiables dont nous disposons tendent à montrer que les procès de la vieille garde bolchevique étaient bien des mascarades. Si l'on considère que les accusés n'étaient pas coupables – ou, du moins, pas coupables des crimes qu'ils ont avoués – l'explication numéro 2 paraît la plus sensée. Koestler, quant à lui, choisit sans hésiter l'explication numéro 3, choix qui est également celui que fait, dans sa brochure intitulée *Cauchemar en U.R.S.S.*, le trotskiste Boris Souvarine. Roubachof avoue, en fin de compte, parce qu'il ne trouve plus en lui aucun motif de ne pas le faire. Il y a longtemps que les notions de justice et de vérité objective ont perdu tout sens pour lui. Des années durant, il a été l'instrument aveugle du Parti, et le Parti exige à présent qu'il avoue des crimes qui n'ont jamais existé. Finalement, quoiqu'il ait fallu tout d'abord le malmener et l'affaiblir, il est d'une certaine façon fier de la décision qu'il a prise de passer aux aveux. Il se sent supérieur au pauvre officier tsariste qui occupe la cellule voisine de la sienne et qui communique avec lui en frappant contre le mur. L'officier tsariste est choqué quand il apprend que Roubachof a l'intention de capituler. Du point de vue « bourgeois » qui est le sien, il est impensable, même pour un bolchevik, de ne pas se défendre jusqu'à la dernière cartouche. L'honneur, dit-il, consiste à faire ce que l'on pense être juste. « L'honneur, c'est se rendre utile sans vanité », lui répond Roubachof ; et il éprouve une certaine satisfaction à se dire qu'il tape sur le mur avec son lorgnon, alors que l'autre, vestige du passé, se sert pour cela d'un

monocle. Comme Boukharine, Roubachof « fixe la noire obscurité ». Où trouverait-il un code moral, un attachement à quoi que ce soit, une idée du bien et du mal au nom de laquelle il pourrait défier le Parti et endurer de nouvelles souffrances ? Il n'est pas seulement seul, il est aussi vide, creux. Il a de son côté commis des crimes pires que celui dont il est maintenant victime. Ainsi, émissaire secret du Parti en Allemagne nazie, il s'est débarrassé de militants peu disciplinés en les livrant à la Gestapo. Bizarrement, la seule force intérieure qu'il puisse mobiliser, c'est dans son enfance de fils de grand propriétaire terrien qu'il va la puiser. La dernière image qui lui vient à l'esprit au moment où on lui tire une balle dans la nuque, c'est celle des feuilles des peupliers qui bordaient l'avenue du domaine paternel. Roubachof appartient à cette vieille garde bolchevique décimée par les purges. Il apprécie l'art et la littérature, il connaît d'autres pays que la Russie. Il est d'une tout autre trempe que Gletkine, l'homme de la Guépéou qui conduit son interrogatoire et qui est, lui, l'incarnation du « bon militant », aussi dénué de scrupules que de curiosité d'esprit – un phonographe pensant. À la différence de Gletkine, Roubachof a connu le monde d'avant la révolution. Son cerveau n'était pas une page blanche quand le Parti s'en est emparé. S'il est supérieur à Gletkine, c'est en dernier ressort à son origine bourgeoise qu'il le doit.

Il n'est pas possible, à mon avis, de soutenir que *Darkness at Noon* n'est qu'un roman relatant les tribulations d'un personnage de fiction. C'est, de toute évidence, un livre politique, inspiré par l'histoire contemporaine et proposant une certaine interprétation d'événements controversés. Roubachof pourrait être Trotski, Boukharine, Rakovski ou tout autre vieux bolchevik un tant soit peu civilisé. Dès lors qu'on écrit sur les procès de Moscou, on se doit de répondre à la question « Pourquoi les accusés ont-ils avoué ? », et la réponse qu'on donne a une portée politique. Koestler répond « parce que ces hommes ont été corrompus par la révolution qu'ils servaient » et, ce faisant, il n'est pas loin d'affirmer que toute révolution est, par nature, mauvaise. Si l'on considère que les aveux des accusés des procès de Moscou leur ont été arrachés par quelque procédé terroriste, cela revient à incriminer l'abandon de leurs idéaux par un nombre restreint de chefs révolutionnaires. Ce sont les individus qui sont en cause, et non la situation générale. Koestler donne toutefois à entendre que Roubachof au pouvoir ne vaudrait pas mieux que Gletkine ; ou, plus exactement, vaudrait un peu mieux dans la mesure où sa mentalité est demeurée en partie prérévolutionnaire. La révolution, semble dire Koestler, est par essence corruptrice. Vouez-vous à elle, et vous finirez soit comme Roubachof, soit comme Gletkine. Il ne s'agit pas seulement du « pouvoir qui corrompt » : les moyens mis en oeuvre pour arriver au pouvoir sont eux aussi corrupteurs. De sorte que toutes les tentatives de régénération de la société *par la violence* conduisent droit aux geôles de la Guépéou. Lénine conduit à Staline, et il aurait fini par ressembler à Staline s'il avait vécu plus longtemps.

Naturellement, tout cela Koestler ne le dit pas explicitement, peut-être n'en a-t-il même pas clairement conscience.

Il parle des ténèbres, mais des ténèbres alors qu'il devrait être plein midi [22]. Il lui arrive de se dire que les choses auraient pu tourner autrement. L'idée que tel ou tel a « trahi », que si tout a mal tourné c'est à cause de la méchanceté de certains, est omniprésente dans la pensée de gauche. Par la suite, dans *Arrival and Departure*, Koestler prend des positions encore plus antirévolutionnaires, mais, entre *Darkness at Noon* et *Arrival and Departure*, il y a un autre livre, *Scum of the Earth*, qui, lui, est purement autobiographique et n'aborde que de manière indirecte les problèmes soulevés par *Darkness at Noon*. Fidèle à son style de vie, Koestler n'avait pas quitté la France quand la guerre éclata ; sa qualité d'étranger et sa réputation d'antifasciste lui valurent d'être très vite arrêté et interné par le gouvernement Daladier. Il passa la majeure partie des neuf premiers mois de la guerre dans un camp de prisonniers, puis, alors que la France s'effondrait, il s'évada et, par des chemins détournés, réussit à rejoindre l'Angleterre où on s'empessa de l'incarcérer à nouveau en tant que ressortissant d'une nation ennemie. Cette fois, cependant, il fut rapidement libéré. *Scum of the Earth* est un précieux témoignage qui, avec d'autres textes honnêtes écrits au moment de la débâcle, a le mérite de nous rappeler jusqu'où peut s'abaisser la démocratie bourgeoise. En ce moment, alors que la France vient tout juste d'être libérée et que la chasse aux collaborateurs bat son plein, nous avons tendance à oublier qu'en 1940, d'après divers observateurs qui se trouvaient sur place, quarante pour cent des Français environ étaient soit activement proallemands, soit totalement apathiques. Les livres qui disent la vérité sur une guerre ne sont jamais très bien accueillis par les non-combattants, et l'ouvrage de Koestler n'a pas fait exception à cette règle. Tout le monde en prend pour son grade – les politiciens bourgeois, pour qui faire la guerre au fascisme signifiait jeter en prison tous les hommes de gauche sur lesquels ils pouvaient mettre la main, les communistes français, qui étaient en fait pronazis et faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour saboter l'effort de guerre français, et aussi l'homme de la rue, tout disposé à faire confiance à des charlatans tels que Doriot. Koestler rapporte des conversations ahurissantes qu'il a eues avec d'autres prisonniers internés dans le même camp que lui, et note que jusqu'alors, comme la plupart des socialistes et des communistes issus de la classe moyenne, il n'avait jamais eu de contact avec de véritables prolétaires mais seulement avec la minorité instruite. Et il en arrive à cette conclusion pessimiste : « Sans éducation des masses, pas de progrès social ; sans progrès social, pas d'éducation des masses. » Dans *Scum of the Earth*, Koestler ne se fait plus une image idéalisée des gens ordinaires. S'il a répudié le stalinisme, il n'est pas pour autant trotskiste. C'est ici que se situe le véritable lien avec *Arrival and Departure*, livre dans lequel Koestler abandonne – peut-être à jamais – ce qu'il est convenu d'appeler le point de vue révolutionnaire.

Arrival and Departure est une oeuvre décevante qui ne peut guère prétendre à l'appellation de roman. Il s'agit plutôt d'un pamphlet visant à démontrer que les credos révolutionnaires ne sont en fait que la rationalisation de pulsions névrotiques. Avec une symétrie un peu trop parfaite, l'ouvrage commence et s'achève sur une même action : une arrivée en terre étrangère. Un jeune ex-

communiste qui a fui la Hongrie débarque au Portugal, où il espère se mettre au service de la Grande-Bretagne, seule puissance à lutter alors contre l'Allemagne. Son enthousiasme est toutefois quelque peu refroidi par le fait que le consulat britannique ne s'intéresse absolument pas à lui et le laisse moisir dans un coin plusieurs mois pendant lesquels son pécule s'épuise, tandis que d'autres réfugiés, plus avisés que lui, en profitent pour gagner l'Amérique. Notre héros connaît tour à tour la tentation du Monde, incarnée par un propagandiste nazi, de la chair, en la personne d'une jeune Française, et c'est finalement – après une dépression nerveuse – le Diable qui lui apparaît sous la forme d'une psychanalyste. Cette psychanalyste parvient à lui arracher l'aveu que son enthousiasme révolutionnaire n'est pas fondé sur une véritable croyance en la nécessité historique mais sur un complexe de culpabilité lié au fait qu'il a tenté, dans sa petite enfance, de crever les yeux de son jeune frère. Au moment où il peut enfin se mettre au service de la cause alliée, il a perdu tout motif pour le faire et il est sur le point de s'embarquer pour l'Amérique quand ses pulsions irrationnelles reprennent le dessus. En fait, il ne peut pas abandonner la lutte. À la fin du livre, il descend en parachute vers le sol noyé dans les ténèbres de son pays natal où il est envoyé comme agent secret par la Grande-Bretagne.

En tant qu'exposé politique (et le livre n'est pas grand-chose d'autre), c'est très insuffisant. Il est, bien sûr, vrai dans de nombreux cas – peut-être même dans tous les cas – que l'activité révolutionnaire est le fait d'individus inadaptés à ce monde. Ceux qui se battent contre la société sont, pour la plupart, des gens qui ont des raisons personnelles de ne pas aimer cette société, et les individus normaux et sains d'esprit ne sont pas plus attirés par la violence et la clandestinité que par la guerre. Le jeune nazi d'*Arrival and Departure* note fort à propos qu'on comprend ce qui ne va pas dans le mouvement révolutionnaire en voyant la laideur des femmes qui y participent. Mais cela ne suffit pas, après tout, à disqualifier définitivement le socialisme. Les actions ont certains résultats, quels que soient les motifs qui les ont inspirées. Il se peut que Marx ait été principalement mû par l'envie et la jalousie, mais cela ne prouve nullement la fausseté de ses théories. En faisant reposer la décision finale du héros d'*Arrival and Departure* sur un instinct irraisonné qui le pousse vers le danger, Koestler refuse soudain à son personnage toute espèce d'intelligence. Avec un passé tel que le sien, il devrait être en mesure de comprendre que certaines choses doivent être faites, que nos raisons de les faire soient « bonnes » ou « mauvaises ». L'histoire doit aller dans une certaine direction, faudrait-il des névrosés pour l'y aider. Dans *Arrival and Departure*, les idoles de Peter sont renversées les unes après les autres. La révolution russe a dégénéré, la Grande-Bretagne, symbolisée par le vieux consul aux doigts déformés par la goutte, ne vaut guère mieux, le prolétariat international armé de sa conscience de classe n'est qu'un mythe. Mais la conclusion finale (puisqu'après tout Koestler et son héros sont « pour » la guerre) devrait être que se débarrasser de Hitler reste un objectif valable, une entreprise de salubrité publique dans laquelle les mobiles personnels n'entrent pratiquement pas en ligne de compte.

Pour prendre une décision politique rationnelle, il faut avoir déjà une certaine conception de l'avenir. Koestler semble aujourd'hui ne pas en avoir, ou plutôt en avoir deux qui se neutralisent l'une l'autre. Comme objectif ultime, il aspire à la réalisation du paradis terrestre, à la Cité du Soleil que les gladiateurs tentent d'organiser et qui, pendant des centaines d'années, a hanté les rêves des socialistes, des anarchistes et des hérétiques. Mais son intelligence lui dit que ce paradis terrestre s'éloigne tous les jours un peu plus et que ce qui nous attend dans l'immédiat, c'est le carnage, la tyrannie et les privations. Koestler s'est récemment défini comme un « pessimiste à court terme ». Toutes sortes d'horreurs s'accumulent à l'horizon, mais, d'une manière ou d'une autre, tout finira par s'arranger. Cette conception des choses est sans doute en train de gagner du terrain parmi les gens qui réfléchissent : elle découle d'une part de la très grande difficulté qu'il y a, une fois qu'on a répudié toute croyance religieuse orthodoxe, à accepter une vie terrestre essentiellement misérable, et d'autre part de la prise de conscience que rendre la vie vivable est une tâche autrement ardue qu'il n'y paraissait récemment. Depuis 1930 environ, le monde ne nous a guère fourni d'occasions d'être optimistes. On ne voit rien venir, si ce n'est un amas chaotique de mensonges, de haine, de barbarie et d'ignorance, et derrière nos misères actuelles se profilent d'autres misères, encore plus terribles, qui commencent seulement à être perçues par la conscience européenne. Il est fort possible que les problèmes majeurs de l'humanité ne soient *jamais* résolus. Mais cela est en même temps inconcevable ! Qui pourrait regarder le monde d'aujourd'hui et se dire : « Il en sera toujours ainsi, et même d'ici un million d'années cela n'ira guère mieux » ? On aboutit donc à ce sentiment quasi mystique qu'il n'existe pour le moment aucun remède, que toute action politique est vaine, mais qu'en un point donné de l'espace et du temps la vie humaine cessera d'être bestiale et misérable, comme elle l'est aujourd'hui.

Le seul moyen simple d'échapper à ce dilemme est d'adopter l'attitude du croyant religieux, pour qui cette vie n'est que l'antichambre d'une autre vie. Mais rares sont les gens qui réfléchissent pour croire encore en une vie dans l'au-delà, et leur nombre est très probablement en constante diminution. Les diverses Églises chrétiennes ne survivraient sans doute pas par elles-mêmes si leurs fondements économiques venaient à être détruits. Le véritable problème, c'est de savoir comment restaurer l'attitude religieuse tout en acceptant la mort pour terme absolu. Les hommes ne seront heureux que le jour où ils ne considéreront plus que le bonheur est le but de la vie. Il est toutefois très improbable que Koestler partage ce point de vue. Il y a dans ses écrits une tendance hédoniste très prononcée, qui explique son incapacité à adopter une position politique après avoir rompu avec le stalinisme.

La révolution russe, événement central de la vie de Koestler, était à son début porteuse d'immenses espérances. Nous l'avons aujourd'hui quelque peu oublié, mais il y a un quart de siècle, on attendait avec confiance que cette révolution débouche sur l'Utopie. De toute évidence, il n'en a pas été ainsi : Koestler est trop

perspicace pour ne pas s'en rendre compte, et trop sensible pour avoir oublié quel était l'objectif de départ. De plus, son point de vue d'Européen lui permet de ne pas être dupe sur le sens des purges et des déportations massives : il lui est impossible de les considérer à la manière d'un Shaw ou d'un Laski, par le gros bout de la lorgnette. Et c'est pour cela qu'il en arrive à dire : « Voilà où conduisent fatalement les révolutions. » Il n'y a rien d'autre à faire que d'être un « pessimiste à court terme », c'est-à-dire se tenir à l'écart de la politique, créer une sorte d'oasis où l'on puisse, avec ses amis, garder la tête claire et espérer que dans une centaine d'années les choses s'arrangeront de quelque façon. À la base de cette position se trouve l'hédonisme de Koestler, qui le conduit à considérer le paradis terrestre comme une chose souhaitable. Mais il se peut que, souhaitable ou non, ce paradis ne soit pas possible. Il se peut qu'une certaine quantité de souffrance soit inhérente à la condition humaine, il se peut que l'homme n'ait jamais, entre deux maux, qu'à choisir le moindre, il se peut même que le socialisme ne vise pas à rendre le monde parfait mais seulement meilleur. Toutes les révolutions sont des échecs, mais il y a différentes sortes d'échecs. C'est parce qu'il refuse de reconnaître cela que Koestler s'est provisoirement engagé dans une impasse, et c'est pour cette même raison qu'*Arrival and Departure* semble superficiel comparé à ses précédents ouvrages.

(1944)

Faisant quelque part usage du mot français *longueur* [23], Byron remarque au passage que si en Angleterre le *mot* nous manque, la *chose*, quant à elle, ne nous manque d'aucune façon. De même aujourd'hui n'avons-nous pas de mot pour désigner une tournure d'esprit pourtant si répandue qu'elle affecte notre façon de penser sur presque tous les sujets. J'ai choisi d'utiliser le terme de « nationalisme », comme étant l'équivalent le plus proche, mais on verra que je ne lui confère pas exactement son sens habituel, ne serait-ce que parce que le sentiment dont je parle n'est pas forcément lié à ce que l'on appelle une nation – c'est-à-dire un peuple particulier ou une zone géographique. Il peut avoir pour objet une Église ou une classe, ou même agir de façon purement négative, *contre* une chose ou une autre, sans comporter d'allégeance positive à quoi que ce soit.

J'entends avant tout par « nationalisme » cette façon d'imaginer que les hommes peuvent être l'objet d'une classification semblable à celle des insectes, et que des millions ou des dizaines de millions d'entre eux peuvent ainsi être, en bloc et avec une parfaite assurance, étiquetés comme « bons » ou « mauvais [24] ». Mais ce dont je veux également parler, et qui est beaucoup plus important, c'est de cette propension à s'identifier à une nation particulière ou à toute autre entité, à la tenir pour étant au-delà du bien et du mal, et à se reconnaître pour seul devoir de servir ses intérêts. Il ne faut pas confondre nationalisme et patriotisme. Chacun de ces termes est habituellement utilisé de façon si imprécise que toute définition s'expose à la critique ; il faut toutefois parvenir à les distinguer clairement, car ils recouvrent en fait des notions distinctes et même opposées. Par « patriotisme », j'entends l'attachement à un lieu particulier et à une manière de vivre particulière, que l'on croit supérieurs à tout autre mais qu'on ne songe pas pour autant à imposer à qui que ce soit. Le patriotisme est par nature défensif, aussi bien militairement que culturellement. En revanche, le nationalisme est indissociable de la soif de pouvoir. Le souci constant de tout nationaliste est d'acquérir plus de pouvoir et de prestige *non pour lui-même* mais pour la nation ou l'entité au profit de laquelle il a choisi de renoncer à son individualité propre.

Tout cela est assez évident tant qu'il s'agit de mouvements nationalistes aussi notoires et identifiables que ceux de l'Allemagne, du Japon et de quelques autres pays. Face à un phénomène comme le nazisme, qu'il nous est possible d'observer de l'extérieur, nous serons presque tous du même avis. Mais je tiens à répéter ici que c'est seulement faute de mieux que j'ai recours au terme de « nationalisme ». Dans le sens élargi que je donne à ce mot, il englobe des opinions et des mouvements aussi divers que le communisme, le catholicisme militant, le sionisme, l'antisémitisme, le trotskisme et le pacifisme. Ainsi entendu, il n'implique pas nécessairement l'allégeance à un gouvernement ou à un pays, et moins encore à *son propre* pays, et il n'est même pas absolument indispensable

que l'entité au service de laquelle il se met possède une existence effective. Pour ne mentionner que quelques exemples évidents, on voit un sentiment nationaliste virulent s'attacher aussi bien au judaïsme, à l'islam, à la chrétienté, qu'au prolétariat ou à la race blanche : toutes choses dont pourtant l'existence peut être sérieusement mise en doute et dont on ne connaît aucune définition susceptible d'un accord universel.

Il faut insister à nouveau sur le fait que le sentiment nationaliste peut tout aussi bien être purement négatif. Les trotskistes sont ainsi devenus ennemis de l'U.R.S.S. sans pour autant transférer leur allégeance sur quelque autre entité. Si l'on saisit bien tout ce que cela implique, on comprendra d'autant mieux ce que j'entends par nationalisme. Un nationaliste est quelqu'un qui pense exclusivement, ou essentiellement, en termes de rivalités de prestige. Qu'il soit positivement ou négativement nationaliste – c'est-à-dire qu'il consacre son énergie intellectuelle à encenser ou à dénigrer –, il pense toujours en termes de victoires, défaites, triomphes et humiliations. Il conçoit l'histoire, et en particulier l'histoire contemporaine, comme une lutte permanente entre divers camps dont la puissance augmente ou décline, et tout événement lui paraît démontrer le progrès de son propre camp et le recul de quelque rival abhorré. Cependant, et pour finir, il convient de bien faire la différence entre le nationalisme et le simple culte de la réussite. Le nationaliste n'est pas quelqu'un qui a pour seul principe de se rallier au parti le plus puissant. Tout au contraire, il commence par choisir son camp, pour se persuader ensuite que celui-ci est effectivement le plus fort ; et cette conviction, il se montre capable de la soutenir alors même que tous les faits sont contre lui. Le nationalisme, c'est la soif de pouvoir tempérée par l'illusion. Le fait que tout nationaliste soit capable de la plus flagrante malhonnêteté ne l'empêche pas, se sachant au service d'une cause qui le dépasse, d'être inébranlablement convaincu de son bon droit.

Je me suis étendu assez longuement sur la définition de la tournure d'esprit en question, et personne ne contestera, je pense, qu'elle est fort répandue parmi les intellectuels anglais, bien plus que dans le reste de la population. Pour qui s'intéresse de près à la politique contemporaine, certaines questions sont désormais à ce point contaminées par les considérations de prestige qu'il est presque impossible de les traiter de façon véritablement rationnelle. Parmi les centaines d'exemples possibles, en voici un : laquelle de ces trois grandes puissances alliées, l'U.R.S.S., la Grande-Bretagne ou les États-Unis, a le plus contribué à la victoire sur l'Allemagne ? Théoriquement, il devrait être possible d'apporter à cette question une réponse argumentée, et peut-être même concluante. Mais il est en réalité impossible de se livrer aux évaluations nécessaires, parce que toute personne susceptible de se pencher sur un tel problème l'appréhendera en termes de rivalités de prestige. Chacun *commencera* donc par prendre parti pour la Russie, la Grande-Bretagne ou les États-Unis, selon le cas, et c'est seulement ensuite qu'il se mettra en quête d'arguments propres à servir sa cause. Et il y a ainsi toute une série de questions auxquelles seul pourra

répondre honnêtement quelqu'un qui n'est aucunement concerné par le problème, et dont l'opinion aura donc toute chance d'être dépourvue d'intérêt. Voilà qui explique en partie l'échec de toute prévision politique et militaire à notre époque. Il est curieux de remarquer que parmi les « experts » de tous bords, il ne s'en est pas trouvé un seul pour annoncer un événement aussi prévisible que le pacte germano-soviétique de 1939 [25]. Et quand survint la nouvelle du pacte, on en donna les explications les plus contradictoires et l'on formula des prévisions qui, presque toujours fondées sur le désir de faire paraître l'U.R.S.S. bonne ou mauvaise, forte ou faible, plutôt que sur une évaluation des probabilités, se virent très vite démenties. À l'instar des astrologues, les commentateurs politiques ou militaires ne sont pratiquement jamais discrédités par leurs erreurs, car leurs adeptes les plus enthousiastes n'attendent pas d'eux une appréciation des faits, mais un encouragement à leurs allégeances nationalistes [26]. Quant aux jugements esthétiques, et en particulier littéraires, ils sont souvent tout aussi faussés que les jugements politiques. Un nationaliste indien aura le plus grand mal à prendre plaisir à lire Kipling, ou un conservateur à trouver quelque mérite à Maïakovski, et chacun est toujours tenté d'affirmer qu'un livre dont il désapprouve l'orientation est en outre mauvais du point de vue *littéraire*. Les gens dont la tournure d'esprit nationaliste est très marquée exécutent souvent ce tour de passe-passe sans même s'apercevoir de leur malhonnêteté.

En Angleterre, si l'on s'en tient au nombre de gens concernés, la forme dominante de nationalisme est probablement le vieux chauvinisme britannique. Il reste assurément très répandu, et bien plus que ne l'auraient cru la plupart des observateurs il y a une douzaine d'années. Cependant je m'intéresse surtout dans cet essai au comportement de l'intelligentsia, et là on ne trouve presque plus trace de chauvinisme ni même de patriotisme à l'ancienne mode, quoiqu'une minorité paraisse actuellement y revenir. Parmi les intellectuels, la forme dominante du nationalisme, est-il besoin de le préciser, c'est le communisme – au sens très large du terme, regroupant non seulement les membres du parti communiste mais aussi les « compagnons de route » et les russophiles en général. Selon le propos qui est ici le mien, un communiste est quelqu'un qui considère l'U.R.S.S. comme sa véritable patrie et qui se fait un devoir de justifier la politique russe comme de servir en toutes circonstances les intérêts russes. De telles gens abondent dans l'Angleterre d'aujourd'hui, et leur influence, directe ou indirecte, est considérable. Mais on voit également prospérer bien d'autres formes de nationalisme, et la meilleure manière de faire comprendre de quoi il s'agit est de relever les points communs entre des courants de pensée distincts et même apparemment opposés entre eux.

Il y a dix ou vingt ans, la forme de nationalisme la plus voisine de ce qu'est aujourd'hui le communisme, c'était le catholicisme militant. Son porte-parole le plus remarquable – quoiqu'il ait peut-être été un cas limite plutôt qu'un exemple représentatif – fut G.K. Chesterton. Écrivain de grand talent, il choisit de sacrifier à la fois ses goûts et son honnêteté intellectuelle aux besoins de la propagande

catholique romaine. Pendant les vingt dernières années de sa vie, ou à peu près, Chesterton ne fit que répéter interminablement une seule et même chose qui, en dépit de toute son habileté, restait aussi sommaire et fastidieuse que « Grande est la Diane des Éphésiens [27] ». Tout ce qu'il écrivit, chaque livre, chaque paragraphe, chaque phrase, chaque épisode de chaque intrigue, chaque fragment de dialogue, avait pour but de démontrer l'incontestable supériorité du catholique sur le protestant ou le païen. Mais Chesterton ne se contentait pas d'une supériorité simplement intellectuelle ou spirituelle : elle devait également s'exprimer en termes de prestige national et de puissance militaire, ce qui le conduisit à une idéalisation ignare des pays latins, et en particulier de la France. Chesterton n'avait jamais séjourné longtemps en France, et la description qu'il en donne – un pays où des paysans catholiques entonnent à tout bout de champ la « Marseillaise » devant des verres de vin rouge – a autant de rapport avec la réalité que *Chu Chin Chow* avec la vie quotidienne à Bagdad. Cela s'accompagnait non seulement d'une énorme surestimation de la puissance militaire française (il soutint, aussi bien avant qu'après la guerre de 1914-1918, que la France était capable de venir à bout de l'Allemagne sans aucune aide extérieure), mais également d'une glorification imbécile et vulgaire de la guerre en tant que telle. À côté des poèmes de bataille de Chesterton, comme « Lepanto » ou « The Ballad of Saint Barbara », « The Charge of the Light Brigade » fait figure de tract pacifiste : il s'agit sans doute là des exemples les plus criants de grandiloquence qui se puissent lire dans notre langue. Il est intéressant de remarquer qu'il eût été le premier à railler quiconque aurait écrit au sujet de l'Angleterre et de l'armée anglaise le genre de tirades dont il était coutumier au sujet de la France et de son armée. En matière de politique intérieure, il était partisan d'une « petite Angleterre », ennemi juré du chauvinisme et de l'impérialisme, et, dans la mesure où ses préjugés le lui permettaient, sincère défenseur de la démocratie. Pourtant, dès qu'il s'agissait de problèmes de politique étrangère, il était capable de renoncer à ses principes sans même s'en apercevoir. C'est ainsi que sa foi quasi mystique en la démocratie ne l'empêcha pas d'admirer Mussolini. Certes, ce dernier avait anéanti le gouvernement représentatif et la liberté de la presse dont Chesterton s'était toujours fait en Angleterre le champion, mais Mussolini était italien, et il avait fait de l'Italie un pays fort : le problème était donc réglé. De même suffisait-il que l'impérialisme et la colonisation fussent le fait des Italiens ou des Français pour que Chesterton ne trouvât rien à y redire. Sa perception des réalités, son goût littéraire, et dans une certaine mesure son sens moral, tout cela se désagrégeait dès lors qu'étaient en cause ses allégeances nationalistes.

Entre le catholicisme militant, tel que l'a incarné Chesterton, et le communisme, les ressemblances sautent aux yeux. De même l'un et l'autre évoquent à bien des égards le nationalisme écossais, le sionisme, l'antisémitisme ou le trotskisme, par exemple. On ne saurait dire sans simplifier à l'excès que toutes les formes de nationalisme sont semblables, ni même que leur climat psychologique est identique, mais elles obéissent à un certain nombre de règles communes. Voici quelles sont les principales caractéristiques de la pensée nationaliste.

Caractère obsessionnel. Pour un nationaliste, la suprématie de la puissance à laquelle il s'est identifié est à peu près le seul objet de ses pensées, comme de ses paroles ou de ses écrits. Il lui est difficile, voire impossible, de dissimuler son allégeance. La moindre atteinte au prestige de son propre camp, ou le simple fait de reconnaître implicitement les mérites d'une organisation rivale, suffit à le plonger dans un embarras dont il ne sortira que par une réplique cinglante. S'il s'est identifié à un pays existant réellement, comme l'Irlande ou l'Inde, cela l'amènera en général à en proclamer la suprématie non seulement dans les domaines de la puissance militaire et de l'efficacité politique, mais aussi dans ceux de l'art, de la littérature, du sport, de la linguistique, de la beauté des habitants, et peut-être même du climat, des paysages, de la cuisine.

Il se montrera extrêmement chatouilleux sur des sujets comme l'ordre dans lequel sont hissées les couleurs nationales, les longueurs respectives des articles de journaux consacrés à divers pays et l'ordre selon lequel ceux-ci seront mentionnés [28]. La terminologie tient une place très importante dans la pensée nationaliste. Les pays qui ont conquis leur indépendance, ou qui ont connu une révolution nationaliste, adoptent en général un nouveau nom, et tout pays ou groupe quelconque suscitant des sentiments violents se verra le plus souvent attribuer plusieurs noms, dont chacun sous-entendra un jugement de valeur différent. Pendant la guerre civile espagnole, il y eut pour désigner les deux camps pas moins de neuf ou dix noms exprimant divers degrés de dévotion ou d'exécration. Certains (comme « patriotes » pour les partisans de Franco ou « loyalistes » pour ceux du gouvernement) étaient purement et simplement des pétitions de principe, et il n'en est aucun qui aurait pu être accepté par les deux camps en présence. Tous les nationalistes se font un devoir de promouvoir leur propre langage aux dépens des langages rivaux, et dans les pays anglophones, cette lutte prend la forme plus subtile d'une lutte entre dialectes. Ainsi des Américains anglophobes refuseront-ils d'employer une tournure argotique s'ils la savent d'origine anglaise, et ce sont souvent des motifs nationalistes qui font s'opposer les partisans des mots à racine latine et ceux des mots à racine germanique. Les nationalistes écossais proclament sans relâche la supériorité du dialecte des Lowlands, et les socialistes, auxquels la haine de classe tient lieu de nationalisme, vitupèrent l'accent de la B.B.C., et même le « a » ouvert. On pourrait multiplier les exemples. La pensée nationaliste paraît souvent teintée de croyance magique, croyance que manifeste probablement l'habitude de brûler en effigie des ennemis politiques, ou d'utiliser leur image comme cible dans les stands de tir.

Instabilité. L'intensité des allégeances nationalistes n'interdit pas d'en changer. Tout d'abord, comme je l'ai déjà indiqué, elles peuvent avoir et ont effectivement souvent pour objet un pays étranger. Il arrive très souvent que des dirigeants nationaux, ou des fondateurs de mouvements nationalistes, ne soient pas

originaires du pays qu'ils ont glorifié. Il s'agit parfois carrément d'étrangers, ou plus fréquemment d'individus natifs d'une région frontalière, dont l'appartenance à la nation en question est sujette à caution. On peut citer à cet égard les exemples de Staline, Hitler, Napoléon, De Valera, Disraeli, Poincaré, Beaverbrook. Le mouvement pangermaniste fut en partie l'oeuvre d'un Anglais, Houston Chamberlain. Au cours des cinquante ou cent dernières années, le nationalisme par transfert a été un phénomène fréquent chez les écrivains. Pour Lafcadio Hearn, c'est sur le Japon que se fit le transfert, pour Carlyle et bien d'autres à son époque, ce fut sur l'Allemagne, et de nos jours, c'est en général sur la Russie. Mais le plus remarquable est qu'un nouveau transfert reste toujours possible. Après avoir été pendant des années un objet d'adoration, un pays ou une entité quelconque peut soudain devenir haïssable, la dévotion se reportant presque immédiatement sur un nouvel objet. Dans la première version du livre de H.G. Wells, *Outline of History*, ainsi que dans d'autres de ses écrits de cette époque, les États-Unis sont l'objet de louanges presque aussi extravagantes que celles qu'adressent aujourd'hui les communistes à la Russie : quelques années plus tard, cette admiration aveugle se mua pourtant en hostilité. Il est fréquent de voir un communiste fanatique se transformer en l'espace de quelques semaines, ou même de quelques jours, en un trotskiste tout aussi fanatique. Les mouvements fascistes d'Europe continentale recrutèrent un grand nombre de leurs adhérents chez les communistes, et il se pourrait bien que l'on assiste au cours des prochaines années au processus inverse. Ce qui ne varie pas chez le nationaliste, c'est son propre état d'esprit ; quant à l'objet de sa dévotion, il peut changer, et même être imaginaire.

Quand il s'agit d'un intellectuel, ce transfert a en outre pour fonction, comme j'y ai fait allusion à propos de Chesterton, de lui permettre de se montrer beaucoup *plus* nationaliste – plus vulgaire, plus bête, plus malveillant, plus malhonnête – qu'il ne pourrait l'être en faveur de son pays natal, ou de toute autre entité dont il possède une connaissance réelle. Il suffit de voir quelles répugnantes flagorneries ou fanfaronnades sont capables d'écrire sur Staline, l'Armée rouge, etc., des gens par ailleurs plutôt intelligents et sensibles, pour comprendre que cela n'est possible qu'en raison d'une sorte de désagrégation de la personnalité. Dans une société comme la nôtre, il est rare qu'un individu que l'on peut tenir pour un intellectuel ressente un attachement très profond pour son propre pays. Ce qui l'en empêchera, c'est l'opinion publique, c'est-à-dire cette fraction de l'opinion publique à laquelle, en tant qu'intellectuel, il est attentif. La plupart des gens de son entourage n'affichent à ce sujet que scepticisme et ironie, et il adoptera vraisemblablement la même attitude, par conformisme ou simple lâcheté : il repoussera donc la forme de nationalisme qu'il avait sous la main sans se rapprocher le moins du monde d'un point de vue véritablement internationaliste. Comme il a toujours besoin d'une mère patrie, il la cherche ailleurs, et quand il l'a trouvée, il peut se livrer sans retenue à ces mêmes émotions dont il croit s'être émancipé. Dieu, le Roi, l'Empire, l'Union Jack, tous ces fétiches répudiés peuvent réapparaître sous d'autres noms et, n'étant pas connus pour ce qu'ils sont, être adorés en toute bonne conscience. Le nationalisme par transfert est, comme

l'usage de boucs émissaires, une façon de trouver son salut sans changer de comportement.

Indifférence à la réalité. Tous les nationalistes parviennent à ignorer ce qu'ont de commun des faits similaires. Un conservateur anglais prônera l'autodétermination quand il s'agit de l'Europe et s'y opposera quand il s'agit de l'Inde, sans se sentir le moins du monde inconséquent. Ce n'est pas selon leurs caractères propres mais en fonction de leurs auteurs que les actions sont tenues ou non pour justes, et il n'y a guère d'atrocités – tortures, prises d'otages, travail forcé, déportations massives, emprisonnements sans procès, falsifications, assassinats, bombardements de civils – à propos desquelles le jugement moral ne change du tout au tout lorsque c'est « notre » camp qui en est responsable. Après avoir publié, comme exemple de monstrueuse barbarie, des photos de Russes pendus par les Allemands, le journal libéral *News Chronicle* publia un ou deux ans plus tard des photos exactement semblables d'Allemands pendus par les Russes, mais cette fois en approuvant chaudement la chose [29]. Il en va de même pour les événements historiques. L'histoire est largement réinterprétée en termes nationalistes : l'Inquisition, les tortures du tribunal de la Chambre étoilée, les exploits des flibustiers anglais (ceux de sir Francis Drake, par exemple, qui était réputé noyer vivants les prisonniers espagnols), la Terreur, la répression à coups de canon de la révolte des Cipayes, ou encore les soldats de Cromwell tailladant au rasoir les visages des femmes irlandaises, tous ces faits deviennent indifférents ou même louables du point de vue moral, à partir du moment où il est admis qu'ils ont servi la « bonne cause ». Si l'on repense à ce dernier quart de siècle, on s'aperçoit qu'il ne s'est guère écoulé d'année sans que nous ne soyons informés d'atrocités commises dans quelque partie du monde : et pourtant pas une seule fois ces atrocités – en Espagne, en Russie, en Chine, en Hongrie, au Mexique, à Amritsar, à Smyrne – n'ont été reconnues et condamnées par l'ensemble de l'intelligentsia anglaise. Ce fut toujours en fonction de choix politiques que l'on décida du caractère blâmable de tels actes, ou même de leur simple réalité.

Non seulement le nationaliste ne condamne pas les atrocités commises par son propre camp, mais il a une extraordinaire aptitude à ne pas même en entendre parler. Pendant six bonnes années, les admirateurs anglais de Hitler sont ainsi parvenus à ne pas apprendre l'existence de Dachau et de Buchenwald. Et ceux qui dénoncent le plus bruyamment les camps de concentration allemands ignorent souvent, ou ne savent que très vaguement, qu'il existe également des camps de concentration en Russie. Des événements de l'importance de la famine de 1933, qui a entraîné en Ukraine la mort de millions de gens, sont en fait passés inaperçus de la majorité des Anglais russophiles. Nombreux sont les Anglais qui ne savent presque rien de l'extermination des juifs allemands et polonais au cours de cette guerre. Leur propre antisémitisme leur a fait rejeter ce terrible crime hors de leur conscience. Dans la pensée nationaliste, certains faits peuvent être à la fois vrais et faux, connus et ignorés. Un fait connu peut être à ce point inadmissible

qu'il est en général écarté, et n'est pas pris en compte par le raisonnement, ou au contraire il peut être pris en compte dans chaque analyse, sans que pour autant le nationaliste l'admette jamais en tant que fait, même en son for intérieur.

Tout nationaliste entretient l'intime conviction que le passé peut être transformé. Il passe une partie de son temps dans un monde imaginaire où les choses se sont déroulées comme elles l'auraient dû – un monde dans lequel, par exemple, l'Invincible Armada a été victorieuse, ou la révolution russe écrasée en 1918 – et chaque fois que cela lui sera possible, il introduira des bribes de ce monde dans les livres d'histoire. La plupart des ouvrages de propagande contemporains ne sont que pure falsification : des faits sont dissimulés, des dates modifiées, des citations isolées de leur contexte et truquées de façon à en altérer le sens, les événements dont on souhaiterait qu'ils n'aient pas eu lieu sont occultés et finalement niés [30]. En 1927, Tchang Kaï-tchek brûla vifs des centaines de communistes, et en l'espace de dix ans il n'en est pas moins devenu l'un des héros de la gauche. La nouvelle configuration de la politique mondiale l'a rangé dans le camp antifasciste, et l'on a donc considéré que le fait d'avoir brûlé vifs des communistes « ne comptait pas », ou n'avait peut-être même pas eu lieu. Le principal objectif de la propagande est naturellement de façonner l'opinion du moment, mais ceux qui réécrivent l'histoire sont sans doute eux-mêmes persuadés, dans un recoin de leur esprit, qu'ils modifient effectivement le passé en y introduisant des faits à leur convenance. Quand on voit jusqu'à quel raffinement on a poussé la falsification pour occulter le rôle de Trotski dans la guerre civile russe, on ne peut s'empêcher de penser qu'il ne s'agit pas pour les responsables d'un simple mensonge. Ils considèrent plus probablement que leur propre version correspond du point de vue de Dieu à la *réalité* des événements, et qu'il est donc légitime de réarranger dans ce sens la relation des faits.

L'indifférence à l'égard de la vérité objective se trouve encouragée par le fait qu'une partie du monde a été coupée de l'autre, et qu'il est donc de plus en plus difficile de savoir ce qui se passe réellement. Il arrive souvent que les événements les plus importants puissent faire l'objet de doutes légitimes. Il est ainsi impossible d'évaluer au million près, et peut-être même à la dizaine de millions près, le nombre de morts occasionnées par la guerre actuelle. Les désastres dont nous sommes en permanence informés – batailles, massacres, famines, révolutions – tendent à susciter chez l'homme de la rue un sentiment d'irréalité. Démuni de tout moyen de vérifier les faits, il n'est même pas fermement convaincu de leur réalité et se voit asséner de divers côtés des interprétations totalement divergentes. Comment l'insurrection de Varsovie, en août 1944, s'est-elle déroulée exactement ? Quelle est la vérité sur les chambres à gaz allemandes en Pologne ? Qui faut-il réellement tenir pour responsable de la famine au Bengale ? Sans doute est-il possible d'établir la vérité, mais la plupart des journaux présentent les faits de façon si malhonnête que l'on peut pardonner au lecteur moyen de se laisser berner ou de ne pas parvenir à se former une opinion. Cette incertitude générale quant à la réalité des faits favorise le désir de se

cramponner à des convictions irrationnelles. Rien n'étant jamais ni avéré ni démenti de façon indiscutable, on peut tout aussi bien nier avec impudence le fait le plus évident. En outre, quoiqu'il ne se préoccupe à tout instant que de puissance, de victoire, de défaite et de revanche, le nationaliste manifeste souvent une certaine indifférence pour les événements du monde réel. Ce qu'il veut, c'est avoir le *sentiment* que son propre groupe est en train de remporter une victoire sur quelque autre groupe, et cela lui est plus facile en rivant son clou à un adversaire qu'en examinant si les faits corroborent ce qu'il affirme. Toutes les polémiques entre nationalistes sont du niveau des discussions de café du Commerce. Elles n'aboutissent jamais à quoi que ce soit, chacun des protagonistes étant régulièrement persuadé d'avoir triomphé de l'autre. Certains nationalistes s'apparentent aux schizophrènes par leur manière de se plaire à des rêves de puissance et de victoire sans aucun lien avec le monde réel.

J'ai fait de mon mieux pour mettre en lumière les traits communs aux diverses formes de nationalisme. Il reste encore à classer ces dernières, sans pouvoir naturellement prétendre à l'exhaustivité. Le nationalisme est un phénomène de grande ampleur. Le monde est la proie d'illusions et de haines innombrables, qui se recoupent de façon extrêmement complexe, et dont les plus sinistres n'ont pas encore toutes affecté la conscience européenne. Je n'envisage ici que la forme prise par le nationalisme dans l'intelligentsia britannique, où il apparaît beaucoup plus souvent que chez les Anglais ordinaires distinct du patriotisme et peut donc être étudié en tant que tel. J'énumère ci-dessous les diverses variétés de nationalisme aujourd'hui en vogue parmi les intellectuels britanniques, avec les quelques commentaires qui semblent s'imposer. Pour plus de commodité, je distinguerai trois catégories (nationalisme positif, nationalisme par transfert et nationalisme négatif), même si certaines variétés pourraient entrer dans plus d'une de ces catégories.

LE NATIONALISME POSITIF

1. *Le néo-conservatisme*. Il est représenté par des personnages comme lord Elton. A.P. Herbert, G.M. Young, le professeur Pickthorn, par la littérature du Tory Reform Committee ainsi que par des magazines comme la *New English Review* et *Nineteenth Century and After*. Le véritable moteur du néo-conservatisme, qui lui confère son caractère nationaliste et le différencie du conservatisme ordinaire, c'est son refus d'admettre le déclin de la puissance et de l'influence britanniques. Même ceux qui se montrent assez réalistes pour voir que la puissance militaire de l'Angleterre n'est plus ce qu'elle était n'hésiteront pas à affirmer hautement que les « idées anglaises » (qu'on laisse d'ailleurs en général dans le vague) sont appelées à la suprématie mondiale. Tous les néo-conservateurs sont antirusses, mais ils sont parfois antiaméricains avec plus de virulence encore. Il est significatif que cette école de pensée soit apparemment en train de gagner du terrain parmi les intellectuels assez jeunes, parfois d'ex-communistes qui, selon le processus habituel, sont revenus de leurs illusions, puis de leur désillusion. L'anglophobe qui devient soudain violemment proanglais est

un personnage assez répandu. Cette tendance est incarnée par des écrivains comme F.A. Voigt, Malcolm Muggeridge, Evelyn Waugh, Hugh Kingsmill, et l'on peut observer un processus psychologique similaire chez T.S. Eliot, Wyndham Lewis et certains de leurs émules.

2. *Le nationalisme celte.* Les nationalismes gallois, irlandais et écossais diffèrent à plus d'un titre mais se ressemblent par leur orientation antianglaise. Leur opposition à la guerre n'a pas empêché les membres de ces trois mouvements de continuer à se dire prorusses, et les plus délirants d'entre eux ont même réussi à être simultanément prorusses et pronazis. Mais le nationalisme celte ne se réduit pas à l'anglophobie. Son élément moteur est la croyance en la grandeur passée et future des Celtes, et il comporte un aspect nettement raciste. Le Celte est censé posséder sur le Saxon une supériorité morale – être plus simple, plus créatif, moins vulgaire, moins snob, etc. –, mais il suffit de creuser un peu pour retrouver l'habituelle soif de pouvoir. Un des symptômes en est l'illusion selon laquelle une Irlande, une Écosse ou même un pays de Galles indépendants pourraient subsister par eux-mêmes et se passer de la protection anglaise. Parmi les écrivains, Hugh MacDiarmid et Sean O'Casey sont représentatifs de cette école de pensée. Aucun écrivain irlandais moderne, eût-il l'envergure de Yeats ou de Joyce, n'est totalement exempt de penchants nationalistes.

3. *Le sionisme.* Il présente les traits habituels d'un mouvement nationaliste, mais semble être plus violent et malveillant dans sa variante américaine que dans sa variante anglaise. Je le range dans la catégorie du nationalisme direct, et non dans celle du nationalisme par transfert, car il ne concerne pratiquement que les juifs eux-mêmes. En Angleterre, pour diverses raisons plutôt fantaisistes, les intellectuels sont dans leur majorité favorables aux juifs en ce qui concerne le problème palestinien, sans pour autant se passionner vraiment pour la question. Tous les Anglais de bonne volonté sont également projuifs en ceci qu'ils condamnent les persécutions nazies. Mais il n'y a guère de non-juifs chez lesquels cela prenne la forme d'une allégeance nationaliste effective, ou d'une croyance en la supériorité innée des juifs.

LE NATIONALISME PAR TRANSFERT

1. *Le communisme.*

2. *Le catholicisme militant.*

3. *Le préjugé racial.* Le mépris autrefois affiché envers les « indigènes » s'est considérablement estompé en Angleterre, et les théories pseudo-scientifiques démontrant la supériorité de la race blanche n'ont plus cours [31]. Parmi les

intellectuels, le préjugé racial se manifeste seulement sous une forme inversée, c'est-à-dire comme croyance en la supériorité innée des peuples de couleur. Cela est aujourd'hui de plus en plus fréquent chez les intellectuels anglais et s'explique sans aucun doute le plus souvent par le masochisme et la frustration sexuelle, plutôt que par des relations avec les mouvements nationalistes orientaux ou africains. Le snobisme et le mimétisme exercent une influence déterminante, y compris sur ceux que le problème racial ne préoccupe guère. Tout intellectuel anglais, ou peu s'en faut, sera scandalisé par l'affirmation selon laquelle les Blancs sont supérieurs aux gens de couleur, tandis qu'il n'aura rien à redire à l'affirmation inverse, même si en fait il n'y souscrit pas. La dévotion nationaliste pour les peuples de couleur se mêle habituellement de croyance en la supériorité de leur vie sexuelle, et il existe toute une mythologie clandestine sur les prouesses sexuelles des Noirs.

4. *Le préjugé social.* Parmi les intellectuels de la grande et petite bourgeoisie, et seulement sous une forme inversée – c'est-à-dire comme croyance en la supériorité du prolétariat. Là encore, parmi les intellectuels, la pression qu'exerce le milieu joue un rôle déterminant. L'allégeance nationaliste envers le prolétariat et la haine théorique la plus violente pour la bourgeoisie peuvent d'ailleurs faire bon ménage, comme c'est souvent le cas, avec le snobisme ordinaire dans la vie de tous les jours.

5. *Le pacifisme.* Pour la plupart, les pacifistes appartiennent à d'obscures sectes religieuses, ou bien refusent d'ôter la vie pour des raisons purement humanitaires, sans vouloir pousser plus avant la réflexion. Mais il existe une minorité d'intellectuels pacifistes qui sont en réalité, même s'ils ne l'admettent pas, mus par la haine pour la démocratie occidentale et par leur admiration pour le totalitarisme. La propagande pacifiste se ramène généralement à l'affirmation selon laquelle chaque camp est également condamnable, mais si on lit attentivement les écrits des intellectuels pacifistes de la jeune génération, on s'aperçoit que, loin de prononcer une condamnation impartiale, ils sont dirigés presque exclusivement contre l'Angleterre et les États-Unis. En outre, ce qu'ils réproouvent la plupart du temps, ce n'est pas la violence en tant que telle, mais seulement celle dont font usage pour leur défense les pays occidentaux. À la différence des Anglais, les Russes ne sont pas blâmés de se défendre par des moyens militaires, et il n'est même jamais fait mention de la Russie ou de la Chine dans ce type de propagande pacifiste. Il n'est pas non plus exigé des Indiens qu'ils répudient la violence dans leur lutte contre les Anglais. Dans la littérature pacifiste foisonnent les remarques ambiguës dont le seul sens possible est qu'il vaut mieux des hommes d'État dans le genre de Hitler que dans le genre de Churchill, et que la violence est plus excusable quand elle est suffisamment violente. Après la défaite de leur pays, les pacifistes français, confrontés à la réalité d'un choix

auquel leurs homologues anglais ont échappé, se rallièrent pour la plupart aux nazis, et en Angleterre même il semble y avoir eu un certain nombre de cas d'appartenance simultanée à la Peace Pledge Union et aux Chemises noires. Certains auteurs pacifistes ont fait l'éloge de Carlyle, l'un des ancêtres intellectuels du fascisme. Tout cela étant, on est amené à penser que le pacifisme, tel que le prône une fraction de l'intelligentsia, est en réalité secrètement inspiré par l'admiration pour la puissance et la cruauté triomphante. Cette admiration, après avoir été malencontreusement vouée à Hitler, peut être aisément transférée sur un nouvel objet.

LE NATIONALISME NÉGATIF

1. *L'anglophobie.* Si, parmi les intellectuels, il est plus ou moins obligatoire d'affecter à l'égard de l'Angleterre une attitude railleuse et vaguement hostile, il s'agit néanmoins bien souvent d'un sentiment qui n'est pas feint. On l'a vu se manifester pendant la guerre à travers le défaitisme de l'intelligentsia, qui persista longtemps après que l'incapacité des puissances de l'Axe à remporter la victoire fut devenue évidente. Nombreux furent ceux qui affichèrent leur satisfaction lors de la chute de Singapour, ou lorsque les Anglais furent chassés de Grèce, et qui se montrèrent remarquablement réticents à accorder foi aux bonnes nouvelles, qu'il s'agisse d'El Alamein, ou de l'étendue des pertes ennemies au cours de la bataille d'Angleterre. Naturellement, les intellectuels de gauche anglais ne désiraient pas véritablement la victoire des Allemands ou des Japonais, mais nombre d'entre eux ne pouvaient s'empêcher de voir avec une certaine satisfaction leur pays humilié et préférèrent penser que la victoire finale serait due à la Russie, ou éventuellement à l'Amérique, et non à l'Angleterre. Bien des intellectuels appliquent en politique étrangère le principe selon lequel toute faction soutenue par l'Angleterre est nécessairement condamnable. Il en résulte que l'opinion « éclairée » n'est pour une large part qu'une image inversée de la politique conservatrice. L'anglophobie est toujours susceptible de se renverser en son contraire, d'où ce spectacle assez fréquent du pacifiste d'une guerre devenu le belliciste de la suivante.

2. *L'antisémitisme.* Les manifestations en sont aujourd'hui peu perceptibles, car les persécutions nazies ont fait à tout individu conscient l'obligation de prendre parti pour les juifs contre leurs oppresseurs. Quiconque est assez instruit pour avoir entendu le mot « antisémitisme » déclarera bien évidemment qu'un tel sentiment lui est étranger, et les remarques antijuives se voient soigneusement éliminées des écrits de toutes sortes. En fait, l'antisémitisme semble très répandu, même parmi les intellectuels, et la conspiration du silence partout organisée ne fait sans doute que contribuer à l'exacerber. Les gens de gauche peuvent eux-mêmes s'y montrer enclins, le nombre important de juifs parmi les trotskistes et les anarchistes en étant parfois la cause. Mais l'antisémitisme est plus naturel chez les individus d'opinions conservatrices, aux yeux desquels les juifs exercent une action dissolvante sur la culture et le moral national. Les néo-conservateurs et les catholiques militants sont toujours susceptibles de succomber à l'antisémitisme,

au moins par intermittence.

3. *Le trotskisme.* On utilise ce terme de façon si imprécise qu'il en arrive à désigner des anarchistes, des partisans d'un socialisme démocratique et même des libéraux. J'entends ici par trotskiste un marxiste doctrinaire mû principalement par son hostilité envers le régime de Staline. Plutôt que par les ouvrages de Trotski lui-même, qui n'était d'aucune façon l'homme d'une seule idée, c'est dans d'obscurcs brochures ou dans des journaux comme *Socialist Appeal* que l'on peut se faire une idée de ce qu'est le trotskisme. Quoique dans certains pays, comme les États-Unis, le trotskisme soit capable d'attirer de nombreux partisans et de se transformer en un mouvement organisé avec son führer au petit pied, il est essentiellement négatif dans son inspiration. Tout comme le communiste est *pour* Staline, le trotskiste est *contre* lui et, à l'instar de la majorité des communistes, son propos n'est pas tant de transformer le monde réel que de se sentir vainqueur dans la lutte pour le prestige. On retrouve chaque fois la même fixation obsessionnelle sur un unique sujet, la même incapacité à se former à partir des probabilités une opinion véritablement rationnelle. Le fait que les trotskistes soient partout une minorité persécutée, et que l'accusation généralement portée contre eux de collaboration avec les fascistes soit totalement fausse, incite à penser que le trotskisme est intellectuellement et moralement supérieur au communisme ; mais on peut se demander s'il y a vraiment une grande différence entre eux. Quoi qu'il en soit, les trotskistes les plus représentatifs sont d'ex-communistes, et ceux qui en arrivent au trotskisme sont toujours passés par un mouvement de gauche ou un autre. À moins que de longues années de discipline ne le lient à son parti, aucun communiste n'est à l'abri d'une soudaine chute dans le trotskisme. Le phénomène inverse ne semble pas se produire aussi souvent, quoiqu'il n'y ait pas à cela de raison bien claire.

La classification esquissée ci-dessus pêche sans doute par ses nombreuses exagérations, simplifications abusives, suppositions sans fondement, ainsi que par sa manière de négliger l'éventualité de motifs simplement honnêtes. Cela était inévitable, dans la mesure où mon propos est ici d'isoler et d'identifier des tendances présentes chez chacun d'entre nous, et qui faussent notre jugement, sans pour autant se présenter nécessairement à l'état pur ni être à l'oeuvre en permanence. Il me faut donc maintenant nuancer le portrait sommaire que j'ai été contraint de brosser. Tout d'abord, on ne peut légitimement supposer que le nationalisme contamine *tout le monde*, ni même tous les intellectuels. En second lieu, le nationalisme peut fort bien être intermittent et partiel. Un homme intelligent peut être en partie victime d'une croyance qui l'attire mais qu'il sait absurde, s'en défendre la plupart du temps et n'y revenir que dans des moments de colère ou d'émotion intense, ou quand il est certain que rien d'important n'est en jeu. Troisièmement, quelqu'un peut adopter un credo nationaliste en toute

bonne foi, pour des motifs qui ne sont pas eux-mêmes nationalistes. Quatrièmement, plusieurs types de nationalisme, éventuellement incompatibles entre eux, peuvent fort bien être professés par un même individu.

En écrivant « le nationaliste fait ceci » ou « le nationaliste fait cela », j'ai utilisé pour ma démonstration le personnage du nationaliste outrancier et quasi pathologique, qui ne pense jamais qu'en termes partisans et qui ne s'intéresse à rien qu'à la lutte pour le pouvoir. De tels personnages ne sont en fait pas si rares, mais ils ne valent pas la corde pour les pendre. Dans la vie réelle, il faut certes combattre lord Elton, D.N. Pritt, lady Houston, Ezra Pound, lord Vansittart, le père Coughlin et toute cette sinistre engeance, mais quant à leurs tares intellectuelles, il est à peine besoin de les dénoncer en détail. La monomanie n'a rien d'attrayant, et le fait qu'aucun nationaliste fanatique ne soit capable d'écrire un livre qui mérite encore d'être lu après quelques années a assurément un effet salubre. Mais une fois admis que le nationalisme n'a pas triomphé universellement et qu'il existe encore des gens dont les jugements ne sont pas déterminés par ce qu'ils désirent, il n'en reste pas moins que les sujets brûlants – l'Inde, la Pologne, la Palestine, la guerre civile espagnole, les procès de Moscou, les Noirs américains, le Pacte germano-soviétique, etc. – ne peuvent être discutés de façon rationnelle, ou du moins ne le sont jamais. Des gens comme Elton, Pritt et Coughlin, qui ne sont que des porte-voix beuglant à longueur de temps le même mensonge, constituent évidemment des cas limites, mais nous nous abuserions si nous ne comprenions pas qu'il peut nous arriver à tous de leur ressembler dans un moment d'égarement. Il suffit qu'on fasse vibrer une certaine corde, qu'on touche un point sensible quelconque – dont l'existence même peut fort bien avoir été ignorée jusque-là –, et l'individu le plus affable et équitable se muera en un fanatique agressif, prêt à tout pour « river son clou » à un adversaire, et indifférent au nombre de mensonges qu'il doit proférer, comme au nombre de manquements à la logique qu'il doit commettre pour cela. Lorsque Lloyd George, qui était opposé à la guerre des Boers, déclara à la Chambre des communes que, si l'on additionnait tous les chiffres successivement fournis par les communiqués britanniques, on arrivait à un nombre total de Boers tués nettement supérieur à l'ensemble de la population boer, on rapporte qu'Arthur Balfour se leva et s'écria : « Salaud ! » Fort peu de gens sont à l'abri de tels errements. Le Noir dont les avances sont repoussées par une femme blanche, l'Anglais devant lequel un Américain dénigre sottement l'Angleterre, l'apologiste de la religion catholique auquel on rappelle l'Invincible Armada, tous réagiront à peu près de la même manière. Il suffit de faire vibrer la corde du nationalisme pour que toute honnêteté intellectuelle soit oubliée, le passé réécrit et les faits les plus évidents niés.

Quiconque s'est laissé un tant soit peu gagner par la passion nationaliste, qu'elle soit positive ou négative, refusera d'admettre certains faits, dont il sait pourtant d'une certaine façon qu'ils sont bien réels. En voici seulement quelques exemples. À côté de chacun des cinq types de nationalistes que j'énumère ci-dessous, je mentionne un fait qu'il lui est impossible d'admettre, même en son for intérieur :

Le conservateur anglais : la Grande-Bretagne sortira affaiblie, et avec un prestige entamé, de la guerre actuelle.

Le communiste : sans l'aide anglaise et américaine, la Russie aurait été vaincue par l'Allemagne.

Le nationaliste irlandais : c'est la protection anglaise qui permet seule à l'Irlande de rester indépendante.

Le trotskiste : les masses russes acceptent le régime stalinien.

Le pacifiste : ceux qui « renoncent » à la violence ne le peuvent que parce que d'autres se chargent de l'exercer à leur place.

Tous ces faits constituent de simples évidences pour qui considère les choses froidement : mais pour les individus mentionnés dans chaque cas, ce sont pourtant là des réalités *intolérables* ; ils doivent donc les refuser et construire sur ce refus des théories fantaisistes. J'en reviens aux remarquables erreurs de prévision commises en matière militaire au cours de cette guerre. Je crois qu'il est juste de dire que les intellectuels se sont plus lourdement trompés que les gens ordinaires sur le déroulement de la guerre et qu'ils ont été plus influencés par des sentiments partisans. L'intellectuel de gauche moyen a ainsi cru que la guerre était perdue en 1940, que les Allemands allaient à coup sûr envahir l'Égypte en 1942, que les Japonais ne seraient jamais chassés des pays qu'ils occupaient et que les bombardements anglo-américains ne sapaient d'aucune façon le moral de l'Allemagne. Tout cela, il le croyait parce que sa haine envers la classe dominante anglaise l'empêchait d'envisager le succès de la stratégie anglaise. Lorsque quelqu'un se trouve sous l'emprise d'un tel sentiment, il n'y a pas d'absurdité qu'il ne soit capable d'avalier. Il m'a été ainsi affirmé avec assurance que les troupes américaines n'étaient pas en Europe pour combattre les Allemands mais pour écraser une révolution anglaise. Il faut être un intellectuel pour croire une chose pareille : quelqu'un d'ordinaire ne pourrait jamais atteindre une telle jobardise. Lors de l'entrée des troupes allemandes en Russie, les fonctionnaires du ministère de l'Information publièrent un communiqué avertissant qu'il fallait s'attendre à voir la Russie s'effondrer en six semaines. De leur côté, les communistes voyaient à tout moment les Russes victorieux, même lorsqu'ils furent repoussés presque jusqu'à la mer Caspienne, après que plusieurs millions d'entre eux eurent été faits prisonniers. Il est inutile de multiplier les exemples. Le fait est qu'il suffit qu'entrent en jeu la peur, la haine, la jalousie et le culte de la puissance pour que

soit faussée la perception de la réalité. Et, comme je l'ai déjà souligné, c'est également la perception du bien et du mal qui s'en trouve faussée. Il n'est aucun crime, absolument aucun, qui ne puisse être absous quand c'est « notre » camp qui le commet. Même si nous ne nions pas que ce crime a été commis, même si nous savons que nous avons en d'autres circonstances condamné un crime exactement semblable, même si nous admettons intellectuellement qu'il est sans justification aucune, nous ne pouvons cependant avoir réellement le sentiment qu'il s'agit d'un crime. Notre loyalisme étant en cause, nous sommes incapables d'éprouver de la compassion.

Pourquoi le nationalisme s'est-il développé et généralisé à ce point ? Voilà une question trop vaste pour être abordée ici. Qu'il suffise de dire que sous la forme où il se manifeste chez les intellectuels anglais, il s'agit d'un reflet déformé des terribles luttes en cours dans le monde réel et que ses absurdités les plus délirantes ont été rendues possibles par la décomposition du patriotisme et de la croyance religieuse. Pousser le raisonnement plus loin comporte cependant un risque, celui de verser dans une espèce de conservatisme ou de quiétisme politique. Il est ainsi possible de soutenir, ce qui est probablement exact, que le patriotisme est un antidote au nationalisme, la monarchie un garde-fou contre la dictature, et la religion établie une protection contre la superstition. On peut également soutenir qu'aucune analyse objective n'est possible, que *toute* conviction ou engagement implique les mêmes mensonges, délires et atrocités ; cela est d'ailleurs souvent invoqué pour justifier le refus de se livrer à quelque activité politique que ce soit. Je n'admets pas cet argument, ne serait-ce que parce que dans le monde moderne il n'est personne qui mérite le nom d'intellectuel, et qui *puisse* se tenir à l'écart de la politique, c'est-à-dire s'en désintéresser. Je pense que chacun doit participer à la vie politique – au sens large du terme – et prendre parti, c'est-à-dire comprendre qu'il est des causes qui sont objectivement meilleures que d'autres, même si les moyens utilisés pour les défendre sont tout aussi mauvais. Quant aux dévotions et répulsions nationalistes dont j'ai parlé, elles sont partie intégrante de ce que nous sommes pour la plupart, que cela nous plaise ou non. Je ne sais s'il est possible de s'en débarrasser, mais ce que je crois c'est qu'il est possible de lutter contre et qu'il s'agit essentiellement d'un effort *moral*. Pour cela, chacun doit avant tout savoir qui il est réellement, quels sont ses véritables sentiments, et prendre ensuite en compte la façon dont ils affectent inévitablement ses jugements. Celui qui abhorre et craint la Russie, celui qui envie la richesse et la puissance des États-Unis, celui qui méprise les juifs, celui qui a un complexe d'infériorité vis-à-vis de la classe dominante anglaise, celui-là ne se débarrassera pas de ces sentiments par un simple effort de réflexion. Mais du moins, en en prenant conscience, pourra-t-il les empêcher de contaminer son activité intellectuelle. Les besoins émotionnels qui sont inhérents, et peut-être même indispensables à l'action politique, devraient pouvoir coexister avec une perception lucide de la réalité. Mais encore une fois, cela exige un effort *moral*, et la littérature anglaise contemporaine, dans la mesure où elle prête quelque attention aux problèmes cruciaux de notre époque, montre combien peu d'entre

nous sont prêts à faire un tel effort.

(1945)

L'idée de ce livre, ou plutôt de son thème central, m'est venue pour la première fois en 1937, mais c'est seulement vers la fin de l'année 1943 que j'ai entrepris de l'écrire. Lorsqu'il fut terminé, il était évident que sa publication n'irait pas sans difficultés (malgré l'actuelle pénurie de livres, qui fait « vendre » à peu près tout ce qui en présente l'apparence) et, de fait, il fut refusé par quatre éditeurs. Seul l'un d'entre eux avait à cela des motifs idéologiques. Deux autres publiaient depuis des années des ouvrages hostiles à la Russie, et le quatrième n'avait aucune orientation politique particulière. L'un de ces éditeurs avait d'ailleurs commencé par accepter le livre, mais il préféra, avant de s'engager formellement, consulter le ministère de l'Information ; lequel s'avère l'avoir mis en garde contre une telle publication ou, du moins, la lui avoir fortement déconseillée. Voici un extrait de la lettre de cet éditeur :

J'ai mentionné la réaction dont m'a fait part un fonctionnaire haut placé du ministère de l'Information quant à la publication d'*Animal Farm*. Je dois avouer que cet avis m'a fait sérieusement réfléchir. [...] Je m'aperçois que la publication de ce livre serait à l'heure actuelle susceptible d'être tenue pour particulièrement mal avisée. Si cette fable avait pour cible les dictateurs en général et les dictatures dans leur ensemble, sa publication ne poserait aucun problème, mais, à ce que je vois, elle s'inspire si étroitement de l'histoire de la Russie soviétique et de ses deux dictateurs qu'elle ne peut s'appliquer à aucune autre dictature. Autre chose : la fable perdrait de son caractère offensant si la caste dominante n'était pas représentée par les cochons. Je pense que ce choix des cochons pour incarner la caste dirigeante offensera inévitablement beaucoup de gens et, en particulier, ceux qui sont quelque peu susceptibles, comme le sont manifestement les Russes.

Ce genre d'intervention constitue un symptôme inquiétant. Il n'est certes pas souhaitable qu'un service gouvernemental exerce une quelconque censure (sauf pour des motifs relevant de la sécurité nationale, comme tout le monde l'admet en temps de guerre) sur des livres dont la publication n'est pas financée par l'État. Mais le principal danger qui menace aujourd'hui la liberté de pensée et d'expression n'est pas l'intervention directe du ministère de l'Information ou de tout autre organisme officiel.

Si les éditeurs et les directeurs de journaux s'arrangent pour que certains sujets ne soient pas abordés, ce n'est pas par crainte des poursuites judiciaires, mais par crainte de l'opinion publique. La lâcheté intellectuelle est dans notre pays le pire ennemi qu'ait à affronter un écrivain ou un journaliste, et ce fait ne semble pas avoir reçu toute l'attention qu'il mérite.

Tout individu de bonne foi, ayant une expérience du journalisme, sera d'accord pour reconnaître qu'au cours de cette guerre la censure officielle ne s'est pas montrée particulièrement tatillonne. On ne nous a pas imposé le genre de « coordination » totalitaire à laquelle nous pouvions raisonnablement nous attendre. La presse a certains griefs légitimes, mais dans l'ensemble le gouvernement a fait preuve d'une tolérance étonnante envers les opinions minoritaires. Ce qu'il y a de plus inquiétant dans la censure des écrits en Angleterre, c'est qu'elle est pour une bonne part volontaire. Les idées impopulaires peuvent être étouffées et les faits gênants passés sous silence, sans qu'il soit besoin pour cela d'une interdiction officielle.

Quiconque a vécu quelque temps dans un pays étranger a pu constater comment certaines informations, qui normalement auraient dû faire les gros titres, étaient ignorées par la presse anglaise, non à la suite d'une intervention du gouvernement, mais parce qu'il y avait eu un accord tacite pour considérer qu'il « ne fallait pas » publier de tels faits. En ce qui concerne la presse quotidienne, cela n'a rien de détonnant. La presse anglaise est très centralisée et appartient dans sa quasi-totalité à quelques hommes très fortunés qui ont toutes les raisons de se montrer malhonnêtes sur certains sujets importants. Mais le même genre de censure voilée est également à l'oeuvre quand il s'agit de livres et de périodiques, ou encore de pièces de théâtre, de films ou d'émissions de radio. Il y a en permanence une orthodoxie, un ensemble d'idées que les bien-pensants sont supposés partager et ne jamais remettre en question.

Dire telle ou telle chose n'est pas strictement interdit, mais cela « ne se fait pas », exactement comme à l'époque victorienne cela « ne se faisait pas » de prononcer le mot « pantalon » en présence d'une dame. Quiconque défie l'orthodoxie en place se voit réduit au silence avec une surprenante efficacité. Une opinion qui va à l'encontre de la mode du moment aura le plus grand mal à se faire entendre, que ce soit dans la presse populaire ou dans les périodiques destinés aux intellectuels.

Ce qu'exige à l'heure actuelle l'orthodoxie en place, c'est une admiration sans réserve pour la Russie. Tout le monde le sait, et presque tout le monde s'y plie. Il est pratiquement impossible de faire imprimer aucune critique sérieuse du régime soviétique, ni aucune information que le gouvernement soviétique préférerait occulter. Et cette conspiration à l'échelle de tout le pays pour flatter l'allié russe se déroule dans un climat général de réelle tolérance intellectuelle. Car si nous n'avons pas le droit de critiquer le gouvernement soviétique, nous sommes du moins à peu près libres de critiquer le nôtre. Il n'y aura presque personne pour publier un texte contre Staline, mais on peut s'en prendre à Churchill en toute sécurité, du moins dans un livre ou un périodique. Et tout au long de ces cinq années de guerre, dont deux ou trois où nous avons combattu pour la survie de notre pays, d'innombrables livres, brochures et articles favorables à une paix de compromis ont été publiés sans que la censure officielle n'intervienne et sans même que cela suscite tellement d'hostilité.

Tant que le prestige de l'U.R.S.S. n'est pas en cause, le principe de la liberté d'expression reste à peu près respecté. Il y a d'autres sujets tabous – j'en mentionnerai certains plus loin –, mais l'attitude dominante envers l'U.R.S.S. est de loin le symptôme le plus inquiétant. Elle est en effet spontanée et étrangère à l'action d'un quelconque groupe de pression.

La servilité avec laquelle la plupart des intellectuels anglais ont gobé et répété la propagande russe depuis 1941 serait proprement ahurissante s'ils n'en avaient pas donné auparavant d'autres exemples, en diverses occasions. Sur tous les sujets épineux, les uns après les autres, la version des Russes a été acceptée sans examen pour être ensuite propagée avec un parfait mépris pour la vérité historique ou l'honnêteté intellectuelle.

Pour ne donner qu'un seul exemple, la B.B.C. a célébré le 25^e anniversaire de l'Armée rouge sans même mentionner le nom de Trotski. Cela revenait à peu près à célébrer la bataille de Trafalgar sans parler de Nelson, mais aucun intellectuel anglais ne jugea bon de protester.

Au cours des luttes intestines qui se sont déroulées dans divers pays occupés, la presse anglaise a presque chaque fois pris fait et cause pour la faction soutenue par les Russes et calomnié la faction rivale, n'hésitant pas à occulter certains faits quand il le fallait. Cela fut particulièrement flagrant dans le cas du colonel Mihajlovic, le chef des tchetniks yougoslaves. Les Russes, dont le protégé en Yougoslavie était le maréchal Tito, accusèrent Mihajlovic de collaboration avec les Allemands. Cette accusation fut aussitôt reprise par la presse anglaise : on refusa aux partisans de Mihajlovic la possibilité d'y répondre, et les faits qui la démentaient furent tout simplement passés sous silence.

En juillet 1943, les Allemands offrirent une récompense de cent mille couronnes-or pour la capture de Tito, et la même somme pour celle de Mihajlovic. La presse anglaise fit ses gros titres avec la nouvelle que la tête de Tito était ainsi mise à prix, mais il n'y eut qu'un seul journal pour mentionner, très discrètement, que celle de Mihajlovic l'était également ; et les accusations de collaboration avec les Allemands continuèrent comme avant.

Lors de la guerre d'Espagne, il se produisit des épisodes très semblables : les journaux de gauche anglais n'hésitèrent pas à calomnier les organisations du camp républicain que les Russes étaient décidés à écraser, et refusèrent de publier toute mise au point, même dans leur courrier des lecteurs. Et aujourd'hui, non seulement les critiques de l'U.R.S.S. les plus fondées sont tenues pour blâmables, mais leur existence même est dans certains cas occultée. Il en a été ainsi, par exemple, d'une biographie de Staline que Trotski avait rédigée peu de temps avant sa mort. On peut supposer qu'il ne s'agissait pas là d'un ouvrage parfaitement objectif, mais du moins son succès en librairie était-il assuré.

Le livre, publié par un éditeur américain, était déjà imprimé – je crois que les exemplaires de presse avaient même été envoyés – quand l'U.R.S.S. entra dans la guerre.

La sortie du livre fut aussitôt annulée. Et quoique l'existence d'un tel ouvrage et son retrait de la vente fussent à coup sûr des informations méritant qu'on leur consacraît quelques lignes, l'affaire n'eut pas droit à la moindre mention dans la presse anglaise.

Il importe de faire la distinction entre la censure que les intellectuels anglais s'imposent volontairement à eux-mêmes et celle qui leur est parfois imposée par des groupes de pression. On sait que certains sujets ne peuvent être abordés en raison des intérêts économiques en jeu – le cas le plus connu étant celui de l'évident racket pharmaceutique. Par ailleurs, l'Église catholique exerce dans la presse une influence considérable et parvient dans une certaine mesure à faire taire la critique. Un scandale auquel est mêlé un prêtre catholique n'est presque jamais livré à la publicité, mais si c'est un prêtre anglican qui est en cause (par exemple le recteur de Stiffkey), la nouvelle fait la une des journaux. Il est fort rare qu'on voie sur scène ou dans un film quoi que ce soit qui s'en prenne au catholicisme. N'importe quel acteur vous dira qu'une pièce ou un film qui attaque l'Église catholique ou la tourne en dérision se verra boycotté par la presse et sera très probablement un échec.

Mais ce genre de choses est sans gravité, ou du moins compréhensible. Toute organisation puissante veillera du mieux qu'elle peut à ses intérêts, et il n'y a rien à dire contre la propagande, tant qu'elle se donne pour telle. On ne saurait pas plus attendre du *Daily Worker* qu'il publie des informations nuisibles au prestige de l'U.R.S.S. qu'on ne saurait attendre du *Catholic Herald* qu'il s'en prenne au pape. Mais en tout cas aucun individu conscient ne peut se méprendre sur ce que sont le *Daily Worker* et le *Catholic Herald*. Ce qui est beaucoup plus inquiétant c'est que, dès qu'il s'agit de l'U.R.S.S. et de sa politique, on ne saurait attendre des journalistes et des écrivains libéraux – qui ne sont pourtant l'objet d'aucune pression directe pour les amener à se taire – qu'ils expriment une critique intelligente ou même qu'ils fassent simplement preuve d'une honnêteté élémentaire. Staline est intouchable, et il est hors de question de discuter sérieusement certains aspects de sa politique. Cette règle a été presque universellement respectée depuis 1941, mais elle était entrée en vigueur dix ans auparavant, et avait été suivie beaucoup plus largement qu'on ne le croit parfois. Tout au long de ces années, il était difficile de se faire entendre quand on soumettait le régime soviétique à une critique *de gauche*. Il y avait bien une quantité considérable d'écrits hostiles à la Russie, mais presque tous, rédigés du point de vue conservateur, étaient manifestement malhonnêtes, périmés et inspirés par les motifs les plus sordides.

On trouvait en face une masse tout aussi considérable, et presque aussi malhonnête, de propagande prorusse, et quiconque essayait d'aborder des questions cruciales de façon adulte se retrouvait victime d'un boycott de fait. Certes vous pouviez toujours publier un livre antirusse, mais c'était avec l'assurance de voir vos positions ignorées ou travesties par la quasi-totalité des magazines intellectuels. On vous avertissait, tant publiquement qu'en privé, que

cela « ne se faisait pas ». Ce que vous disiez était peut-être vrai, mais c'était « inopportun » et cela « faisait le jeu » de tel ou tel intérêt réactionnaire.

Pour défendre une telle attitude, on invoquait en général la situation internationale et le besoin urgent d'une alliance anglo-russe ; mais il était manifeste qu'il s'agissait là d'une justification pseudo-rationnelle. Pour les intellectuels anglais, ou pour nombre d'entre eux, l'U.R.S.S. était devenue l'objet d'une allégeance de type nationaliste, et la moindre mise en doute de la sagesse de Staline les atteignait au plus profond d'eux-mêmes comme un blasphème. Ce qui se passait en Russie était jugé selon d'autres critères que ce qui se passait ailleurs. Des gens qui s'étaient battus toute leur vie contre la peine de mort pouvaient applaudir la tuerie sans fin des purges de 1936-1938, et ceux qui se faisaient un devoir de parler de la famine en Inde s'en faisaient également un de ne pas parler de celle d'Ukraine. Tout cela existait déjà avant la guerre, et le climat intellectuel n'est certainement pas meilleur à l'heure actuelle.

Mais revenons-en maintenant au livre que j'ai écrit. La réaction qu'il provoquera chez la plupart des intellectuels anglais sera fort simple : « Il n'aurait pas dû être publié. » Les critiques littéraires rompus à l'art de dénigrer ne l'attaqueront évidemment pas d'un point de vue politique, mais littéraire : ils diront que c'est un livre ennuyeux, stupide, pour lequel il est malheureux d'avoir gâché du papier. Cela est bien possible, mais il ne s'agit manifestement pas là du fond de l'affaire. On ne dit pas d'un livre qu'il « n'aurait pas dû être publié » pour cette seule raison qu'il est mauvais. Après tout, des tonnes d'immondices paraissent chaque jour sans que personne ne s'en soucie.

Les intellectuels anglais, ou la plupart d'entre eux, seront hostiles à ce livre sous prétexte qu'il diffame leur Chef et nuit, selon eux, à la cause du progrès. Dans le cas contraire, ils ne trouveraient rien à y redire, même si ses défauts littéraires étaient dix fois plus flagrants qu'ils ne le sont. Comme le montre, par exemple, le succès qu'a eu le Left Book Club pendant quatre ou cinq années, ils sont tout à fait prêts à faire bon accueil à des livres à la fois grossièrement injurieux et littérairement bâclés, pourvu que ces livres leur disent ce qu'ils ont envie d'entendre.

Le problème que cela soulève est des plus simple : toute opinion, aussi impopulaire et même aussi insensée soit-elle, est-elle en droit de se faire entendre ? Si vous posez ainsi la question, il n'est guère d'intellectuel anglais qui ne se sente tenu de répondre : « Oui. » Mais si vous la posez de façon plus concrète et demandez : « Qu'en est-il d'une attaque contre Staline ? Est-elle également en droit de se faire entendre ? », la réponse sera le plus souvent : « Non. » Car dans ce cas l'orthodoxie en vigueur se trouve mise en cause, et le principe de la liberté d'expression n'a plus cours.

Évidemment, réclamer la liberté d'expression n'est pas réclamer une liberté absolue. Il faudra toujours, ou du moins il y aura toujours, tant qu'existeront des sociétés organisées, une certaine forme de censure. Mais la liberté, comme disait

Rosa Luxemburg, c'est « la liberté pour celui qui pense différemment ». Voltaire exprimait le même principe avec sa fameuse formule : « Je déteste ce que vous dites ; je défendrai jusqu'à la mort votre droit de le dire. » Si la liberté de pensée, qui est sans aucun doute l'un des traits distinctifs de la civilisation occidentale, a la moindre signification, elle implique que chacun a le droit de dire et d'imprimer ce qu'il pense être la vérité, à la seule condition que cela ne nuise pas au reste de la communauté de quelque façon évidente. Aussi bien la démocratie capitaliste que les variantes occidentales du socialisme ont jusqu'à récemment considéré ce principe comme hors de discussion. Notre gouvernement, comme je l'ai déjà signalé, affecte encore dans une certaine mesure de le respecter. Les gens ordinaires – en partie, sans doute, parce qu'ils n'accordent pas assez d'importance aux idées pour se montrer intolérants à leur sujet – soutiennent encore plus ou moins que « chacun est libre d'avoir ses idées ». C'est seulement, ou du moins c'est principalement, dans l'intelligentsia littéraire et scientifique, c'est-à-dire parmi les gens mêmes qui devraient être les gardiens de la liberté, que l'on commence à mépriser ce principe, en théorie aussi bien qu'en pratique.

L'un des phénomènes propres à notre époque est le reniement des libéraux. Au-delà et en dehors de l'affirmation marxiste bien connue selon laquelle la « liberté bourgeoise » est une illusion, il existe un penchant très répandu à prétendre que la démocratie ne peut être défendue que par des moyens totalitaires. Si on aime la démocratie, ainsi raisonne-t-on, on doit être prêt à écraser ses ennemis par n'importe quel moyen. Mais qui sont ses ennemis ? On s'aperçoit régulièrement que ce ne sont pas seulement ceux qui l'attaquent ouvertement et consciemment, mais aussi ceux qui la mettent « objectivement » en danger en diffusant des théories erronées.

En d'autres termes, la défense de la démocratie passe par la destruction de toute liberté de pensée. Cet argument a par exemple servi à justifier les purges russes. Aussi fanatique fût-il, aucun russophile ne croyait vraiment que toutes les victimes étaient réellement coupables de tout ce dont on les accusait ; mais en défendant des idées hérétiques, elles avaient « objectivement » nui au régime, et il était donc parfaitement légitime non seulement de les mettre à mort, mais aussi de les discréditer par des accusations mensongères. Le même argument a servi, pendant la guerre d'Espagne, à justifier les mensonges consciemment débités par la presse de gauche sur les trotskistes et d'autres groupes minoritaires du camp républicain. Et il a encore servi de prétexte à glapir contre l'*habeas corpus* quand Mosley fut relâché en 1943.

Ces gens ne comprennent pas que ceux qui prônent des méthodes totalitaires s'exposent à les voir un jour utilisées contre eux : si emprisonner des fascistes sans procès devient une pratique courante, il n'y a aucune raison pour que par la suite ce traitement leur reste réservé.

Peu après que le *Daily Worker* eut été autorisé à reparaître, je faisais une conférence dans un collège d'ouvriers du sud de Londres. Le public était composé

de gens appartenant à la classe ouvrière et à la classe moyenne la plus pauvre – des gens ayant une certaine formation intellectuelle, comme ceux que l'on pouvait rencontrer dans les réunions du Left Book Club. Ma conférence avait porté sur la liberté de la presse et, quand elle fut finie, à ma grande surprise, plusieurs auditeurs se levèrent pour me demander si je ne pensais pas que c'était une grave erreur d'avoir permis la réimpression du *Daily Worker*. Quand je leur eus demandé en quoi, ils me répondirent que c'était un journal à la loyauté duquel on ne pouvait se fier, et qui ne devait donc pas être toléré en temps de guerre. Je me suis ainsi retrouvé en train de défendre le *Daily Worker*, journal qui s'est plus d'une fois employé à me calomnier.

Mais comment ces gens avaient-ils acquis cette tournure d'esprit totalitaire ? C'étaient très certainement les communistes eux-mêmes qui la leur avaient inculquée ! La tolérance et l'honnêteté sont profondément enracinées en Angleterre, mais elles ne sont pas pour autant indestructibles, et leur survie demande entre autres qu'on y consacre un effort conscient. En prêchant des doctrines totalitaires, on affaiblit l'instinct grâce auquel les peuples libres savent ce qui est dangereux et ce qui ne l'est pas.

Le cas de Mosley le montre bien. En 1940, il était parfaitement justifié d'interner Mosley, qu'il ait ou non commis un crime quelconque du point de vue strictement juridique. Nous luttons pour notre survie et nous ne pouvions nous permettre de laisser libre de ses mouvements un homme tout disposé à jouer les Quisling. En 1943, le garder sous les verrous sans procès était un déni de justice. L'aveuglement général à ce sujet fut un symptôme inquiétant, même s'il est vrai que l'agitation contre la libération de Mosley fut en partie factice et en partie l'expression, sous ce prétexte, de mécontentements d'une autre nature. Mais l'actuelle généralisation de modes de Pensée fascistes ne doit-elle pas être attribuée dans une certaine mesure à « l'antifascisme » de ces dix dernières années et à l'absence de scrupules qui l'a caractérisé ?

Il importe de bien comprendre que la présente russomanie n'est qu'un symptôme de l'affaiblissement général de la tradition libérale occidentale. Si le ministère de l'Information était intervenu pour interdire effectivement la parution de ce livre, la plupart des intellectuels anglais n'auraient rien vu là d'inquiétant. L'allégeance inconditionnelle envers l'U.R.S.S. étant l'orthodoxie en vigueur, dès lors que les intérêts supposés de l'U.R.S.S. sont en cause, ces intellectuels sont prêts à tolérer non seulement la censure mais la falsification délibérée de l'histoire.

En voici un exemple. À la mort de John Reed, l'auteur de *Ten Days that Shook the World* – témoignage de première main sur les tout débuts de la révolution russe –, le copyright de son livre devint la propriété du parti communiste anglais, auquel, je suppose, il l'avait légué. Quelques années plus tard, après avoir détruit tous les exemplaires de la première édition sur lesquels ils avaient pu mettre la main, les communistes anglais publièrent une version falsifiée d'où avait disparu

toute mention de Trotski, ainsi d'ailleurs que l'introduction rédigée par Lénine.

S'il avait encore existé en Angleterre des intellectuels radicaux, cette falsification aurait été exposée et dénoncée dans tous les magazines littéraires du pays. Les choses étant ce qu'elles sont, il n'y eut pas de protestations ou pratiquement pas. Aux yeux de nombreux intellectuels anglais, cette façon d'agir n'avait rien que de très normal. Et cette acceptation de la pure et simple malhonnêteté a une signification bien plus profonde que la vénération de la Russie qui se trouve être en ce moment à la mode. Il est fort possible que cette mode-là ne dure guère. D'après tout ce que je sais, il se peut que, lorsque ce livre sera publié, mon jugement sur le régime soviétique soit devenu l'opinion généralement admise. Mais à quoi cela servira-t-il ? Le remplacement d'une orthodoxie par une autre n'est pas nécessairement un progrès. Le véritable ennemi, c'est l'esprit réduit à l'état de gramophone, et cela reste vrai que l'on soit d'accord ou non avec le disque qui passe à un certain moment.

Je connais par coeur les divers arguments contre la liberté de pensée et d'expression – ceux selon lesquels elle ne peut exister, et ceux selon lesquels elle ne doit pas exister. Je me contenterai de dire que je ne les trouve pas convaincants, et que c'est une conception tout opposée qui a inspiré notre civilisation pendant une période de quatre siècles. Depuis une bonne dizaine d'années, je suis convaincu que le régime instauré en Russie est une chose essentiellement funeste, et je revendique le droit de le dire alors même que nous sommes alliés à l'U.R.S.S. dans une guerre que je souhaite victorieuse. S'il me fallait me justifier à l'aide d'une citation, je choisirais ce vers de Milton : « By the known rules of ancient liberty [33] ».

Le mot « antique » met en évidence le fait que la liberté de pensée est une tradition profondément enracinée, sans doute indissociable de ce qui fait la spécificité de la civilisation occidentale. Nombre de nos intellectuels sont en train de renier cette tradition. Ils ont adopté la théorie selon laquelle ce n'est pas d'après ses mérites propres mais en fonction de l'opportunité politique qu'un livre doit être publié ou non, loué ou blâmé. Et d'autres, qui en réalité ne partagent pas cette manière de voir, l'acceptent par simple lâcheté. C'est ainsi, par exemple, qu'on n'a guère entendu les pacifistes anglais, pourtant nombreux et bruyants, s'en prendre au culte actuellement voué au militarisme russe. Selon eux, toute violence est condamnable et, à chaque étape de la guerre, ils nous ont pressés de baisser les bras ou du moins de conclure une paix de compromis. Mais combien s'en est-il trouvé pour émettre l'idée que la guerre est tout aussi condamnable quand c'est l'Armée rouge qui la fait ? Apparemment les Russes sont en droit de se défendre, mais nous commettons un péché mortel quand nous en faisons autant.

Une telle contradiction ne peut s'expliquer que par la crainte de couper les ponts avec la grande masse de l'intelligentsia anglaise, dont le patriotisme a pour objet l'U.R.S.S. plutôt que l'Angleterre. Je sais que les intellectuels anglais ont toutes sortes de motifs à leur lâcheté et à leur malhonnêteté, et je n'ignore aucun des

arguments à l'aide desquels ils se justifient. Mais qu'ils nous épargnent du moins leurs ineptes couplets sur la défense de la liberté contre le fascisme.

Parler de liberté n'a de sens qu'à condition que ce soit la liberté de dire aux gens ce qu'ils n'ont pas envie d'entendre. Les gens ordinaires partagent encore vaguement cette idée, et agissent en conséquence. Dans notre pays – il n'en va pas de même partout : ce n'était pas le cas dans la France républicaine, et ce n'est pas le cas aujourd'hui aux États-Unis –, ce sont les libéraux qui ont peur de la liberté et les intellectuels qui sont prêts à toutes les vilénies contre la pensée. C'est pour attirer l'attention sur ce fait que j'ai écrit cette préface.

(1945)

Chaque fois que je lis des expressions telles que « procès de crimes de guerre », « punition de criminels de guerre », et ainsi de suite, je repense à ce que j'ai vu au début de l'année dans un camp de prisonniers de guerre du sud de l'Allemagne.

J'étais guidé dans ce camp, avec un autre correspondant, par un petit juif viennois qui avait été enrôlé dans le service de l'armée américaine chargé de l'interrogatoire des prisonniers. C'était un jeune homme blond, alerte, au physique assez agréable, âgé d'environ vingt-cinq ans, et ses connaissances politiques étaient tellement supérieures à celles de l'officier américain moyen que c'était un plaisir d'être en sa compagnie. Le camp était établi sur un terrain d'aviation et, après avoir fait le tour des cellules, notre guide nous conduisit dans un hangar où un certain nombre de prisonniers, classés dans une catégorie à part, étaient soumis à des interrogatoires.

À l'une des extrémités du hangar, une demi-douzaine d'hommes étaient couchés les uns à côté des autres sur le sol en béton. On nous expliqua qu'il s'agissait d'officiers SS qui avaient été séparés du reste des prisonniers. Parmi eux se trouvait un homme en vêtements civils miteux, étendu, un bras sur le visage, apparemment endormi. Il avait les pieds étrangement et horriblement déformés : parfaitement symétriques, mais d'une forme extraordinairement sphérique qui les faisait ressembler davantage à des sabots de cheval qu'à quelque chose d'humain. Tandis que nous approchions du groupe, le petit juif semblait de plus en plus excité.

« Voilà un beau salopard ! » dit-il, et soudain il lança à l'homme prostré, de sa lourde botte militaire, un effrayant coup de godillot en plein sur la protubérance de l'un de ses pieds déformés.

« Debout, salopard ! » cria-t-il alors que l'homme sortait de son sommeil, et il répéta quelque chose de semblable en allemand. Le prisonnier se mit debout tant bien que mal et se tint maladroitement au garde-à-vous. Manifestant toujours la même excitation – à vrai dire, il sautillait presque en parlant –, le juif nous raconta l'histoire du prisonnier. C'était un « vrai » nazi : le numéro de sa carte du parti indiquait qu'il y avait adhéré dès la première heure, et qu'il avait occupé un poste correspondant au grade de général dans la branche politique des SS. Très vraisemblablement, il avait été à la tête de camps de concentration et avait présidé à des tortures et à des pendaisons. Bref, il personnifiait tout ce que nous avons combattu au cours des cinq années précédentes.

Entre-temps, je l'examinais. Indépendamment du fait qu'il avait l'air misérable, mal nourri et mal rasé, comme c'est généralement le cas d'un homme qui vient d'être capturé, c'était un spécimen répugnant. Cependant, il ne semblait pas brutal ni le moins du monde effrayant : simplement névrosé et non dénué d'une sorte

d'intellectualité rudimentaire. Ses yeux clairs et fuyants étaient déformés par d'épais verres grossissants. Ç'aurait pu être un ecclésiastique défroqué, un acteur ruiné par l'alcoolisme ou un médium spiritualiste. J'ai vu des gens très semblables dans les garnis londoniens ou dans la salle de lecture du British Museum. De toute évidence, il était quelque peu déséquilibré : en fait, sa santé psychique était plus que douteuse, bien qu'il fût à ce moment précis assez lucide pour redouter de recevoir un autre coup de pied. Et pourtant, tout ce que le juif me racontait à son sujet pouvait être vrai – et l'était probablement ! Ainsi, le tortionnaire nazi que nous avons imaginé, l'être monstrueux contre lequel nous avons lutté pendant toutes ces années, se trouvait réduit aux proportions de cette pitoyable épave qui avait manifestement moins besoin d'un châtiment que d'un traitement psychiatrique.

Puis les humiliations se poursuivirent. Un autre officier SS, un gros homme vigoureux, reçut l'ordre de se dévêtir jusqu'à la taille et de montrer le numéro de groupe sanguin tatoué sous son aisselle ; un autre fut contraint de nous expliquer comment il avait dissimulé son appartenance aux SS et tenté de se faire passer pour un simple soldat de la Wehrmacht. Je me demandai si le juif était réellement excité par le pouvoir nouvellement acquis qu'il exerçait. J'arrivai à la conclusion qu'il n'y prenait pas véritablement de plaisir, et qu'il se contentait – comme un client de bordel, ou un jeune garçon qui fume son premier cigare, ou un touriste qui déambule dans une galerie de peinture – de se persuader qu'il y trouvait du plaisir et se comportait comme il avait rêvé de le faire alors qu'il était réduit à l'impuissance.

Il serait absurde de reprocher à un juif allemand ou autrichien de prendre sa revanche sur les nazis. Dieu sait quels comptes l'homme qui m'accompagnait pouvait avoir à régler : toute sa famille avait presque à coup sûr été assassinée ; et, somme toute, ce coup de pied injustifié à un prisonnier était bien peu de chose en comparaison des atrocités commises par le régime hitlérien. Mais cette scène, comme beaucoup d'autres auxquelles j'ai assisté en Allemagne, me fit prendre conscience du fait que l'idée même de vengeance et de punition est une illusion puérile. À vrai dire, on ne se venge jamais. On veut se venger lorsqu'on est impuissant, et qu'on a conscience de l'être : dès que ce sentiment d'impuissance disparaît, le désir de vengeance s'évanouit avec lui.

En 1940, qui n'eût pas sauté de joie à l'idée de voir des officiers SS frappés et humiliés ? Mais quand la chose devient possible, elle n'est que pathétique et répugnante. On raconte que lorsque le cadavre de Mussolini fut exhibé en public, une vieille femme sortit un revolver et tira cinq coups de feu sur le corps en s'écriant : « Voilà pour mes cinq fils ! » C'est là le genre d'anecdote qu'inventent les journaux, mais celle-ci pourrait être vraie. Je me demande quelle satisfaction ont pu lui procurer ces cinq coups de revolver, dont elle avait sans aucun doute rêvé pendant des années. Il fallait que Mussolini fût réduit à l'état de cadavre pour qu'elle pût l'approcher d'assez près et lui tirer dessus.

Si tant est que l'opinion de ce pays porte la responsabilité des monstrueux accords de paix aujourd'hui imposés à l'Allemagne, c'est par son incapacité à prévoir que la punition de l'ennemi n'apporte aucune satisfaction. Nous avons acquiescé à des crimes tels que l'expulsion de tous les Allemands de Prusse orientale – crimes que dans certains cas nous ne pouvions empêcher, mais contre lesquels nous aurions du moins pu protester – parce que les Allemands ont suscité notre colère et notre peur, et que nous étions donc certains d'être sans pitié le jour où ils seraient vaincus. Nous persistons dans cette politique, ou nous acceptons que d'autres le fassent pour notre compte, parce que nous sentons confusément qu'ayant entrepris de punir l'Allemagne, nous devons aller jusqu'au bout. En fait, la haine envers l'Allemagne a beaucoup perdu de sa vigueur en Angleterre, et je pense qu'elle est moins virulente encore dans l'armée d'occupation. Seule une minorité de sadiques, auxquels il faut d'une façon ou d'une autre leur lot d'« atrocités », se passionnent pour la traque des criminels de guerre et des collaborateurs. Si vous interrogez l'homme de la rue, il sera bien en peine de vous dire de quels crimes Goering, Ribbentrop et consorts seront accusés lors de leur procès. D'une certaine manière, la punition de ces monstres perd tout attrait quand elle devient possible : en fait, une fois qu'ils sont derrière les barreaux, ils cessent presque d'être des monstres.

Malheureusement, il faut bien souvent que se produise quelque incident concret pour que l'on prenne conscience de ses sentiments véritables. Voici un autre souvenir d'Allemagne. Quelques heures après la prise de Stuttgart par l'armée française, un journaliste belge et moi-même entrâmes dans la ville, où régnait encore un certain désordre. Le Belge avait travaillé durant toute la guerre pour le service européen de la B.B.C. et, comme presque tous les Français ou Belges, il était bien plus remonté contre les « Boches » qu'un Anglais ou qu'un Américain. Tous les principaux ponts permettant d'accéder à la ville avaient sauté, et nous dûmes entrer par une petite passerelle que les Allemands s'étaient manifestement efforcés de défendre. Un soldat allemand gisait mort au pied de l'escalier. Son visage était d'un jaune cireux. Quelqu'un avait déposé sur sa poitrine un bouquet de lilas, qui fleurissait alors partout.

Le Belge se détourna lorsque nous passâmes à côté du cadavre. Quand nous fûmes un peu plus loin sur le pont, il me confia que c'était la première fois qu'il voyait un homme mort. Il devait avoir trente-cinq ans, et durant quatre ans il avait été employé à la radio dans la propagande de guerre. Après cela, son attitude fut pendant plusieurs jours très différente de ce qu'elle avait été auparavant. Il considérait avec dégoût la ville saccagée par les bombes et les humiliations que subissaient les Allemands, et il intervint même en une occasion pour s'opposer à des pillages particulièrement odieux. À son départ, il donna le reste du café que nous avions apporté avec nous aux Allemands chez qui nous étions cantonnés. Une semaine plus tôt, il aurait probablement été scandalisé à l'idée de donner du café à un « Boche ». Mais ses sentiments avaient, me dit-il, changé du tout au tout à la vue de « *ce pauvre mort* » [34] auprès du pont : cela lui avait soudain fait

comprendre ce que la guerre signifie. Cependant, si nous avions dû entrer en ville par un autre accès, l'épreuve que fut pour lui la vision de ce seul cadavre, l'un des quelque vingt millions de morts produits par la guerre, lui aurait peut-être été épargnée.

(1945)

Alors même qu'elle va très probablement nous réduire tous à néant dans les cinq années à venir, la bombe atomique n'a pas suscité autant de débats que l'on aurait pu le croire. Les journaux ont publié de nombreux schémas, sans grande utilité pour le lecteur moyen, où l'on voit s'activer protons et neutrons, et l'on a multiplié les vaines déclarations pour réclamer que la bombe « soit placée sous contrôle international ». Mais, curieusement, la question qui nous concerne tous de la manière la plus urgente n'a été que fort peu abordée, du moins par écrit : est-il facile de fabriquer de tels engins ?

Les quelques informations dont nous – je veux dire le grand public – disposons sur ce sujet nous sont parvenues de manière assez indistincte, à propos de la décision du président Truman de ne pas transmettre certains secrets à l'U.R.S.S. Il y a quelques mois, quand la bombe n'existait encore qu'à l'état de rumeur, l'opinion communément admise était qu'une fois le problème de la fission de l'atome résolu par les physiciens, une nouvelle arme dévastatrice serait à la portée d'à peu près n'importe qui. (Selon la rumeur, le premier cinglé venu pourrait à tout moment dans son laboratoire faire voler la civilisation en éclats aussi facilement que l'on déclenche un feu d'artifice.)

S'il en avait réellement été ainsi, tout le cours de l'histoire en eût été brutalement changé. La distinction entre les grands et les petits États eût été effacée, et le pouvoir de l'État sur les individus considérablement affaibli. Cependant, il ressort des remarques du président Truman, et de différents commentaires dont elles ont été l'objet, que le coût de la bombe est extraordinairement élevé et que sa fabrication exige un gigantesque effort industriel que seuls trois ou quatre pays au monde peuvent soutenir.

Ce point est d'une importance cruciale, car cela voudrait dire que la découverte de la bombe atomique, loin de renverser le cours de l'histoire, ne fera que renforcer les tendances qui se sont manifestées depuis une douzaine d'années.

C'est un lieu commun que d'affirmer que l'histoire de la civilisation est dans une large mesure celle des armes. Le rapport entre la découverte de la poudre et le renversement de la féodalité par la bourgeoisie a notamment été relevé à maintes reprises. Si je ne doute pas que des exceptions puissent être avancées, je pense que la règle suivante se vérifierait généralement : les époques où l'arme dominante est coûteuse ou difficile à produire tendent à être des époques de despotisme, alors que, lorsque l'arme dominante est simple et peu coûteuse, les gens ordinaires ont leur chance. C'est ainsi, par exemple, que chars d'assaut, cuirassés et bombardiers sont par essence les armes d'une tyrannie, tandis que fusils, mousquets, arcs et grenades sont celles d'une démocratie. Une arme complexe renforce le pouvoir des puissants, alors qu'une arme simple permet aux plus faibles – aussi longtemps

qu'elle est sans réplique – de se défendre bec et ongles.

L'âge d'or de la démocratie et de l'autodétermination nationale a été celui du mousquet et du fusil. Après l'invention de la pierre à fusil et avant celle de la capsule à percussion, le mousquet a été une arme assez efficace, et en même temps d'une telle simplicité que l'on pouvait la fabriquer à peu près n'importe où. La combinaison de ces qualités a permis la réussite des révolutions américaine et française, et rendu l'insurrection populaire plus redoutable qu'elle ne pourrait l'être à notre époque. Après le mousquet est apparu le fusil à chargement par la culasse. Il s'agissait là d'une arme un peu plus complexe, mais elle pouvait encore être fabriquée dans des dizaines de pays, elle était bon marché, facile à passer en contrebande et ses munitions étaient peu coûteuses. La nation la plus arriérée pouvait toujours se procurer des fusils par un biais ou par un autre, si bien que les Boers, les Bulgares, les Abyssiniens, les Marocains – et même les Tibétains ! – ont pu combattre pour leur indépendance, parfois avec succès. Mais par la suite, chaque progrès de la technique militaire a favorisé l'État au détriment de l'individu et les pays industrialisés au détriment des pays arriérés. Ceux qui détiennent la puissance sont de moins en moins nombreux. En 1939, il n'y avait déjà plus que cinq États capables de livrer une guerre à grande échelle, et il n'y en a maintenant plus que trois – et peut-être seulement deux en définitive. Cette tendance, évidente depuis des années, avait même été relevée par certains observateurs dès avant 1914. Le seul élément qui pourrait l'inverser serait la découverte d'une arme – ou, d'une façon plus générale, d'une méthode de combat – qui ne dépendrait pas d'une énorme concentration d'installations industrielles.

On peut déduire d'un certain nombre d'indices que les Russes ne possèdent pas encore le secret de fabrication de la bombe atomique ; cependant, tout le monde s'accorde à penser qu'ils l'obtiendront dans un avenir proche. La perspective qui s'offre à nous est donc celle de deux ou trois super-États monstrueux, possédant chacun une arme permettant d'anéantir en quelques secondes des millions d'individus, et qui se partageront le monde. On en a conclu un peu hâtivement que cela entraînerait des guerres plus étendues et plus meurtrières, et peut-être l'effondrement de la civilisation de la machine. Mais supposons – et c'est en vérité l'évolution la plus vraisemblable – que les grandes nations qui subsistent s'engagent, par un accord tacite, à ne jamais utiliser la bombe atomique l'une contre l'autre ? Supposons qu'elles l'utilisent seulement, ou menacent de le faire, contre des peuples qui sont incapables de répliquer ? Dans ce cas, on en revient au stade antérieur, avec cette seule différence que le pouvoir est concentré entre les mains d'un groupe encore plus restreint et que les perspectives sont encore plus désespérées pour les peuples soumis et les classes opprimées.

Quand James Burnham fit paraître *The Managerial Revolution*, de nombreux Américains estimaient que les Allemands sortiraient sans doute victorieux de la guerre en Europe, et, à partir de là, il était logique de supposer que l'Allemagne, et non la Russie, allait dominer l'ensemble de l'Eurasie, cependant que le Japon resterait le maître de l'Asie orientale. Cette erreur d'appréciation n'a cependant

pas d'incidence sur la thèse centrale du livre. En effet, la vision géographique du monde nouveau proposée par Burnham s'est révélée exacte. Il est de plus en plus évident que la Terre va se trouver partagée en trois grands empires, dont chacun sera autarcique et coupé de tout contact avec le monde extérieur, et dirigé, sous un déguisement ou sous un autre, par une oligarchie échappant à tout contrôle démocratique. Le marchandage sur le tracé des futures frontières va encore se poursuivre quelques années, et le troisième des trois super-États – l'Asie orientale, dominée par la Chine – est aujourd'hui plus virtuel que réel. Toutefois, la tendance générale ne laisse aucun doute, et toutes les découvertes scientifiques de ces dernières années n'ont fait que la renforcer.

Il fut un temps où l'on nous annonçait que l'avion avait « aboli les frontières » ; en fait, c'est seulement depuis que l'avion est devenu une arme décisive que les frontières sont devenues réellement infranchissables. Il fut un temps où la radio était censée favoriser la compréhension et la coopération internationales ; elle s'est révélée être un moyen d'isoler les nations les unes des autres. La bombe atomique risque d'achever le processus en arrachant aux classes et aux peuples exploités tout pouvoir de se révolter, tout en plaçant les détenteurs de la bombe sur une base d'égalité militaire. Aucun d'eux n'étant capable de vaincre les autres, il est probable qu'ils continueront de se partager la domination du monde, et il est difficile de concevoir comment cet équilibre pourrait être rompu, si ce n'est par des changements démographiques lents et imprévisibles.

Au cours des quarante ou cinquante dernières années, M. H.G. Wells et d'autres nous ont mis en garde contre le risque que l'homme se détruise avec ses propres armes, laissant les fourmis ou quelque espèce grégaire prendre la relève. Quiconque a vu les villes allemandes en ruine admettra que c'est là un risque parfaitement concevable. Cependant, si l'on considère le monde dans sa totalité, on constate que, depuis plusieurs décennies, la tendance n'est pas à l'anarchie, mais au rétablissement de l'esclavage. Il se pourrait que nous n'allions pas vers l'effondrement général, mais vers une époque aussi atrocement stable que les empires esclavagistes de l'Antiquité. La thèse de James Burnham a été largement discutée, mais rares sont encore ceux qui en ont examiné les implications idéologiques, autrement dit quelles sortes de vision du monde, de croyances et de structure sociale auraient tendance à prévaloir dans un État qui serait en même temps *invincible* et dans une situation permanente de « guerre froide » avec ses voisins.

Si la bombe atomique s'était révélée aussi peu onéreuse et aussi facile à produire qu'une bicyclette ou un réveille-matin, elle aurait fort bien pu nous replonger dans la barbarie, mais elle aurait pu tout aussi bien signifier la fin de la souveraineté nationale et de l'État policier hautement centralisé. Si elle est, comme il semble que ce soit le cas, un objet rare et coûteux aussi difficile à produire qu'un cuirassé, il est plus vraisemblable qu'elle ne mettra un terme aux conflits à grande échelle qu'en perpétuant indéfiniment une « paix qui n'est pas la paix ».

Il y a environ un an, j'ai assisté à une réunion du PEN Club à l'occasion du tricentenaire de l'*Areopagitica* de Milton – pamphlet écrit, rappelons-le, pour la défense de la liberté de la presse. La célèbre phrase de Milton sur le péché d'homicide que l'on commet en « tuant » un livre était reproduite sur les prospectus annonçant la réunion.

Il y avait quatre orateurs sur l'estrade. Le premier fit un discours qui était en effet consacré à la liberté de la presse, mais ne concernait que l'Inde ; un autre soutint mollement et en termes très généraux que la liberté était une bonne chose ; un troisième se lança dans une diatribe contre les lois réprimant l'obscénité en matière littéraire. Le quatrième consacra l'essentiel de son discours à une justification des purges en Russie. Quand ce fut au tour des auditeurs d'intervenir, certains revinrent sur la question de l'obscénité et des lois qui la répriment, et d'autres firent purement et simplement l'apologie de la Russie soviétique. La liberté morale – la liberté de débattre ouvertement des questions sexuelles dans la presse écrite – semblait être approuvée par tous, mais la liberté politique ne fut pas même mentionnée. Dans cette assemblée de plusieurs centaines de personnes, dont la moitié peut-être étaient des écrivains ou des journalistes, il ne se trouva aucun participant pour faire observer que la liberté de la presse, si elle a un sens, implique la liberté de critiquer et de s'opposer [35]. Il est significatif qu'aucun des orateurs n'ait cité le pamphlet dont on était censé commémorer la parution. On ne fit pas davantage mention des divers ouvrages qui ont été « tués » au cours de la guerre en Angleterre comme aux États-Unis. En définitive, cette réunion fut surtout une manifestation en faveur de la censure.

Il n'y a là rien de bien surprenant. De nos jours, l'idée de liberté intellectuelle est combattue de deux façons à la fois. De façon théorique par les apologistes du totalitarisme, et de façon pratique, directe, par le monopole et la bureaucratie. Tout écrivain ou journaliste qui cherche à préserver son intégrité voit ses efforts mis en échec, moins par des persécutions actives que par la dérive générale de la société. Travaillent contre lui la concentration de la presse entre les mains de quelques milliardaires, l'emprise du monopole sur la radio et le cinéma, les réticences du grand public à dépenser de l'argent pour acheter des livres, ce qui oblige la quasi-totalité des écrivains à compléter leurs revenus par des travaux mercenaires, les pressions d'organismes officiels comme le M.O.I. [36] et le British Council, qui aident les écrivains à survivre mais leur font perdre leur temps et leur dictent leurs opinions, et enfin le climat de guerre qui fut celui de ces dix dernières années, et à l'action pervertissante duquel personne n'a pu échapper. À notre époque, tout conspire à transformer l'écrivain, et plus généralement l'artiste, en un petit fonctionnaire travaillant sur des sujets qui lui sont imposés et condamné à ne jamais être totalement sincère. Mais lorsqu'il veut s'élever contre

son sort, il ne reçoit aucune aide de son propre camp : il n'existe aucun mouvement d'opinion organisé qui prenne fait et cause pour lui. Dans le passé du moins au cours des siècles dominés par le protestantisme, l'idée de révolte et celle d'intégrité intellectuelle étaient intimement liées. L'hérétique – en matière politique, morale, religieuse ou esthétique – était quelqu'un qui refusait d'aller contre sa conscience. C'est ce que résumaient les paroles de l'hymne revivaliste :

Dare to be a Daniel,

Dare to stand alone ;

Dare to have a purpose firm,

Dare to make it known [37].

Pour mettre cet hymne au goût du jour, il faudrait transformer chacune de ces exhortations en interdiction. En effet, notre époque a ceci de remarquable que ceux qui se révoltent contre l'ordre existant, ou du moins la plupart et les plus représentatifs d'entre eux, se révoltent également contre l'idée d'intégrité individuelle. « Oser se dresser seul » est non seulement dangereux dans la pratique mais idéologiquement criminel. L'indépendance de l'écrivain et de l'artiste est rongée par des forces économiques obscures, cependant qu'elle est minée de l'intérieur par ceux qui devraient en être les défenseurs. C'est ce second aspect que j'aborderai ici.

Ceux qui s'en prennent à la liberté de pensée et à la liberté de la presse ont généralement recours à des arguments qu'il ne vaut même pas la peine d'examiner : ce sont ceux qu'on rabâche dans toutes sortes de conférences et de débats. Je ne vais pas discuter ici la thèse classique selon laquelle la liberté est une illusion, ni celle qui prétend qu'il y a plus de liberté dans les pays totalitaires que dans les démocraties, mais celle, beaucoup plus fondée et pernicieuse, selon laquelle la liberté est indésirable et l'honnêteté intellectuelle une forme d'égoïsme antisocial. Bien que d'autres aspects du problème soient habituellement mis en avant, la controverse sur la liberté d'expression et la liberté de la presse porte fondamentalement sur le fait de savoir s'il est, ou non, souhaitable de proférer des mensonges. Ce qui est réellement en jeu, c'est le droit de rendre compte d'événements contemporains de manière véridique, ou du moins aussi véridique que le permettent l'ignorance, les préjugés et les illusions dont aucun observateur ne peut totalement se défaire. En disant cela, je donne peut-être l'impression d'affirmer que le simple « reportage » est la seule forme littéraire qui vaille : mais j'essaierai plus loin de démontrer que le même problème se pose, de manière plus ou moins insidieuse, pour d'autres formes de l'activité littéraire, et probablement dans tous les domaines artistiques. Tout d'abord, il convient de se débarrasser des faux problèmes qui obscurcissent le plus souvent cette controverse.

Les ennemis de la liberté intellectuelle s'efforcent toujours de présenter leur point de vue comme une défense de la discipline contre l'individualisme. La question du choix entre vérité et mensonge est, dans toute la mesure du possible, reléguée à l'arrière-plan. Quel que soit le propos central des attaques dont il est l'objet, l'écrivain qui refuse de brader ses convictions est toujours catalogué

comme un pur et simple égoïste : on l'accuse soit de vouloir s'enfermer dans une tour d'ivoire, soit de faire complaisamment étalage de sa personnalité, soit enfin de résister au cours irrésistible de l'histoire en tentant de se raccrocher à des privilèges injustifiés. Catholiques et communistes ont ceci en commun qu'ils considèrent leurs opposants comme incapables d'être à la fois honnêtes et intelligents. Les uns et les autres affirment de manière implicite que « la vérité » a déjà été révélée, et que l'hérétique, s'il n'est pas tout simplement un imbécile, a secrètement conscience de cette vérité et s'en défend par pur égoïsme. Dans la littérature communiste, l'attaque contre la liberté intellectuelle est généralement enrobée de références rhétoriques à « l'individualisme petit-bourgeois », aux « illusions du libéralisme du XIX^e siècle », etc., et agrémentée de termes injurieux tels que « romantique » et « sentimental », auxquels il est difficile de répondre, dans la mesure où il n'existe pas d'accord sur leur signification exacte. La controverse est ainsi détournée des vrais problèmes. On peut accepter, comme le feraient la plupart des personnes éclairées, la thèse communiste selon laquelle il ne saurait y avoir de véritable liberté que dans une société sans classes, et que c'est en oeuvrant à l'avènement d'une telle société qu'on s'approche le plus de cette liberté. Mais derrière cette idée il y a l'affirmation parfaitement infondée selon laquelle le parti communiste a lui-même pour but d'établir une société sans classes, société qui est en voie de réalisation en U.R.S.S. Si l'on admet que la première thèse entraîne nécessairement la seconde, il n'est presque aucune attaque contre le sens commun et l'honnêteté la plus élémentaire qui ne puisse être justifiée. Mais entre-temps, la question essentielle a été éludée. La liberté intellectuelle signifie la liberté de rendre compte de ce que l'on a vu, entendu et ressenti, sans être contraint d'inventer des faits ou des sentiments imaginaires. Toutes ces tirades rebattues contre « l'escapisme », « l'individualisme », le « romantisme » et ainsi de suite ne sont que des procédés rhétoriques visant à rendre respectable la falsification de l'histoire.

Il y a quinze ans, lorsqu'on défendait la liberté intellectuelle, on devait le faire contre les conservateurs, contre les catholiques et, dans une moindre mesure – car ils ne représentaient pas grand-chose en Angleterre –, contre les fascistes. Aujourd'hui, on doit la défendre contre les communistes et leurs « compagnons de route ». Il ne faut pas exagérer l'influence directe du petit parti communiste anglais, mais l'effet délétère du mythe russe sur la vie intellectuelle anglaise est indéniable. C'est ainsi que des faits connus sont occultés et déformés à tel point qu'on en arrive à douter qu'une histoire véridique de notre époque puisse jamais être écrite. Parmi les centaines d'exemples qui pourraient être donnés, je n'en citerai qu'un. Quand l'Allemagne s'est effondrée, on a découvert qu'un très grand nombre de Russes soviétiques – la plupart, sans aucun doute, pour des raisons non politiques – avaient changé de camp et combattaient aux côtés des Allemands. De plus, un nombre limité mais non négligeable de prisonniers et de personnes déplacées d'origine russe ont refusé de rentrer en U.R.S.S. et certains d'entre eux au moins ont été rapatriés contre leur gré. Ces faits, connus de nombreux journalistes qui se trouvaient sur place, ont à peine été mentionnés

dans la presse britannique, alors même qu'en Angleterre les publicistes russophiles continuaient de justifier les purges et les déportations des années 1936-1938 en proclamant que grâce à elles « il n'y avait pas eu de collabos » en U.R.S.S. Le brouillard de mensonges et de fausses informations qui couvre des sujets tels que la famine en Ukraine, la guerre civile espagnole, la politique russe en Pologne, et ainsi de suite, n'est pas entièrement dû à une malhonnêteté consciente, mais tout écrivain ou journaliste prêt à défendre inconditionnellement l'U.R.S.S. – à la défendre comme les Russes eux-mêmes souhaitent qu'elle soit défendue – est bel et bien contraint de donner son assentiment à la falsification délibérée de problèmes importants. J'ai devant moi une brochure qui doit être aujourd'hui très rare : rédigée par Maxime Litvinov en 1918, elle résume les récents épisodes de la révolution russe. Elle ne mentionne pas Staline, mais elle fait un éloge appuyé de Trotski, ainsi que de Zinoviev, Kamenev et quelques autres. Quelle sera la réaction d'un communiste, aussi scrupuleux sur le plan intellectuel soit-il, devant une telle brochure ? Dans le meilleur des cas, ce sera la réaction obscurantiste consistant à déclarer que ce document est indésirable et doit être mis sous le boisseau. Et si l'on décidait, pour une raison quelconque, de publier une version falsifiée de cette brochure, qui dénigrerait Trotski et ferait référence à Staline, aucun communiste resté fidèle à son parti ne pourrait protester. Des falsifications presque aussi grossières ont été commises ces dernières années. Le plus remarquable n'est cependant pas tant que ces falsifications soient commises, mais qu'elles ne suscitent, même lorsqu'elles sont connues, aucune réaction collective des intellectuels de gauche. L'argument selon lequel dire la vérité serait « inopportun » et « ferait le jeu » de tel ou tel est considéré comme sans réplique, et rares sont ceux qu'inquiète la perspective de voir les mensonges qu'ils cautionnent passer des journaux aux livres d'histoire.

Le mensonge organisé pratiqué par les États totalitaires n'est pas, comme on le prétend parfois, un expédient temporaire de même nature qu'une ruse militaire. Il est partie intégrante du totalitarisme et continuerait d'exister même si les camps de concentration et la police secrète cessaient d'être nécessaires. Parmi les communistes intelligents circule une légende selon laquelle le gouvernement russe, bien qu'il soit aujourd'hui contraint de recourir à la propagande mensongère, aux procès truqués et ainsi de suite, consigne secrètement les faits réels et finira tôt ou tard par les rendre publics. Il n'en est évidemment rien à mon avis, car procéder ainsi supposerait une tournure d'esprit qui est propre à l'historien libéral, convaincu que le passé ne peut être modifié et qu'une connaissance exacte des faits historiques est utile. Pour la mentalité totalitaire, l'histoire n'est pas quelque chose qu'il s'agit de connaître mais plutôt de fabriquer. Un État totalitaire est en fait une théocratie, et sa caste dirigeante doit, pour conserver son pouvoir, passer pour infaillible. Et puisque, dans la pratique, personne n'est infaillible, il est fréquemment nécessaire de réadapter les événements passés afin de montrer que telle ou telle faute n'a pas été commise, ou que tel ou tel triomphe imaginaire a réellement eu lieu. De même, chaque changement d'orientation politique majeur nécessite un changement doctrinal

correspondant et une réévaluation des grandes figures historiques. Ce genre de choses se produit partout, mais il est évident que cela conduit à une falsification bien plus systématique dans les sociétés où il n'y a jamais qu'une seule et unique opinion autorisée. En fait, le totalitarisme exige la réécriture continue du passé et probablement, à plus ou moins longue échéance, le rejet de l'idée même de vérité objective. En Angleterre, les sympathisants du totalitarisme en arrivent ainsi à prétendre que, puisque la vérité absolue est inaccessible, les plus gros mensonges ne sont pas pires que les autres. Ils se plaisent à rappeler que toutes les annales historiques sont orientées et inexactes, ou encore que la physique moderne a démontré le caractère illusoire de ce qui nous apparaît comme le monde réel, si bien qu'il n'y aurait plus que de vulgaires philistins pour croire au témoignage de leurs propres sens. Un État totalitaire qui parviendrait à se perpétuer instaurerait probablement un système de pensée schizophrénique dans lequel les lois du sens commun demeurerait valables dans la vie quotidienne et dans certaines sciences exactes, mais dont politiciens, historiens et sociologues pourraient ne tenir aucun compte. Il existe déjà une foule de gens qui jugeraient scandaleux de falsifier un manuel scientifique mais ne trouveraient rien à redire à la falsification d'un fait historique. C'est au point de confluence de la littérature et de la politique que le totalitarisme exerce la plus forte pression sur les intellectuels. À ce jour, les sciences exactes ne sont pas exposées à une menace d'une ampleur comparable. Cela explique en partie que, dans tous les pays, les scientifiques se rangent plus facilement que les écrivains derrière leurs gouvernements respectifs.

Pour considérer cette question sous son vrai jour, on me permettra de répéter ce que je disais au début de cet essai : en Angleterre, les ennemis directs de la vérité, et donc de la liberté de pensée, sont les patrons de presse, les magnats du cinéma et les bureaucrates, mais, à long terme, c'est l'affaiblissement du désir de liberté chez les intellectuels eux-mêmes qui est, en tant que symptôme, le plus inquiétant. Le lecteur aura peut-être eu le sentiment que mon propos s'est jusqu'ici limité au journalisme politique, sans aborder la littérature dans son ensemble. Étant admis que la Russie soviétique constitue une sorte de tabou pour la presse britannique, que des sujets comme la Pologne, la guerre civile espagnole, le pacte germano-soviétique, et bien d'autres, ne sont jamais abordés honnêtement, et que si l'on possède des informations qui vont à l'encontre de l'orthodoxie dominante, on se voit mis en demeure de les déformer ou de les passer sous silence, en admettant tout cela, pourquoi la littérature au sens le plus large devrait-elle en être affectée ? Chaque écrivain est-il un homme politique, et chaque livre doit-il nécessairement avoir la véracité d'un « reportage » ? Même sous la dictature la plus rigoureuse, l'individu ne peut-il conserver sa liberté intérieure et distiller ou déguiser ses idées hérétiques de sorte que les autorités ne parviennent pas à les déceler ? Et de toute manière, si l'écrivain lui-même est en accord avec l'orthodoxie dominante, en quoi cela pourrait-il nuire à son activité ? Comme tous les arts, la littérature n'a-t-elle pas les meilleures chances de s'épanouir dans les sociétés où il n'existe pas de conflits d'opinion majeurs ni de fossé trop profond entre l'artiste et son public ? Doit-on penser que tout écrivain est un rebelle, ou même que l'écrivain en tant

que tel est un être d'exception ?

Chaque fois que l'on tente de défendre la liberté intellectuelle contre les prétentions du totalitarisme, on se voit opposer ces arguments, sous une forme ou sous une autre. Ils reposent sur une totale incompréhension de l'essence même de la littérature, de ses conditions d'existence – ou peut-être faudrait-il plutôt dire de sa raison d'être. Ils supposent que l'écrivain est soit un simple amuseur, soit un plumitif vénal qui peut changer de ligne de propagande aussi facilement qu'un joueur d'orgue de Barbarie change de morceau. Mais au fond, qu'est-ce qui pousse à écrire un livre ? Tout écrit, hormis ceux de la plus basse espèce, est pour son auteur une tentative d'influencer le point de vue de ses contemporains en relatant ses propres expériences. Quant à la liberté d'expression, il n'y a guère de différence entre un simple journaliste et l'écrivain de fiction le plus « apolitique ». Le journaliste n'est pas libre, et il en prend conscience dès lors qu'il est contraint de mentir ou de dissimuler des informations qui lui paraissent importantes : l'écrivain de fiction n'est pas libre dès lors qu'il doit falsifier ses sentiments intimes, qui, de son point de vue, sont des faits. Il peut déformer et caricaturer la réalité afin de s'exprimer plus clairement, mais il ne peut dénaturer son propre univers mental : il ne peut écrire avec la moindre conviction qu'il aime ce qu'il déteste, ou qu'il croit ce qu'il ne croit pas. S'il y est contraint, le seul résultat en sera le tarissement de ses facultés créatrices. Il ne peut pas non plus résoudre le problème en évitant tous les sujets épineux. La littérature véritablement apolitique n'existe pas, et moins encore dans une époque comme la nôtre, où les craintes, les haines et les sympathies de nature directement politique viennent à tout moment occuper l'esprit de chacun. Un seul tabou suffit à provoquer une paralysie intellectuelle totale, car il y a sinon toujours le risque, quand on pense librement, qu'une idée quelconque ne mène, de fil en aiguille, à celle qui est frappée d'interdit.

Il s'ensuit que l'atmosphère du totalitarisme est fatale à tout prosateur, bien qu'un poète, ou du moins un poète lyrique, puisse éventuellement la trouver respirable. Et il est probable que dans une société totalitaire qui se serait maintenue plus de deux générations, la littérature en prose, telle que nous l'avons connue au cours des quatre derniers siècles, cesserait bel et bien d'exister.

La littérature a parfois prospéré sous des régimes despotiques, mais, comme on l'a souvent fait observer, les despotismes du passé n'étaient pas totalitaires. Leur appareil de répression était toujours inefficace, leurs classes dirigeantes étaient généralement soit corrompues, soit apathiques ou partiellement gagnées à des conceptions libérales, et les doctrines religieuses dominantes s'opposaient en général à l'idée de perfectibilité comme à celle d'une infailibilité humaine. Néanmoins, il est largement avéré que la littérature en prose a connu ses plus belles heures dans les périodes de démocratie et de liberté intellectuelle. Ce qu'il y a de nouveau dans le totalitarisme, c'est que ses doctrines sont non seulement incontestables, mais également fluctuantes. Elles doivent être acceptées sous peine de damnation, mais par ailleurs elles sont toujours susceptibles d'être

modifiées d'un moment à l'autre. Considérons, par exemple, les différentes attitudes, parfaitement incompatibles entre elles, qu'un communiste ou un sympathisant a dû adopter devant la guerre entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne. Avant septembre 1939, il était censé, depuis des années, s'indigner à chaque instant des « horreurs du nazisme » et ne pas écrire une seule ligne qui ne soit une dénonciation de Hitler ; après septembre 1939, il lui a fallu croire pendant vingt mois que l'Allemagne était plus persécutée que persécutrice, et bannir le mot « nazi » de son vocabulaire, du moins dans ses écrits publics. Puis, après avoir entendu, au matin du 22 juin 1941, le bulletin d'informations de 8 heures, il lui a fallu revenir soudain à sa première opinion, selon laquelle le nazisme était la pire des calamités que le monde ait jamais connues. Or, s'il est facile à un politicien d'opérer de tels revirements, il n'en va pas de même pour un écrivain. Pour changer d'allégeance sur-le-champ au moment voulu, il doit soit mentir sur ses sentiments personnels, soit les étouffer complètement. Dans les deux cas, il aura détruit sa source d'énergie. Non seulement les idées se refuseront à lui, mais les termes mêmes qu'il utilisera sembleront se figer sous sa plume. Les écrits politiques de notre époque sont presque intégralement constitués d'expressions préfabriquées assemblées comme les pièces d'un jeu de Meccano. Tel est le résultat inéluctable de l'autocensure. Pour s'exprimer dans une langue claire et vigoureuse, il faut penser sans crainte, et celui qui pense sans crainte ne peut être politiquement orthodoxe. Il pourrait en être autrement dans une « époque de foi » où l'orthodoxie dominante serait établie depuis longtemps et ne serait plus prise trop au sérieux. Il serait alors possible, ou il pourrait être possible, que de vastes pans de l'esprit de l'écrivain ne soient pas affectés par ce qu'il est officiellement censé croire. On peut cependant noter que la littérature en prose a failli disparaître pendant la seule époque de foi que l'Europe ait jamais traversée. Durant tout le Moyen Âge, il n'y eut presque pas de littérature de fiction en prose, et fort peu d'écrits historiques : les esprits éminents exprimaient leurs pensées les plus profondes dans une langue morte qui n'évolua guère durant un millénaire.

Cependant, le totalitarisme ne promet pas tant une époque de foi qu'une époque de schizophrénie. Une société devient totalitaire quand sa structure devient manifestement artificielle, c'est-à-dire lorsque sa classe dominante ne remplit aucune fonction mais parvient à s'accrocher au pouvoir par la force ou par la fraude. Une telle société, quelle que soit sa durée, ne pourra jamais se permettre de devenir tolérante ou intellectuellement stable. Elle ne pourra jamais autoriser ni la relation véridique des faits ni la sincérité émotionnelle qu'exige la création littéraire. Mais il n'est pas indispensable, pour être corrompu par le totalitarisme, de vivre dans un pays totalitaire. La simple prédominance de certaines idées peut instiller une sorte de poison qui atrophie progressivement la création littéraire en lui interdisant un sujet après l'autre. Partout où une orthodoxie a été imposée – ou même deux orthodoxies, comme il arrive souvent –, la bonne littérature disparaît. La guerre civile espagnole en a donné une illustration. Pour beaucoup d'intellectuels anglais, cette guerre a été une expérience bouleversante, mais sur laquelle ils ne pouvaient s'exprimer avec sincérité. Il n'y avait que deux choses

qu'on était autorisé à dire, et toutes deux étaient des mensonges manifestes : la guerre a donc inspiré d'innombrables écrits, mais presque rien qui mérite d'être lu.

Il n'est pas certain que les effets du totalitarisme sur la poésie soient aussi funestes qu'ils le sont sur la prose.

Il existe toute une série de raisons convergentes pour lesquelles il est un peu plus facile à un poète qu'à un prosateur de s'accommoder d'une société autoritaire. Tout d'abord, les bureaucrates et autres individus « réalistes » méprisent généralement trop les poètes pour prêter une grande attention à ce qu'ils disent. De plus, ce que disent les poètes – ce que « signifient » leurs poèmes si on les traduit en prose – est relativement secondaire, y compris pour les poètes eux-mêmes. La pensée qu'exprime un poème est toujours simple, et elle n'est pas davantage l'objet essentiel du poème que l'anecdote n'est l'objet essentiel d'un tableau. Un poème est un agencement de sonorités et d'harmonies comme la peinture est un agencement de touches de pinceau. En fait, dans des fragments assez courts, tels que des refrains de chansons, la poésie peut même s'abstenir de toute signification. Un poète peut donc aisément se tenir à l'écart des sujets dangereux et éviter de proférer des hérésies ; et quand bien même le ferait-il, ces hérésies peuvent parfaitement passer inaperçues. Mais surtout, la bonne poésie, à la différence de la bonne prose, n'est pas nécessairement l'oeuvre d'un seul individu. Certains types de poèmes, tels que les ballades, ou, à l'opposé, des formes de versification très conventionnelles, peuvent être composés collectivement par plusieurs personnes. La question de savoir si les anciennes ballades anglaises et écossaises sont à l'origine des créations individuelles ou collectives reste controversée, mais on peut du moins affirmer qu'elles sont impersonnelles en ce sens qu'elles ne cessent de se modifier en se transmettant de bouche à oreille. Jusque dans les livres, il n'est pas deux versions de la même ballade qui soient rigoureusement identiques. De nombreux peuples primitifs composent collectivement des vers : quelqu'un commence à improviser, probablement en s'accompagnant d'un instrument de musique, quelqu'un d'autre intervient avec un vers ou une rime lorsque le premier chanteur s'interrompt, et ainsi de suite jusqu'à composer toute une chanson ou une ballade qui n'aura pas d'auteur identifiable.

En prose, ce type de création collective est tout à fait impossible. Toute prose de qualité exige d'être rédigée dans la solitude, alors que le plaisir de faire oeuvre collective joue au contraire un rôle stimulant dans certains types de versification. Il est possible que la poésie – y compris une poésie qui, sans être du plus haut niveau, possède un certain genre de mérite – puisse subsister jusque sous le régime le plus inquisitorial. Même dans une société où la liberté et l'individualité auraient été réduites à néant, on aurait toujours besoin de chansons patriotiques et de ballades héroïques célébrant des victoires, ou d'exercices de flatterie élaborés ; ce sont là des types de poèmes qui peuvent être écrits sur commande, ou composés collectivement, sans être nécessairement dépourvus de valeur

artistique. Il en va autrement de la prose, car le prosateur ne peut restreindre le champ de ses idées sans stériliser sa capacité d'invention. Cependant l'histoire des sociétés totalitaires, ou des groupes humains gagnés aux conceptions totalitaires, laisse penser que la perte de la liberté est néfaste à toute forme de littérature. La littérature allemande avait presque disparu sous le régime hitlérien, et la situation n'était guère meilleure en Italie. La littérature russe, pour autant qu'on puisse en juger d'après les traductions, s'est nettement dégradée depuis les premiers jours de la révolution, même si certains poèmes semblent supérieurs à la prose. Depuis environ quinze ans, on n'a guère traduit de romans russes dignes d'intérêt. En Europe occidentale et en Amérique, une partie importante de l'intelligentsia littéraire s'est à un moment ou à un autre ralliée au parti communiste ou a défendu des positions proches des siennes, mais tout ce mouvement orienté à gauche n'a produit qu'un nombre extraordinairement limité d'ouvrages de quelque valeur. De même, le catholicisme orthodoxe semble avoir un effet désastreux sur certaines formes littéraires, notamment sur le roman. Au cours de ces trois derniers siècles, combien d'écrivains ont-ils été à la fois de bons catholiques et de bons romanciers ? Il est certains thèmes à la célébration desquels les mots ne se prêtent pas, et la tyrannie est de ceux-là. Nul n'a jamais écrit de bon livre à la gloire de l'Inquisition. La poésie pourrait peut-être survivre dans une époque totalitaire, et certaines activités artistiques ou semi-artistiques, telles que l'architecture, pourraient même trouver des avantages à la tyrannie, mais le prosateur n'aurait d'autre choix que le silence ou la mort. La littérature en prose, telle que nous la connaissons, est un produit du rationalisme, de plusieurs siècles de protestantisme et de l'autonomie individuelle. Et la suppression de la liberté intellectuelle paralyse successivement le journaliste, le sociologue, l'historien, le romancier, le critique et enfin le poète. Dans l'avenir, il se peut qu'un nouveau genre de littérature ne faisant appel ni à la sensibilité individuelle ni à l'acuité de l'observation puisse voir le jour, mais une telle éventualité est inimaginable à l'heure actuelle. Il semble beaucoup plus probable que si la culture libérale qui a été la nôtre depuis la Renaissance venait réellement à disparaître, l'art littéraire périrait avec elle.

Bien entendu, l'imprimerie ne disparaîtra pas pour autant, et il est intéressant d'essayer d'imaginer quelles seraient les lectures d'une société parvenue à un totalitarisme sans faille. Les journaux continueront probablement d'exister jusqu'à ce que la technique de la télévision se perfectionne, mais on peut dès aujourd'hui se demander si, les journaux mis à part, la grande masse des habitants des pays industrialisés éprouve un besoin quelconque de lire quoi que ce soit. Ils refusent en tout cas de consacrer à la lecture l'équivalent de ce qu'ils dépensent pour plusieurs autres loisirs. Il est probable que les romans et les nouvelles seront entièrement remplacés par le cinéma et la radio. Ou peut-être un certain genre d'ouvrages à sensation de bas étage survivront-ils, ouvrages fabriqués à la chaîne de façon à réduire l'intervention humaine au strict minimum.

On trouvera bien un jour quelque procédé ingénieux pour écrire des livres à

l'aide de machines. On peut d'ailleurs voir déjà une sorte de processus de mécanisation à l'oeuvre au cinéma et à la radio, dans la publicité et la propagande, ainsi que dans le journalisme le plus vulgaire. Les films de Walt Disney, par exemple, sont produits selon des techniques véritablement industrielles, le travail étant effectué en partie par des procédés mécaniques et en partie par des équipes d'artistes qui doivent conformer leur style personnel à ces procédés. Les textes pour la radio sont couramment rédigés par des tâcherons surmenés auxquels on a imposé aussi bien le sujet que la manière de le traiter : et encore ce qu'ils écrivent ne constitue-t-il qu'une sorte de matériau brut que producteurs et censeurs mettront en forme. Il en va de même pour les innombrables ouvrages et brochures commandés par les services ministériels. Quant à la production de nouvelles, de feuilletons et de poèmes pour les magazines bon marché, elle est plus industrialisée encore. Des journaux tels que *The Writer* regorgent d'annonces pour des cours de littérature, proposant pour quelques shillings toutes sortes d'intrigues préfabriquées ; parfois, on vous fournit même les toutes premières phrases et la conclusion de chaque chapitre. Certaines annonces proposent une espèce de formule algébrique vous permettant d'élaborer vous-même vos intrigues. D'autres encore vous offrent des jeux de cartes représentant des personnages et des situations, qu'il suffit de battre puis de distribuer sur la table pour produire automatiquement des histoires ingénieuses. C'est probablement à l'aide de tels procédés que serait produite la littérature dans une société totalitaire, à supposer que subsiste le besoin d'une littérature quelconque, l'imagination – et même la conscience, dans toute la mesure du possible – serait éliminée du processus d'écriture. Les livres seraient conçus dans leurs grandes lignes par des bureaucrates et passeraient par tant de mains qu'une fois achevés, ils n'auraient pas plus à voir avec une oeuvre personnelle qu'une voiture Ford à la sortie de la chaîne de montage. Il va sans dire que toute cette littérature serait pure camelote ; mais toute autre chose que cette camelote mettrait en danger les structures de l'État. Quant à la littérature du passé qui aurait survécu, elle ne serait tolérée qu'une fois entièrement réécrite.

Cependant, le totalitarisme n'a pas encore triomphé partout. Notre société demeure, au sens large, libérale. Pour exercer votre droit à la liberté d'expression, vous devez lutter contre les pressions économiques et contre des secteurs importants de l'opinion publique, mais non, à ce jour, contre une police secrète. Vous pouvez dire ou faire imprimer à peu près n'importe quoi, à condition de le faire discrètement. Mais le plus effrayant, comme je le disais pour commencer, c'est que ce sont précisément ceux pour qui la liberté devrait avoir le plus de prix qui la combattent de façon délibérée. Le grand public n'en est ni ennemi ni partisan : il ne s'en soucie guère. Il n'est pas favorable à la persécution des hérétiques, mais il ne fera rien pour les défendre. Il est à la fois trop sain et trop stupide pour acquérir une mentalité totalitaire. L'attaque directe et consciente contre l'honnêteté intellectuelle est le fait des intellectuels eux-mêmes.

L'intelligentsia russophile aurait peut-être succombé à un autre mythe analogue

si elle n'avait pas succombé à ce mythe particulier. Quoi qu'il en soit, le mythe russe est parmi nous, et la corruption qu'il engendre nous empeste. Lorsqu'on voit des hommes hautement instruits se montrer aussi indifférents à l'oppression et à la persécution, on se demande ce qui est le plus méprisable, leur cynisme ou leur aveuglement. Ainsi, on compte parmi les scientifiques de nombreux admirateurs inconditionnels de l'U.R.S.S. Ils semblent considérer que la destruction de la liberté est sans importance tant que leur activité personnelle n'en est pas affectée. L'U.R.S.S. est un grand pays en plein développement qui a un besoin pressant de travailleurs scientifiques et qui, par conséquent, les traite généreusement.

Tant qu'ils se tiennent à l'écart des domaines dangereux, tels que la psychologie, les scientifiques sont des privilégiés. Les écrivains, au contraire, sont féroce­ment persécutés. Il est vrai que des littérateurs à gages tels qu'Ilya Ehrenbourg ou Alexis Tolstoï sont très grassement rétribués, mais on les prive de la seule chose qui ait quelque valeur pour un véritable écrivain : la liberté d'expression. Parmi les scientifiques anglais qui parlent avec un tel enthousiasme des conditions de travail de leurs collègues russes, certains sont prêts à admettre la réalité. Il semble cependant que leur réaction soit la suivante : « Les écrivains sont persécutés en Russie, c'est un fait. Et alors ? Je ne suis pas écrivain. » Ils ne comprennent pas que toute attaque contre la liberté intellectuelle et contre la notion de vérité objective menace à long terme tous les secteurs de la pensée.

Pour le moment, l'État totalitaire tolère les scientifiques parce qu'il a besoin d'eux. Même dans l'Allemagne nazie, les scientifiques, s'ils n'étaient pas juifs, étaient relativement bien traités, et la communauté scientifique allemande, dans son ensemble, n'opposa aucune résistance à Hitler. À l'heure actuelle, même le dirigeant le plus autocratique est contraint de tenir compte de la réalité matérielle, en partie à cause de la persistance des modes de pensée libéraux, et en partie à cause du besoin de se préparer à la guerre. Tant qu'il faudra tenir compte de certaines réalités matérielles, tant que deux et deux feront quatre pour tracer, par exemple, les plans d'un avion, le scientifique aura une fonction à remplir, et il pourra même se voir accorder une certaine liberté. Ce n'est que plus tard, lorsque l'État totalitaire sera solidement établi, qu'il prendra conscience de sa situation. Entre-temps, s'il veut sauvegarder l'intégrité de la science, il appartient au savant de se montrer d'une façon ou d'une autre solidaire de ses collègues littéraires et de ne pas considérer avec indifférence le fait que des écrivains soient réduits au silence ou conduits au suicide, et que les journaux donnent systématiquement des informations falsifiées.

En tout cas, quel que soit le sort des sciences physiques, ou de la musique, de la peinture et de l'architecture, il est certain – comme j'ai essayé de le démontrer – que la littérature est condamnée si la liberté de pensée disparaît. Non seulement elle est condamnée dans tout pays dirigé selon les méthodes totalitaires, mais tout écrivain qui acquiert la mentalité totalitaire, qui trouve des justifications à la persécution et à la falsification de la réalité, signe son arrêt de mort en tant qu'écrivain. Il n'y a pas à sortir de là. Aucune tirade contre l'« individualisme » et

la « tour d'ivoire », aucune pieuse platitude visant à affirmer qu'« on ne parvient à la véritable individualité que par l'identification à la collectivité » ne change rien au fait qu'un esprit vendu est un esprit perdu. Si la spontanéité n'entre pas en jeu à un moment ou à un autre, la création littéraire est impossible, et la langue elle-même se sclérose. Dans un futur lointain, si l'esprit humain devient radicalement différent de ce qu'il est aujourd'hui, peut-être apprendrons-nous à rendre la création littéraire indépendante de l'honnêteté intellectuelle. Pour l'heure, nous savons seulement que l'imagination, comme certains animaux sauvages, ne se reproduit pas en captivité. Tout écrivain ou journaliste qui refuse de le reconnaître – et la quasi-totalité des éloges décernés à l'Union soviétique formule explicitement ou implicitement ce refus – réclame en fait sa propre élimination.

(1946)

Il y a quelques mois, j'ai découpé dans un magazine sur papier glacé quelques paragraphes d'un article où une journaliste décrivait les lieux de loisirs de l'avenir. Elle venait de passer quelque temps à Honolulu, où les rigueurs de la guerre ne semblent pas avoir été très sensibles. Un pilote de transport lui avait pourtant déclaré « qu'avec toute l'ingéniosité qu'on avait déployée dans cette guerre, il était bien dommage que personne n'ait fait en sorte qu'un homme fatigué et aimant la vie puisse, dans un même lieu et à toute heure du jour ou de la nuit, se détendre, se reposer, jouer au poker, boire et faire l'amour, pour se retrouver ensuite frais et dispos, prêt à reprendre le collier ». Cette réflexion lui avait fait penser à un promoteur rencontré peu auparavant, et qui projetait la création « d'un lieu de plaisir qui, selon lui, sera aussi populaire demain que les courses de chiens et les dancings l'étaient naguère ». Le rêve du promoteur était décrit de manière assez détaillée :

Ses plans représentaient un espace de plusieurs hectares, recouvert d'une série de toits escamotables – car le climat britannique est incertain –, dont la partie centrale était occupée par une immense piste de danse en plastique transparent pouvant être illuminée par en dessous. Autour de celle-ci étaient regroupés plusieurs autres espaces fonctionnels, situés à différents niveaux. Des bars et des restaurants en terrasse, offrant une vue imprenable sur les toits de la ville, et d'autres au niveau du sol. Une série de pistes de bowling. Deux lagon bleus : l'un, périodiquement agité par des vagues, pour les nageurs confirmés, et l'autre, une piscine calme et estivale, pour les baignades de détente. Des sunlights sur les piscines pour simuler le plein été les jours où les toits ne seraient pas escamotés pour laisser place à un soleil radieux dans un ciel sans nuages. Des rangées de couchettes sur lesquelles des gens en maillot de bain et lunettes de soleil pourraient s'étendre pour entamer un bronzage ou le parfaire sous des lampes à rayons ultraviolets.

De la musique filtrant à travers des centaines de haut-parleurs reliés à une scène centrale où joueraient des orchestres de danse ou des ensembles symphoniques et où des programmes radiophoniques pourraient également être captés, amplifiés et retransmis. À l'extérieur, deux parkings de mille places chacun. L'un gratuit, l'autre réservé à un cinéma *drive-in* en plein air, où les voitures feraient la queue pour passer par des tourniquets, et où le film serait projeté sur écran géant devant les rangées de voitures. Des gardiens en uniforme contrôlèrent les véhicules, les approvisionnant en air et en eau, et leur fournissant également de l'essence et de l'huile. Des jeunes filles en combinaison-pantalon de satin blanc prendraient les commandes pour les plats du buffet et les boissons, et les apporteraient sur des plateaux.

Chaque fois qu'on entend des expressions telles que « lieu de loisirs », « complexe de loisirs », « ville de loisirs », il est difficile de ne pas songer aux premiers vers si souvent cités du « Kubla Khan » de Coleridge [38] :

In Xanadu did Kubla Khan
A stately pleasure-dome decree :
Where Alph, the sacred river, ran
Through caverns measureless to man
Down to a sunless sea.
So twice five miles of fertile ground
With walls and towers were girdled round :
And there were gardens bright with sinuous rills

Where blossomed many an incense-bearing tree ;
And here were forests ancient as the hills,
Enfolding sunny spots of greenery [39].

Mais on voit bien que Coleridge n'y était pas du tout. D'emblée, il commet un impair en parlant de rivière « sacrée » et de cavernes « dont la mesure est inconnue à l'homme ». Confié au promoteur cité plus haut, le projet de Koubla Khan aurait pris une tout autre tournure. Les cavernes, climatisées, équipées d'un éclairage tamisé et agrémentées de couches de plastique coloré avec goût recouvrant leur paroi rocheuse originelle, seraient transformées en une série de grottes-salons de thé, style mauresque, caucasien ou hawaïen. Sur l'Alphe, la rivière sacrée, on aurait construit un barrage pour créer une piscine chauffée, cependant que le fond de la mer sans soleil serait illuminé par des lumières électriques de couleur rose, et l'on pourrait se promener dans de véritables gondoles vénitiennes, toutes équipées d'un poste de radio. Les forêts et les « clairières ensoleillées » évoquées par Coleridge seraient aménagées pour faire place à des courts de tennis couverts, à un kiosque à musique, à une piste de patin à roulettes et peut-être à un parcours de golf à neuf trous ; bref, on y trouverait tout ce qu'un homme « aimant la vie » peut désirer.

Je ne doute pas qu'un peu partout dans le monde, des centaines de « complexes de loisirs » semblables à celui décrit ci-dessus soient actuellement en projet, voire en construction. Il est peu probable qu'ils soient un jour achevés – les événements mondiaux y pourvoient –, mais ils illustrent assez bien l'idée que l'homme civilisé moderne se fait du plaisir. C'est cette même conception que l'on trouve déjà partiellement traduite dans certains dancings, salles de cinéma, hôtels, restaurants et paquebots de luxe les plus somptueux. Au cours d'une croisière ou dans une Lyons Corner House, on peut ainsi avoir un substantiel avant-goût de ce paradis futur. À l'analyse, ses caractéristiques principales sont les suivantes :

1. On n'y est jamais seul.
2. On n'y fait jamais rien par soi-même.
3. On n'y est jamais en présence de végétation sauvage ou d'objets naturels de quelque espèce que ce soit.
4. La lumière et la température y sont toujours réglées artificiellement.
5. La musique y est omniprésente.

La musique – et de préférence la même musique pour tout le monde – est l'ingrédient le plus important. Son rôle est d'empêcher toute pensée ou conversation, et d'interdire à tous les sons naturels, tels que le chant des oiseaux ou le sifflement du vent, de venir frapper vos oreilles. La radio est déjà utilisée consciemment à cette fin par une quantité innombrable de gens. Dans un très

grand nombre de foyers anglais, elle n'est littéralement jamais éteinte, tout au plus change-t-on de temps à autre de fréquence pour bien s'assurer qu'elle ne diffuse que de la musique légère. Je connais des gens qui laissent la radio allumée pendant tout le repas et qui continuent de parler en même temps juste assez fort pour que les voix et la musique se neutralisent. S'ils se comportent ainsi, c'est pour une raison précise. La musique empêche la conversation de devenir sérieuse ou simplement cohérente, cependant que le bavardage empêche d'écouter attentivement la musique et tient ainsi à bonne distance cette chose redoutable qu'est la pensée. En effet,

Les lumières ne doivent jamais s'éteindre.

La musique doit toujours se faire entendre pour nous éviter de voir où nous sommes ;

Perdus dans un bois hanté,

Enfants effrayés par la nuit,

Qui n'avons jamais été ni bons ni heureux [40].

On peut difficilement s'empêcher de penser qu'avec les plus typiques de ces lieux de loisirs modernes le but inconsciemment poursuivi est un retour à l'état foetal. Là non plus nous n'étions jamais seuls, nous ne voyions jamais la lumière du jour, la température était toujours réglée, nous n'avions pas à nous préoccuper de travail ou de nourriture, et les pensées que nous pouvions avoir étaient noyées dans une pulsation rythmique continue.

Quand on examine l'image toute différente que se fait Coleridge d'un « dôme de plaisir », on voit qu'elle est constituée d'une part de jardins et de l'autre de grottes, de rivières, de forêts et de montagnes aux « profonds abîmes romantiques » – bref, de tout ce qu'on appelle la nature. Mais l'on ne saurait admirer la nature et ressentir une sorte de respect religieux en présence des glaciers, des déserts ou des cascades, sans éprouver le sentiment de la petitesse et de la faiblesse de l'homme face à la puissance de l'univers. La lune est belle en partie parce que nous ne pouvons l'atteindre, la mer est impressionnante parce qu'on n'est jamais sûr de la traverser sans danger. Le plaisir que procure une fleur – et cela reste vrai pour le botaniste qui sait tout ce qu'on peut savoir de cette fleur – provient lui-même en partie d'un sentiment de mystère. Cependant, le pouvoir de l'homme sur la nature s'accroît régulièrement. Grâce à la bombe atomique, nous pourrions littéralement déplacer les montagnes : nous pourrions même, dit-on, modifier le climat de la Terre en faisant fondre les calottes glaciaires des pôles et en irriguant le Sahara. N'y a-t-il donc pas quelque chose de sentimental et d'obscurantiste à préférer le chant des oiseaux à la musique swing et à souhaiter préserver ici et là quelques îlots de vie sauvage au lieu de couvrir toute la surface de la Terre d'un réseau d'*Autobahnen* éclairé par une lumière artificielle ?

Si une telle question peut être posée, c'est simplement parce que l'homme, occupé à explorer le monde physique, a négligé de s'explorer lui-même. Une bonne part de ce que nous appelons plaisir n'est rien d'autre qu'un effort pour détruire la conscience. Si l'on commençait par demander : Qu'est-ce que

l'homme ? Quels sont ses besoins ? Comment peut-il le mieux s'exprimer ? On s'apercevrait que le fait de pouvoir éviter le travail et vivre toute sa vie à la lumière électrique et au son de la musique en boîte n'est pas une raison suffisante pour le faire. L'homme a besoin de chaleur, de vie sociale, de loisirs, de confort et de sécurité : il a aussi besoin de solitude, de travail créatif et du sens du merveilleux. S'il en prenait conscience, il pourrait utiliser avec discernement les produits de la science et de l'industrie, en leur appliquant à tous le même critère : cela me rend-il plus humain ou moins humain ? Il comprendrait alors que le bonheur suprême *ne réside pas* dans le fait de pouvoir tout à la fois et dans un même lieu se détendre, se reposer, jouer au poker, boire et faire l'amour. Et l'horreur instinctive que ressent tout individu sensible devant la mécanisation progressive de la vie ne serait pas considérée comme un simple archaïsme sentimental, mais comme une réaction pleinement justifiée. Car l'homme ne reste humain qu'en ménageant dans sa vie une large place à la simplicité, alors que la plupart des inventions modernes – notamment le cinéma, la radio et l'avion – tendent à affaiblir sa conscience, à émousser sa curiosité et, de manière générale, à le faire régresser vers l'animalité.

(1946)

La plupart des gens qui s'intéressent un peu à la question sont disposés à reconnaître que la langue anglaise est dans une mauvaise passe, mais on s'accorde généralement à penser qu'il est impossible d'y changer quoi que ce soit par une action délibérée. Notre civilisation étant globalement décadente, notre langue doit inévitablement, selon ce raisonnement, s'effondrer avec le reste. Il s'ensuit que lutter contre les abus de langage n'est qu'un archaïsme sentimental, comme de préférer les bougies à la lumière électrique ou l'élégance des fiacres aux avions. À la base de cette conception, il y a la croyance à demi consciente selon laquelle le langage est le résultat d'un développement naturel et non un instrument que nous façonnons à notre usage.

Il est certain qu'en dernière analyse une langue doit son déclin à des causes politiques et économiques : il n'est pas seulement dû à l'influence néfaste de tel ou tel écrivain. Mais un effet peut devenir une cause, qui viendra renforcer la cause première et produira un effet semblable sous une forme amplifiée, et ainsi de suite. Un homme peut se mettre à boire parce qu'il a le sentiment d'être un raté, puis s'enfoncer d'autant plus irrémédiablement dans l'échec qu'il s'est mis à boire. C'est un peu ce qui arrive à la langue anglaise. Elle devient laide et imprécise parce que notre pensée est stupide, mais ce relâchement constitue à son tour une puissante incitation à penser stupidement, pourtant ce processus n'est pas irréversible. L'anglais moderne, et notamment l'anglais écrit, est truffé de tournures vicieuses qui se répandent par mimétisme et qui peuvent être évitées si l'on veut bien s'en donner la peine. Si l'on se débarrasse de ces mauvaises habitudes, on peut penser plus clairement, et penser clairement est un premier pas, indispensable, vers la régénération politique ; si bien que le combat contre le mauvais anglais n'est pas futile et ne concerne pas exclusivement les écrivains professionnels. J'y reviendrai plus loin, et j'espère qu'alors le sens de mes propos apparaîtra clairement. En attendant, voici cinq spécimens de la langue anglaise telle qu'on l'écrit couramment de nos jours.

Ces cinq passages n'ont pas été choisis parce qu'ils sont particulièrement mauvais – j'aurais pu en citer de bien pires si je l'avais voulu –, mais parce qu'ils illustrent divers maux intellectuels dont nous souffrons aujourd'hui. Ils se situent un peu en dessous de la moyenne, mais ce sont des échantillons assez représentatifs. Je les numérote afin de pouvoir m'y référer en cas de besoin :

1. Je ne suis, en fait, pas sûr qu'il soit inexact de dire que le Milton qui naguère semblait ne pas différer grandement d'un Shelley du XVII^e siècle n'est pas devenu, par une expérience de plus en plus amère au fil des ans, plus étranger (*sic*) au fondateur de cette secte jésuite que rien ne pouvait l'inciter à tolérer.

Professeur Harold Laski
(essai recueilli dans *Freedom of Expression*).

2. Et surtout, nous ne pouvons faire un usage inconsidéré d'une batterie idiomatique nationale qui prescrit d'aussi détestables expressions que les basiques *faire avec* pour *tolérer* ou *laisser sans voix* pour *déconcerter*.

Professeur Lancelot Hogben (*Interglossa*).

3. D'un côté, nous avons la personnalité libre : par définition, elle n'est pas névrotique, car elle ne connaît ni rêves ni conflits. Ses désirs, en tant que tels, sont transparents, car ils sont précisément ce que l'approbation institutionnelle met en avant de la conscience ; tout autre schéma institutionnel altérerait leur nombre et leur intensité ; il est peu de chose en eux qui soit naturel, irréductible ou culturellement dangereux.

Mais, *d'un autre côté*, le lien social lui-même n'est rien d'autre que la réflexion mutuelle de ces intégrités autosécurisées. Rappelez-vous la définition de l'amour. N'est-ce pas là par excellence une vision de petit universitaire ? Où y a-t-il place dans cette galerie des glaces pour la personnalité ou la fraternité ?

Essai sur la psychologie paru dans *Politics* (New York).

4. Tous les « gens bien » des clubs de gentlemen et tous les chefs fascistes fanatiques, unis dans une même haine du socialisme et une horreur bestiale de la marée montante du mouvement révolutionnaire de masse, ont recouru à des actes de provocation, à l'infamie des incendies volontaires, aux légendes moyenâgeuses sur les puits empoisonnés, pour légitimer la destruction des organisations prolétariennes et susciter par l'agitation, au sein de la petite bourgeoisie, une ferveur chauvine en faveur du combat contre l'issue révolutionnaire à la crise.

Brochure communiste.

5. Si un esprit nouveau doit être infusé dans ce vieux pays, il y a une réforme épineuse et contestée qui doit être abordée : c'est l'humanisation et la galvanisation de la B.B.C. Ici, la timidité trahira la corruption et l'atrophie de l'âme. Le coeur de la Grande-Bretagne peut être sain et battre fort, par exemple, mais le rugissement du lion britannique est à présent comparable à celui de Bottom dans *Le Songe d'une nuit d'été*, aussi doux qu'une jeune colombe. Une Grande-Bretagne nouvelle et virile ne peut continuer indéfiniment d'être traduite aux yeux, ou plutôt aux oreilles, du monde entier par les langueurs décadentes de Langham Place, effrontément travesties en « anglais standard ». Quand la voix de la Grande-Bretagne se fait entendre à 9 heures, il serait bien préférable et

infiniment moins ridicule d'entendre des « h » honnêtement escamotés que l'actuel braiement scolaire, plein de suffisance, d'enflure et d'inhibition, de demoiselles irréprochables, timides et miaulantes !

Lettre publiée dans *Tribune*.

Chacun de ces passages a des défauts qui lui sont propres, mais abstraction faite d'une laideur qui aurait pu être évitée, deux traits leur sont communs : le caractère rebattu des images et le manque de précision. Ou bien celui qui écrit a quelque chose à dire et ne parvient pas à l'exprimer, ou bien il dit autre chose par inadvertance, ou bien encore il est quasi indifférent au fait que ses mots aient un sens ou n'en aient pas. Ce mélange de flou et de pure incompétence est la caractéristique la plus marquante de la prose anglaise moderne, et notamment de toute espèce d'écrit politique. Dès lors que certains thèmes sont évoqués, le concret se fond dans l'abstrait et personne ne semble capable de penser à des tournures qui ne soient pas rebattues : la prose consiste de moins en moins en *mots* choisis pour leur sens, et de plus en plus en *expressions* assemblées comme les éléments d'un clapier préfabriqué. On trouvera ci-dessous, avec des notes et des exemples, une liste des différents procédés par lesquels on s'épargne habituellement le travail de construire un texte en prose.

Les métaphores éculées. Une métaphore originale soutient la pensée en évoquant une image visuelle, alors qu'une métaphore qui est techniquement « morte » (exemple : *une volonté de fer*) a en fait régressé jusqu'à devenir une expression ordinaire et peut généralement être utilisée sans que le style perde de sa vigueur. Mais il existe, entre ces deux catégories, un énorme stock de métaphores éculées, qui ont perdu tout pouvoir évocateur et qui sont utilisées pour la seule raison qu'elles évitent aux gens la peine d'inventer eux-mêmes des phrases. En voici quelques exemples : *chanter sur tous les tons, prendre fait et cause pour, s'aligner sur, passer sur le corps de, être au coude à coude avec, faire le jeu de, aucun intérêt personnel, apporter de l'eau au moulin, pêcher en eau trouble, une fêlure dans le cristal de leur amitié, à l'ordre du jour, talon d'Achille, chant du cygne, foyer [de vices, de troubles, etc.]*. Un grand nombre de ces expressions sont utilisées sans que l'on en connaisse la signification, et il est fréquent de voir combiner des métaphores incompatibles entre elles, ce qui indique avec certitude que l'auteur ne prête aucune attention à ce qu'il dit. Certaines métaphores aujourd'hui courantes ont subi une distorsion de leur sens initial sans même que leurs utilisateurs s'en rendent compte. Ainsi, *toe the line* (au sens propre : « se ranger sur la ligne de départ ») est parfois écrit *tow the line* (mot à mot : « tirer la ligne »). Un autre exemple nous est fourni par l'image du *marteau et de l'enclume*, qui est toujours utilisée, à notre époque, d'une manière qui implique que c'est l'enclume qui a la mauvaise place. Dans la vie réelle, c'est toujours l'enclume qui brise le marteau, jamais l'inverse. Un écrivain qui prendrait le temps de réfléchir à ce qu'il dit s'en apercevrait et s'abstiendrait de pervertir

l'expression originale.

Les opérateurs, ou prothèses verbales. Ils épargnent la peine de choisir les verbes et les substantifs appropriés, tout en agrémentant chaque phrase de syllabes supplémentaires qui lui donnent une apparence de symétrie. Voici quelques expressions caractéristiques : *rendre inopérant, militer contre, se révéler inacceptable, prendre contact avec, être sujet à, donner lieu à, donner des motifs de, avoir pour effet de, jouer un rôle majeur dans, se faire sentir, prendre effet, faire preuve d'une tendance à, faire l'affaire de*, etc. La note dominante est ici l'élimination des verbes simples. Au lieu de se réduire à un seul mot, comme *briser, arrêter, gâcher, réparer, tuer*, le verbe devient une *locution*, composée d'un nom ou d'un adjectif associés à un verbe au sens très général tel que *révéler, servir, former, jouer, rendre*. En outre, la forme passive est utilisée de préférence à la forme active chaque fois que cela est possible, et les constructions à base de substantifs sont préférées aux gérondifs (*par l'examen de* au lieu de *en examinant*). La gamme des verbes se trouve réduite par les formations en *-iser* et en *dé-*, et les déclarations les plus banales revêtent une apparence de profondeur grâce à des adjectifs construits sur le principe de la double négation. Des conjonctions ou des prépositions simples sont remplacées par des expressions telles que : *en ce qui concerne, eu égard à, le fait que, à force de, en vue de, dans l'intérêt de, dans l'hypothèse où* ; et les fins de phrases sont sauvées de la platitude par des lieux communs aussi sonores que : *grandement souhaitable, doit être pris en compte, une évolution qu'il faut attendre dans un proche avenir, digne d'être examiné avec sérieux, conclu à la satisfaction générale*, et ainsi de suite.

Le style prétentieux. Des termes tels que *phénomène, élément, individu, objectif, catégorique, effectif, virtuel, fondamental, essentiel, promouvoir, constituer, déployer, exploiter, utiliser, éliminer, liquider* sont utilisés pour déguiser des réflexions banales et donner un air d'impartialité scientifique à des jugements partisans. Des adjectifs tels que *marquant, épique, historique, inoubliable, triomphant, séculaire, inévitable, inexorable, véritable* sont utilisés pour conférer quelque dignité aux sordides manoeuvres de la politique internationale, tandis que les écrits visant à glorifier la guerre lui apportent généralement une touche d'archaïsme par l'emploi de mots comme *royaume, trône, char, bras armé, trident, épée, écu, bouclier, bannière, botte, clairon*. Les expressions et termes étrangers tels que *cul-de-sac, Ancien Régime, deus ex machina, mutatis mutandis, statu quo, Gleichschaltung, Weltanschauung* sont censés apporter une touche de culture et d'élégance. À l'exception d'abréviations utiles telles que *i.e., e.g. et etc.*, nous n'avons pas réellement besoin de toutes ces expressions étrangères qui sont devenues monnaie courante dans la langue anglaise. Les mauvais écrivains, et notamment les scientifiques, les politiciens et les sociologues, sont presque toujours hantés par l'idée que les termes latins ou

grecs sont plus nobles que les mots saxons, et des termes superflus comme *expedite, ameliorate, predict, extraneous, deracinated, clandestine, sub-aqueous* et des centaines d'autres gagnent constamment du terrain sur leurs équivalents anglo-saxons [41]. Le jargon spécifique aux écrits marxistes (*hyène, bourreau, cannibale, petit-bourgeois, cette engeance, laquais, valet, chien enragé, garde blanc*, etc.) est constitué pour une large part d'expressions et de mots traduits du russe, de l'allemand ou du français ; mais la manière habituelle de forger un mot nouveau est d'utiliser une racine latine ou grecque avec l'affixe approprié et, en cas de besoin, le suffixe *-ize* (*-iser*). Il est souvent plus facile de forger des termes de ce genre (*deregionalize, impermissible, extramarital, non-fragmentary*, et ainsi de suite) que de trouver des mots anglais pour exprimer sa pensée. Tout cela a pour résultat d'aggraver le relâchement et l'imprécision.

Les mots dénués de sens. Dans certains types d'écrits, notamment ceux qui relèvent de la critique artistique et littéraire, il est habituel de trouver de longs passages quasiment dénués de sens [42]. Des termes comme *romantique, plastique, valeurs, humain, mort, sentimental, naturel, vitalité*, ainsi qu'ils sont utilisés en critique d'art, ne veulent strictement rien dire ; en effet, non seulement ils ne désignent pas un objet discernable, mais le lecteur n'attend d'eux rien de tel. Quand un critique écrit : « La caractéristique dominante de l'oeuvre de M. X est d'être un appel à la vie », cependant qu'un autre déclare : « Ce qui frappe d'emblée dans l'oeuvre de M. X, c'est qu'elle nous conforte à la mort », le lecteur accepte ces assertions comme de simples différences d'opinion. Si les termes employés étaient *noir* et *blanc*, et non *vie* et *mort*, comme le veut ce jargon, il comprendrait immédiatement que la langue a été utilisée de manière impropre. Un grand nombre de termes politiques ont subi un sort semblable. Le mot *fascisme* a désormais perdu toute signification et désigne simplement « quelque chose d'indésirable ». Les mots *démocratie, socialisme, liberté, patriotique, réaliste, justice* ont chacun plusieurs significations différentes, inconciliables. Dans le cas du terme *démocratie*, non seulement il n'en existe aucune définition ayant fait l'objet d'un accord général, mais les tentatives visant à établir une telle définition rencontrent des résistances de toute part. Il est presque universellement admis que traiter un pays de « démocratique » est un compliment : par conséquent, les défenseurs de n'importe quel type de régime déclarent qu'il s'agit d'une démocratie, et craignent qu'il leur faille abandonner ce terme s'il était doté d'une signification précise. Cette terminologie est souvent utilisée de manière sciemment malhonnête : celui qui l'emploie en possède une définition personnelle, mais fait en sorte que l'auditeur puisse croire qu'il veut dire tout autre chose. Des déclarations comme « Le maréchal Pétain était un vrai patriote », « La presse soviétique est la plus libre du monde », « L'Église catholique est hostile aux persécutions » ont presque toujours la tromperie pour but. Parmi les termes utilisés selon des significations changeantes, en général de manière plus ou moins malhonnête, on trouve : *classe, totalitaire, science, progressiste*,

réactionnaire, bourgeois, égalité.

Maintenant que j'ai dressé ce catalogue d'escroqueries et de perversions du sens des mots, voici un autre exemple du type d'écriture qui en résulte. Il devra cette fois être de nature imaginaire. Je vais traduire en langage moderne de la pire espèce un passage écrit correctement. Voici un célèbre verset de l'Ecclésiaste :

I returned, and saw under the sun, that the race is not to the swift, nor the battle to the strong, neither yet bread to the wise, nor yet riches to men of understanding, nor yet favour to men of skill ; but time and chance happeneth to them all.

« J'ai tourné mes pensées ailleurs, et j'ai vu que sous le soleil le prix de la course n'est point pour ceux qui sont les plus vites, ni la guerre pour les plus vaillants, ni le pain pour les plus sages, ni les richesses pour les plus habiles, ni la faveur pour les meilleurs ouvriers ; mais que tout se fait par rencontre et à l'aventure [43]. »

Et le voici en langage moderne :

L'examen objectif des phénomènes contemporains impose de conclure que la réussite ou l'échec dans des activités concurrentielles ne révèlent aucune tendance à présenter une corrélation avec les capacités innées, mais qu'il faut invariablement prendre en compte une part considérable d'impondérables.

Il s'agit là d'une parodie, mais qui n'est même pas des plus grossière. Ainsi le troisième échantillon cité ci-dessus contient plusieurs formules très semblables. On constatera que je n'ai pas donné une traduction littérale. Le début et la fin de la phrase sont assez proches de la signification première du verset, mais vers le milieu de celui-ci, les évocations concrètes – course, guerre, pain – se perdent dans le flou de la formulation : « la réussite ou l'échec dans des activités concurrentielles ». Il devait en être ainsi, car aucun écrivain moderne du type que j'évoque ici – c'est-à-dire capable d'employer des formules telles que « l'examen objectif des phénomènes contemporains » – n'irait jamais transcrire ses pensées de cette manière précise et détaillée. La tendance dominante de la prose moderne est de s'éloigner du concret. Analysons maintenant ces deux phrases d'un peu plus près. La première contient quarante-neuf mots mais seulement soixante syllabes, et tous les termes employés sont d'un usage courant. La seconde contient trente-huit mots et quatre-vingt-dix syllabes : dix-huit de ces mots sont d'origine latine, et l'un d'eux vient du grec. La première phrase contient six images vivantes, et une seule formule qui peut être taxée de vague (« rencontre » et « aventure »). La seconde ne contient pas une seule expression vivante qui retienne l'attention, et elle ne donne, malgré ses quatre-vingt-dix syllabes [44], qu'une version très appauvrie du contenu de la première phrase. Il ne fait cependant aucun doute que c'est le second type de phrase qui gagne du terrain dans l'anglais moderne. Je ne veux pas exagérer : ce type d'écriture n'est pas encore courant, et la simplicité peut affleurer çà et là dans les pages les plus mal écrites. Pourtant, si l'on vous demandait, comme à moi-même, d'écrire quelques lignes sur l'incertitude de la destinée humaine, il est probable que nous serions beaucoup plus proches de ma phrase imaginaire que du texte de l'Ecclésiaste.

Comme j'ai tenté de le démontrer, le style moderne, dans ce qu'il a de pire, ne consiste pas à choisir des mots en fonction de leur sens ni à inventer des images pour rendre plus clair ce que l'on veut dire. Il consiste à agglutiner des paquets de mots prêts à l'emploi et à rendre le résultat présentable par de simples astuces de charlatan. L'attrait de cette manière d'écrire réside dans sa facilité. Il est plus facile – et même plus rapide, une fois que l'habitude est prise – de dire : « À mon avis, il n'est pas injustifiable de supposer que... » que de dire : « Je pense que... » Si l'on utilise des formules toutes faites, non seulement on n'a pas à rechercher les mots appropriés, mais on n'a même pas à se soucier du rythme des phrases, puisque ces formules sont agencées de façon à être plus ou moins euphoniques. Quand on compose à la hâte – quand on dicte à une sténographe, par exemple, ou que l'on fait un discours en public –, on a tendance à tomber dans un style latinisé et prétentieux. Des clichés tels que « une considération que nous ferions bien de garder présente à l'esprit » ou « une conclusion à laquelle chacun de nous souscrirait volontiers » éviteront à bien des phrases de finir en queue de poisson. En utilisant des métaphores, des comparaisons et des locutions rebattues, on s'épargne un effort mental considérable ; en contrepartie, le sens reste flou, tant pour le lecteur que pour soi-même. C'est ce que démontre la combinaison de métaphores incohérentes. Le seul but d'une métaphore est d'évoquer une image visuelle. Quand ces images se télescopent – comme dans « l'hydre fasciste a entonné son chant du cygne », « la botte de la dictature s'est abattue sur le creuset » –, on peut tenir pour certain que l'auteur ne se représente pas mentalement les objets qu'il mentionne ; en d'autres termes, il ne pense pas réellement. Revenons aux exemples que j'ai cités au début de cet essai. Le professeur Laski (1) utilise cinq négations en cinquante-trois mots. L'une d'entre elles est superflue, ce qui rend tout le passage absurde ; de plus, un lapsus qui remplace *akirt* (proche de) par *alien* (étranger) renforce l'absurdité, et plusieurs maladresses ajoutent encore à l'imprécision de l'ensemble. Le professeur Hogben (2) fait un usage inconsidéré d'une batterie qui est capable de formuler des prescriptions et, tout en désapprouvant l'expression courante *faire avec*, il se refuse à chercher le sens du mot *egregious* (détestable, remarquablement mauvais) dans le dictionnaire. Le (3), pour peu qu'on le considère froidement, est tout simplement dépourvu de sens : sans doute pourrait-on découvrir sa signification en se donnant la peine de lire le reste de l'article. L'auteur du (4) sait plus ou moins ce qu'il veut dire, mais l'accumulation d'expressions toutes faites l'étouffe comme des feuilles de thé qui bouchent un évier. Quant au dernier extrait (5), les mots et le sens y sont presque totalement dissociés. Les gens qui écrivent de cette manière cherchent à transmettre un message émotionnel très général – ils détestent une chose et souhaitent exprimer leur solidarité avec une autre –, mais ils ne s'intéressent pas au détail de ce qu'ils disent. Au sujet de chaque phrase qu'il écrit, un auteur scrupuleux se posera au moins quatre questions : « Qu'est-ce que j'essaie de dire ? Quels sont les mots qui pourront l'exprimer ? Quelle image ou locution pourra-t-elle le rendre plus clair ? Cette image est-elle assez vivante pour être efficace ? » Et il s'en posera probablement deux autres : « Pourrais-je

l'exprimer de façon plus concise ? Y a-t-il dans cette formulation quelque laideur qui pourrait être évitée ?» Mais vous n'êtes pas obligé de vous donner toute cette peine. Vous pouvez vous l'épargner en ouvrant grand votre esprit et en le laissant envahir par les expressions toutes faites. Elles construiront des phrases pour vous – elles penseront même à votre place, dans une certaine mesure – et au besoin elles vous rendront un grand service en dissimulant partiellement, y compris à vous-même, ce que vous voulez dire. C'est ici qu'apparaît clairement le lien qui existe entre la politique et l'avilissement de la langue.

De nos jours, les textes politiques sont le plus souvent mal écrits. Quand ce n'est pas le cas, c'est en général que l'écrivain est une sorte de rebelle, qui exprime ses opinions propres et non une « ligne de parti ». Il semble que l'orthodoxie, de quelque couleur qu'elle soit, exige un style sans vie et imitatif. Bien entendu, les jargons politiques utilisés dans les brochures, les éditoriaux, les manifestes, les rappels et les discours des sous-secrétaires diffèrent d'un parti à l'autre, mais ils sont tous semblables en ceci qu'on n'y relève presque jamais une tournure originale, vivante et personnelle. Lorsqu'on observe quelque tâcheron harassé répétant mécaniquement sur son estrade les formules habituelles – *atrocités bestiales, talon de fer, tyrannie sanglante, peuples libres du monde, être au coude à coude* –, on éprouve souvent le sentiment curieux de ne pas être en face d'un être humain vivant, mais d'une sorte de marionnette : sentiment encore plus fort quand, par instants, la lumière se reflète dans les lunettes de l'orateur et les transforme en disques opaques derrière lesquels il semble qu'il n'y ait plus d'yeux. Et ce n'est pas là un simple effet de l'imagination. L'orateur qui utilise ce type de phraséologie a commencé à se transformer en machine. Son larynx émet les bruits appropriés, mais son cerveau ne travaille pas comme il le ferait s'il choisissait ses mots lui-même. Si le discours qu'il profère est de ceux qu'il a l'habitude de répéter encore et toujours, il peut être à peu près inconscient de ce qu'il dit, comme on l'est quand on prononce les répons à l'église. Et cet état de semi-conscience, sans être indispensable au conformisme politique, lui est du moins favorable.

Les discours et les écrits politiques sont aujourd'hui pour l'essentiel une défense de l'indéfendable. Des faits tels que le maintien de la domination britannique en Inde, les purges et les déportations en Russie, le largage de bombes atomiques sur le Japon peuvent sans doute être défendus, mais seulement à l'aide d'arguments d'une brutalité insupportable à la plupart des gens, et qui ne cadrent pas avec les buts affichés des partis politiques. Le langage politique doit donc principalement consister en euphémismes, pétitions de principe et imprécisions nébuleuses. Des villages sans défense subissent des bombardements aériens, leurs habitants sont chassés dans les campagnes, leur bétail est mitraillé, leurs huttes sont détruites par des bombes incendiaires : cela s'appelle la *pacification*. Des millions de paysans sont expulsés de leur ferme et jetés sur les routes sans autre viatique que ce qu'ils peuvent emporter : cela s'appelle un *transfert de population* ou une *rectification de frontière*. Des gens sont emprisonnés sans jugement pendant des années, ou abattus d'une balle dans la nuque, ou envoyés dans les camps de

bûcherons de l'Arctique pour y mourir du scorbut : cela s'appelle l'*élimination des éléments suspects*. Cette phraséologie est nécessaire si l'on veut nommer les choses sans évoquer les images mentales correspondantes. Prenez, par exemple, le cas d'un pacifique professeur anglais qui défend le totalitarisme russe. Il ne peut pas déclarer sans ambages : « Je crois à l'élimination physique des opposants quand elle permet d'obtenir de bons résultats. » Il fera donc probablement des déclarations de ce style :

Tout en concédant bien volontiers que le régime soviétique présente certains aspects que les humanistes peuvent être enclins à déplorer, il nous faut, à mon avis, reconnaître qu'une certaine restriction du droit à l'opposition politique est un corollaire inévitable des périodes de transition, et que les rigueurs que le peuple soviétique a été appelé à subir ont été amplement justifiées dans la sphère des réalisations concrètes.

L'enflure stylistique est en elle-même une sorte d'euphémisme. Les termes latins [45] se répandent sur les faits comme une neige légère qui estompe les contours et dissimule les détails. Le principal ennemi du langage clair, c'est l'hypocrisie. Quand il y a un fossé entre les objectifs réels et les objectifs déclarés, on a presque instinctivement recours aux mots interminables et aux locutions rabâchées, à la manière d'une seiche qui projette son encre. À notre époque, il n'est plus concevable de « ne pas s'occuper de politique ». Tous les problèmes sont des problèmes politiques, et la politique elle-même n'est qu'un amas de mensonges, de faux-fuyants, de sottise, de haine et de schizophrénie. Quand l'atmosphère générale est mauvaise, le langage ne saurait rester indemne. On constatera sans doute – c'est une hypothèse que mes connaissances ne me permettent pas de vérifier – que les langues allemande, russe et italienne se sont, sous l'action des dictatures, toutes dégradées au cours des dix ou quinze dernières années.

Mais si la pensée corrompt le langage, le langage peut aussi corrompre la pensée. Un mauvais usage peut se répandre par tradition et par mimétisme, même parmi des gens qui devraient être plus avisés – et qui le sont effectivement. À certains égards, le langage dégradé dont j'ai parlé est fort commode. Des expressions telles que : *une hypothèse qui n'est pas sans fondement, laisse beaucoup à désirer, ne servirait à aucune fin utile, une considération que nous ferions bien de garder présente à l'esprit*, sont une tentation permanente, un tube d'aspirine que l'on a toujours sous la main. Relisez cet essai, et vous constaterez certainement que j'ai commis à maintes reprises les fautes mêmes que je dénonce. J'ai reçu par le courrier de ce matin une brochure consacrée à la situation en Allemagne. Son auteur me dit qu'il s'est « senti obligé » de l'écrire. Je l'ouvre au hasard, et voici l'une des premières phrases que je lis : « [Les Alliés] ont l'occasion non seulement de réaliser une transformation radicale des structures sociales et politiques de l'Allemagne de manière à éviter une réaction nationaliste en Allemagne même, mais aussi de poser les bases d'une Europe coopérative et unifiée. » Vous le voyez, il se « sent obligé » d'écrire – il estime probablement qu'il a quelque chose de nouveau à dire –, et pourtant ses mots, à la manière des chevaux de cavalerie qui répondent à l'appel du clairon, s'assemblent

spontanément selon les mornes schémas familiaux. Lutter contre cette invasion de l'esprit par des expressions stéréotypées (*poser les bases, réaliser une transformation radicale*) impose d'être constamment sur ses gardes, et chaque expression de ce type anesthésie une partie du cerveau.

J'ai dit plus haut qu'il était sans doute possible de remédier à la décadence de notre langue. S'ils se souciaient d'argumenter le moins du monde, ceux qui le contestent pourraient faire valoir que la langue n'étant qu'un reflet des conditions sociales existantes, on ne peut agir sur son évolution par quelque intervention directe sur les mots ou les constructions verbales. Cela est peut-être vrai de la tonalité générale ou de l'esprit d'une langue, mais non du détail de celle-ci. C'est souvent par l'action consciente d'une minorité, et non par l'évolution spontanée de l'usage, que des mots ou des expressions stupides ont disparu. On en a eu récemment deux exemples avec *explore every avenue* (considérer toutes les possibilités, litt. : « explorer toutes les avenues ») et *leave no stone unturned* (remuer ciel et terre, litt. : « ne laisser aucune pierre non retournée »), qui ont succombé aux sarcasmes de quelques journalistes. Il y a une longue liste de métaphores faisandées dont on pourrait se débarrasser de la même manière s'il y avait assez de gens pour s'atteler à cette tâche ; et il devrait également être possible de renvoyer au néant, par la dérision, les qualificatifs formés sur le principe de la double négation [46], de réduire la fréquence des termes d'origine grecque ou latine dans les phrases ordinaires, de bannir les tournures étrangères et les termes scientifiques déplacés, et, plus généralement, de démoder le style prétentieux. Mais ce ne sont là que des questions mineures. La défense de la langue anglaise a une tout autre portée, et il vaut mieux commencer par dire quel *n'est pas* son propos.

Tout d'abord, elle n'a rien à voir avec l'archaïsme, avec la défense de tournures et de termes désuets, ni avec l'établissement d'un « anglais standard » dont il ne faudrait jamais s'écarter. Au contraire, un de ses principaux objectifs est la mise au rebut de tous les termes ou locutions qui ont perdu leur utilité. Elle n'a rien à voir avec la correction grammaticale et syntaxique, qui importe peu tant que l'on s'exprime clairement, ni avec le fait d'éviter les américanimes ou d'avoir ce que l'on appelle « un bon style de prosateur ». Par ailleurs, elle n'a pas de rapport avec la fausse simplicité ni avec les tentatives visant à rapprocher l'anglais écrit de la langue parlée. Elle n'implique même pas de préférer systématiquement les mots saxons aux mots latins, bien qu'elle suppose d'utiliser le moins de mots possible, et les plus courts, pour dire ce qu'on a à dire. Ce qui importe avant tout, c'est que le sens gouverne le choix des mots, et non l'inverse. En matière de prose, la pire des choses que l'on puisse faire avec les mots est de s'abandonner à eux. Quand vous pensez à un objet concret, vous n'avez pas besoin de mots, et si vous voulez décrire ce que vous venez de visualiser, vous vous mettrez sans doute alors en quête des termes qui vous paraîtront les plus adéquats. Quand vous pensez à une notion abstraite, vous êtes plus enclin à recourir d'emblée aux mots, si bien qu'à moins d'un effort conscient pour éviter ce travers, le jargon existant s'impose à

vous et fait le travail à votre place, au risque de brouiller ou même d'altérer le sens de votre réflexion. Sans doute vaut-il mieux s'abstenir, dans la mesure du possible, de recourir aux termes abstraits et essayer de s'exprimer clairement par le biais de l'image ou de la sensation. On pourra ensuite choisir – et non pas simplement *accepter* – les formulations qui serreront au plus près la pensée, puis changer de point de vue et voir quelle impression elles pourraient produire sur d'autres personnes. Ce dernier effort mental élimine toutes les images rebattues ou incohérentes, toutes les expressions préfabriquées, les répétitions inutiles et, de manière générale, le flou et la poudre aux yeux. Mais il arrive souvent que l'on éprouve des doutes sur l'effet d'un terme ou d'une expression, et il faut pouvoir s'appuyer sur des règles quand l'instinct fait défaut. Je pense que les règles suivantes peuvent couvrir la plupart des cas :

1. N'utilisez jamais une métaphore, une comparaison ou toute autre figure de rhétorique que vous avez déjà lue à maintes reprises.
2. N'utilisez jamais un mot long si un autre, plus court, peut faire l'affaire.
3. S'il est possible de supprimer un mot, n'hésitez jamais à le faire.
4. N'utilisez jamais le mode passif si vous pouvez utiliser le mode actif.
5. N'utilisez jamais une expression étrangère, un terme scientifique ou spécialisé si vous pouvez leur trouver un équivalent dans la langue de tous les jours.
6. Enfreignez les règles ci-dessus plutôt que de commettre d'évidents barbarismes.

Ces règles peuvent sembler élémentaires, et elles le sont, mais elles exigent un profond changement d'attitude chez tous ceux qui ont pris l'habitude d'écrire dans le style aujourd'hui en vigueur. On peut respecter chacune d'entre elles et cependant écrire mal, mais du moins n'écrira-t-on rien dans le genre des cinq passages que j'ai cités au début de cet article.

Je n'ai pas considéré ici la langue dans son usage littéraire, mais seulement en tant qu'instrument permettant d'exprimer la pensée, et non de la dissimuler, encore moins de l'interdire. Stuart Chase et d'autres en sont presque arrivés à affirmer que tous les termes abstraits sont dénués de signification et en ont pris prétexte pour préconiser une sorte de quiétisme politique. Si vous ne savez pas ce qu'est le fascisme, comment pouvez-vous le combattre ? Sans pour autant gober de telles absurdités, il faut bien reconnaître que le chaos politique actuel n'est pas sans rapport avec la décadence de la langue, et qu'il est sans doute possible d'améliorer quelque peu la situation en commençant par le langage. En simplifiant votre langage, vous vous prémunirez contre les pires sottises de l'orthodoxie. Vous ne pourrez plus utiliser aucun des jargons de rigueur, si bien que lorsque vous formulerez une idée stupide, sa stupidité sera évidente pour tous, y compris pour vous-même. Le langage politique – et, avec quelques variantes, cela s'applique à tous les partis politiques, des conservateurs aux anarchistes – a pour fonction de rendre le mensonge crédible et le meurtre respectable, et de donner à ce qui n'est

que du vent une apparence de consistance. On ne peut changer tout cela en un instant, mais on peut au moins changer ses propres habitudes et même, de temps à autre, en s'en gaussant comme il convient, renvoyer à la poubelle où elle a sa place telle ou telle expression usée jusqu'à la corde et dénuée d'utilité, comme ces *botte de la dictature, talon d'Achille, creuset, pierre de touche, vision dantesque* et autres rebuts verbaux.

(1946)

*Politique contre littérature :
à propos des Voyages de Gulliver*

Dans *Les Voyages de Gulliver*, l'humanité est attaquée, ou critiquée, selon trois points de vue au moins, et le personnage de Gulliver lui-même y perd nécessairement de sa cohérence. Dans la première partie de l'oeuvre, Gulliver est le type même du voyageur du XVIII^e siècle, doté d'audace et de sens pratique, et dénué de tout romantisme ; ce caractère prosaïque est habilement suggéré au lecteur par les détails biographiques du début, par son âge (lorsque commencent ses aventures, c'est un homme d'une quarantaine d'années, père de deux enfants) et par l'inventaire des objets qu'il transporte dans ses poches, notamment ses lunettes, qui réapparaîtront à plusieurs reprises. Dans la deuxième partie, le personnage reste pour l'essentiel le même, mais tend parfois, quand le récit l'exige, à se transformer en un imbécile tout aussi capable de discourir sur sa « noble patrie, reine des armes et des arts, fléau de la France [47] », etc., que de faire la chronique scandaleuse de ce pays qu'il prétend aimer. Dans la troisième partie, il redevient à peu près ce qu'il était dans la première, même si, étant donné qu'il fréquente principalement des courtisans et des savants, on a le sentiment qu'il s'est élevé dans l'échelle sociale. Enfin, dans la quatrième partie, il conçoit une horreur de l'espèce humaine qui n'apparaît guère, sinon par intermittence, dans les livres précédents ; il devient une sorte d'anachorète sans religion qui n'aspire qu'à aller vivre en quelque lieu solitaire où il puisse méditer tout à loisir sur les vertus des Houyhnhnms. Cependant, ces incohérences sont imposées à Swift par la raison d'être principale de son personnage, qui est de produire un effet de contraste. Ainsi, il est nécessaire qu'il paraisse sensé dans la première partie et idiot, par moments en tout cas, dans la deuxième. Ces deux livres ont en effet, pour l'essentiel, le même objectif : ridiculiser l'être humain en l'imaginant comme une créature haute de six pouces. Dès que Gulliver ne sert plus de faire-valoir, il manifeste à nouveau ses traits de caractère originels, notamment dans son ingéniosité et son attention aux détails concrets. Il est dans une large mesure le même homme, et il s'exprime dans le même langage, qu'il s'empare des navires de guerre de Blefuscu, qu'il éventre un rat monstrueux ou qu'il prenne la mer dans son frêle esquif fait de peaux de Yahoos. En outre, dans les moments où il se montre le plus astucieux, on a inévitablement le sentiment que Gulliver n'est autre que Swift lui-même, et un épisode au moins semble être pour Swift l'occasion d'exprimer un grief personnel contre la société de son temps. On se souvient que, lorsque le palais de l'empereur de Lilliput prend feu, Gulliver éteint l'incendie en pissant dessus. Loin d'être félicité pour sa présence d'esprit, il s'aperçoit qu'en urinant dans l'enceinte du palais il a commis un crime de la plus haute gravité :

Quant à l'impératrice, on m'avertit sous le manteau qu'elle avait été écoeurée de ma conduite. Elle avait déménagé à l'autre bout du château et prévenu que si l'on réparait l'aile endommagée, ce ne serait pas pour elle. À ses confidentes, elle disait : « Je saurai me venger de lui, je vous le jure. »

Selon le professeur G.M. Trevelyan (*England under Queen Anne*), une des raisons pour lesquelles Swift n'accéda pas à de hautes charges fut que la reine avait été scandalisée par le *Conte du Tonneau*, brochure dont Swift estimait probablement qu'elle avait rendu un grand service à la Couronne britannique en étrillant les Dissidents, et plus encore les catholiques, sans s'en prendre à l'Église anglicane. Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que *Les Voyages de Gulliver* est un livre plein de rancoeur et de pessimisme, qui verse souvent, notamment au cours des première et troisième parties, dans un sectarisme politique des plus bornés. Mesquinerie et magnanimité, républicanisme et autoritarisme, amour de la raison et absence de curiosité, on y trouve tout cela à la fois. La haine du corps humain, à laquelle on associe tout particulièrement le nom de Swift, ne domine que dans la quatrième partie, mais cette nouvelle marotte n'est pourtant pas une surprise. On a le sentiment que c'est bien la même personne qui a pu vivre toutes ces aventures et passer par tous ces états d'esprit successifs, et le rapport entre les allégeances politiques de Swift et son profond désespoir est l'un des aspects les plus intéressants du livre.

Sur le plan politique, Swift était un de ces hommes que les insanités du parti progressiste de leur époque ont poussés vers une sorte de conservatisme pervers. La première partie des *Voyages de Gulliver*, qui se présente comme une satire de la grandeur humaine, peut être considérée, si l'on y regarde d'un peu plus près, comme une simple attaque contre l'Angleterre, le parti whig dominant et la guerre avec la France ; guerre dont le résultat – aussi contestables qu'aient pu être les motivations des Alliés – fut de sauver l'Europe de la tyrannie d'une seule et unique puissance réactionnaire. Swift n'était ni jacobite ni à proprement parler tory, et son objectif affiché quant à l'issue de la guerre était simplement la conclusion d'un traité de paix modéré, et non la défaite totale de l'Angleterre. Néanmoins, il y a dans son attitude un aspect « collabo » qui se manifeste à la fin de la première partie et interfère quelque peu avec l'allégorie. Quand Gulliver s'enfuit de Lilliput (l'Angleterre) pour gagner Blefuscu (la France), le postulat selon lequel un être humain haut de six pouces est en soi méprisable semble être oublié. Alors que les habitants de Lilliput ont fait preuve envers Gulliver d'une perfidie et d'une mesquinerie extrêmes, ceux de Blefuscu font preuve de générosité et de droiture, et cette partie de l'ouvrage s'achève en fait sur une note qui tranche avec le caractère parfaitement désabusé des chapitres précédents. Il est manifeste que l'animosité de Swift est, en tout premier lieu, dirigée contre l'Angleterre. Ce sont « les gens de votre race » (c'est-à-dire les compatriotes de Gulliver) que le roi de Brobdingnag considère comme « la plus odieuse petite vermine à qui la Nature ait jamais permis de ramper à la surface de la Terre », et le long passage final, qui dénonce la colonisation et la conquête de pays étrangers, vise de toute évidence l'Angleterre, même s'il est soigneusement affirmé qu'il n'en est rien. Les Hollandais, alliés de l'Angleterre et cible d'un des plus célèbres pamphlets de Swift, sont également l'objet, dans la troisième partie, d'attaques plus ou moins malveillantes. Dans le passage où Gulliver exprime sa satisfaction à l'idée que les différents pays qu'il a découverts ne pourront être colonisés par la Couronne

britannique, on a même l'impression que l'auteur livre à un moment son sentiment personnel :

Les Houyhnhnms, certes, ne me semblent pas si bien préparés à la guerre, une science à laquelle ils sont complètement étrangers ; je les crois, en particulier, mal défendus contre les projectiles. Pourtant, si j'étais ministre d'État, je ne prendrais jamais le risque de les attaquer. [...] Imaginez une charge menée par vingt mille d'entre eux, pénétrant au coeur d'une armée européenne, jetant le désordre dans ses rangs, renversant ses voitures, réduisant en bouillie le visage des hommes de guerre, sous le choc terrible des ruades lancées à pleins sabots.

Sachant que chez Swift chaque mot a son importance, la phrase « réduisant en bouillie le visage des hommes de guerre » révèle sans doute son secret désir de voir traiter de telle manière les invincibles armées du duc de Marlborough. On trouve ailleurs des détails analogues. Jusqu'au pays mentionné dans la troisième partie, où « la masse de la population se composait essentiellement d'indicateurs, de mouchards, d'informateurs, de délateurs, de plaignants, de témoins à charge et de jureurs à gages, sans compter le menu fretin de leurs comparses, le tout étant aux ordres, à la disposition et à la solde des ministres et de leur majorité », et dont le nom est *Langdon*, c'est-à-dire à une lettre près l'anagramme d'*England*. (Dans la mesure où les premières éditions du livre comportent des coquilles, on peut même penser que l'anagramme était censée être exacte.) La répulsion *physique* qu'inspire l'humanité à Swift est certainement très réelle, mais on a le sentiment que ses attaques contre la grandeur humaine, ses diatribes contre les grands seigneurs, les politiciens, les courtisans, etc., s'appliquent surtout à un pays donné et trouvent leur source dans son appartenance au parti vaincu. Il dénonce l'injustice et l'oppression, mais rien n'indique qu'il aime la démocratie. En dépit de ses dons infiniment supérieurs, son point de vue implicite est très semblable à celui des innombrables conservateurs bêtement intelligents de notre époque – des gens comme sir Alan Herbert, le professeur G.M. Young, lord Elton, le Tory Reform Committee, ou la longue lignée des apologistes catholiques qui remonte à H.W. Mallock : des gens qui se spécialisent dans les fines plaisanteries aux dépens de tout ce qui est « moderne » ou « progressiste » et dont les opinions sont souvent d'autant plus extrêmes qu'ils se savent incapables d'influer sur le cours réel des événements. Après tout, un pamphlet tel que *L'abolition du christianisme est-elle sans inconvénients ?* fait beaucoup penser à « Timothy Shy » exerçant sa raillerie contre le Brains Trust ou au père Ronald Knox dénonçant les erreurs de Bertrand Russell. Et la facilité avec laquelle ont été pardonnés – parfois même par des croyants convaincus – les blasphèmes du *Conte du Tonneau* montre assez combien les convictions religieuses pèsent peu face aux convictions politiques.

Cependant, ce n'est pas dans ses choix politiques qu'apparaît principalement la tendance réactionnaire de la pensée de Swift. C'est surtout dans son attitude à l'égard de la science et, plus généralement, de la curiosité intellectuelle. La célèbre Académie de Lagado décrite dans la troisième partie des *Voyages de Gulliver* est sans aucun doute une satire justifiée de la plupart des prétendus savants de l'époque de Swift. Il est significatif que ceux qui y travaillent soient définis comme des « planificateurs », c'est-à-dire des gens qui ne sont pas engagés dans une

recherche désintéressée mais sont simplement en quête de procédés techniques permettant d'économiser de la main-d'œuvre et de gagner de l'argent. Mais rien n'indique que Swift ait considéré la science « pure » comme une activité digne d'intérêt ; en fait, on peut constater à de nombreuses reprises au cours de l'ouvrage qu'il n'en est rien. Les savants d'une espèce plus sérieuse en ont déjà pris pour leur grade dans la deuxième partie, où les « grands savants » protégés par le roi de Brobdingnag s'efforcent d'expliquer la petite taille de Gulliver :

Après de longs débats, ils conclurent à l'unanimité que je n'étais rien qu'un *relplum scalcath* – mot à mot : *lusus naturae* –, définition qui concorde avec les doctrines actuellement à la mode en Europe, car ceux qui les professent, dédaignant de faire appel, pour éluder les difficultés, à la théorie ancienne des causes occultes, qui ne permettait guère aux disciples d'Aristote de dissimuler leur ignorance, ont inventé cette admirable solution passe-partout, pour le plus grand avancement du savoir humain.

Si ce passage était unique en son genre, on pourrait en conclure que Swift ne s'en prend qu'à la *fausse* science.

Cependant, en plusieurs endroits, il s'écarte de son propos pour proclamer l'inutilité de toute connaissance ou spéculation qui ne serait pas orientée vers un but pratique :

Le savoir de ce peuple [les Brobdingnagiens] est très insuffisant. Il ne consiste qu'en la morale, l'histoire, la poésie et les mathématiques. Mais la dernière nommée de ces sciences ne leur sert absolument qu'à des applications pratiques et utiles à la vie telles que les progrès de l'agriculture et de l'artisanat, ce qui fait que chez nous on l'aurait en bien piètre estime. Quant aux idées, aux entités, aux abstractions et aux transcendants, je n'ai jamais pu leur en faire entrer le concept dans la tête.

Les Houyhnhnms, ces êtres idéaux de Swift, vivent dans l'arriération, y compris du point de vue mécanique. Ils ignorent l'usage des métaux, n'ont jamais entendu parler de bateaux, ne pratiquent pas à proprement parler l'agriculture (on nous apprend que l'avoine dont ils vivent « poussait naturellement ») et n'ont apparemment pas inventé la roue [48]. Ils n'ont pas d'alphabet et ne manifestent guère de curiosité pour l'univers matériel. Ils ne croient pas à l'existence de pays habités en dehors du leur, et s'ils comprennent les mouvements du Soleil et de la Lune, ainsi que la nature des éclipses, « là s'arrête toute leur science astronomique ». Tout au contraire, les philosophes de l'île volante de Laputa sont si continuellement absorbés dans leurs spéculations mathématiques qu'il est nécessaire, avant de leur adresser la parole, de les frapper sur l'oreille avec une vessie pour attirer leur attention. Ils ont répertorié dix mille étoiles fixes, établi la période de rotation de quatre-vingt-treize comètes et découvert, avant les astronomes européens, que Mars possédait deux lunes – toutes informations que Swift considère manifestement comme grotesques, inutiles et dénuées d'intérêt. Comme on pouvait s'y attendre, il considère que la place du savant, si toutefois il en a une, est dans son laboratoire, et que la connaissance scientifique n'a rien à voir avec les problèmes politiques :

Mais ce qui [...], à vrai dire, me semblait inconcevable, c'était leur intérêt passionné pour les problèmes d'actualité et pour la politique. Ils voulaient tout savoir des affaires publiques et tranchaient les questions administratives, s'acharnant à défendre pied à pied les thèses de leur parti. J'ai d'ailleurs observé la même tendance chez les mathématiciens que j'ai connus en Europe, bien que je n'aie pu voir ce qu'avaient de commun la science du gouvernement et celle des nombres. Ces gens-là se figurent-ils peut-être que, de même qu'un grand cercle ne se divise pas en plus de degrés qu'un petit, de même on peut régenter et

administrer toute la Terre sans avoir besoin de plus de qualités que pour manoeuvrer et faire tourner une boule ?

N'y a-t-il pas quelque chose de familier dans la phrase : « bien que je n'aie pu voir ce qu'avaient de commun la science du gouvernement et celle des nombres » ? On croirait entendre les apologistes catholiques populaires faisant les étonnés lorsqu'un savant donne son avis sur des questions telles que l'existence de Dieu ou l'immortalité de l'âme. Le savant, nous dit-on, n'est expert que dans un domaine restreint : pourquoi ses opinions auraient-elles la moindre valeur dans tout autre domaine ? Ce qu'on veut dire en fait, c'est que la théologie est tout autant une science exacte que la chimie, par exemple, et que le prêtre est lui aussi un expert dont les conclusions sur certains sujets doivent être acceptées. Swift avance le même argument en faveur du politicien, mais il ne s'en tient pas là puisqu'il dénie au savant toute utilité dans son propre domaine – qu'il s'agisse de science « pure » ou de recherche *ad hoc*. Quand bien même n'aurait-il pas écrit la troisième partie des *Voyages de Gulliver*, le reste de l'ouvrage suffirait à établir qu'à l'instar de Tolstoï ou de Blake, il abhorre l'idée même d'étudier les processus de la nature. La « raison » qu'il admire tant chez les Houyhnhnms n'est pas principalement pour lui la capacité de dégager de l'observation des faits des conclusions logiques. Bien qu'il n'en donne nulle part de définition, il semble désigner par ce terme, dans la plupart des cas, soit le sens commun – c'est-à-dire l'acceptation de l'évidence et le mépris des arguties et des abstractions –, soit l'absence de passion et de superstition. Il tient généralement pour acquis que nous savons déjà tout ce que nous avons besoin de savoir, et que c'est seulement l'usage que nous faisons de ce savoir qui est erroné. Ainsi la médecine est une science inutile, car la maladie n'existerait pas si nous vivions de façon plus naturelle. Mais Swift n'est pas pour autant un adepte du retour à la nature ni un admirateur du « bon sauvage ». Il est favorable à la civilisation et à ses arts. Non seulement il reconnaît la valeur des bonnes manières, de l'art de la conversation, et même du savoir littéraire et historique, mais il conçoit également la nécessité d'étudier l'agriculture, la navigation et l'architecture, comme les avantages qu'il y aurait à les perfectionner. Même s'il ne le formule pas explicitement, son programme est une civilisation statique et dénuée de curiosité – le monde de son époque, en un peu plus décent et en un peu plus raisonnable, sans changement radical ni plongée dans l'inconnu. Bien plus que ne le laisserait supposer sa liberté à l'égard des idées reçues, il révère le passé, en particulier l'Antiquité classique, et considère que l'homme moderne a connu une dégénérescence rapide au cours des cent dernières années [49]. Dans l'île des sorciers, où les esprits des morts peuvent être évoqués à volonté,

je demandai que le Sénat de Rome apparût dans une grande salle et qu'un Parlement moderne vînt compléter le tableau en apparaissant dans la pièce contiguë. Le premier faisait penser à une assemblée de héros et de demi-dieux, l'autre à un ramassis de vauriens, de filous, de brigands et de matamores.

Bien que Swift ait voulu dans ce passage de la troisième partie mettre en cause la véracité de l'histoire écrite, son esprit critique lui fait soudain défaut dès qu'il évoque les Grecs et les Romains. Certes, il mentionne la corruption de la Rome

impériale, mais il éprouve une admiration presque irraisonnée pour certains personnages éminents de l'Antiquité :

Je ne pus voir Brutus sans éprouver un profond sentiment de vénération. Chacun de ses traits et de ses gestes révélait la vertu la plus consommée, l'intrépidité et la constance les plus grandes, le patriotisme le plus sincère, et un inépuisable amour de l'Humanité. [...] J'eus l'honneur de causer longuement avec Brutus. Il me révéla que son ancêtre Junius, Socrate, Épaminondas, Caton le Censeur, sir Thomas More et lui-même formaient un groupe d'inséparables, un « Sextumvirat » auquel tous les autres âges de l'Humanité n'avaient pu fournir un septième membre.

Il convient de remarquer, car cela est important, qu'un seul de ces six personnages est un chrétien. Si l'on ajoute au pessimisme de Swift sa vénération du passé, son manque de curiosité et son horreur du corps humain, on obtient une position très répandue chez les réactionnaires d'orientation religieuse – c'est-à-dire chez ceux qui défendent un ordre social injuste en prétendant que ce monde ne saurait être amélioré de manière substantielle et que seul importe l'« autre monde ». Pourtant Swift ne manifeste rien qui puisse ressembler à une croyance religieuse, du moins au sens habituel du terme. Il ne semble pas croire sérieusement à la vie après la mort, et sa conception de la vertu fait appel au républicanisme, à l'amour de la liberté, au courage, à la « bienveillance » (par quoi il faut entendre le civisme), à la « raison » et autres qualités païennes. C'est qu'il existe aussi chez Swift, il ne faut pas l'oublier, une tendance intellectuelle assez contraire à son scepticisme envers le progrès, comme à sa haine générale de l'humanité.

Pour commencer, il lui arrive de se montrer « constructif » et même « éclairé ». Dans les utopies littéraires, l'inconséquence occasionnelle est presque un signe de vitalité, et il arrive parfois à Swift de glisser un terme élogieux dans un passage qui aurait dû être purement satirique. Ainsi, il attribue la paternité de ses propres idées sur l'éducation des enfants aux Lilliputiens, dont les conceptions en la matière sont très proches de celles des Houyhnhnms. Les Lilliputiens possèdent également diverses institutions sociales et judiciaires que Swift eût aimé voir adoptées dans son propre pays (il existe ainsi des pensions de retraite, et l'on récompense ceux qui respectent la loi de même que l'on sanctionne ceux qui l'enfreignent). Au beau milieu de ce passage, Swift se rappelle son intention satirique et ajoute : « Précisons que je ne décris et vais décrire les institutions de Lilliput que dans l'état où elles étaient à l'origine et non dans celui de scandaleuse corruption où les firent tomber plus tard les vices inhérents à la nature humaine. » Mais Lilliput est censé représenter l'Angleterre, et la législation qu'il évoque n'a jamais eu son équivalent en Angleterre ; il est donc clair qu'il n'a pas résisté à la tentation d'émettre des suggestions constructives. Mais la contribution majeure de Swift à la pensée politique, au sens strict du terme, reste sa critique, notamment développée dans la troisième partie, de ce qu'on appellerait aujourd'hui le totalitarisme. Il anticipe avec une lucidité extraordinaire l'« État policier » hanté par les mouchards, avec ses perpétuelles chasses aux hérétiques et ses procès pour trahison, organisés à seule fin de neutraliser le mécontentement populaire en le transformant en hystérie guerrière. Et il faut garder à l'esprit que Swift extrapole

tout cela à partir de bien peu de chose, car les gouvernements de son époque étaient beaucoup trop faibles pour avoir pu lui servir de modèle. Il y a par exemple ce professeur à l'institut des sciences politiques qui « me remit un long article qu'il avait consacré à la découverte des complots et des conspirations contre le régime », et selon lequel on pouvait pénétrer les secrets des gens en examinant leurs excréments :

Les hommes ne sont en effet nulle part plus sérieux, pensifs, concentrés que sur leur chaise percée, ce que notre théoricien s'était prouvé à lui-même expérimentalement : il s'amusait, à titre d'essai, quand il était dans cette posture, à songer au meilleur moyen de tuer le Roi. Ses excréments prenaient alors une teinte verdâtre ; mais ils étaient très différents quand il songeait simplement à soulever le peuple ou à brûler la capitale.

On prétend que ce professeur et sa théorie avaient été inspirés à Swift par le fait que dans un récent procès d'État, on avait utilisé comme preuves des lettres découvertes dans un cabinet d'aisances – ce qui, de nos jours, ne serait pas de nature à susciter l'étonnement ni le dégoût.

Plus loin dans le même chapitre, on se croirait soudain transporté à l'époque des procès de Moscou :

[...] dans le royaume de *Tribnia*, appelé *Langdon* par ses habitants, [...] la masse de la population se composait essentiellement d'indicateurs, de mouchards, d'informateurs, de délateurs, de plaignants, de témoins à charge et de jureurs à gages [...]. Ils commencent à se mettre d'accord sur le nom des suspects qui vont être accusés de complots ; puis ils prennent bien soin de saisir toute leur correspondance ou autres papiers et de les mettre eux-mêmes en prison. Ces papiers sont remis aux mains de spécialistes des codes secrets, sachant découvrir le sens conventionnel des mots, des syllabes et des lettres. [...] Si ce procédé échoue, il leur en reste deux, qui sont plus efficaces et que les érudits appellent *acrostiche* et *anagramme*. Le premier permet d'attribuer un sens politique à l'initiale de chaque mot : par exemple, au *N* le sens de complot, au *B* celui de régiment de cavalerie, au *L* celui de flotte en mer. Le second procédé consiste à transposer les lettres de l'alphabet pour faire ressortir dans un texte suspect les intentions profondes d'un parti de l'opposition : par exemple, si je dis dans une lettre à un ami : « Notre frère Thomas souffre depuis quelque temps d'hémorroïdes », un habile spécialiste pourra découvrir qu'avec les lettres employées pour écrire cette phrase, on peut écrire les mots suivants : « Résistez – Un complot se prépare – Le Voyage [50] ». C'est ce qu'on appelle la méthode anagrammatique.

D'autres professeurs de la même école inventent des langages simplifiés, écrivent des livres à l'aide de machines, éduquent leurs élèves en inscrivant une leçon sur une gaufrette qu'ils leur donnent à avaler ou proposent d'abolir toute individualité en prélevant une partie de la cervelle d'un homme pour la greffer sur la tête d'un autre. Il y a quelque chose d'étrangement familier dans l'atmosphère de ces chapitres, car on y trouve, mêlée à beaucoup de bouffonnerie, l'intuition que l'un des buts du totalitarisme est non seulement de s'assurer que les gens pensent correctement mais surtout de les rendre *moins conscients*. De même, quand Swift parle du chef qu'ont la plupart des tribus de Yahoos et du « favori » qui, après avoir servi aux basses besognes, fait office de bouc émissaire, cela évoque inmanquablement la façon dont les choses se passent de nos jours. Mais faut-il en déduire que Swift était d'abord et avant tout un ennemi de la tyrannie et un champion de la pensée libre ? Non : ses idées, pour autant qu'on puisse les discerner, ne sont pas vraiment celles d'un libéral. Il est hors de doute qu'il hait les grands seigneurs, les rois, les évêques, les généraux, les dames à la mode, les ordres, les titres et les hochets en tout genre, mais il ne semble pas avoir une

meilleure opinion des gens ordinaires que de leurs dirigeants, ni être favorable à une plus grande égalité sociale, ni s'enthousiasmer pour les institutions représentatives. Les Houyhnhnms sont organisés en une sorte de système de castes à caractère racial, où les chevaux qui assument les tâches subalternes ne sont pas de la même couleur que leurs maîtres, avec lesquels tout croisement est exclu. Le système éducatif que Swift admire chez les Lilliputiens tient pour acquises les différenciations de classe héréditaires, et les enfants de la classe la plus pauvre ne vont pas à l'école, parce que « comme leur rôle se borne à cultiver la terre, l'État n'a aucun intérêt à en faire des gens instruits ». Il ne semble pas non plus avoir été un farouche partisan de la liberté de parole et de presse, en dépit de la tolérance dont bénéficièrent ses propres écrits. Le roi de Brobdingnag est stupéfait de la multiplicité des sectes religieuses et politiques en Angleterre, et considère que ceux « dont les idées nuisent au bien public » (dans le contexte, il semble qu'il s'agisse simplement des opinions hérétiques) ne devraient certes pas être contraints d'en changer, mais qu'il faudrait leur imposer de les dissimuler : « Car si la première exigence est, pour tous les régimes, un acte de tyrannie, l'absence de la deuxième n'est qu'un signe de faiblesse. » Les idées personnelles de Swift à ce sujet transparaissent également, quoique plus discrètement, dans sa description de la façon dont Gulliver quitte le pays des Houyhnhnms. Swift était, au moins par intermittence, une sorte d'anarchiste, et la quatrième partie des *Voyages de Gulliver* offre le tableau d'une société anarchiste, qui n'est pas régie par la loi au sens habituel du terme, mais par les préceptes de la « Raison », que tous font librement leurs. L'Assemblée générale des Houyhnhnms « exhorte » le maître de Gulliver à se débarrasser de lui, et ses voisins exercent des pressions pour qu'il se conforme à cet avis. Deux raisons sont invoquées. La première est que la présence de ce Yahoo peu commun pourrait semer la perturbation dans le reste de la tribu, et la seconde qu'une relation amicale entre un Houyhnhnm et un Yahoo n'est « conforme ni à la Raison ni à la Nature, et [n'a] pas de précédent chez eux ». Le maître de Gulliver éprouve quelques réticences à obéir, mais on ne peut passer outre à une telle « exhortation » (on nous apprend qu'un Houyhnhnm n'est jamais *contraint* de faire quoi que ce soit : il y est simplement « exhorté » ou « incité »). Cela illustre parfaitement la tendance totalitaire sous-jacente à la vision anarchiste ou pacifiste de la société. Dans une société où il n'y a pas de loi, et en théorie pas de contrainte, c'est l'opinion publique qui dicte les comportements. Mais la tendance au conformisme des animaux grégaires est si forte qu'elle rend l'opinion publique beaucoup moins tolérante que n'importe quel code légal. Lorsque les êtres humains sont gouvernés par des interdits, l'individu conserve une certaine marge d'excentricité : lorsqu'ils sont censés être gouvernés par l'« amour » ou la « raison », il est continuellement soumis à des pressions visant à le faire agir et penser exactement comme tous les autres. Les Houyhnhnms, nous dit l'auteur, sont unanimes sur presque tous les sujets. La seule question dont ils aient jamais *débatu* est celle de l'attitude à adopter envers les Yahoos. À cette exception près, il n'y a pas de place parmi eux pour les désaccords, car la vérité est toujours évidente par elle-même, à moins qu'elle ne

soit impossible à découvrir et dépourvue d'importance. Ils n'ont apparemment aucun terme pour désigner l'« opinion » dans leur langue, et il n'y a pas, dans leurs conversations, de « divergence de jugement ». En fait, ils ont atteint le stade supérieur de l'organisation totalitaire, celui où le conformisme est devenu si général qu'une police est inutile. Swift approuvait ce type de société, car il ne comptait parmi ses nombreux dons ni la curiosité ni la bienveillance. Les désaccords ne pouvaient relever pour lui que de la simple perversité. « La raison n'est pas chez [les Houyhnhnms] matière à controverse, comme chez nous, où les hommes peuvent défendre de façon plausible les deux côtés d'une thèse : elle s'impose immédiatement, et fait naître la conviction, comme elle devrait le faire toujours, si elle n'était pas troublée, obscurcie, ou effacée par la passion et l'intérêt. » En d'autres termes, nous savons déjà tout, et nous n'avons donc aucune raison de tolérer les opinions dissidentes. La société totalitaire des Houyhnhnms, dans laquelle il ne peut y avoir ni liberté ni évolution, en découle naturellement.

On peut légitimement voir en Swift un révolté et un iconoclaste, mais on ne saurait pour autant le considérer comme « de gauche », si ce n'est sur certaines questions secondaires, telles que son insistance à revendiquer pour les femmes la même éducation que pour les hommes. C'est un anarchiste tory, qui méprise l'autorité sans croire à la liberté, et qui défend une conception aristocratique tout en voyant bien que l'aristocratie de son époque est dégénérée et méprisable. Quand Swift se lance dans une de ses diatribes caractéristiques contre les riches et les puissants, on doit probablement, comme je l'ai dit précédemment, tenir compte du fait qu'il avait appartenu lui-même au parti vaincu et avait été frustré dans ses ambitions personnelles. Pour des raisons évidentes, ceux qui sont exclus du pouvoir se montrent toujours plus radicaux que ceux qui le détiennent [51]. Mais le trait le plus marquant chez Swift, c'est qu'il est absolument incapable de concevoir que la vie – la vie ordinaire sur la terre réelle, et non une version rationalisée et aseptisée de cette vie – puisse être digne d'être vécue. Certes, aucun individu sincère ne prétend que le bonheur soit *aujourd'hui* la condition de vie normale des êtres humains adultes ; mais peut-être *pourrait-il* le devenir, et c'est sur cette question que porte toute controverse politique sérieuse. Swift a beaucoup en commun – plus, me semble-t-il, qu'on ne l'a relevé – avec Tolstoï, qui lui non plus ne croyait pas le bonheur possible. Chez l'un comme chez l'autre, on trouve derrière l'anarchisme apparent une mentalité autoritaire ; tous deux manifestent la même hostilité à la science, la même intolérance à l'égard des opposants, la même incapacité à percevoir l'importance de toute question qui ne les concerne pas personnellement, et enfin une sorte d'horreur de la réalité des processus vitaux, même si Tolstoï en est arrivé à la ressentir plus tardivement et par un chemin différent. La misère sexuelle n'était pas de même nature chez les deux hommes, mais ils avaient en commun une répugnance sincère mêlée à une fascination morbide. Tolstoï était un débauché repentant qui finit par prêcher la chasteté absolue, tout en continuant de pratiquer le contraire jusqu'à un âge très avancé. Swift était probablement impuissant, et il avait une horreur exagérée de l'excrément humain : il y pensait sans cesse, ce qui apparaît dans toute son oeuvre.

De tels individus ne sont guère portés à jouir, ne serait-ce que de la part infime de bonheur qui échoit à la plupart des hommes, ni, pour des motifs évidents, à admettre que la vie sur terre puisse être quelque peu adoucie. Leur absence de curiosité, et donc leur intolérance, a les mêmes racines.

Le dégoût, la rancoeur et le pessimisme de Swift appelleraient normalement en contrepoint un « autre monde » dont celui-ci serait le prélude. Dès lors qu'il ne semble pas croire sérieusement à quoi que ce soit de ce genre, il lui faut construire un paradis supposé exister quelque part sur terre, mais qui diffère totalement de tout ce que nous connaissons et dont soit éliminé tout ce qu'il réproouve – mensonge, folie, changement, enthousiasme, plaisir, amour et saleté. L'être idéal de son choix est le cheval, animal dont l'excrément n'est pas repoussant. Les Houyhnhnms sont des êtres ennuyeux : cela est si généralement admis que la question ne mérite pas qu'on s'y attarde. Le génie de Swift peut les rendre crédibles, mais seul un très petit nombre de lecteurs ont pu éprouver à leur égard autre chose que de l'aversion. Et il ne s'agit pas là de vanité blessée, parce que des animaux seraient préférés à des hommes ; car les Houyhnhnms ressemblent bien plus aux humains que les Yahoos, et l'horreur que ces derniers inspirent à Gulliver, jointe au fait qu'il reconnaît leur appartenance à la même espèce que lui, constitue une absurdité logique. Cette horreur l'étreint dès la toute première fois qu'il les aperçoit. « [...] je n'ai jamais vu au cours de mes voyages, dit-il, d'animaux plus répugnants, plus capables de m'inspirer une antipathie instinctive. » Mais par rapport à quoi les Yahoos sont-ils répugnants ? Certainement pas par rapport aux Houyhnhnms, puisqu'à ce moment-là Gulliver n'en a pas encore vu. Ce ne peut donc être que par rapport à lui-même, c'est-à-dire à un être humain. Cependant, nous apprenons ensuite que les Yahoos sont des êtres humains, et la société humaine devient insupportable à Gulliver parce que tous les hommes sont des Yahoos. Dans ce cas, pourquoi n'a-t-il pas conçu plus tôt un tel dégoût de l'humanité ? En fait, il nous faudrait admettre que les Yahoos sont extrêmement différents des hommes, et qu'ils leur sont pourtant identiques. Dans sa fureur, Swift s'est trahi, et il crie à ses semblables : « Vous êtes plus dégoûtants que vous ne l'êtes ! » Cependant, il n'est guère possible d'éprouver de la sympathie pour les Yahoos, et ce n'est pas parce qu'ils les oppriment que les Houyhnhnms sont déplaisants. Ils sont déplaisants parce que la « Raison » par laquelle ils sont régis est en réalité un désir de mort. Ils sont exempts d'amour, d'amitié, de curiosité, de peur, de tristesse, comme de colère et de haine – exception faite de leurs sentiments à l'égard des Yahoos, qui occupent à peu près, dans leur communauté, la place des juifs dans l'Allemagne nazie. « Ils n'ont pas de tendresse pour leurs poulains ou leurs pouliches, mais le soin qu'ils mettent à bien les éduquer procède exclusivement des exigences de leur *raison*. » S'ils débordent d'« affection » et de « charité », c'est « non pas seulement pour quelques individus, mais pour leur race tout entière ». Ils goûtent également la conversation, mais celles qu'ils ont ne laissent aucune place aux divergences d'opinion, et « rien ne passait sinon ce qui était utile, exprimé dans les termes les plus concis et les plus significatifs ». Ils pratiquent un strict contrôle des naissances : chaque couple engendre deux

enfants, après quoi il s'abstient de tout rapport sexuel. Leurs aînés arrangent leurs mariages selon des principes eugéniques, et ils n'ont aucun mot dans leur langage pour désigner l'« amour » au sens sexuel. Lorsque l'un d'entre eux vient à mourir, ils continuent de vivre exactement comme avant, sans éprouver aucun chagrin. On voit que leur but est d'être aussi semblables à des cadavres qu'il est possible sans perdre la vie au sens biologique. À vrai dire, quelques-uns de leurs traits caractéristiques ne paraissent pas strictement « raisonnables », selon leur propre acception de ce terme. Ainsi, ils attribuent une grande valeur non seulement au courage physique, mais aussi à l'athlétisme, et ils sont très attachés à la poésie. Mais ces exceptions sont peut-être moins arbitraires qu'il n'y paraît. Il est probable que Swift souligne la force physique des Houyhnhnms pour signifier clairement qu'ils ne pourront jamais être assujettis par la race haïe des humains. Quant à l'amour de la poésie, il figure peut-être parmi leurs qualités parce que la poésie était pour Swift l'antithèse de la science, activité vaine entre toutes. Dans la troisième partie, il mentionne « l'imagination, la fantaisie et l'invention » comme des facultés désirables qui font totalement défaut aux mathématiciens laputiens (en dépit de leur amour de la musique). N'oublions pas que, si Swift était un admirable poète satirique, le genre poétique qu'il plaçait au premier rang était sans doute la poésie didactique. En poésie, dit-il à propos des Houyhnhnms,

il faut bien reconnaître qu'ils dépassent tous les mortels. La justesse de leurs comparaisons, la précision et l'exactitude de leurs descriptions sont, à la lettre, inimitables. Tout cela se retrouve dans leurs poèmes qui célèbrent d'habitude en style sublime l'Amitié et la Fraternité, ou bien chantent les louanges des vainqueurs aux courses et des champions de gymnastique

Hélas ! malgré tout son génie, Swift a été bien incapable de nous donner un exemple qui nous permette d'apprécier la poésie des Houyhnhnms. On peut cependant la supposer d'une grande froideur (sans doute en décasyllabes) et peu portée à s'écarter des principes de la « Raison ».

Il est notoirement difficile de dépeindre le bonheur, et les descriptions d'une société juste et ordonnée sont rarement attirantes ou convaincantes. Cependant, la plupart des créateurs d'utopies « positives » ont pour ambition de montrer la vie telle qu'elle pourrait être si elle était vécue plus pleinement. Swift, lui, prône tout simplement le refus de la vie, et le justifie en affirmant que la « Raison » consiste à refréner ses instincts. Ces créatures sans histoire que sont les Houyhnhnms continuent, génération après génération, à vivre sagement, en maintenant leur population exactement au même niveau, en évitant toute passion, en ne souffrant d'aucune maladie, en accueillant la mort avec indifférence, en élevant leurs enfants selon les mêmes principes – et tout cela à quelle fin ? À seule fin de se maintenir indéfiniment dans le même état. Rien ne leur est plus étranger que l'idée que la vie ici et maintenant est digne d'être vécue, ni qu'on pourrait la rendre digne d'être vécue. Le monde lugubre des Houyhnhnms était ce que Swift pouvait imaginer de mieux comme utopie, lui qui ne croyait pas à un « autre monde » et ne pouvait tirer aucun plaisir de certaines activités normales. En réalité, ce monde n'est pas censé être en lui-même désirable mais sert plutôt à justifier une nouvelle attaque contre l'humanité, visant encore une fois à humilier

l'homme en lui rappelant qu'il est faible et ridicule, et surtout qu'il pue. Le moteur de tout cela est probablement une sorte de jalousie, la jalousie du fantôme envers le vivant, de l'homme qui sait qu'il ne peut pas être heureux et qui envie les autres de pouvoir l'être, craint-il, un peu plus que lui. L'expression politique d'un tel état d'esprit ne peut être que réactionnaire ou nihiliste, car celui qui le partage souhaitera empêcher la société de connaître toute évolution propre à démentir son pessimisme. On peut parvenir à cette fin soit en faisant tout sauter, soit en s'opposant au changement social. En fait, Swift finit par tout faire sauter de la seule manière possible avant l'invention de la bombe atomique – c'est-à-dire en devenant fou –, mais, comme j'ai tenté de le montrer, son programme politique était dans l'ensemble un programme réactionnaire.

De ce que je viens de dire, on pourrait tirer la conclusion que je suis *contre* Swift et que mon propos est de le réfuter, voire de le dénigrer. D'un point de vue politique et moral, je combats ses idées, pour autant que je les comprends. Cependant, c'est curieusement l'un des écrivains que j'admire avec le moins de réserves, et *Les Voyages de Gulliver*, en particulier, est un livre dont il me semble que je ne me lasserai jamais. Je l'ai lu pour la première fois alors que j'avais huit ans – huit ans moins un jour, pour être précis, car j'ai dérobé et lu en cachette l'exemplaire qui devait m'être offert le lendemain pour mon huitième anniversaire –, et je l'ai relu au moins une demi-douzaine de fois depuis lors. Il exerce une fascination qui semble inépuisable. Si je devais dresser une liste de six livres à sauver de la destruction, j'y ferais certainement figurer *Les Voyages de Gulliver*. Le problème est donc : quel rapport y a-t-il entre l'approbation des opinions d'un écrivain et le plaisir que procure son oeuvre ?

Si l'on est capable de détachement intellectuel, on peut apprécier les mérites d'un écrivain avec lequel on est en profond désaccord, mais cela est tout autre chose que d'éprouver du plaisir. Si l'on admet qu'il y a en art une distinction entre le bon et le mauvais, il faut bien que cette qualité bonne ou mauvaise réside dans l'oeuvre d'art elle-même, non pas indépendamment de l'observateur, bien sûr, mais de son état d'esprit du moment. En un certain sens, il n'est donc pas vrai qu'un poème puisse être bon un jour et mauvais le lendemain. Mais si l'on juge ce poème selon l'effet qu'il produit, cela peut certainement être vrai, car l'effet produit ou le plaisir éprouvé sont des réactions subjectives qui ne se commandent pas. Pendant l'essentiel de sa vie diurne, un individu, fût-il le plus cultivé du monde, n'éprouve aucune sorte de sentiment esthétique, et la capacité d'éprouver des sentiments esthétiques est des plus facile à détruire. Lorsque vous avez peur, que vous avez faim, que vous souffrez d'une rage de dents ou du mal de mer, *Le Roi Lear* ne vaut pas mieux pour vous que *Peter Pan*. Il se peut que vous sachiez, d'un point de vue intellectuel, qu'il lui est supérieur, mais c'est uniquement parce que vous vous en souvenez. Vous ne sentirez pas le mérite du *Roi Lear* avant d'être rétabli. Et le jugement esthétique peut être perturbé de manière tout aussi désastreuse – ou plus désastreuse encore, car de façon moins aisément identifiable – par un désaccord politique ou moral. Si un livre vous irrite, vous

heurte ou vous alarme, vous n'y trouverez aucun plaisir, quels qu'en soient les mérites. S'il vous semble réellement pernicieux, susceptible d'exercer une quelconque influence dangereuse, vous serez probablement porté à élaborer une théorie esthétique lui déniait tout mérite. La critique littéraire actuelle consiste dans une large mesure en ce type de va-et-vient frauduleux entre deux systèmes de valeurs. Et cependant le phénomène opposé peut également se produire : le plaisir peut l'emporter sur la désapprobation, même si l'on reste parfaitement conscient de son désaccord avec ce qui le procure. Le meilleur exemple en est Swift, dont la vision du monde est particulièrement inacceptable, mais qui n'en est pas moins un écrivain extrêmement populaire. Comment se fait-il qu'il nous importe peu d'être traités de Yahoos, alors que nous sommes fermement convaincus de *ne pas être* des Yahoos ?

On ne peut se contenter de répondre, comme on le fait habituellement, que Swift était certes dans l'erreur, qu'il était en fait atteint de démence, mais que c'était « un bon écrivain ». Il est exact que la qualité littéraire d'un livre peut, dans une certaine mesure, être distinguée de son thème. Certaines personnes sont naturellement douées pour faire le meilleur usage des mots, comme d'autres ont des aptitudes naturelles pour les activités sportives. Il s'agit, pour l'essentiel, d'une question de rythme et de connaissance instinctive du relief qu'il convient de donner à certains passages. Pour en avoir un exemple, il suffit de se reporter au passage que j'ai cité précédemment, et qui commence par « [...] dans le royaume de *Tribnia*, appelé *Langdon* par ses habitants [...] ». Il tire une bonne partie de sa force de la phrase finale : « C'est ce qu'on appelle la méthode anagrammatique. » Cette phrase n'est pas à proprement parler nécessaire, puisque nous venons de lire le déchiffrement de l'anagramme, mais cette répétition faussement solennelle, qui donne l'impression d'entendre Swift lui-même proférer ces mots, fait percevoir l'imbécillité des activités décrites, à la manière du dernier coup de marteau sur un clou. Pourtant, malgré toute la force et la simplicité de la prose de Swift, et tout cet effort d'imagination qui est parvenu à rendre plus crédibles que la plupart des livres d'histoire non pas un seul, mais toute une série de mondes impossibles, nous ne pourrions prendre plaisir à le lire si sa vision du monde était réellement blessante ou choquante. Des millions de lecteurs, dans un grand nombre de pays, ont dû aimer *Les Voyages de Gulliver* tout en percevant plus ou moins ce qu'il y avait là d'hostile à l'humanité ; et même l'enfant qui accepte la première et la deuxième partie comme une pure fable éprouve un sentiment d'absurdité en pensant à des êtres humains de six pouces de haut. L'explication réside sans doute dans le fait que la vision du monde de Swift est ressentie comme *n'étant pas* entièrement fausse, ou, pour être plus exact, comme *n'étant pas toujours* fausse. Swift est un écrivain malade. Il vit dans un état de dépression permanent qui n'est qu'intermittent chez la plupart des gens, un peu comme quelqu'un qui aurait l'énergie d'écrire des livres tout en souffrant d'une jaunisse ou des séquelles d'une grippe. Nous connaissons tous cet état, et quelque chose en nous fait écho à son expression. Prenez, par exemple, une des oeuvres les plus caractéristiques de Swift, « Le Cabinet de toilette d'une dame », ou encore un autre poème

d'inspiration proche, « Sur le coucher d'une jolie jeune nymphe ». Quel est le point de vue le plus véridique ? Celui qui s'exprime dans ces poèmes, ou celui que suggère la phrase de Blake, « The naked female human form divine [52] » ? Sans doute Blake est-il plus proche de la vérité, et pourtant, qui ne ressentirait une sorte de plaisir à voir pour une fois briser ce mythe de la délicatesse féminine ? Swift peint du monde un tableau mensonger en refusant de voir dans la vie humaine autre chose que la saleté, la sottise et la méchanceté, mais cet aspect, pour partiel qu'il soit, existe bel et bien, et nous le connaissons tous, même si nous refusons d'en faire mention. Notre esprit est le plus souvent habité – c'est moins le cas chez tout être normal – par la conviction que l'homme est un animal plein de noblesse et que la vie vaut la peine d'être vécue ; mais il y a aussi une sorte de moi intime qui reste atterré, au moins par intermittence, devant l'horreur de l'existence. Le plaisir et le dégoût s'entremêlent de la façon la plus étrange. Le corps humain est beau ; il est également repoussant et ridicule, ce que l'on peut vérifier au bord de n'importe quelle piscine. Les organes sexuels sont des objets de désir, mais aussi de répugnance, à tel point que dans la plupart des langues, sinon dans toutes, les mots qui les désignent sont utilisés comme insultes. La viande est délicieuse, mais une boucherie vous donne la nausée : et d'ailleurs toute notre nourriture provient en fin de compte des excréments et des cadavres, deux choses qui, entre toutes, sont pour nous objet d'horreur. L'enfant qui n'est plus un bébé, mais qui contemple encore le monde d'un regard neuf, est en proie à l'horreur aussi souvent qu'à l'émerveillement – l'horreur de la morve et du crachat, des excréments de chien sur le trottoir, du crapaud agonisant plein de vers, de l'odeur de sueur des adultes, de la laideur des vieillards, avec leurs crânes chauves et leurs gros nez. En fait, dans ses ressassements interminables sur la maladie, la saleté et la difformité, Swift n'invente rien : il se contente d'occulter tout le reste. De même, le comportement humain, notamment en politique, est conforme à la description qu'il en donne, mais il présente aussi d'autres traits plus importants qu'il refuse de considérer. D'après tout ce qu'il nous est donné de voir, l'horreur et la douleur font nécessairement partie de la perpétuation de la vie sur cette planète, et les pessimistes comme Swift ont donc toute latitude pour déclarer : « Si l'horreur et la douleur doivent toujours être notre lot, comment la vie pourrait-elle être sensiblement améliorée ? » En fait, sa conception est celle des chrétiens, sans la promesse d'un « autre monde » – qui, au demeurant, a sans doute moins d'emprise sur les esprits des croyants que la conviction selon laquelle la vie est une vallée de larmes et la mort un repos. Je suis convaincu de la fausseté de cette conception et des effets désastreux qu'elle peut avoir sur le comportement ; mais quelque chose en nous s'y accorde, comme aux phrases lugubres des offices funèbres et à l'odeur douceâtre des cadavres dans une église de campagne.

On entend souvent dire, du moins par ceux qui accordent quelque importance au propos d'un livre, que celui-ci ne peut être « bon » s'il exprime une conception manifestement erronée de la vie. On nous affirme ainsi qu'à notre époque tout livre possédant un véritable mérite littéraire sera nécessairement de tendance plus ou moins « progressiste ». Cette affirmation ignore le fait qu'une telle lutte entre

forces de progrès et forces de réaction a fait rage tout au long de l'histoire, et que les meilleurs livres de chaque époque ont toujours été écrits pour défendre des points de vue très divers, dont certains étaient manifestement plus erronés que d'autres. Dans la mesure où un écrivain est un propagandiste, tout ce qu'on peut exiger de lui est qu'il croie sincèrement aux idées qu'il exprime, et que celles-ci ne soient pas d'une imbécillité flagrante. Aujourd'hui, par exemple, on peut imaginer un bon livre écrit par un catholique, un communiste, un fasciste, un pacifiste ou un anarchiste, peut-être même par un libéral à l'ancienne mode ou un conservateur ordinaire ; on ne peut imaginer qu'il soit écrit par un spirite, un partisan de Buchman [53] ou un membre du Ku Klux Klan. Les opinions soutenues par un écrivain doivent être compatibles avec la santé mentale, au sens médical du terme, et avec la capacité de mener une réflexion suivie ; on attend en outre de lui qu'il fasse preuve de ce qu'on appelle talent, et qui n'est sans doute rien d'autre que la conviction. Swift manquait certes de la sagesse la plus commune, mais il possédait en revanche une puissance visionnaire d'une redoutable intensité, qui lui faisait déceler une vérité cachée, pour ensuite l'outrer et la déformer. La pérennité des *Voyages de Gulliver* démontre que si une conviction suffisante l'anime, une vision du monde qui n'échappe que de justesse au diagnostic de pathologie mentale peut donner naissance à une grande oeuvre d'art.

(1946)

Comment meurent les pauvres

En 1929, j'ai passé plusieurs semaines à l'hôpital X, dans le quinzième *arrondissement* [54] de Paris. Au service des admissions, les employés me firent subir l'interrogatoire habituel, et je dus passer une vingtaine de minutes à répondre à leurs questions avant d'être hospitalisé. Si vous avez jamais eu à remplir des formulaires dans un pays latin, vous saurez à quel genre de questions je fais allusion. Depuis quelques jours, j'essayais en vain de convertir les degrés Réaumur en degrés Fahrenheit, mais je sais que ma température se situait autour de 103 [55], et, à la fin de l'interrogatoire, je tenais à peine sur mes jambes. Derrière moi, un petit groupe de malades résignés, chargés de balluchons faits de fichus de couleur, attendaient d'être interrogés à leur tour.

Après l'interrogatoire vint le bain – c'était, semble-t-il, la routine, une obligation pour tous les nouveaux arrivants, exactement comme en prison ou au *workhouse*. On me prit mes vêtements, et après être resté quelques minutes à frissonner, assis dans dix centimètres d'eau tiède, je reçus une chemise de nuit en toile de lin et une courte robe de chambre en flanelle bleue – pas de pantoufles, car, me dit-on, elles étaient toutes trop petites pour moi –, puis on me fit sortir du bâtiment. Cela se passait par une nuit de février, et je souffrais d'une pneumonie. La salle où nous allions était distante de deux cents mètres, et manifestement il fallait traverser la cour de l'hôpital pour s'y rendre. Quelqu'un me précéda avec une lanterne d'un pas trébuchant. Le sol était gelé sous le gravier de l'allée, et le vent faisait claquer la chemise de nuit sur mes mollets nus. Quand nous entrâmes dans la salle, j'éprouvai un étrange sentiment de familiarité, dont je ne parvins à déterminer l'origine que plus tard dans la nuit. C'était une pièce assez longue, basse et mal éclairée, bruisante de murmures, avec trois rangées de lits étonnamment proches les uns des autres. Il y régnait une odeur nauséabonde, fécale et douceâtre à la fois. Lorsque je me couchai, je vis sur un lit, situé presque en face du mien, un petit homme blond-roux aux épaules voûtées, assis à demi nu, sur lequel un médecin et un étudiant pratiquaient une étrange opération. Le médecin commença par sortir de sa trousse noire une douzaine de petits verres semblables à des verres à liqueur, puis, après que l'étudiant eut fait flamber une allumette à l'intérieur de chacun des verres pour y faire le vide, il les appliqua sur le dos et la poitrine de l'homme, où se formèrent par aspiration d'énormes cloques jaunes. Ce fut seulement au bout de quelques minutes que je compris ce qu'ils lui faisaient. Ils lui posaient des ventouses, traitement dont on peut lire la description dans les vieux manuels de médecine, mais dont j'étais jusqu'alors persuadé qu'il était réservé aux chevaux.

L'air froid du dehors avait sans doute fait baisser ma température, et je contemplai ce traitement barbare avec détachement, et même avec un certain amusement. Mais à peine eurent-ils terminé que le médecin et l'étudiant

s'approchèrent de mon lit, me firent asseoir et, sans prononcer une parole, commencèrent à me poser les mêmes ventouses sans les avoir le moins du monde stérilisées. Les quelques protestations que je tentai faiblement d'émettre ne provoquèrent pas plus de réactions que si j'avais été un animal. Je fus très frappé par la manière impersonnelle dont les deux hommes me traitèrent d'emblée. Je ne m'étais jamais auparavant retrouvé dans une salle commune d'hôpital, et c'était la première fois que j'avais affaire à de tels médecins, qui vous soignent sans vous dire un mot ni même vous prêter la moindre attention en tant qu'être humain. Ils ne me posèrent que six ventouses, mais ils scarifièrent ensuite les cloques et renouvelèrent l'opération. Chaque ventouse me tira alors une cuillerée à dessert d'un sang noirâtre. Quand je m'étendis à nouveau, humilié, dégoûté et effrayé par ce que j'avais subi, je crus bien être enfin débarrassé d'eux. Mais j'étais loin du compte.

Il me restait à subir un autre traitement, manifestement tout aussi obligatoire que le bain chaud : le cataplasme à la moutarde. Deux infirmières à l'allure de souillons l'avaient déjà préparé, et elles me l'appliquèrent sur la poitrine en serrant le bandage comme si c'était une camisole de force, tandis que quelques hommes qui déambulaient dans la salle en chemise et pantalon commençaient à se rassembler autour de mon lit avec des sourires de vague sympathie. J'appris plus tard que le spectacle d'un malade à qui l'on applique un cataplasme à la moutarde était l'un des divertissements favoris de la salle. Le traitement dure normalement un quart d'heure, et il est certainement assez drôle pour qui n'en est pas la victime. Pendant les cinq premières minutes, la douleur est intense, mais on croit pouvoir la supporter. Les cinq minutes suivantes, on cesse de le croire, mais le cataplasme est attaché dans votre dos, et vous ne pouvez rien faire. C'est le moment le plus apprécié des spectateurs. Lors des cinq dernières minutes, j'ai remarqué l'apparition d'une sorte d'engourdissement. Après avoir retiré le cataplasme, on me glissa sous la tête une vessie pleine de glace, et on me laissa tranquille. Je ne pus dormir, et ce fut, autant que je m'en souviens, la seule nuit de ma vie – je veux dire la seule nuit passée au lit – où je ne fermai pas l'oeil, ne serait-ce qu'une seule minute.

Au cours de cette première heure passée à l'hôpital X, j'avais reçu toutes sortes de soins contradictoires, mais en dépit de ce que cela pouvait laisser penser, on y recevait habituellement fort peu de soins, bons ou mauvais, si l'on ne souffrait pas d'un mal présentant quelque particularité intéressante. À cinq heures du matin, les infirmières faisaient leur tournée, réveillaient les malades et prenaient leur température, mais elles ne les lavaient pas. Les plus valides se lavaient eux-mêmes, les autres devaient compter sur la bienveillance d'un malade capable de se déplacer. De même, c'était le plus souvent des malades qui faisaient circuler les « pistolets » et le sinistre bassin hygiénique, *la casserole* [56]. À huit heures arrivait le petit déjeuner, *la soupe* [57], comme on l'appelait à la façon des soldats. C'était en effet de la soupe, une maigre soupe de légumes dans laquelle flottaient des morceaux de pain gluants. Plus tard dans la journée, le médecin, un homme

de haute taille, solennel, arborant une barbe noire, faisait sa tournée, suivi d'un *interne* [58] et d'un groupe d'étudiants. Mais comme nous étions environ soixante dans la salle et qu'il avait manifestement d'autres salles à visiter, nombreux étaient les lits devant lesquels il passait jour après jour sans s'arrêter, quelles que fussent les supplications qui s'en élevaient parfois. On suscitait en revanche un vif intérêt, une sorte d'attention, si l'on souffrait d'une maladie avec laquelle les étudiants souhaitaient se familiariser. J'offrais quant à moi un exemple particulièrement réussi de râle bronchique, et il y avait souvent jusqu'à une douzaine d'étudiants qui faisaient la queue pour m'ausculter. Le plus surprenant, c'était ce mélange d'intense intérêt pour l'apprentissage de leur métier et de totale indifférence pour leurs patients en tant qu'êtres humains. Lorsqu'un jeune étudiant s'avançait pour vous palper à son tour, il n'était pas rare, aussi étrange que cela puisse paraître, qu'il tremblât réellement d'excitation, comme un petit garçon qui peut enfin manipuler un mécanisme coûteux. Des oreilles – de jeunes gens, de jeunes filles, de Noirs – venaient se coller l'une après l'autre à votre dos, des doigts se succédaient pour le frapper avec une solennité maladroite, mais jamais personne ne vous adressait la parole ni ne vous regardait dans les yeux. En tant que malade non payant, vêtu de la chemise de nuit réglementaire, on était avant tout *un spécimen* : sans en être indigné, je n'ai jamais vraiment réussi à m'y faire.

Au bout de quelques jours, l'amélioration de mon état me permit de m'asseoir et d'observer les malades qui m'entouraient. Dans cette salle à l'air confiné, où les lits étroits étaient si rapprochés que l'on aurait pu aisément toucher la main de son voisin, on trouvait toutes sortes de malades, à l'exception peut-être des cas les plus contagieux. Mon voisin de droite, un petit cordonnier roux qui avait une jambe plus courte que l'autre, avait pour habitude, lorsqu'un autre malade mourait (cela se produisit plusieurs fois, et mon voisin était toujours le premier à en être informé), d'annoncer la chose en sifflant à mon intention, avant de s'écrier : « *Numéro 43* [59] ! » (ou tout autre numéro concerné) et d'agiter les bras au-dessus de sa tête. Cet homme n'avait rien de très grave, mais la plupart des lits qui m'entouraient offraient le spectacle de quelque tragédie sordide ou horreur pure et simple. Dans le lit dont le pied touchait celui du mien reposa jusqu'à sa mort (je ne le vis pas mourir, car on le changea de lit) un petit homme ratatiné souffrant de je ne sais quelle maladie qui rendait son corps tellement sensible que le moindre mouvement pour se retourner, et même le simple poids des couvertures, le faisait hurler de douleur. Il souffrait affreusement quand il urinait, ce qu'il faisait avec la plus grande difficulté. Une infirmière lui apportait le « pistolet » et restait longtemps debout à côté de son lit, en sifflant comme le font, paraît-il, les valets d'écurie avec les chevaux, jusqu'à ce qu'il finisse par s'exécuter en criant d'une voix déchirante : « *Je pisse* [60] ! ». Dans le lit voisin du sien, l'homme blond-roux auquel j'avais vu poser des ventouses expectorait à toute heure du jour et de la nuit du mucus mêlé de sang. Mon voisin de gauche était un grand jeune homme à l'air mollasse dans le dos duquel on insérait périodiquement un tube pour extraire de je ne sais quelle partie de son corps

d'énormes quantités d'un liquide écumeux. Dans le lit d'à côté agonisait un ancien combattant de la guerre de 1870, un beau vieillard à impériale blanche, qu'entouraient régulièrement aux heures de visite quatre vieilles parentes tout de noir vêtues, assises là exactement comme des corbeaux, manifestement occupées par leurs intrigues autour de quelque pitoyable héritage. Dans le lit situé en face de moi, une rangée plus loin, se trouvait un vieil homme chauve à moustache tombante, le visage et le corps terriblement enflés ; il souffrait d'une maladie qui le faisait uriner presque constamment. Un énorme récipient en verre se trouvait toujours au pied de son lit. Un jour, sa femme et sa fille vinrent lui rendre visite. Lorsqu'il les vit, le visage boursoufflé du vieil homme s'illumina d'un sourire d'une étonnante douceur, et lorsque sa fille, jolie et âgée d'une vingtaine d'années, s'approcha du lit, je vis sa main se frayer lentement un chemin sous les couvertures. Je croyais savoir ce qui allait suivre : la jeune fille agenouillée à côté du lit, la main du vieil homme posée sur sa tête dans une dernière bénédiction. Mais non, pas du tout, il se contenta de lui tendre le « pistolet » qu'elle s'empressa de prendre et de vider dans le récipient au pied du lit.

À une douzaine de lits du mien se trouvait le *numéro 57* [61] – je crois bien que c'était ce chiffre-là –, un malade atteint d'une cirrhose du foie. Chacun dans la salle le connaissait de vue, car son cas faisait parfois l'objet d'un exposé professoral. Deux après-midi par semaine, le grand médecin à l'air solennel donnait là un cours magistral à quelques étudiants, et plus d'une fois le vieux *numéro 57* fut transporté sur une sorte de chariot jusqu'au milieu de la salle. Le médecin relevait alors sa chemise de nuit, palpait l'énorme protubérance flasque située sur le ventre du malade – son foie hypertrophié, je suppose –, et expliquait avec componction que c'était une maladie due à l'alcoolisme, fort répandue dans les pays où l'on boit du vin. Il ne disait évidemment pas un mot au malade, ne lui accordait pas le moindre sourire, ni hochement de tête ni aucun signe de reconnaissance. Il parlait d'un air grave, très droit, tout en ayant les mains posées sur ce corps délabré qu'il faisait doucement rouler sur lui-même, un peu comme une femme qui manie un rouleau à pâtisserie. Le *numéro 57* n'en semblait cependant pas le moins du monde offusqué. C'était de toute évidence un vieil habitué des hôpitaux, qui servait régulièrement aux démonstrations professorales et dont le foie était depuis longtemps destiné à finir au fond d'un bocal, dans quelque musée de pathologie. Parfaitement indifférent aux commentaires dont il était l'objet, il restait étendu, ses yeux délavés perdus dans le vague, tandis que le médecin l'exhibait comme un fragment de poterie antique. C'était un homme d'une soixantaine d'années, étonnamment rabougri. Son visage, d'une blancheur de parchemin, s'était ratatiné au point de ne pas paraître plus grand que celui d'une poupée.

Un matin, mon voisin le cordonnier me réveilla avant l'arrivée des infirmières en tirant sur mon oreiller. « *Numéro 57 !* » s'écria-t-il en levant les bras au ciel. Il y avait juste assez de lumière dans la salle pour y voir à proximité. Le vieux *numéro 57* gisait recroquevillé sur le côté ; sa tête pendait au bord du lit, le visage

tourné vers moi. Il était mort au cours de la nuit, personne ne savait à quelle heure. À leur arrivée, les infirmières apprirent sa mort avec indifférence et se mirent au travail. Un long moment – une heure ou plus – s’écoula avant l’arrivée de deux autres infirmières, qui marchaient de front comme des soldats, dans un grand bruit de sabots ; elles enveloppèrent le cadavre dans les draps, mais il ne fut enlevé que plus tard. Entre-temps, comme il faisait plus clair, j’avais pu examiner tout à loisir le *numéro 57*. Je m’étais même tourné sur le côté pour mieux l’observer. Assez étrangement, c’était le premier mort européen qu’il m’était donné de voir. J’avais déjà vu des cadavres, mais c’étaient toujours des Asiatiques, et le plus souvent des hommes morts de mort violente. Les yeux du *numéro 57* étaient encore ouverts, ainsi que sa bouche, et son petit visage était tordu par un rictus d’atroce souffrance. Cependant, c’est la pâleur de son visage qui m’impressionna le plus. Il était déjà livide auparavant, mais maintenant il était presque aussi blanc que les draps. Pendant que je contemplais ce minuscule visage chiffonné, je fus frappé par l’idée que j’avais là, avec ce déchet répugnant qu’on allait bientôt emporter pour le jeter sur le marbre d’une salle de dissection, un exemple de cette mort « naturelle » pour laquelle, entre autres choses, on prie dans les litanies. Voilà, pensai-je, voilà ce qui t’attend dans vingt, trente ou quarante ans : ainsi meurent les plus chanceux, ceux qui vivent vieux. Bien sûr, on veut vivre, et l’on ne reste en vie que par peur de la mort ; mais je pense aujourd’hui, comme je le pensais alors, qu’il vaut mieux mourir de mort violente, et avant d’être trop vieux. Les gens parlent des horreurs de la guerre, mais y a-t-il une arme inventée par l’homme qui soit ne serait-ce que comparable, par sa cruauté, à certaines maladies les plus courantes ? La mort « naturelle » est, presque par définition, quelque chose de lent, nauséabond et douloureux. Il n’en reste pas moins enviable de pouvoir mourir chez soi et non dans une institution publique. Ce pauvre diable qui venait de s’éteindre comme un bout de chandelle n’avait même pas eu droit à être veillé sur son lit de mort. Il n’était qu’un numéro, avant d’être un « sujet » pour les scalpels des étudiants. Et quelle promiscuité sordide que de mourir dans un endroit pareil ! À l’hôpital X, les lits étaient très proches les uns des autres, et il n’y avait pas de paravents. Imaginez, par exemple, une mort comme celle du petit homme qui se trouva pendant quelque temps dans le lit dont le pied touchait celui de mon propre lit, cet homme qui hurlait de douleur au seul contact des draps ! « *Je pisse !* » : telles furent sans doute les dernières paroles qu’on l’entendit prononcer. Peut-être les agonisants ne se soucient-ils pas de ces choses-là : c’est ce qu’on est en général porté à dire ; cependant, les mourants conservent souvent une certaine lucidité jusqu’aux dernières heures qui précèdent leur mort.

Dans les salles communes des hôpitaux, on voit des horreurs qui épargnent, semble-t-il, ceux qui peuvent mourir chez eux, comme si certaines maladies étaient réservées aux plus démunis. Pourtant on ne verrait dans aucun hôpital anglais certaines des choses que j’ai vues à l’hôpital X. Ainsi, il est arrivé plus d’une fois que des gens meurent comme des bêtes, sans personne à leur chevet, personne pour s’occuper d’eux, leur mort n’étant pas même remarquée avant le

matin. Il est certain qu'on ne verrait pas cela en Angleterre, et qu'on verrait encore moins un cadavre exposé aux regards des autres malades. Je me rappelle qu'une fois, dans un hôpital rural, en Angleterre, un homme mourut pendant que nous prenions le thé ; nous n'étions que six dans la salle, et pourtant les infirmières réglèrent la chose si adroitement que l'homme mourut et que son corps fut enlevé sans que nous en fussions seulement avertis avant la fin du thé. En Angleterre, nous sous-estimons peut-être notre chance d'avoir un grand nombre d'infirmières bien formées et rigoureusement disciplinées. Les infirmières anglaises sont sans doute assez sottes, il arrive qu'elles lisent l'avenir dans le marc de café, portent l'Union Jack en insigne et disposent des photos de la reine sur leur cheminée, mais au moins elles ne vous abandonnent pas, par simple négligence, malpropre et constipé dans un lit défait. Les infirmières de l'hôpital X avaient encore quelque chose de Mrs Gamp [62], et par la suite, dans les hôpitaux de l'Espagne républicaine, je devais découvrir des infirmières qui savaient tout juste prendre la température. Ce qu'on ne verrait pas non plus en Angleterre, c'est un état de crasse comme celui de l'hôpital X. Plus tard, lorsque je fus assez valide pour me laver dans la salle de bains, je constatai qu'on y jetait dans une énorme caisse les restes de nourriture et les pansements souillés provenant de la salle, et que des cafards couraient sur les murs.

Quand j'eus récupéré mes vêtements et repris assez de forces pour tenir sur mes jambes, je m'enfuis de l'hôpital X avant le terme de mon séjour et sans attendre de décharge médicale. Ce n'est pas le seul hôpital dont je me sois enfui, mais son dénuement sinistre, son odeur écoeurante et, par-dessus tout, quelque chose dans l'atmosphère qui y régnait restent profondément gravés dans ma mémoire. On m'avait amené là parce que c'était l'hôpital de mon *arrondissement*, et c'est seulement ensuite que j'eus connaissance de sa mauvaise réputation. Un ou deux ans plus tard, Mme Hanaud, un escroc célèbre, tombée malade pendant sa détention provisoire, fut conduite à l'hôpital X. Au bout de quelques jours, elle réussit à tromper la vigilance de ses gardiens, prit un taxi et retourna en prison, expliquant qu'à tout prendre, elle était mieux là. Je suis convaincu que l'hôpital X n'était pas du tout représentatif des hôpitaux français, même à cette époque. Mais les malades, qui étaient presque tous des ouvriers, m'étonnaient par leur résignation. Certains d'entre eux semblaient même trouver ces conditions presque agréables, puisqu'il y avait au moins deux simulateurs qui, étant sans ressources, avaient trouvé là un moyen de passer l'hiver. Les infirmières entraient dans leur jeu, car ces faux malades se rendaient utiles en s'acquittant de menues corvées. Mais on aurait pu résumer ainsi l'attitude de la majorité des malades : certes, cet endroit est infect, mais que peut-on espérer d'autre ? Ils ne voyaient rien d'extraordinaire au fait d'être réveillés à cinq heures du matin pour attendre trois heures avant de commencer la journée avec une soupe claire, de voir les gens mourir sans personne à leur chevet, ou qu'il faille attirer le regard du médecin lors de sa tournée pour bénéficier de soins médicaux. Pour eux, c'était comme ça, tous les hôpitaux étaient ainsi. Si l'on était gravement malade et trop pauvre pour être soigné chez soi, il fallait aller à l'hôpital, et supporter d'être en butte à l'inconfort

et au mépris, exactement comme si on était à l'armée. Et pour comble, je découvris avec stupeur quel crédit conservaient ces vieilles histoires que presque tout le monde a aujourd'hui oubliées en Angleterre, des histoires de médecins qui vous opèrent par simple curiosité ou qui trouvent amusant de commencer l'intervention avant que l'anesthésie ait produit son plein effet. On colportait de sinistres anecdotes sur une petite salle d'opération qu'on prétendait située derrière la salle de bains et d'où sortaient, disait-on, des cris épouvantables. Je n'ai rien vu qui vînt confirmer ces racontars, sans aucun doute dépourvus de tout fondement, mais j'ai vu de mes propres yeux deux étudiants tuer un garçon de seize ans, ou manquer de le tuer (il paraissait mourant quand j'ai quitté l'hôpital, mais peut-être s'est-il rétabli), en risquant sur lui une expérience qu'ils n'auraient probablement pas pu tenter sur un malade payant. Il y a encore à Londres des gens qui se rappellent l'époque où l'on croyait que, dans certains grands hôpitaux de la ville, on tuait des malades pour avoir des cadavres à disséquer. Je n'ai pas entendu répéter cette histoire à l'hôpital X, mais je pense que certains des pensionnaires l'auraient jugée vraisemblable. Car c'était un hôpital dans lequel avait réussi à survivre, sinon les méthodes du XIX^e siècle, du moins quelque chose de son atmosphère, et c'est en cela que résidait son intérêt particulier.

Au cours des quelque cinquante dernières années, de grands changements sont intervenus dans les rapports entre médecin et malade. Si l'on se reporte à n'importe quel témoignage littéraire antérieur à la dernière partie du XIX^e siècle, on s'aperçoit que l'hôpital y est communément considéré comme très semblable à la prison, et même à la prison moyenâgeuse, avec ses cachots. C'est un lieu d'abjection, de tourment et de mort, une sorte d'antichambre de la tombe. Nul n'aurait songé à aller s'y faire soigner à moins d'être plus ou moins indigent. C'est surtout dans la première partie du siècle dernier, alors que la science médicale était devenue plus audacieuse qu'auparavant sans pour cela obtenir de meilleurs résultats, que les activités des médecins suscitèrent l'horreur et l'effroi des gens ordinaires. La chirurgie, en particulier, était considérée comme une forme de sadisme spécialement monstrueux, et la dissection, impossible sans l'aide de déterreurs de cadavres, était même confondue avec la nécromancie. On pourrait constituer en puisant dans la littérature du XIX^e siècle une véritable anthologie de l'horreur sur les médecins et les hôpitaux. Pensez au pauvre vieux George III, retombé en enfance, implorant grâce à grands cris quand il voit s'approcher les chirurgiens qui vont « le saigner jusqu'à ce qu'il perde connaissance » ! Pensez aux conversations de Bob Sawyer et Benjamin Allen [63], qui sont, sans aucun doute, à peine parodiques, ou aux hôpitaux de campagne décrits dans *La Débâcle* et dans *La Guerre et la Paix*, ou à cette atroce description d'une amputation dans *White jacket*, de Melville ! Les noms même donnés aux médecins dans les romans anglais du XIX^e siècle – Slasher, Carver, Sawyer, Fillgrave et ainsi de suite –, tout comme le sobriquet générique de « sawbones [64] », sont à peu près aussi sinistres que comiques. Cette tradition antichirurgicale trouve peut-être sa meilleure expression dans le poème de Tennyson, « The Children's Hospital » (« L'Hôpital pour enfants »), qui est essentiellement un document sur l'époque

d'avant la découverte du chloroforme, bien qu'il semble avoir été écrit vers 1880. Il y a d'ailleurs tout lieu de penser que la mentalité dépeinte par Tennyson dans ce poème était bien une réalité. Quand on songe à ce que devait être une opération sans anesthésie, et à ce qu'elle *était* de notoriété publique, il est difficile de ne pas trouver suspectes les motivations de ceux qui se livraient à de tels actes. Car ces horreurs sanglantes dont les étudiants étaient si friands (« Quel spectacle magnifique si c'est Slasher qui opère ! »), on les savait plus ou moins inutiles : le malade qui supportait le choc opératoire mourait généralement de gangrène, issue considérée comme naturelle. Aujourd'hui encore il existe des médecins dont les motivations sont douteuses. Quiconque a souvent été malade, ou a entendu parler entre eux des étudiants en médecine, comprendra ce que je veux dire. Mais la découverte des anesthésiques a été un tournant dans l'histoire médicale, et celle de l'asepsie en a été un autre. Aujourd'hui, il est probable que dans aucun pays au monde on ne pourrait voir une scène semblable à celle que décrit Axel Munthe [65] dans *Le Livre de San Michele*, où un sinistre chirurgien en haut-de-forme et redingote, son plastron amidonné éclaboussé de sang et de pus, ampute un patient après l'autre, avec le même bistouri, et jette les membres amputés en tas au pied de la table d'opération. En outre, avec le système national de Sécurité sociale, on est moins porté à penser qu'un malade d'origine ouvrière est un indigent qui ne mérite guère de considération. Au début de ce siècle encore, il était courant, dans les grands hôpitaux, d'arracher les dents des patients non payants sans anesthésie. Ils ne paient pas, donc pourquoi bénéficieraient-ils d'une anesthésie ? Tel était le raisonnement. Cela aussi a changé.

Et pourtant chaque institution traîne toujours avec elle des réminiscences de son passé. Une chambrée de caserne est toujours hantée par le fantôme de Kipling, et il est difficile d'entrer dans un *workhouse* sans penser à *Oliver Twist*. Les hôpitaux ont d'abord été des sortes d'asiles temporaires où venaient mourir les lépreux et leurs semblables, puis des endroits où les étudiants en médecine se faisaient la main sur le corps des pauvres. Ce passé reste confusément perceptible dans leur architecture, marquée par une tristesse caractéristique. Je n'ai jamais eu à me plaindre du traitement que j'ai reçu dans les hôpitaux anglais, mais je n'en juge pas moins très sûr l'instinct qui pousse les gens à éviter, s'ils le peuvent, les hôpitaux, et notamment les salles communes. Quoi qu'en dise la législation, on a sans doute beaucoup moins de contrôle sur les traitements que l'on reçoit, et beaucoup moins de garanties de ne pas être soumis à des expériences inconsidérées, quand on est dans la position de s'entendre dire : « Si ça ne vous plaît pas, allez voir ailleurs. » Et c'est une grande chance que de mourir dans son lit, même s'il est encore préférable de mourir debout. Quelles que soient la prévenance et la compétence du personnel, il y a toujours, dans une mort à l'hôpital, quelque détail cruel et sordide, une chose qui sera peut-être trop insignifiante pour être mentionnée, mais qui laissera derrière elle des souvenirs extrêmement pénibles, liés à la hâte, à l'entassement, au caractère impersonnel d'un endroit où tous les jours des gens meurent entourés d'étrangers.

La terreur de l'hôpital reste probablement très vive chez les plus pauvres, et ce n'est que très récemment qu'elle s'est estompée chez la plupart d'entre nous. Elle est comme une zone d'ombre, toujours présente dans notre esprit, mais un peu à l'arrière-plan. J'ai dit plus haut qu'en entrant dans cette salle de l'hôpital X, j'avais éprouvé un étrange sentiment de familiarité. Ce que cette scène me rappelait, c'étaient évidemment, avec leurs miasmes et leurs atrocités, les hôpitaux du XIX^e siècle, que je n'avais jamais vus, mais dont la réputation m'était connue. Et quelque chose, peut-être le médecin vêtu de noir avec sa trousse noire en désordre, ou peut-être seulement l'odeur nauséabonde, eut l'étrange effet d'exhumer de ma mémoire ce poème de Tennyson, « The Children's Hospital », auquel je n'avais pas repensé depuis vingt ans. Il se trouve qu'enfant, je l'avais entendu lire à haute voix par une infirmière dont la vie professionnelle avait dû commencer à l'époque où Tennyson l'écrivait. Elle avait encore en mémoire les horreurs et les souffrances des hôpitaux d'antan. Ensemble nous avons frissonné à la lecture de ce poème, puis je l'avais oublié, du moins le croyais-je. Son titre même ne m'aurait sans doute rien évoqué. Mais au premier coup d'oeil sur cette salle mal éclairée, pleine de murmures, avec ses lits serrés les uns contre les autres, je fus soudain replacé dans l'état d'esprit dont il participait ; et au cours de la nuit suivante, je m'aperçus que je me rappelais toute l'histoire et l'atmosphère du poème, et même bon nombre de ses vers.

(1946)

Les pamphlets de Tolstoï sont la partie la moins lue de son oeuvre, et celui contre Shakespeare [66] est même une sorte de rareté, du moins en anglais. Il vaut donc peut-être mieux commencer par en résumer la teneur.

Tolstoï déclare tout d'abord qu'il a toujours ressenti en lisant Shakespeare « un dégoût et un ennui irrésistibles ». Conscient d'avoir contre lui l'opinion du monde cultivé tout entier, il a entrepris à plusieurs reprises de lire ses oeuvres sous diverses formes, en russe, en anglais et en allemand ; mais ce fut en « éprouvant toujours invariablement la même chose : dégoût, ennui et perplexité ». Parvenu à l'âge de soixante-quinze ans, il décide de relire une fois encore tout Shakespeare, y compris les pièces historiques, avant d'écrire ce pamphlet :

[...] et j'ai éprouvé avec une force encore plus grande le même sentiment, non plus avec perplexité, mais avec la conviction ferme et assurée que la gloire sans appel de grand et de génial écrivain dont jouit Shakespeare et qui incite les écrivains de notre époque à l'imiter et les lecteurs et les spectateurs à y rechercher, en faussant leur sens esthétique et éthique, un mérite inexistant –, que cette gloire, comme tout mensonge, est un grand mal [67].

Non seulement, ajoute Tolstoï, Shakespeare est dépourvu de tout génie, mais il n'est même pas un auteur « passable » : pour en apporter la preuve, il examinera *Le Roi Lear*, qui, comme il le montre à l'aide de citations de Hazlitt, de Brandes et d'autres, a été porté aux nues et peut donc être pris comme exemple des meilleurs drames de Shakespeare.

Tolstoï expose ensuite à sa façon l'intrigue de la pièce, relevant au fur et à mesure qu'elle est stupide, verbeuse, artificielle, incompréhensible, grandiloquente, vulgaire, ennuyeuse et truffée d'événements incroyables, de « divagations insensées », de « plaisanteries sans sel », d'anachronismes, d'incohérences, d'obscénités, de conventions théâtrales rebattues et d'autres défauts tant moraux qu'esthétiques. Qui plus est, *Le Roi Lear* n'est que le plagiat d'une pièce antérieure et très supérieure, *King Leir*, oeuvre d'un auteur inconnu, que Shakespeare a défigurée en se l'appropriant. Voici, à titre d'exemple, un paragraphe qui illustre bien la méthode employée par Tolstoï. La scène 2 de l'acte III (au cours de laquelle Lear, Kent et le Bouffon se trouvent ensemble dans la tempête) se voit ainsi résumée :

Lear arpente la lande et prononce des paroles qui doivent exprimer son désespoir : il souhaite que les vents soufflent à s'en faire éclater les joues (les joues des vents), et que la pluie inonde tout, que la foudre roussisse ses cheveux blancs, que le tonnerre aplatisse la terre et détruise toutes les semences qui font de l'homme un ingrat ! Le Bouffon marmonne en même temps des paroles encore plus insensées. Entre Kent : Lear dit que, par cette tempête, tous les criminels seront découverts et châtiés. Kent, que Lear ne reconnaît toujours pas, persuade le roi de s'abriter dans une cabane. Le Bouffon profère alors une prophétie qui ne convient pas du tout à la situation, et tous sortent.

Quand Tolstoï prononce finalement son verdict, c'est pour déclarer que « le dégoût et l'ennui » sont les seuls sentiments que peut éveiller *Le Roi Lear* chez un

lecteur sans parti pris, à supposer qu'il existe et qu'il parvienne à lire la pièce jusqu'au bout. Et il en va exactement de même « de tous les autres drames de Shakespeare que l'on porte aux nues, sans parler des ridicules contes dramatiques que sont *Périclès*, *La Nuit des rois*, *La Tempête*, *Cymbeline* et *Troïlus et Cressida* ».

Ayant ainsi réglé le cas de *Lear*, Tolstoï passe à une attaque plus générale contre Shakespeare. Il admet que ce dernier possède une certaine habileté technique, en partie liée au fait qu'il a été comédien, mais il ne lui reconnaît aucun autre mérite. Il est incapable de peindre des personnages ou d'accorder de façon plausible leurs paroles et leurs actions à la situation, son langage est uniformément ampoulé et artificiel, il met sans cesse ses propres réflexions arbitraires dans la bouche du premier personnage disponible, il fait preuve d'une « absence totale de sens esthétique », et les mots qu'il utilise « n'ont rien de commun avec l'art et la poésie ». « Shakespeare fut tout ce que l'on voudra, conclut Tolstoï, mais il ne fut pas un artiste. » De plus, ses idées ne sont ni originales ni intéressantes, et ses oeuvres traduisent la forme d'esprit « la plus basse, la plus immorale qui soit ». Il est assez curieux que Tolstoï fonde ce dernier jugement non sur ce qu'a écrit Shakespeare lui-même, mais sur les commentaires de deux de ses exégètes, Gervinus et Brandes. Selon Gervinus (ou du moins selon l'interprétation qu'en donne Tolstoï), « Shakespeare enseignait [...] qu'il est possible de faire trop de bien » tandis que, selon Brandes, Shakespeare a « pour principe fondamental que *la fin justifie les moyens* ». Tolstoï ajoute, en son propre nom, que Shakespeare était un patriote chauvin de la pire espèce mais, pour le reste, il considère que Gervinus et Brandes ont donné un compte rendu exact de sa conception du monde.

Tolstoï rappelle ensuite en quelques paragraphes la théorie artistique qu'il a exprimée plus longuement par ailleurs. Résumée plus encore, elle se ramène à une triple exigence : d'élévation morale du sujet de l'oeuvre, de sincérité de l'auteur et de qualité technique. Une grande oeuvre d'art doit avoir un contenu qui soit « important pour la vie des hommes », elle doit exprimer quelque chose qui soit sincèrement ressenti par l'auteur, et enfin utiliser des moyens techniques susceptibles de produire l'effet recherché. Étant donné la bassesse des conceptions de Shakespeare, sa négligence dans l'exécution de ses oeuvres et son incapacité à être un tant soit peu sincère, il est condamné d'office.

Mais une question délicate se pose alors. Si Shakespeare est réellement tout ce qu'en a dit Tolstoï, comment se fait-il qu'il ait suscité une admiration aussi générale ? Cela ne peut évidemment s'expliquer que par une sorte d'hypnose collective ou de « folie épidémique ». D'une manière ou d'une autre, l'ensemble du monde cultivé a été amené à tenir Shakespeare pour un bon écrivain, et aucune démonstration du contraire, si claire soit-elle, ne convainc personne, car ce n'est pas une affaire de raisonnement, mais de foi. Tout au long de l'histoire, affirme Tolstoï, se sont succédé ces « folies épidémiques nées de la suggestion » – telles les croisades, la recherche de la pierre philosophale, la passion pour la culture des

tulipes qui à un moment s'empara de la Hollande, et ainsi de suite. Pour l'époque contemporaine, il donne, de manière assez significative, l'exemple de l'affaire Dreyfus, qui suscita sans raison valable de violentes passions dans tout le monde civilisé. Il y a aussi des engouements soudains et éphémères pour de nouvelles théories politiques et philosophiques, ou encore pour tel ou tel écrivain, artiste ou savant – par exemple Darwin, qui (en 1903) « commence à être oublié ». Et dans certains cas, une idole populaire dénuée de toute valeur peut rester en faveur durant des siècles, car « il arrive aussi que de tels engouements, nés de causes particulières et fortuites qui ont favorisé leur implantation, correspondent si bien à la conception du monde répandue dans la société, et surtout dans les milieux littéraires, qu'ils subsistent fort longtemps ». Les drames de Shakespeare ont continué d'être admirés parce qu'ils « se sont trouvés correspondre à l'état d'esprit irrégulier et immoral des hommes de la couche supérieure de notre société ».

Quant à *l'origine* de la renommée de Shakespeare, Tolstoï explique qu'elle a été « fabriquée » par des professeurs allemands vers la fin du XVIII^e siècle. Sa réputation « a débuté en Allemagne, d'où elle est passée en Angleterre ». Les Allemands ont choisi de glorifier Shakespeare parce que, à une époque où il n'existait pas de théâtre allemand digne de ce nom et où la littérature classique française commençait à paraître froide et artificielle, ils furent séduits par « cette habileté à conduire les scènes » qui faisait la particularité de Shakespeare, en même temps qu'ils retrouvaient chez lui l'expression de leur propre conception du monde. Goethe proclama que Shakespeare était un grand poète, et tous les autres critiques lui emboîtèrent le pas et répétèrent ce jugement comme des perroquets : cet engouement général a persisté jusqu'à nos jours. Il a eu pour effet d'avilir le théâtre – Tolstoï prend soin de préciser qu'il n'exclut pas de ce jugement ses propres pièces – et de dépraver la morale. C'est pourquoi Tolstoï se sent le devoir de combattre ce fléau qu'est « la glorification mensongère de Shakespeare ».

Telle est donc la teneur du pamphlet de Tolstoï. On se dit tout d'abord qu'il devrait être facile de démontrer combien il est faux d'affirmer que Shakespeare est un mauvais écrivain. Pourtant, il n'en est rien. En fait, il n'existe aucune preuve, aucun argument permettant de démontrer que Shakespeare, ou tout autre auteur, est un « bon écrivain ». Pas plus qu'il n'est possible de prouver irréfutablement que Warwick Deeping, par exemple, est un « mauvais écrivain ». En fin de compte, la seule démonstration du mérite littéraire d'une oeuvre est sa survie, qui ne fait elle-même qu'indiquer l'opinion de la majorité. Les théories artistiques du genre de celle de Tolstoï sont parfaitement dépourvues de valeur, non seulement parce qu'elles se fondent sur des présupposés arbitraires, mais aussi parce qu'elles s'appuient sur des termes vagues (« sincère », « important », et ainsi de suite) que chacun peut interpréter à sa guise. En réalité, on ne peut pas *réfuter* le pamphlet de Tolstoï. On peut en revanche, et c'est plus intéressant, se demander pourquoi il a lancé de telles accusations. On doit cependant remarquer au passage qu'il utilise de nombreux arguments faibles ou malhonnêtes. Certains d'entre eux méritent d'être relevés, non parce qu'ils infirment son accusation principale, mais parce

qu'ils établissent, pour ainsi dire, l'intention malveillante.

Pour commencer, son examen du *Roi Lear* n'est pas « impartial », contrairement à ce qu'il prétend par deux fois. C'est au contraire d'un travestissement systématique qu'il s'agit. Il est clair que si l'on résume *Le Roi Lear* à l'intention de quelqu'un qui ne l'a pas lu, ce n'est pas faire preuve d'une réelle impartialité que de présenter une tirade importante (celle que prononce Lear quand il entre en portant le corps de Cordelia) en ces termes : « Et c'est à nouveau l'effroyable délire, qui vous fait ressentir la même honte que les plaisanteries manquées. » À de nombreuses reprises, Tolstoï modifie ou fausse légèrement les passages qu'il critique, toujours de manière à faire paraître l'intrigue un peu plus complexe et invraisemblable, et le langage un peu plus ampoulé. Ainsi, il nous dit que Lear « n'a aucun besoin ni aucun motif de renoncer au pouvoir », alors que sa raison d'abdiquer (le fait qu'il soit vieux et désire renoncer aux charges de l'État) a été clairement indiquée au cours de la première scène. On verra que, même dans le passage que j'ai cité plus haut, Tolstoï a délibérément compris une phrase de travers et légèrement modifié le sens d'une autre, rendant inepte une remarque tout à fait justifiée dans son contexte. Aucune de ces distorsions n'est très grave en elle-même, mais leur effet cumulatif est d'exagérer l'incohérence psychologique de la pièce. De plus, Tolstoï est incapable d'expliquer pourquoi les pièces de Shakespeare étaient toujours en vente, et toujours jouées, deux siècles après sa mort (c'est-à-dire avant le début de la « folie épidémique ») ; quant à l'explication qu'il donne de la façon dont Shakespeare a ensuite accédé à la gloire, ce n'est qu'un tissu de conjectures et d'inexactitudes flagrantes. En outre, plusieurs de ses accusations se contredisent : par exemple, Shakespeare est un simple amuseur et « n'est pas sérieux », mais par ailleurs il fait constamment exprimer ses propres idées par ses personnages. En somme, on a peine à croire que Tolstoï ait été de bonne foi dans son attaque. Il est en tout cas impossible qu'il ait sincèrement cru à sa thèse centrale – c'est-à-dire que, pendant un siècle ou davantage, le monde civilisé tout entier a été dupe d'un mensonge flagrant par lequel lui, Tolstoï, est le seul à ne pas avoir été abusé. Son aversion envers Shakespeare est assurément très réelle, mais elle a peut-être des raisons différentes, ou en partie différentes, de celles qu'il donne. C'est là que réside l'intérêt de son pamphlet.

Parvenu à ce point, on en est réduit aux supputations.

Il existe pourtant un indice utilisable, ou du moins une question qui peut nous aider à trouver un indice. La voici : pourquoi Tolstoï, qui avait le choix entre une trentaine de pièces, a-t-il centré son attaque sur *Le Roi Lear* ? Certes, la pièce est si connue et si louée qu'elle peut légitimement être prise pour exemple de ce qu'il y a de meilleur dans l'oeuvre de Shakespeare ; il n'en reste pas moins probable qu'ayant l'intention d'en faire une analyse défavorable, Tolstoï ait choisi la pièce qu'il détestait le plus. Et s'il éprouvait une aversion toute particulière pour cette pièce, n'était-ce pas parce qu'il avait perçu, consciemment ou non, la ressemblance entre sa propre histoire et celle de Lear ? Mais prenons plutôt cette piste à rebours : examinons la pièce elle-même et celles de ses qualités que Tolstoï

s'abstient de mentionner.

Une des premières choses qui frappera un lecteur anglais dans le pamphlet de Tolstoï, c'est qu'il parle à peine de Shakespeare en tant que poète. Seul le dramaturge est considéré, et sa popularité, dans la mesure où elle n'est pas usurpée, est expliquée par son habileté à conduire les scènes et à donner l'occasion à de bons acteurs de faire montre de leur talent. Or, en ce qui concerne les pays anglophones, cela n'est pas exact. Plusieurs des pièces les plus appréciées par les amateurs de Shakespeare, comme *Timon d'Athènes*, sont rarement jouées sinon jamais, alors que certaines des plus faciles à jouer, comme *Le Songe d'une nuit d'été*, sont les moins admirées. Les plus grands admirateurs de Shakespeare apprécient par-dessus tout chez lui son utilisation du langage, cette « musique verbale » dont Bernard Shaw lui-même, autre critique hostile, admet qu'elle est « irrésistible ». Tolstoï n'en tient aucun compte et ne semble pas réaliser qu'un poème peut avoir une valeur particulière pour ceux qui parlent la langue dans laquelle il a été écrit. Cependant, même si l'on se met à la place de Tolstoï et qu'on essaie de considérer Shakespeare comme un poète écrivant dans une langue étrangère, il n'en reste pas moins évident que Tolstoï a négligé quelque chose. La poésie, semble-t-il, n'est pas seulement affaire de sonorités et d'agencements de mots, une chose qui perdrait toute valeur en dehors de son groupe linguistique : sinon, comment expliquer que certains poèmes, y compris des poèmes écrits dans des langues mortes, parviennent à franchir les frontières ? Il est bien évident qu'une chanson comme « Tomorrow is Saint Valentine's day [68] » ne saurait être traduite de manière satisfaisante, mais dans les œuvres majeures de Shakespeare il y a quelque chose qui mérite le nom de poésie et qu'on peut distinguer des mots. Tolstoï a raison de dire que *Le Roi Lear* n'est pas une très bonne pièce sur le plan dramaturgique : elle traîne trop en longueur et comporte trop de personnages et d'intrigues secondaires. Une seule fille ingrate aurait largement suffi, et le personnage d'Edgar est superflu : en fait, la pièce serait probablement meilleure sans Gloucester et ses deux fils. Et pourtant, quelque chose tient le coup et résiste aux complications et aux *longueurs* [69], une sorte de schéma, à moins que ce ne soit seulement une atmosphère. On peut très bien imaginer *Le Roi Lear* sous la forme d'un spectacle de marionnettes, d'un mime, d'un ballet, d'une série de tableaux. Une part de sa poésie, qui est peut-être sa part principale, tient à l'histoire elle-même et ne dépend ni d'un agencement particulier des mots, ni d'une représentation avec des acteurs en chair et en os.

Fermez les yeux et pensez au *Roi Lear*, si possible sans vous remémorer quelque réplique que ce soit. Que voyez-vous ? Voici en tout cas ce que je vois pour ma part : un vieillard majestueux vêtu d'une longue robe noire, sa barbe et ses cheveux blancs flottant au vent, un personnage sorti des dessins de Blake (mais qui, chose curieuse, ressemble aussi à Tolstoï), errant sur la lande où souffle la tempête et maudissant le ciel, accompagné d'un bouffon et d'un dément. À présent la scène change, et le vieillard, toujours maudissant et ne comprenant toujours rien, porte le cadavre d'une jeune fille tandis que le Bouffon, à l'arrière-plan, se

balance à un gibet. Telle est la pièce réduite à son squelette, mais c'est encore trop pour Tolstoï, qui voudrait aussi supprimer la tempête, parfaitement inutile, le Bouffon, ennuyeux prétexte à mauvaises plaisanteries, et la mort de Cordelia, qui prive la pièce d'une conclusion morale. Selon Tolstoï, le dénouement de *King Lear*, le drame ancien qu'a adapté Shakespeare, est

plus naturel et plus conforme à l'exigence morale du spectateur que dans Shakespeare : le roi de France triomphe des maris des filles aînées, et Cordelia, au lieu de mourir, rétablit Lear sur le trône.

En d'autres termes, la tragédie aurait dû être une comédie, ou peut-être un mélodrame. Le sentiment tragique est-il ou non compatible avec la croyance en Dieu, cela reste discutable ; il n'est, en tout cas, pas compatible avec l'absence de croyance en la dignité humaine, ni avec ce genre d'« exigence morale » qui se sent trahie quand la vertu ne triomphe pas. Une situation est tragique justement quand la vertu *ne triomphe pas*, mais que l'homme s'y montre, par sa noblesse, supérieur aux forces qui le détruisent. Plus significative encore est peut-être la façon dont Tolstoï juge parfaitement inutile le rôle du Bouffon. Ce dernier a pourtant dans la pièce une fonction essentielle : non seulement il fait en quelque sorte office de chœur, explicitant le sens de l'intrigue en la commentant plus intelligemment que les autres personnages, mais il sert aussi de repoussoir aux délires de Lear. Ses jeux de mots, ses énigmes, ses bouts rimés et ses railleries incessantes de la noble folie de Lear, qui vont de la simple dérision à une sorte de poésie mélancolique (« Tous tes autres titres, tu les as gaspillés ; celui-là, tu es né avec »), sont comme un ruisseau de bon sens qui traverse la pièce, un rappel à l'idée que quelque part, en dépit des injustices, des cruautés, des intrigues, des fourberies et des méprises auxquelles nous assistons, la vie suit à peu près son cours habituel. L'agacement de Tolstoï devant le personnage du Bouffon nous éclaire sur la nature profonde de ce qui l'oppose à Shakespeare. C'est avec quelque raison qu'il critique le caractère inégal de ses pièces, leurs digressions, leurs intrigues invraisemblables, leur langage ampoulé ; mais, au fond, ce qu'il déteste sans doute le plus, c'est une sorte d'exubérance, une tendance à prendre, je ne dis pas du plaisir, mais simplement de l'intérêt à la réalité changeante de la vie. C'est une erreur de prétendre disqualifier Tolstoï en en faisant un moraliste ennemi de l'art. Il n'a jamais dit que l'art en tant que tel était pervers ou inepte, ni même que la virtuosité technique était sans importance. Mais son principal objectif, à la fin de sa vie, a été de restreindre le champ de la conscience humaine. Les intérêts de chacun, ses points d'attache au monde matériel et à la lutte quotidienne, ne doivent pas être aussi nombreux, mais aussi rares que possible. La littérature doit consister en simples paraboles, aussi dépouillées et aussi peu dépendantes des ressources du langage que possible. Ces paraboles – et c'est en cela que Tolstoï se distingue du puritain vulgaire – doivent certes être des œuvres d'art, mais le plaisir et la curiosité ne doivent y avoir aucune part. La science, elle non plus, ne doit rien avoir à faire avec la curiosité. Le propos de la science, selon lui, n'est pas de connaître la réalité des choses, mais d'apprendre aux hommes comment ils devraient vivre. Il en va de même pour l'histoire et la politique. Bien des problèmes – l'affaire Dreyfus, par exemple – ne valent tout simplement pas la peine qu'on les résolve, et Tolstoï est

partisan de les laisser sans solution. En fait, toute sa théorie des « folies épidémiques », qui lui fait mettre sur le même plan des phénomènes aussi différents que les croisades ou la passion des Hollandais pour la culture des tulipes, manifeste son penchant à tenir la plupart des activités humaines pour tout aussi inexplicables et dénuées d'intérêt que les incessantes allées et venues dans une fourmilière. Il ne pouvait, de toute évidence, qu'être exaspéré par une oeuvre aussi chaotique, surchargée et rhétorique que celle de Shakespeare. Sa réaction est celle d'un vieillard irascible qu'importune un enfant turbulent. « Pourquoi t'agiter ainsi sans répit ? Pourquoi ne peux-tu rester comme moi tranquillement assis ? » D'une certaine façon, le vieillard a raison, mais l'ennui est que l'enfant éprouve à dépenser ainsi son énergie un plaisir que le vieillard ne peut plus connaître. Et le fait de savoir quand même qu'un tel plaisir existe ne peut qu'accroître son irritation : si cela était en son pouvoir, il changerait les enfants en petits vieillards. Tolstoï ne sait peut-être pas au juste quelle est cette chose que Shakespeare possède et qui lui manque, mais il sait qu'elle lui manque et il est bien décidé à faire en sorte que les autres en soient également privés. Il était d'un naturel non moins impérieux qu'égoïste. Déjà adulte, il lui arrivait encore de frapper son domestique dans des moments de colère et, selon son biographe anglais Derrick Leon, il éprouvait à l'âge mûr « un désir fréquent, à la moindre provocation, de gifler ceux avec qui il était en désaccord ». La conversion religieuse ne suffit pas forcément à amender ce genre de caractère, et l'illusion d'une seconde naissance peut même, au contraire, permettre aux vices originels de se développer plus librement que jamais, quoique sous des formes plus subtiles. Tolstoï était capable d'abjurer la violence physique et de voir tout ce que cela implique, mais il n'était capable ni de tolérance ni d'humilité et, même pour quelqu'un qui ignorerait tout de ses autres écrits, ce seul pamphlet suffirait à indiquer son penchant au fanatisme spirituel.

Cependant, le but de Tolstoï n'est pas seulement de priver les autres d'un plaisir qu'il n'éprouve pas. Il s'y efforce, certes, mais ce qui l'oppose à Shakespeare est plus profond : c'est ce qui oppose l'attitude religieuse et l'attitude humaniste envers la vie. Voilà qui nous ramène au thème central du *Roi Lear*, que Tolstoï ne mentionne pas, bien qu'il expose l'intrigue de manière assez détaillée.

Le Roi Lear est l'une des rares pièces de Shakespeare dont on peut être assuré qu'elles ont un propos bien précis. Comme Tolstoï le déplore à juste titre, on a écrit beaucoup de sottises sur Shakespeare philosophe, psychologue, « grand éducateur moral », et ainsi de suite. Shakespeare n'était pas un penseur systématique : ses réflexions les plus sérieuses, il les formule de façon indirecte ou désordonnée, et nous ne savons pas dans quelle mesure il a écrit pour transmettre un « message », ni même quelle part de l'oeuvre qu'on lui attribue est réellement de lui. Dans ses sonnets, il ne dit nulle part qu'il a écrit des pièces, bien qu'il paraisse faire une allusion semi-honteuse à sa carrière d'acteur. Il est parfaitement possible qu'il ait considéré au moins la moitié de ses pièces comme strictement alimentaires et qu'il ne s'y soit guère soucié de message ou de vraisemblance, mais

seulement de concocter – en général en pillant les autres – quelque chose qui tienne plus ou moins debout sur une scène. Mais il n’y a pas que cela. Tout d’abord, Shakespeare, comme le remarque Tolstoï lui-même, a pour habitude de mettre très arbitrairement dans la bouche de ses personnages des réflexions d’ordre général. C’est un gros défaut pour un auteur dramatique, mais cela ne cadre pas avec le portrait que fait Tolstoï de Shakespeare en vulgaire tâcheron dépourvu d’opinions personnelles, exclusivement soucieux de produire le maximum d’effets avec un minimum d’efforts. De surcroît, une douzaine de ses pièces, écrites pour la plupart après 1600, ont indiscutablement une signification, et même une morale. Elles tournent autour d’un thème central qui peut, dans certains cas, se résumer en un seul mot. Par exemple, *Macbeth* a pour thème l’ambition, *Othello* la jalousie et *Timon d’Athènes* l’argent. Le thème du *Roi Lear* est le renoncement, et il faut vraiment vouloir s’aveugler pour ne pas comprendre ce que dit Shakespeare.

Lear renonce au trône, mais il voudrait que chacun continue de le traiter en roi. Il ne voit pas que, s’il abdique, certains profiteront de sa faiblesse, et que ce sont justement celles qui le flattent de la manière la plus outrancière, à savoir Regan et Goneril, qui se retourneront contre lui. Dès qu’il s’aperçoit qu’il ne peut plus se faire obéir comme par le passé, il tombe dans une fureur que Tolstoï qualifie d’« étrange et peu naturelle » mais qui, en fait, correspond parfaitement au personnage. Dans sa démence et son désespoir, il est en proie successivement à deux sentiments qui, eux aussi, s’expliquent assez bien dans sa situation (même si l’expression du premier de ces sentiments permet à Shakespeare de lui faire dire ce que sans doute il pense lui-même, en partie au moins). L’un est le sentiment de dégoût avec lequel Lear se repent, en quelque sorte, d’avoir été roi, et comprend pour la première fois ce qu’il y a de pourri dans la justice instituée et la morale conventionnelle. L’autre est un sentiment de fureur impuissante où il s’imagine en train de se venger de tous ceux qui l’ont trahi. « En avoir mille, armés de broches rougies, qui leur tomberaient dessus en sifflant », et :

C’était un stratagème subtil que de ferrer de feutre un escadron ; j’en veux faire l’épreuve et, une fois mes gendres surpris, alors tue, tue, tue, tue, tue !

C’est seulement à la fin qu’il comprend ce que tout homme sain d’esprit sait, à savoir que la vengeance et la revanche ne servent à rien :

Non, non, non, non ! Viens, allons en prison ; tout seuls nous deux ensemble, nous chanterons comme oiseaux en cage, [...] et nous épuiserons dans les murs d’une geôle ces ligues et ces factions des grands qui fluent et refluent avec la lune.

Lorsqu’il fait cette découverte, il est trop tard, car sa mort et celle de Cordelia ont déjà été décidées. Telle est l’histoire, et, malgré une certaine maladresse dans l’exposition, elle est excellente.

Mais n’est-elle pas aussi curieusement semblable à celle de Tolstoï lui-même ? Il est difficile de ne pas se faire cette réflexion, l’événement le plus frappant de la vie de Tolstoï, comme de celle de Lear, ayant été un acte de renoncement aussi stupéfiant qu’inexplicable. Déjà vieux, il renonça à tous ses biens, à son rang et à

ses droits d'auteur, et s'efforça – sincèrement quoique sans succès – d'échapper à sa condition privilégiée pour mener une vie de paysan. Mais là où la ressemblance est plus profonde encore, c'est dans le fait que Tolstoï, comme Lear, avait de fausses raisons d'agir ainsi et n'a pas obtenu le résultat escompté. Pour Tolstoï, le but de tout être humain est le bonheur, qui ne peut être atteint qu'en accomplissant la volonté de Dieu. Mais accomplir la volonté de Dieu signifie renoncer à tous les plaisirs et à toutes les ambitions terrestres, et vivre exclusivement pour les autres. C'est donc dans l'espoir d'être plus heureux que Tolstoï a finalement renoncé au monde. Mais s'il est une chose certaine à propos de ses dernières années, c'est qu'il *ne fut pas* heureux.

Il fut au contraire persécuté et rendu presque fou par son entourage, et ce précisément à *cause* de sa renonciation. Tout comme Lear, Tolstoï n'était ni humble ni perspicace en matière de caractère. Malgré sa blouse de moujik, il était assez porté à revenir à un comportement d'aristocrate, et lui aussi vit deux enfants qu'il chérissait se retourner finalement contre lui – moins spectaculairement, bien entendu, que Regan et Goneril. Même son dégoût envers la sexualité rappelle très précisément celui de Lear. Sa réflexion selon laquelle le mariage n'est qu'« esclavage, satiété et répulsion », et nous force à vivre dans « la laideur, la saleté, la puanteur et la douleur », fait écho au célèbre éclat de fureur de Lear :

Au-dessous de la ceinture elles sont centaures, bien que femmes au-dessus ; en haut règnent les dieux, mais en bas tous les démons : là, c'est enfer, ténèbres, abîme sulfureux, brûlure, bouillonnement, puanteur, consommation...

Enfin, même si Tolstoï ne pouvait évidemment rien prévoir de tel en écrivant cet essai sur Shakespeare, la fin de sa vie – sa fuite soudaine et sans but à travers la campagne, accompagné de sa fille, la seule qui lui soit restée fidèle, et sa mort dans une maison d'un village étranger – est elle aussi comme hantée par le souvenir de *Lear*.

Il est bien évident que Tolstoï n'avait pas conscience de cette similitude et qu'il aurait refusé de l'admettre si on la lui avait signalée. Pourtant, s'il a ainsi réagi à la pièce, c'est que son thème (la renonciation au pouvoir, l'abandon de ses biens) devait nécessairement remuer en lui des sentiments profonds, et la morale formulée par Shakespeare le troubler et l'irriter comme une pièce le touchant de moins près, *Macbeth*, par exemple, ne l'aurait pas fait. Mais quelle est exactement la morale du *Roi Lear* ? Manifestement il y en a deux, l'une explicite, l'autre sous-entendue par l'histoire elle-même.

Selon Shakespeare, il faut tout d'abord admettre que renoncer au pouvoir, c'est susciter l'agression. Cela ne veut pas dire que *tout le monde* se retournera contre vous (Kent et le Bouffon restent fidèles à Lear du début à la fin), mais que, selon toute probabilité, *quelqu'un* le fera. Si vous jetez vos armes, quelqu'un de moins scrupuleux les ramassera. Si vous tendez l'autre joue, elle sera frappée plus violemment que la première. Il n'en va pas toujours ainsi, mais il faut s'y attendre, et l'on ne doit pas se plaindre lorsque cela arrive. La seconde gifle est, pour ainsi dire, incluse dans le fait de tendre l'autre joue. La morale que tout cela implique

est donc d'abord celle du sens commun, telle que l'exprime le Bouffon : « Ne renoncez pas au pouvoir, n'abandonnez pas vos biens. » Mais on peut aussi tirer de la pièce une autre morale. Shakespeare ne la formule jamais explicitement, et il n'importe guère de savoir dans quelle mesure il y souscrivait consciemment. Elle découle de l'histoire elle-même, de l'intrigue qu'il a, après tout, créée ou transformée en fonction de ses intentions. Cette morale est la suivante : « Renoncez à vos biens si vous le désirez, mais n'en attendez pas le bonheur. Vous n'en serez sans doute pas plus heureux. Si vous vivez pour les autres, vous devrez réellement vivre *pour eux*, et non pour en tirer indirectement un avantage personnel. » Aucune de ces conclusions n'était de nature à plaire à Tolstoï. La première exprime l'égoïsme ordinaire et prosaïque dont il cherchait sincèrement à se défaire. La seconde entre en conflit avec son désir de jouer sur les deux tableaux – c'est-à-dire de ne sacrifier son intérêt égoïste que par intérêt, pour accéder à la vie éternelle. Certes, *Le Roi Lear* n'a rien d'un sermon en faveur de l'altruisme. Cependant, la pièce montre bien quelles sont les conséquences de l'abnégation quand ses motifs sont égoïstes. Shakespeare était loin d'être indifférent aux biens terrestres, et s'il avait dû choisir un parti dans sa propre pièce, c'est au Bouffon que ses sympathies seraient probablement allées. Mais il n'en était pas moins capable de comprendre toutes les données de la situation et de les exposer en termes tragiques. Le vice est puni, mais la vertu n'est pas récompensée. La morale des dernières tragédies de Shakespeare n'est pas religieuse au sens habituel du terme ; en tout cas, elle n'est pas chrétienne. Seules deux d'entre elles, *Hamlet* et *Othello*, sont censées se passer pendant l'ère chrétienne, et même dans celles-là, si l'on excepte les facéties du fantôme dans *Hamlet*, aucune référence n'est faite à un « autre monde » dans lequel tous les torts seront réparés. Ces tragédies reposent toutes sur la conception humaniste selon laquelle la vie, si douloureuse soit-elle, vaut la peine d'être vécue : d'après cette conception, il y a en l'homme une grandeur que Tolstoï, dans sa vieillesse, refusait de lui reconnaître.

Tolstoï n'était pas un saint, mais il s'est efforcé avec acharnement d'en être un, et les critères qu'il appliquait à la littérature n'étaient pas ceux de la vie terrestre. Il faut bien voir que la différence entre un saint et un homme ordinaire est une différence de nature et non de degré, c'est-à-dire que l'un ne doit pas être considéré comme une forme imparfaite de l'autre. Le saint, du moins tel que le concevait Tolstoï, ne se donne pas pour but d'améliorer la vie terrestre, mais d'y mettre fin et de la remplacer par quelque chose d'autre. Cela apparaît clairement dans l'affirmation selon laquelle le célibat est « supérieur » au mariage. Ce que nous dit Tolstoï, en fait, c'est que si nous cessions d'engendrer, de combattre, de lutter et de jouir, si nous pouvions nous libérer non seulement de nos péchés, mais de tout ce qui nous attache au monde terrestre – y compris l'amour, au sens ordinaire d'un attachement plus grand à un être humain qu'à un autre –, alors toutes nos souffrances prendraient fin, et le royaume des cieux nous serait ouvert. Mais un être humain normal n'aspire pas au royaume des cieux : il veut que la vie sur terre continue. Ce n'est pas seulement qu'il soit « faible », « coupable » ou seulement soucieux de « prendre du bon temps ». La plupart des hommes

connaissent la joie et le plaisir au cours de leur vie mais, tout bien considéré, vivre est une épreuve, et il faut être très jeune ou très bête pour croire qu'il en va autrement. En fin de compte, c'est le chrétien qui se montre égoïste et hédoniste, car c'est lui qui cherche à fuir l'âpre lutte de la vie terrestre pour trouver la paix éternelle dans un ciel ou un nirvana quelconques. Selon la conception humaniste, la lutte est notre lot et la mort est le prix de la vie. « Les hommes doivent souffrir leur départ comme leur venue ici-bas ; le tout est d'être prêt » : un tel sentiment n'a rien de chrétien. Il semble parfois que l'humaniste et le croyant puissent conclure une trêve, mais en fait leurs attitudes sont irréconciliables : il faut choisir entre ce monde et l'autre. Et l'immense majorité des êtres humains, s'ils comprenaient quelle est l'alternative, choisiraient ce monde. C'est d'ailleurs ce qu'ils font en continuant à travailler, à engendrer et à mourir au lieu de mutiler leurs facultés dans l'espoir de mériter ailleurs une vie nouvelle.

Nous ne savons pas grand-chose des convictions religieuses de Shakespeare, si tant est qu'il en ait eu, ce que ses oeuvres ne permettent pas d'établir avec certitude. En tout cas, il n'était pas un saint et ne prétendait pas l'être : c'était un être humain, et à certains égards assez peu estimable. Il est clair, par exemple, qu'il cherchait à plaire aux riches et aux puissants et qu'il était capable de les flatter de la manière la plus servile. Il se montre aussi remarquablement prudent, pour ne pas dire lâche, quand il s'agit d'exprimer des opinions impopulaires : une réflexion subversive ou sceptique ne sera presque jamais placée dans la bouche d'un personnage qui peut passer pour être son porte-parole. Dans toutes ses pièces, ce sont des bouffons, des méchants, des déments ou des personnages simulant la folie ou en proie à une violente crise d'hystérie qui formulent une critique acerbe de la société et repoussent les mensonges conventionnels. Cela est particulièrement manifeste dans *Le Roi Lear*. Il y a dans la pièce une critique sociale voilée – qui échappe totalement à Tolstoï –, mais elle est formulée soit par le Bouffon, soit par Edgar qui simule la folie, soit par Lear pendant ses accès de démence. Dans ses moments de lucidité, Lear ne brille pas par son intelligence. Et pourtant, le fait même que Shakespeare ait dû recourir à de tels subterfuges montre l'ampleur de ses préoccupations. Il ne pouvait s'empêcher d'exprimer ses réflexions sur à peu près tout, bien qu'il ait emprunté toutes sortes de masques pour cela. Quand on a lu ne serait-ce qu'une fois Shakespeare attentivement, on ne passe pratiquement plus un seul jour sans le citer, car il n'y a guère de sujets importants qu'il n'aborde ou du moins ne mentionne quelque part, à sa façon peu méthodique mais éclairante. Les incongruités qui parsèment toutes ses pièces – les jeux de mots et les énigmes, les listes de noms propres, les petits tableaux quasi journalistiques (comme la conversation des voituriers dans *Henri IV*), les plaisanteries paillardes, les fragments rescapés de ballades oubliées – sont elles-mêmes dues à son exubérante vitalité. Shakespeare n'était ni un philosophe ni un savant, mais il ne manquait certainement pas de curiosité : il se passionnait pour tout ce qui fait la réalité de notre existence sur terre – ce qui, répétons-le, n'est *pas* la même chose que de souhaiter prendre du bon temps et rester en vie le plus longtemps possible. Certes, ce n'est pas la profondeur de sa pensée qui a fait la

gloire durable de Shakespeare, et peut-être même ne se souviendrait-on pas de lui en tant que dramaturge s'il n'avait aussi été un poète. La séduction qu'il exerce sur nous tient essentiellement à son langage. Combien Shakespeare lui-même était sensible à la musique de la langue, on en a sans doute la meilleure preuve avec les discours de Pistol [70]. Ses propos sont bien souvent dépourvus de signification, mais si l'on examine ces vers un à un, ils constituent de magnifiques exemples de poésie rhétorique. De toute évidence, Shakespeare a dû inventer un personnage de demi-fou pour utiliser ces formules absurdes mais si musicales (« Let floods o'erswell, and fiends for food howl on », etc.) qui lui traversaient sans cesse l'esprit comme un flot non maîtrisé. L'anglais n'étant pas la langue maternelle de Tolstoï, on ne peut le blâmer d'être insensible à la poésie de Shakespeare, ni même peut-être de refuser d'admettre que sa virtuosité verbale sortait de l'ordinaire. Mais il eût de toute façon rejeté l'idée même d'apprécier la poésie pour sa texture, c'est-à-dire de l'apprécier comme une sorte de musique. Si l'on avait pu, d'une manière ou d'une autre, lui démontrer que toute son explication de la célébrité de Shakespeare était erronée, que la popularité de ce dernier était authentique, du moins dans les pays de langue anglaise, que son seul talent pour combiner les sonorités avait apporté un plaisir extrême à des générations successives d'anglophones, tout cela n'eût pas été porté au crédit de Shakespeare, bien au contraire. Tolstoï y aurait vu une preuve supplémentaire de la nature irrégulière et prosaïque de Shakespeare et de ses admirateurs. Il aurait répondu que la poésie doit être jugée sur sa signification, et que la séduction des sonorités ne sert qu'à dissimuler la fausseté du propos. On en revient toujours à la même alternative : ce monde contre l'autre ; et la musique, incontestablement, appartient à ce monde.

Une sorte de suspicion a toujours entouré le personnage de Tolstoï, ainsi que celui de Gandhi. Ce n'était pas, comme certains l'ont affirmé, un vulgaire hypocrite, et il se serait sans doute imposé des sacrifices plus grands encore si son entourage, et notamment sa femme, ne l'en avait constamment empêché. Mais on ne saurait s'en tenir, à propos de personnages tels que Tolstoï, au jugement de leurs disciples. Il reste toujours possible – voire probable – qu'ils aient simplement troqué une forme d'égoïsme contre une autre. Tolstoï a renoncé à la richesse, à la célébrité et aux privilèges ; il a abjuré la violence sous toutes ses formes et s'est montré prêt à en subir les conséquences ; mais on a peine à croire qu'il ait renoncé au principe même de la contrainte, ou du moins au *désir* d'exercer une contrainte sur les autres. Dans certaines familles, le père dira à son enfant : « Je vais te froter les oreilles si tu recommences », alors que la mère, les yeux pleins de larmes, prendra l'enfant dans ses bras et lui chuchotera tendrement : « Allons, mon chéri, est-ce que tu veux faire plaisir à ta maman ? » Et qui irait soutenir que la seconde méthode est moins tyrannique que la première ? Ce qui est réellement déterminant, c'est moins la violence ou la non-violence que le fait d'aspirer ou non à exercer un pouvoir. Il y a des gens qui, tout en voyant dans l'armée ou la police des institutions détestables, se comportent de façon plus intolérante et plus inquisitoriale que les personnes normales, pour lesquelles l'usage de la violence est nécessaire dans certaines circonstances. Ils ne diront

jamais à quelqu'un : « Faites ceci ou cela, sinon vous irez en prison », mais, s'ils le peuvent, ils s'insinueront dans son esprit et lui dicteront ses pensées dans les moindres détails. Des convictions telles que le pacifisme et l'anarchisme, qui semblent *a priori* impliquer un renoncement complet au pouvoir, favorisent en fait l'adoption d'une telle tournure d'esprit. Car si vous prônez, sans pouvoir en escompter le moindre avantage matériel, des idées qui vous paraissent exemptes de la bassesse ordinaire de la politique, cela ne prouve-t-il pas que vous avez raison ? Et plus vous avez raison, plus il vous paraît légitime de contraindre les autres à penser comme vous.

S'il faut en croire ce qu'il affirme dans son pamphlet, Tolstoï n'a jamais pu trouver à Shakespeare le moindre mérite et s'est toujours étonné que ses collègues écrivains, Tourgueniev, Fet et autres, ne soient pas de son avis. Il est certain qu'avant d'aspirer à la sainteté, Tolstoï se serait contenté de dire : « Vous aimez Shakespeare, moi pas. Restons-en là. » Par la suite, n'étant plus en mesure de comprendre qu'il faut de tout pour faire un monde, il en vint à penser que les écrits de Shakespeare le menaçaient personnellement : plus les gens s'enthousiasmeraient pour Shakespeare, moins ils écouterait Tolstoï. Personne ne devait donc plus être *autorisé* à aimer Shakespeare, à boire de l'alcool ou à fumer du tabac. Certes, Tolstoï ne songeait pas à utiliser la force, à réclamer que la police saisisse tous les exemplaires des oeuvres de Shakespeare. Mais il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour le discréditer. Il a tenté de s'insinuer dans l'esprit de chaque admirateur de Shakespeare pour lui gâcher son plaisir par tous les artifices imaginables, y compris – comme je l'ai montré dans mon résumé de son pamphlet – par des arguments contradictoires ou de mauvaise foi.

Mais le plus extraordinaire dans tout cela, c'est finalement l'insignifiance du résultat. Comme je l'ai dit plus haut, on ne peut pas *réfuter* le pamphlet de Tolstoï, du moins sur aucun point essentiel. Les arguments ne servent à rien pour défendre un poème. Ou bien il se défend par sa survie même, ou bien il est indéfendable. Et si ce critère est sûr, je pense que le verdict, dans le procès fait à Shakespeare, doit être : « Non coupable. » Comme tout autre écrivain, Shakespeare sera tôt ou tard oublié, mais il est peu probable que des charges plus sérieuses soient jamais relevées contre lui. Tolstoï a peut-être été l'écrivain le plus admiré de son temps, et il n'en a certainement pas le pamphlétaire le plus médiocre. Il a fait tonner contre Shakespeare toute son artillerie critique, à la façon d'un cuirassé dont tous les canons feraient feu en même temps. Et pour quel résultat ? Quarante ans après, Shakespeare est toujours là, parfaitement indemne, et il ne reste rien de cette tentative de démolition, si ce n'est les pages jaunissantes d'un pamphlet que presque personne n'a lu, et qui serait tombé dans un oubli total si Tolstoï n'avait pas été par ailleurs l'auteur de *Guerre et Paix* et d'*Anna Karénine*.

I

Peu après mon arrivée à St Cyprian [72] (pas tout de suite, mais au bout d'une ou deux semaines, alors que je paraissais m'habituer à la routine de la vie scolaire), je recommençai à faire pipi au lit. J'avais alors huit ans, et il y avait donc au moins quatre ans que ça ne m'était pas arrivé.

J'ai l'impression qu'aujourd'hui on considère que l'incontinence nocturne n'a dans de telles circonstances rien d'extraordinaire ; que c'est une réaction normale de la part d'enfants transportés de chez eux dans un lieu étranger. Mais à cette époque, c'était considéré comme une scandaleuse atteinte aux bonnes moeurs, que les enfants commettaient sciemment et qui appelait pour traitement une bonne raclée. Quant à moi, je n'avais nul besoin d'être instruit de mon crime. Je priais chaque nuit avec une ferveur que je n'avais jamais mise auparavant à aucune prière : « Mon Dieu, faites que je ne mouille pas mon lit ! Oh, mon Dieu, faites que je ne mouille pas mon lit ! mais cela restait étonnamment peu efficace. Certaines nuits cela m'arrivait, d'autres non. Ce n'était là affaire ni de volonté ni de conscience. On ne *commettait* pas cet acte à proprement parler : on se réveillait simplement le matin pour découvrir que les draps étaient trempés.

Après deux ou trois infractions, on m'avertit que la prochaine fois je serais battu, mais cet avertissement me fut donné d'une manière curieusement détournée. Un après-midi, alors que nous sortions en rang après le thé, Mme W., la femme du directeur, était assise à la place d'honneur de l'une des tables et bavardait avec une dame dont je ne savais rien, si ce n'est qu'elle passait l'après-midi en visite à l'école. C'était une personne intimidante d'allure masculine, qui portait une tenue de cheval, ou que je pris pour telle. Je quittais la pièce quand Mme W. me rappela, comme pour me présenter à la visiteuse.

Mme W. était surnommée Flip, et je l'appellerai ainsi, car je pense rarement à elle sous un autre nom. (Officiellement, cependant, on l'appelait Mum, probablement une déformation du « Ma'am » utilisé par les élèves des *public schools* pour s'adresser à l'épouse de leur directeur.) C'était une femme trapue, large d'épaules, aux joues rouges, au front bas, aux sourcils saillants et aux yeux très enfoncés et soupçonneux. Bien qu'elle affectât la plupart du temps une extrême cordialité, employant pour vous mettre à l'aise un argot de potaches (« *Grouillez-vous*, mon vieux », et ainsi de suite), et allant même jusqu'à vous appeler par votre prénom, son regard gardait toujours quelque chose d'inquisiteur et d'accusateur. Il était très difficile de la regarder en face sans se sentir coupable, même quand on n'avait rien fait de particulier.

« Voici un petit garçon, dit Flip en me désignant à la visiteuse, qui mouille son

lit toutes les nuits. Savez-vous ce que je vais faire si vous recommencez ? ajouta-t-elle en se tournant vers moi. Je vais demander aux terminales de vous donner une correction. »

La visiteuse prit l'air de quelqu'un qui est inexprimablement choqué et s'écria : « Vous avez *par-fai-te-ment* raison ! » Et ici se produisit une de ces méprises extravagantes, presque absurdes, qui sont le lot quotidien de l'enfance. La classe de terminale (la sixième année) regroupait des garçons plus âgés, sélectionnés parce qu'ils avaient « du caractère » et habilités à châtier les élèves plus jeunes. Je n'avais pas encore entendu parler de leur existence, et je compris « Mme Form » (« Mrs Form ») au lieu de « la sixième année » (Sixth Form »). Je crus qu'il s'agissait de la visiteuse – c'est-à-dire que son nom était Mme Form. C'était certes fort peu plausible, mais un enfant n'a aucun discernement dans ce domaine. J'imaginai donc que c'était *elle* qui allait être chargée de me battre. Je ne vis rien d'étrange à ce que cette tâche fût confiée à une personne de passage sans aucun lien avec l'école. Je me dis simplement que « Mme Form » ne badinait pas avec la discipline et prenait plaisir à battre les gens (quelque chose dans son aspect évoquait cela), et j'eus aussitôt d'elle une vision terrifiante, l'imaginant pour l'occasion vêtue en cavalière de pied en cap et brandissant un fouet. Aujourd'hui encore, je ressens la honte que j'éprouvais alors et qui me faisait presque défaillir, tandis que je me tenais devant ces deux femmes, petit garçon au visage rond en culottes courtes de velours côtelé. Je ne pouvais articuler un seul mot. J'étais persuadé que je mourrais si « Mme Form » me battait. Cependant, mon sentiment dominant n'était pas la peur, ni même le ressentiment : c'était simplement la honte qu'une autre personne, une femme qui plus est, ait été informée de mon crime abject.

Peu après, je ne sais plus comment, j'appris qu'en fait ce n'était pas « Mme Form » qui officiait en cas de châtement. Je ne sais plus si c'est la nuit suivante que je mouillai de nouveau mon lit, mais il est du moins certain que je ne tardai pas à récidiver. Quel désespoir, quel sentiment de cruelle injustice, après toutes mes prières et mes bonnes résolutions, lorsque je me réveillai une fois encore dans des draps mouillés ! Je n'avais pas le moindre espoir de dissimuler mon méfait. Raide comme la justice, la surveillante, prénommée Margaret, fit son entrée dans le dortoir : elle avait pour mission d'inspecter mon lit. Elle tira les draps, puis se redressa, et ces mots tant redoutés semblèrent tomber de sa bouche comme un grondement de tonnerre :

« ALLEZ VOUS PRÉSENTER chez le directeur après le petit déjeuner ! »

J'ai écrit les mots ALLEZ VOUS PRÉSENTER en lettres capitales parce que c'est ainsi qu'ils s'imposaient alors dans mon esprit. Je ne sais combien de fois j'ai entendu cette formule durant mes premières années à St Cyprian, et il était très rare qu'elle ne fût pas synonyme de châtement corporel. Ces mots avaient pris pour moi une grandeur sinistre, ils résonnaient à mes oreilles comme une marche funèbre ou une sentence de mort.

Quand j'arrivai pour me présenter, Flip était dans l'antichambre du bureau, assise à la longue table cirée, occupée à une tâche quelconque. Son regard inquisiteur me scruta tandis que j'entrais dans le bureau, où le directeur, surnommé Sambo, m'attendait. C'était un homme voûté, d'allure étrangement rustaude, qui sans être gros se déplaçait d'un pas traînant ; son visage joufflu faisait penser à celui d'un bébé grandi trop vite, et il pouvait se montrer d'excellente humeur. Il savait évidemment pourquoi j'étais là et avait déjà pris dans le placard une cravache à manche en os, mais la règle était, lorsqu'on se présentait, de déclarer soi-même quel crime on avait commis : cela faisait partie de la punition. Lorsque j'eus accompli cette formalité, il me sermonna – ce fut bref mais solennel – puis me saisit par la peau du cou, me retourna et commença à me frapper avec la cravache. Il avait pour habitude de poursuivre son sermon tout en vous fouettant, et je me rappelle les mots « petit-garçon-malpropre » qui scandaient ses coups. Il ne me fit pas mal (peut-être ne frappait-il pas très fort parce que c'était la première fois), et je sortis du bureau très soulagé. Le fait de ne pas avoir eu mal était une sorte de victoire qui effaçait en partie la honte de mon incontinence. Je fus même assez imprudent pour arborer un large sourire. Quelques jeunes élèves rôdaient dans le couloir derrière la porte de l'antichambre.

« Tu as été battu ?

— Je n'ai pas eu mal », répondis-je fièrement.

Flip avait tout entendu. Aussitôt, elle hurla :

« Venez ici ! Venez ici immédiatement ! Qu'avez-vous dit ?

— J'ai dit que je n'avais pas eu mal, bredouillai-je.

— Comment osez-vous dire une chose pareille ? Croyez-vous que ce soit convenable ? Retournez vous présenter au directeur ! »

Cette fois, Sambo frappa avec un véritable acharnement. Cela dura si longtemps que j'en fus effrayé et stupéfait – environ cinq minutes, me sembla-t-il –, et qu'il finit par casser sa cravache, dont le manche en os vola à travers la pièce.

« Regardez ce que vous m'avez fait faire ! » s'écria-t-il furieux en brandissant la cravache brisée.

Je m'étais laissé tomber sur une chaise en pleurnichant sans bruit. Je m'en souviens comme de la seule occasion, au long de mon enfance, où un châtiment corporel m'arracha réellement des larmes, et le plus curieux est que ce n'était même pas la douleur qui me faisait pleurer, car cette fois encore je n'avais pas eu très mal : la peur et la honte semblaient m'avoir anesthésié. Je pleurais en partie parce que je sentais que c'était ce que l'on attendait de moi, en partie par repentir véritable, mais aussi parce que j'étais la proie de ce chagrin propre à l'enfance, si profond qu'il n'est pas facile à décrire : un sentiment de solitude et d'abandon sans remède, l'impression d'être prisonnier d'un monde non seulement hostile, mais où le bien et le mal étaient régis par des règles auxquelles il m'était en fait impossible

de me conformer.

Mon incontinence nocturne m'apparaissait donc à la fois comme un crime et comme une chose à laquelle je ne pouvais rien. Bien conscient de ce second aspect, je ne contestais pas pour autant le premier. Il était donc possible de commettre un péché sans savoir qu'on l'avait commis, sans désirer le commettre, et sans être en mesure de l'éviter. Le péché n'était pas nécessairement une chose qu'on faisait : ce pouvait être une chose qui vous arrivait. Je ne prétendrai pas que cette idée fut alors pour moi, sous les coups de cravache de Sambo, une soudaine révélation : je l'avais pressentie avant même d'avoir quitté ma famille, car ma petite enfance n'avait pas été des plus heureuses. Quoi qu'il en soit, telle fut la grande et durable leçon de mon enfance : j'étais dans un monde où il m'était *impossible* d'être bon. Cette double ration de coups de cravache fut un tournant, car elle me fit comprendre pour la première fois ce qu'il allait me falloir endurer désormais. La vie était plus terrible, et j'étais plus vicieux, que je ne l'avais imaginé. En tout cas, tandis que je pleurnichais, assis au bord d'une chaise dans le bureau de Sambo, sans même avoir assez d'aplomb pour me défendre pendant qu'il fulminait contre moi, j'éprouvais un sentiment de péché, d'absurdité et de faiblesse que je ne me souviens pas d'avoir ressenti auparavant.

En règle générale, les souvenirs qu'on garde d'une période quelconque ont nécessairement tendance à s'estomper avec le temps. On prend sans cesse connaissance de faits nouveaux, et les plus anciens s'effacent pour leur céder la place. À vingt ans, j'aurais pu écrire l'histoire de mes années d'école avec une précision qui me serait tout à fait impossible aujourd'hui. Mais il peut aussi arriver qu'après un long laps de temps les souvenirs se fassent plus précis, car considérant le passé d'un oeil nouveau, on peut isoler, et en quelque sorte distinguer, certains faits qui se perdaient jusque-là dans la masse. Voici deux choses que je n'avais pas exactement oubliées, mais qui ne m'ont frappé par leur étrangeté ou par leur intérêt que très récemment. L'une d'elles est que mon second châtiment me parut juste et mérité. Être battu une première fois, puis une seconde par-dessus le marché, et beaucoup plus violemment encore, pour avoir eu l'imprudence de montrer que je n'avais pas eu mal, me paraissait tout à fait dans l'ordre des choses. Les dieux sont ombrageux, et quand on a de la chance, mieux vaut être discret. L'autre est que je me tins moi-même pour coupable du bris de la cravache. Je me rappelle encore le sentiment que j'éprouvai en voyant le manche gisant sur le tapis : celui de m'être montré grossier et maladroit en abîmant un objet coûteux. C'était *moi* qui l'avais cassé : Sambo me le disait, et j'en étais convaincu. Ce sentiment de culpabilité est resté enfoui dans ma mémoire, sans que j'en aie conscience, pendant vingt ou trente ans.

Voilà pour l'épisode de l'incontinence. Mais il me faut encore ajouter quelque chose : je cessai dès lors de mouiller mon lit – plus précisément, je le mouillai une dernière fois, et après une nouvelle correction, ce fut terminé. Ainsi, ce remède barbare ne manque peut-être pas d'efficacité, quoiqu'il faille assurément la payer cher.

II

St Cyprian était une école snob et chère, en passe de devenir encore plus snob, et sans doute plus chère. La *public school* avec laquelle elle entretenait des relations privilégiées était Harrow, mais lors de ma scolarité les élèves étaient de plus en plus nombreux à aller à Eton. La plupart avaient des parents riches, mais ce n'étaient pas, dans l'ensemble, des aristocrates : plutôt cette sorte de gens qui vivent dans d'énormes maisons entourées de massifs d'arbustes à Bournemouth ou à Richmond, avec des automobiles et des domestiques, sans pour autant avoir de propriétés à la campagne. Il y avait aussi quelques personnages exotiques : des Sud-Américains, fils de riches éleveurs argentins, un ou deux Russes, et même un prince siamois, ou prétendu tel.

Sambo avait deux grandes ambitions. La première était d'attirer une clientèle aristocratique, la seconde de former de futurs boursiers accueillis dans des *public schools*, et plus particulièrement à Eton. Vers la fin de ma scolarité, il réussit à mettre la main sur deux authentiques rejetons de l'aristocratie anglaise. Je me souviens de l'un d'eux comme d'une pauvre créature chétive et bégayante, presque albinos, levant vers le ciel des yeux de myope et pourvue d'un long nez à l'extrémité duquel une goutte de rosée semblait toujours perler. Sambo mentionnait systématiquement les titres de ces garçons quand il en parlait à une tierce personne, et au tout début il s'adressait même à eux en les appelant « lord Untel ». Bien entendu, il trouvait le moyen d'attirer l'attention sur eux chaque fois qu'il y avait un visiteur. Je me souviens qu'une fois, le petit garçon blond s'étrangla pendant le dîner et qu'un filet de morve s'écoula de son nez jusque dans son assiette ; c'était un spectacle répugnant. Tout élève d'un rang inférieur eût été traité de sale petit cochon et expulsé sur-le-champ de la salle à manger ; mais Sambo et Flip prirent la chose à la légère, sur le mode : « Ah, ces garçons, toujours les mêmes... »

Les garçons issus de familles riches étaient tous plus ou moins ouvertement favorisés. L'école avait quelque chose d'un pensionnat victorien, avec ses internes, et quand je lus plus tard la description de ce type d'école dans Thackeray, cette ressemblance me frappa aussitôt. Les élèves riches avaient droit à du lait et à des biscuits au milieu de la matinée, on leur donnait des leçons d'équitation une ou deux fois par semaine, Flip les dorlotait et les appelait par leurs prénoms, et surtout ils n'étaient jamais battus. À l'exception des Sud-Américains, que l'éloignement de leurs parents privait de cette protection, je ne crois pas que Sambo ait jamais frappé un seul élève dont le père avait un revenu nettement supérieur à deux mille livres sterling par an. Il lui arrivait cependant de sacrifier le profit financier au prestige de l'école. Par mesure exceptionnelle, il acceptait une substantielle réduction des frais de scolarité pour un garçon qui lui paraissait susceptible d'obtenir une bourse, et donc de faire honneur à l'école. C'est dans de telles conditions que j'avais moi-même été admis à St Cyprian : mes parents n'auraient pu, sans cela, se permettre de m'envoyer dans une école aussi chère.

Au début, je ne savais pas que j'avais été admis à tarif réduit ; mais lorsque j'eus onze ans environ, Flip et Sambo commencèrent à me jeter la chose au visage. Les deux ou trois premières années, je suivis la filière scolaire normale ; puis, peu de temps après avoir commencé l'étude du grec (on commençait le latin à huit ans, le grec à dix), je passai dans la classe préparatoire aux concours des boursiers, où l'enseignement était dispensé dans une large mesure, pour le latin et le grec, par Sambo lui-même. Pendant deux ou trois ans, les élèves y étaient gavés de connaissances aussi cyniquement que l'on gave une oie pour Noël. Et quelles connaissances ! Ce système, dans lequel l'avenir d'un enfant doué se décide lors d'un concours qu'il passe dès l'âge de douze ou treize ans, est de toute façon pernicieux, mais il semble du moins que certaines écoles préparatoires envoient des élèves à Eton, à Winchester, etc., sans leur apprendre à tout considérer du seul point de vue de la réussite au concours. À St Cyprian, tout l'enseignement avait ouvertement pour but de nous préparer à accomplir une sorte d'escroquerie. Nous devions apprendre exclusivement ce qui pouvait donner à l'examineur l'impression que nous en savions plus que ce n'était réellement le cas, et éviter autant que possible de nous encombrer l'esprit de quoi que ce soit d'autre. Les matières à faible coefficient, comme la géographie, étaient presque totalement négligées, de même que les mathématiques lorsqu'on était dans la filière « classique » ; quant aux sciences, elles n'étaient pas enseignées du tout – en fait, elles étaient si méprisées qu'on décourageait jusqu'à l'intérêt pour l'histoire naturelle –, et même les livres que nous étions incités à lire pendant nos moments de loisir étaient choisis en pensant à la « composition d'anglais ». Seuls comptaient le latin et le grec, matières décisives pour l'obtention d'une bourse, mais ils n'en étaient pas moins enseignés d'une façon délibérément superficielle et fort peu sérieuse. Ainsi, nous n'avons jamais lu intégralement ne serait-ce qu'un seul livre d'un auteur grec ou latin : nous n'en lisions que de courts extraits, choisis parce que c'était le genre de textes qui pouvaient être donnés en « version non préparée ». L'année précédant le concours, nous ne fîmes guère que potasser les copies des années précédentes. Sambo en avait des liasses en sa possession, provenant de toutes les grandes *public schools*. Mais le plus scandaleux était encore l'enseignement de l'histoire.

Il existait à cette époque une aberration dénommée « Prix d'histoire de Harrow » : c'était un concours annuel auquel participaient un grand nombre d'écoles préparatoires. La tradition voulait que St Cyprian le remporte chaque année, ce qui n'avait rien de très étonnant, puisque nous avions potassé tous les sujets donnés depuis que le concours existait, et le nombre de questions possibles était tout de même limité. C'était ce genre de questions idiotes auxquelles on répond par un nom ou une citation. Qui a dépouillé les Bégums ? Qui a été décapité dans un bateau non ponté ? Qui a surpris les whigs au bain et s'est enfui avec leurs vêtements ? Presque tout l'enseignement historique que nous recevions était de ce niveau. L'histoire était une accumulation de faits isolés, dont la signification restait obscure et l'importance mystérieuse, auxquels étaient liées des formules retentissantes. Disraeli a apporté la paix dans l'honneur. Clive a été

stupéfait de sa modération. Pitt a fait appel au Nouveau Monde pour rétablir l'équilibre de l'Ancien. Et les dates, et les procédés mnémotechniques ! (Saviez-vous, par exemple, que les initiales des mots qui composent la phrase « A black Negress was my aunt : there's her house behind the barn » [« Une négresse noire était ma tante : voilà sa maison derrière la grange »] sont aussi celles des batailles de la guerre des Deux-Roses ?) Flip, qui assurait les cours d'histoire pour les grandes classes, se délectait de ce genre de choses. Je me souviens de véritables orgies de dates, au cours desquelles les élèves les plus zélés piaffaient d'impatience pour répondre aux questions, sans pour autant éprouver le moindre intérêt pour la signification des événements mystérieux qu'ils mentionnaient.

« 1572 ?

— Massacre de la Saint-Barthélemy !

— 1707 ?

— Mort d'Aurangzeb !

— 1713 ?

— Traité d'Utrecht !

— 1773 ?

— Boston Tea Party !

— 1520 ?

— Oh, M'dame, s'il vous plaît...

— M'dame, M'dame, s'il vous plaît ! Laissez-moi lui dire, M'dame !

— Bon. 1520 ?

— Camp du Drap d'or !»

Et ainsi de suite.

Mais l'histoire et les autres matières secondaires étaient encore une partie de plaisir par rapport à l'effort que demandaient les matières « classiques ». Rétrospectivement, je m'aperçois que je travaillais alors plus dur que je ne l'ai jamais fait depuis, et pourtant, sur le moment, on avait toujours l'impression de ne pas en faire assez. Nous étions assis autour de la grande table cirée, d'un bois dur très clair, et Sambo nous aiguillonnait, nous menaçait, nous exhortait, parfois plaisantant, ou décernant de rares éloges, mais ne cessant jamais de nous asticoter pour que notre attention ne faiblisse pas, comme on maintiendrait éveillée une personne somnolente en la piquant avec des épingles.

« Allons, petit fainéant ! Allons, petit paresseux propre à rien ! Le seul ennui avec vous, c'est que vous êtes un incurable fainéant. Vous mangez trop, voilà tout. Vous engloutissez des repas énormes, et vous dormez à moitié quand vous arrivez ici. Allez-y, donnez un coup de collier. Vous ne *réfléchissez* pas. Vous ne vous

fatiguez pas les méninges. »

Il distribuait des coups sur le crâne avec un crayon en argent qui, dans mon souvenir, était à peu près de la taille d'une banane, et en tout cas suffisamment lourd pour faire une bosse ; il vous tirait les cheveux là où ils sont le plus courts, derrière les oreilles, ou bien parfois il vous donnait sous la table un coup de pied dans les tibias. Certains jours, quand décidément ça n'allait pas, on s'entendait dire : « Très bien, je vois ce qu'il vous faut. Vous l'avez cherché toute la matinée. Allons, petit bon à rien de paresseux, venez dans le bureau. » Et puis vlan ! vlan ! vlan ! vlan ! et l'on s'en retournait au travail, la peau zébrée de traces rouges et tout endolori – durant les dernières années, Sambo avait abandonné sa cravache pour une mince canne en jonc qui faisait beaucoup plus mal. Cela n'arrivait pas très souvent, mais je me souviens fort bien d'avoir été sorti plus d'une fois de la salle au milieu d'une phrase latine, d'avoir reçu une correction, puis d'avoir repris, comme si de rien n'était, la phrase là où je l'avais laissée. Il ne faut pas croire que ces méthodes ne soient pas efficaces. Elles remplissent parfaitement leur fonction. En fait, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu, ni même qu'il puisse y avoir, d'enseignement classique sans châtiments corporels. Les élèves eux-mêmes étaient convaincus de leur efficacité. Il y avait un garçon, nommé Beacham, particulièrement peu doué, mais qui avait manifestement grand besoin d'obtenir une bourse. Pour le faire avancer, Sambo le fouettait comme un cheval fourbu. Il tenta d'obtenir une bourse à Uppingham, en revint parfaitement conscient d'avoir échoué, et reçut un jour ou deux plus tard une sévère correction pour sa paresse. « J'aurais préféré être battu avant d'aller passer l'examen », dit-il tristement – remarque que je trouvai méprisable, mais que je compris parfaitement.

Les élèves de la classe préparatoire aux bourses n'avaient pas tous droit au même traitement. Si un garçon avait des parents riches, qui se souciaient finalement assez peu d'économiser les frais de scolarité, Sambo le harcelait d'une façon relativement paternelle à grand renfort de plaisanteries et de bourrades dans les côtes, avec peut-être, à l'occasion, un coup de crayon sur le crâne, mais jamais de cheveux tirés ni de séance de canne de jonc. C'était aux garçons pauvres mais « doués » qu'il menait la vie dure.

Il avait investi dans cette mine d'or qu'étaient nos cerveaux, et il fallait que cela rapporte. Longtemps avant d'avoir compris la nature de mes relations financières avec Sambo, j'avais bien dû admettre que je ne me trouvais pas dans la même situation que la plupart des autres garçons. Les élèves étaient en effet divisés en trois castes : d'abord la minorité d'enfants d'aristocrates ou de millionnaires, puis ceux des familles bourgeoises aisées, qui constituaient l'essentiel des effectifs, et enfin, au dernier rang, le rebut dont je faisais partie : les fils de pasteurs, de fonctionnaires indiens, de veuves dans le besoin, etc. Ces membres de la caste inférieure étaient dissuadés de participer aux activités « facultatives » comme le tir ou la menuiserie, et exposés à toutes sortes d'humiliations en matière de vêtements ou d'objets personnels. Ainsi, je n'ai jamais pu avoir une batte de cricket à moi, car « vos parents ne peuvent pas se le permettre ». Cette phrase me

poursuivit tout au long de ma scolarité. À St Cyprian, nous n'avions pas le droit de garder l'argent que nous rapportions de chez nous et devions le « mettre en dépôt » le premier jour du trimestre ; on nous autorisait ensuite, en de rares occasions, à le dépenser sous haute surveillance. Même si nous avions l'argent nécessaire sur notre compte, on ne nous laissait jamais, moi et les autres enfants dans la même situation, acheter des jouets coûteux tels que les modèles réduits d'avions. Flip, en particulier, semblait s'être donné pour objectif d'inculquer des habitudes de modestie aux garçons les plus pauvres. Je me souviens de l'avoir entendue dire à un enfant : « Croyez-vous que ce soit le genre de choses qu'un garçon comme vous puisse se permettre d'acheter ? », et elle ajouta devant tous les élèves : « Vous savez que vos moyens seront limités, n'est-ce pas ? Vos parents ne sont pas riches. Sachez rester à votre place ! » Il y avait aussi l'argent de poche hebdomadaire, que nous dépensions en friandises ; Flip s'installait derrière une grande table pour le distribuer. Les millionnaires avaient six pence par semaine, mais la somme normale était de trois pence. Moi-même et un ou deux autres élèves n'avions droit qu'à deux pence. Mes parents n'avaient pas donné d'instructions en ce sens, et l'économie d'un penny n'avait certainement pas la moindre importance : c'était une manière de nous signifier notre statut social. Mais le pire encore était le moment du gâteau d'anniversaire. La coutume voulait que chaque garçon ait pour son anniversaire un gros gâteau glacé avec des bougies. On le partageait à l'heure du thé et c'était l'école qui le fournissait – l'achat était porté sur la note des parents. Je n'eus pourtant jamais droit à ce gâteau, que mes parents n'auraient pas hésité un instant à payer. Chaque année, sans jamais oser réclamer, j'attendais en tremblant, espérant que cette fois, enfin, un gâteau apparaîtrait. Une ou deux fois, j'eus même l'imprudence d'affirmer à mes camarades que cette année *j'aurais* mon gâteau. Puis vint l'heure du thé, et pas de gâteau, ce qui ne contribua pas à rehausser mon prestige.

On m'inculqua très tôt la conviction que mon seul espoir d'échapper à une vie misérable était de décrocher une bourse dans une *public school*. Soit j'y parvenais, soit il me faudrait quitter l'école à quatorze ans et devenir, selon l'expression préférée de Sambo. « un commis de bureau à quarante livres par an ». Comment aurais-je pu en juger autrement, alors qu'à St Cyprian personne ne mettait en doute l'axiome selon lequel ne pas être admis dans une « bonne » *public school* (et cette épithète ne s'appliquait qu'à une quinzaine d'entre elles) signifiait ne plus avoir devant soi qu'une vie gâchée. Un adulte peut difficilement imaginer ce qu'on éprouvait – la tension, la mobilisation de tout son courage pour un combat terrible et décisif – alors qu'approchait inéluctablement la date de l'examen : onze ans, douze ans, puis treize ans, l'âge fatidique ! Pendant cette période d'environ deux ans, je ne pense pas qu'il y ait jamais eu un seul jour où « l'exam », comme je l'appelais, ait été tout à fait absent de mes pensées. Il figurait invariablement dans mes prières, et chaque fois que je tirais l'os le plus long de la « fourchette » d'une volaille, ou que je trouvais un fer à cheval, ou que je m'inclinai sept fois devant la lune nouvelle, ou que je réussissais à passer par un portail censé porter bonheur sans toucher les côtés, le vœu que je formulais portait tout naturellement sur

« l'exam ». Et pourtant, assez curieusement, j'étais en même temps habité, et tourmenté, par un violent désir de *ne pas* travailler. Certains jours, la simple idée du labeur qui m'attendait me donnait la nausée, et je restais stupide, comme un animal, devant les difficultés les plus élémentaires. Dès que j'étais en vacances, il me devenait en outre impossible de travailler. Quelques-uns des élèves qui préparaient le concours pour les bourses suivaient des cours particuliers avec un certain M. Batchelor, personnage sympathique et hirsute vêtu de costumes élimés ; il vivait quelque part en ville dans un antre typique de célibataire aux murs couverts de livres, où tout empestait le tabac. Pendant les vacances, M. Batchelor nous envoyait des extraits d'auteurs latins à traduire, et nous étions censés lui renvoyer chaque semaine ce que nous avions fait. Je ne sais pourquoi, je restais paralysé devant la tâche. La feuille blanche et le dictionnaire de latin à couverture noire étaient posés sur la table, le remords d'avoir manqué à mes obligations empoisonnait mes loisirs, mais je ne parvenais toujours pas à me mettre au travail, si bien qu'à la fin des vacances, je n'avais envoyé à M. Batchelor que cinquante ou cent lignes. La raison en était sans doute en partie que Sambo et sa badine étaient bien loin. Mais il m'arrivait aussi durant les périodes scolaires de passer par des phases d'oisiveté et d'hébétude au cours desquelles j'étais submergé par la honte : pleinement conscient de ma culpabilité et cependant incapable de faire mieux (ou m'y refusant, je ne savais pas au juste), j'en arrivais à adopter une attitude de défi piteuse et pleurnicharde. Alors Sambo ou Flip me convoquaient, et cette fois il ne s'agissait même plus d'une correction.

Flip me scrutait d'un regard sinistre. (Je me demande quelle était la couleur de ses yeux. Dans mon souvenir, ils sont verts, mais aucun être humain n'a vraiment les yeux verts. Peut-être étaient-ils noisette.) Elle commençait dans son style particulier, à la fois cajoleur et brutal, qui ne manquait jamais de vous désarçonner et de vous toucher à votre point sensible.

« Je ne crois pas que ce soit tout à fait convenable de votre part de vous comporter de la sorte, n'est-ce pas ? Croyez-vous que ce soit correct, vis-à-vis de votre mère et de votre père, de continuer ainsi à perdre votre temps à ne rien faire, semaine après semaine, mois après mois ? Voulez-vous *vraiment* gâcher toutes vos chances ? Vous savez que vos parents ne sont pas riches, n'est-ce pas ? Vous savez qu'ils n'ont pas les mêmes moyens que les parents des autres élèves. Comment pourront-ils vous envoyer dans une *public school* si vous n'obtenez pas de bourse ? Je sais combien votre mère est fière de vous. Et vous voulez la décevoir, c'est ça que vous voulez ?

— À mon avis, il n'a plus du tout l'intention d'aller dans une *public school*, disait alors Sambo, en s'adressant à Flip comme si je n'avais pas été là. Je pense qu'il y a renoncé. Il préfère être commis de bureau à quarante livres par an. » J'éprouvais déjà cette horrible sensation qui précède les larmes : un poids sur la poitrine, un picotement au fond de la gorge. Flip jouait alors sa carte maîtresse :

« Et croyez-vous qu'il soit tout à fait honnête à *notre* égard de vous comporter

de la sorte ? Après tout ce que nous avons fait pour vous ? Vous savez *fort bien* ce que nous avons fait pour vous, n'est-ce pas ?» Son regard sondait et, bien qu'elle ne me l'eût jamais dit explicitement, je le savais en effet. « Nous vous avons gardé ici toutes ces années – et même une semaine pendant les vacances pour que M. Batchelor puisse vous donner des cours particuliers. Vous savez bien que nous *ne souhaitons pas* avoir à vous renvoyer, mais nous ne pouvons garder un garçon qui ne songe qu'à engloutir notre nourriture, un trimestre après l'autre. Je trouve, pour ma part, que votre comportement n'est pas très honorable. Qu'en pensez-vous ?»

Je n'avais jamais rien à répondre, si ce n'est un misérable : « Non, Mum », ou « Oui, Mum », selon le cas. Bien sûr, la manière dont je me comportais *n'était pas* honorable. Et à un moment ou à un autre, une larme involontaire finissait toujours par perler au coin de mon oeil, couler le long de mon nez et s'écraser sur le sol.

Flip ne m'a jamais déclaré franchement que j'étais un élève qui ne payait pas, jugeant sans doute, et à juste titre, que de vagues formules comme « tout ce que nous avons fait pour vous » étaient d'une plus grande efficacité sur le plan affectif. Sambo, qui se souciait peu d'être aimé de ses élèves, s'exprimait plus brutalement, quoiqu'avec son emphase coutumière. « Vous vivez de ma bonté » était sa phrase préférée dans un tel cas. Une fois au moins il la proféra entre deux coups de canne. Je dois dire que ces scènes n'étaient pas fréquentes, et qu'elles n'eurent pas lieu en présence d'autres garçons, sauf en une occasion. On me rappelait publiquement que j'étais pauvre et que mes parents « ne pouvaient pas s'offrir » ceci ou cela, mais sans mentionner la faveur qui m'était faite. C'était là l'argument final et sans réplique, l'instrument de torture toujours disponible quand mes résultats étaient particulièrement mauvais.

Pour saisir l'effet produit par de telles méthodes sur un garçon de dix ou douze ans, il faut se souvenir qu'un enfant, outre qu'il n'a guère le sens des proportions, a du mal à distinguer ce qui est vraisemblable de ce qui ne l'est pas. Un enfant peut bien n'être qu'égoïsme et rébellion, il ne lui manque pas moins l'expérience nécessaire pour avoir confiance en son propre jugement. Dans l'ensemble, il accordera foi à ce qu'on lui dit, et prêtera même aux adultes de son entourage des connaissances et des pouvoirs dénués de toute vraisemblance. En voici un exemple.

Comme je l'ai mentionné, il nous était interdit à St Cyprian de conserver par-devers nous notre argent. Il était cependant possible d'avoir sur soi un shilling ou deux, et il m'arrivait parfois d'acheter des friandises ; je les cachais ensuite dans le lierre qui couvrait le mur du terrain de jeux. Un jour que l'on m'avait envoyé faire une course, j'entrai dans une confiserie, à quatre kilomètres au moins de l'école, et achetai des chocolats. Comme je sortais de la boutique, je vis sur le trottoir d'en face un petit bonhomme au visage anguleux qui semblait fixer ma casquette scolaire avec insistance. Aussitôt, une peur affreuse s'empara de moi. Il ne pouvait

y avoir aucun doute : cet homme était un espion posté là par Sambo ! Je m'éloignai d'un air dégagé, puis, comme si je n'exerçais plus aucun contrôle sur mes jambes, elles se lancèrent soudain dans une course désordonnée. Une fois passé le premier coin de rue, je m'obligeai cependant à marcher de nouveau, pour ne pas me faire repérer par les autres espions assurément postés un peu partout dans la ville. Toute la journée, ainsi que le lendemain, j'attendis la convocation dans le bureau du directeur. À mon grand étonnement, rien ne se passa. Je ne voyais rien d'extraordinaire à ce que le directeur d'une école privée disposât d'une armée d'informateurs, et je n'imaginais même pas qu'il pût avoir à les payer. J'étais persuadé que chaque adulte, aussi bien dans l'enceinte de l'école qu'à l'extérieur, se comportait en auxiliaire bénévole pour nous empêcher d'enfreindre le règlement. Sambo était tout-puissant : il était donc normal que ses agents fussent omniprésents. Quand cet épisode se produisit, il me semble que j'avais au moins douze ans.

Je haïssais Sambo et Flip, d'une sorte de haine mêlée de honte et de remords, mais il ne me venait pas à l'esprit de mettre en doute leur jugement. Quand ils me disaient que je devrais soit obtenir une bourse pour une *public school*, soit devenir commis de bureau à quatorze ans, je croyais que telle était bien l'alternative qui se présentait à moi. Et surtout je croyais Sambo et Flip quand ils me disaient qu'ils étaient mes bienfaiteurs. Aujourd'hui, je sais bien sûr que je représentais pour Sambo un bon placement. Il investissait de l'argent sur ma personne, et il entendait le récupérer sous forme de prestige. Si j'avais « baissé les bras », comme cela arrive parfois aux élèves prometteurs, il se serait sans doute rapidement débarrassé de moi. En fait, je lui décrochai deux bourses le moment venu, et il les rentabilisa assurément au mieux dans ses prospectus. Mais il est difficile à un enfant de réaliser qu'une école est avant tout une entreprise commerciale. Pour un enfant, l'école a pour but d'éduquer, et le maître le punit soit pour son propre bien, soit parce qu'il aime à le brutaliser. Flip et Sambo avaient choisi de me traiter en ami, et leur amitié se manifestait entre autres par les coups de canne, les reproches et les humiliations : tout cela était pour mon bien, pour que je ne me retrouve pas commis de bureau. Telle était leur interprétation, et j'y souscrivais. J'avais donc à l'évidence envers eux une lourde dette de reconnaissance. Mais en réalité je ne leur étais pas reconnaissant, et je le savais fort bien. Au contraire, je les haïssais l'un et l'autre. Je n'étais pas maître de mes sentiments, et je ne pouvais guère me les dissimuler. Mais n'est-ce pas un péché de haïr ses bienfaiteurs ? C'est ce que l'on m'avait appris, et je le croyais. Un enfant accepte les codes de comportement qu'on lui propose, même quand il les enfreint. Dès l'âge de huit ans, voire plus tôt, le sentiment du péché ne m'a presque jamais quitté. J'essayais bien d'avoir l'air d'un dur, d'un réfractaire, mais ce n'était qu'un mince vernis sur un tréfonds de honte et de désarroi. Toute mon enfance, j'eus l'intime conviction d'être un bon à rien, de perdre mon temps, de gâcher mes talents et de me comporter avec une bêtise, une méchanceté et une ingratitude monstrueuses – et il y avait là, me semblait-il, une fatalité inéluctable : le monde dans lequel je vivais était régi par des lois tout aussi irrévocables que celle de la pesanteur, mais qu'il

m'était impossible de respecter.

III

Qui se remémore ses années d'écolier ne saurait affirmer sans mentir qu'elles furent uniformément malheureuses.

Parmi tant de mauvais souvenirs de St Cyprian, j'en garde quelques bons. Parfois, les après-midi d'été, il y avait de merveilleuses expéditions à travers les Downs jusqu'à un village appelé Birling Gap, ou jusqu'à Beachy Head, où, malgré le danger, l'on se baignait entre les rochers calcaires avant de rentrer couvert de coupures. Et il y avait, en plein été, des soirées plus merveilleuses encore où, par faveur spéciale, nous n'étions pas envoyés au lit comme d'habitude mais autorisés à flâner dans le parc pendant toute la durée du crépuscule, et où nous finissions par plonger dans le bassin vers neuf heures du soir. Il y avait le bonheur de se réveiller tôt les matins d'été pour pouvoir lire pendant une heure sans être dérangé (mes auteurs préférés étaient alors Ian Hay, Thackeray, Kipling et H.G. Wells), dans le dortoir encore endormi éclairé par le soleil. Il y avait aussi le cricket, pour lequel je n'étais pas doué, mais qui m'inspira, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, une sorte de passion malheureuse. Et puis il y avait le plaisir d'élever des chenilles – la vinule vert et pourpre à l'aspect soyeux, le sphinx du peuplier, vert spectral, le sphinx du troène, gros comme le majeur, dont on pouvait acheter clandestinement des spécimens pour six pence dans une boutique de la ville – et, quand on parvenait à échapper assez longtemps au professeur qui était « de promenade », il y avait l'excitation que l'on éprouvait à explorer les mares des Downs à la recherche d'énormes tritons au ventre orangé. Découvrir ainsi lors d'une promenade quelque chose qui présente un intérêt fascinant, et devoir s'en éloigner après un hurlement du maître, comme un chien que l'on fait avancer en tirant d'un coup sec sur sa laisse, est un moment marquant de la vie scolaire, une expérience qui renforce chez nombre d'enfants la conviction que ce qu'on désire le plus reste à jamais inaccessible.

Très exceptionnellement, une fois par été peut-être, il était possible d'échapper pour de bon à l'ambiance de caserne qui régnait à l'école, quand Brown, le premier adjoint du directeur, se voyait autorisé à emmener un ou deux garçons pour un après-midi de chasse aux papillons sur un terrain communal situé à quelques kilomètres de là. Brown était un homme aux cheveux blancs et au visage cramoisi, qui s'y entendait aussi bien en histoire naturelle qu'en fabrication de modèles réduits et de moulages en plâtre, en lanternes magiques et autres choses de ce genre. Avec M. Batchelor, c'était le seul adulte ayant un quelconque rapport avec l'école que je ne détestais ni ne craignais. Un jour, il m'emmena dans sa chambre et me montra en grand secret un revolver nickelé à crosse de nacre – un « six-coups », me dit-il – rangé dans une boîte sous son lit. Quel plaisir je prenais à ces expéditions occasionnelles ! Le trajet de quatre ou cinq kilomètres en train sur une petite ligne secondaire, l'après-midi à courir de long en large avec de grands filets

verts, la beauté des énormes libellules qui voltigeaient au-dessus des herbes, le sinistre flacon mortel à l'odeur écoeurante, et le thé dans l'arrière-salle d'un pub avec de grosses tranches de gâteau de couleur claire ! Tout le charme de ces journées leur était conféré par le voyage en chemin de fer, qui semblait mettre une distance magique entre l'école et nous.

Naturellement, Flip désapprouvait ces expéditions, sans toutefois les interdire formellement. « Et avez-vous attrapé des *petits papillons* ? » nous demandait-elle à notre retour avec un petit rire malveillant, en prenant sa voix la plus bêtifiante. Pour elle, l'histoire naturelle (elle aurait probablement parlé de « chasse aux insectes ») était une activité puérile dont il fallait aussitôt que possible détourner les élèves par la dérision. C'était en outre une activité quelque peu plébéienne, traditionnellement associée à des garçons qui portaient des lunettes et n'étaient pas sportifs ; elle n'était d'aucune utilité pour les examens, et surtout elle avait des relents scientifiques et représentait donc une menace pour l'éducation classique. Il fallait une force morale considérable pour accepter l'invitation de Brown. Comme je redoutais ces sarcasmes sur les *petits papillons* ! Cependant, Brown, qui était dans l'école depuis son ouverture, avait fait en sorte de jouir d'une certaine indépendance personnelle : il semblait savoir s'y prendre avec Sambo ; quant à Flip, pour l'essentiel, il l'ignorait. S'il arrivait que l'un et l'autre fussent absents, Brown faisait office de directeur suppléant et, à ces occasions, au lieu de nous lire, le matin à la chapelle, l'évangile du jour, il choisissait des récits tirés des apocryphes.

Mes meilleurs souvenirs d'enfance, et jusqu'à l'âge de vingt ans, se rapportent pour la plupart d'une façon ou d'une autre aux animaux. En ce qui concerne St Cyprian, il me semble aussi, quand je regarde en arrière, que tous mes bons souvenirs sont liés à l'été. En hiver, nous avions perpétuellement la goutte au nez, les doigts trop gourds pour boutonner nos chemises (un vrai calvaire quand, le dimanche, nous portions des cols Eton), et il fallait endurer le cauchemar quotidien du football : le froid, la gadoue, l'abominable ballon visqueux qui vous arrivait à toute vitesse dans la figure, les coups de pied et de genou des grands. Mes ennuis venaient en partie du fait qu'en hiver, à partir de dix ans environ, je fus rarement en bonne santé, du moins pendant les périodes scolaires. J'avais les bronches fragiles et une lésion à un poumon, qu'on ne découvrit que bien plus tard. Non seulement j'étais donc affligé d'une toux chronique, mais courir était pour moi un véritable supplice. Pourtant, à cette époque, « avoir de l'asthme » ou « être fragile de la poitrine », comme on disait, était mis sur le compte de l'imagination ou tenu pour relevant principalement d'un dérèglement psychique, dû à la suralimentation. « Vous soufflez comme un accordéon, me disait Sambo d'un ton désapprobateur lorsqu'il se tenait derrière ma chaise. Tout ça parce que vous passez votre temps à bâfrer. » Ma toux était qualifiée de « toux d'estomac », ce qui la rendait à la fois dégoûtante et blâmable. Le remède consistait à courir à toutes jambes : avec un peu de patience, cela était censé finir par « dégager la poitrine ».

Le plus curieux, c'est l'état de misérable abandon, sinon de souffrance véritable, qui était considéré comme allant de soi dans les écoles alors réservées aux classes supérieures. Un peu comme à l'époque de Thackeray, il paraissait normal qu'un petit garçon de huit ou dix ans fût une créature pitoyable au nez morveux, au visage presque toujours crasseux, aux mains gercées, aux ongles rongés, au mouchoir trempé, au derrière fréquemment couvert de bleus. Les derniers jours de vacances, c'était comme une masse de plomb qui vous pesait sur la poitrine à l'idée de retourner à l'école, et la perspective de l'inconfort matériel y était pour beaucoup. Parmi les souvenirs caractéristiques de St Cyprian, il y a la dureté étonnante du lit la première nuit du trimestre. Quoiqu'il s'agît d'une école coûteuse et que je me fusse élevé sur l'échelle sociale en y entrant, le niveau de confort y était à tous égards bien inférieur à ce qu'il était chez moi, et même à ce qu'il eût été dans un foyer prospère de la classe ouvrière. Ainsi, nous ne prenions qu'un bain chaud par semaine. La nourriture était non seulement exécration mais insuffisante. Je n'avais jamais vu jusqu'alors, et je n'ai jamais vu depuis, du beurre ou de la confiture étalés sur du pain en couches aussi minces. Pour écarter l'idée que notre sous-alimentation ait été le fruit de mon imagination, il me suffit de me souvenir de ce dont nous étions capables pour voler de la nourriture. Je me revois à plusieurs reprises descendant à tâtons, vers deux ou trois heures du matin, ce qui me paraissait être des kilomètres d'escaliers et de couloirs – nu-pieds, m'arrêtant à chaque marche pour écouter, paralysé par une peur à peu près égale de Sambo, des fantômes et des cambrioleurs – pour dérober du pain rassis dans le garde-manger. Le repas des professeurs adjoints, qu'ils prenaient avec nous, était cependant d'une qualité un peu supérieure, et, à la première occasion, l'usage était de chaparder les restes de couenne de bacon ou de pommes de terre frites en débarrassant leurs assiettes.

Qu'une telle sous-alimentation s'expliquât par de simples raisons mercantiles, voilà qui m'échappait, comme d'habitude, complètement. Je faisais mienne, pour l'essentiel, la théorie de Sambo selon laquelle l'appétit d'un jeune garçon est une sorte de tumeur malade qu'on doit résorber par tous les moyens. Une des maximes qu'on nous rabâchait à St Cyprian prônait comme particulièrement sain le fait de quitter la table aussi affamé qu'on l'était en arrivant. Une génération plus tôt, il était courant de servir aux élèves, au début du repas, une tranche de pudding non sucré à la graisse de boeuf ; mets qui, avouait-on franchement, « coupait l'appétit des garçons ». Mais plus encore sans doute que dans les écoles préparatoires, où les élèves dépendaient exclusivement de la cantine de l'établissement, c'était dans les *public schools*, où ils étaient autorisés – en réalité incités – à s'acheter un surplus de nourriture, que la sous-alimentation était flagrante. Dans certaines écoles, ils seraient littéralement morts de faim s'ils ne s'étaient pas approvisionnés régulièrement en oeufs, saucisses, sardines, etc. – et leurs parents se voyaient contraints de leur allouer de l'argent à cet effet. À Eton, par exemple, du moins à l'université, les élèves ne prenaient aucun repas substantiel après celui de midi. Au thé de l'après-midi, on ne leur donnait que du thé avec du pain et du beurre, et à huit heures ils n'avaient pour tout dîner qu'une

soupe ou du poisson frit, ou plus souvent du pain et du fromage, avec de l'eau comme boisson. Étant allé voir son fils aîné à Eton, Sambo en revint plus snob que jamais, ébloui par le luxe dans lequel vivaient les élèves. « Ils leur donnent du poisson frit au dîner ! s'exclama-t-il, son visage joufflu rayonnant de joie. Il n'y a pas une école au monde comme celle-là. » Du poisson frit ! Le dîner habituel des plus pauvres des ouvriers ! Dans les pensionnats très bon marché, c'était sans doute pire encore. Un de mes plus anciens souvenirs est d'avoir vu servir du mou bouilli aux pensionnaires d'une école primaire – probablement des fils de fermiers et de commerçants.

Écrire sur son enfance expose au danger d'exagérer et de s'apitoyer sur soi-même. Je ne prétends pas avoir été un martyr, ni que St Cyprian ait été une sorte de Dotheboys Hall [73]. Mais ce serait falsifier mes souvenirs que de ne pas mentionner qu'ils portent pour l'essentiel sur le dégoût que j'éprouvais alors. Telle que je m'en souviens, la vie que nous menions, entassés, sous-alimentés et mal lavés, était effectivement répugnante. Si je ferme les yeux et prononce le mot « école », c'est bien entendu l'environnement matériel qui me revient d'abord à l'esprit : le terrain de sport plat comme la main, avec son pavillon de cricket et le petit abri près du champ de tir, les dortoirs pleins de courants d'air, les couloirs poussiéreux et biscornus, le carré d'asphalte devant le gymnase et, à l'arrière-plan, la rudimentaire chapelle en bois de pin. Et presque partout quelque détail répugnant s'impose au souvenir. Par exemple, les bols en étain dans lesquels nous mangions notre porridge. Les bords en étaient recourbés, et sous ces bords s'accumulait du porridge suri que l'on pouvait détacher en longues lamelles. Quant au porridge lui-même, on y trouvait tant de grumeaux, de cheveux et de choses noirâtres peu identifiables qu'on ne pouvait s'empêcher de penser que quelqu'un les y avait mis délibérément. Il était plus prudent d'y regarder à deux fois avant de se mettre à manger. Et puis il y avait l'eau boueuse du bassin – il faisait quatre ou cinq mètres de long, l'école entière était censée s'y tremper tous les matins, et je ne pense pas que l'eau en ait été changée très souvent – et les serviettes de bain perpétuellement humides qui sentaient le fromage ; et nos visites occasionnelles, l'hiver, aux bains publics, où l'on se baignait dans une eau de mer trouble qui venait directement de la plage, et sur laquelle je vis un jour flotter un étron humain. Ou encore l'odeur de sueur des vestiaires avec leurs lavabos graisseux, et la vue sur la rangée de cabinets malpropres et délabrés, aux portes dépourvues de toute espèce de verrou, si bien que chaque fois qu'on s'y asseyait quelqu'un y faisait irruption. Quand je repense à mes années de collège, j'ai presque chaque fois l'impression de respirer une bouffée d'air froid et nauséabond – un mélange de chaussettes empestant la sueur, de serviettes sales, d'odeurs fécales flottant dans les couloirs, de fourchettes avec des restes de nourriture collés entre les dents, de ragoût de collier de mouton, de portes de cabinets qui claquent et de bruits de pots de chambre dans les dortoirs.

Il est vrai que je ne suis pas d'un naturel grégaire, et cet aspect de la vie que résumait les w.-c. et les mouchoirs sales est nécessairement plus oppressant

quand un grand nombre d'êtres humains sont entassés dans un espace restreint. L'armée est à cet égard tout aussi éprouvante, et la prison sans doute plus encore. En outre, l'adolescence est l'âge du dégoût. Après avoir appris à distinguer ce qu'auparavant on percevait confusément, et avant d'avoir pu s'endurcir – disons entre sept et dix-huit ans –, on a sans cesse l'impression de faire de la corde raide au-dessus d'une fosse d'aisances. Pourtant, je ne crois pas exagérer le caractère sordide de la vie scolaire quand je me rappelle à quel point la santé et la propreté étaient négligées, malgré le battage publicitaire sur l'air pur, l'eau fraîche et la forme physique. Il n'était pas rare de rester constipé plusieurs jours d'affilée. En fait, on n'était guère encouragé à se soucier du fonctionnement de ses intestins, car les seuls laxatifs admis étaient l'huile de ricin et un autre breuvage tout aussi horrible à base de poudre de réglisse. On était censé se tremper dans le bassin tous les matins, mais certains garçons se défilait systématiquement, soit en disparaissant purement et simplement dès que la cloche sonnait, soit en se faufilant dans la cohue au bord du bassin pour se mouiller les cheveux avec un peu d'eau sale recueillie par terre. Un petit garçon de huit ou neuf ans n'est guère porté à se laver si nul n'y veille. Je me souviens d'un nouveau appelé Hazel, un charmant petit enfant gâté qui arriva peu de temps avant mon départ. La première chose que je remarquai fut l'éclatante blancheur nacrée de ses dents. Dès la fin du trimestre, elles avaient pris une nuance verdâtre extraordinaire. Manifestement, durant tout ce temps, personne n'avait suffisamment fait attention à lui pour veiller à ce qu'il se brosse les dents.

Mais, naturellement, les différences entre la maison et l'école n'étaient pas seulement d'ordre matériel. Ce contact avec le matelas dur, la première nuit du trimestre, me faisait l'effet d'un réveil brutal, comme si on me disait soudain : « Voilà la réalité. Voilà ce qui t'attend. » La maison était sans doute loin d'être idyllique, mais du moins était-ce un endroit où régnait l'amour plutôt que la peur, et où l'on n'était pas constamment sur ses gardes avec son entourage. À l'âge de huit ans, on vous arrachait brutalement à la chaleur de ce nid pour vous jeter dans un univers de violence, de mensonge et de secrets, tel un poisson rouge dans un aquarium rempli de brochets. Quelle que fût la brutalité dont on était victime, on était condamné à l'impuissance. La seule défense possible eût été le mouchardage, qui, sauf dans quelques cas strictement définis, était le plus impardonnable des péchés. Il était moins concevable encore de demander à ses parents de quitter l'école, car cela aurait signifié avouer qu'on était malheureux et impopulaire, ce qu'un garçon ne fera jamais. Les garçons sont comme les habitants d'Erewhon [74] : pour eux l'infortune est déshonorante et doit être dissimulée à tout prix. Peut-être aurait-il été toléré qu'on se plaigne auprès de ses parents de la mauvaise qualité de la nourriture, ou d'une correction injustifiée, ou de tout autre mauvais traitement infligé par les professeurs et non par les autres garçons. Le fait que Sambo n'ait jamais battu les enfants les plus riches laisse supposer que de telles doléances étaient parfois formulées. Mais ma position particulière m'interdisait de demander à mes parents d'intervenir en ma faveur. Avant même d'avoir compris que je bénéficiais d'une réduction, j'avais senti qu'ils étaient, d'une manière ou

d'une autre, redevables à Sambo et qu'ils ne pouvaient pas me protéger contre lui. J'ai déjà mentionné le fait que durant tout mon séjour à St Cyprian, je n'ai jamais eu de batte de cricket à moi. En guise d'explication, on m'avait dit que « mes parents ne pouvaient pas se le permettre ». Un jour, pendant les vacances, je découvris, à l'occasion d'une remarque fortuite, qu'ils avaient en fait versé dix shillings pour m'en acheter une : je n'en vis pourtant jamais la couleur. Je ne protestai pas auprès de mes parents, et moins encore auprès de Sambo. Comment aurais-je pu le faire ? J'étais à sa charge, et ces dix shillings n'étaient qu'une goutte d'eau par rapport à ce que je lui devais. Il est fort peu probable, j'en suis bien sûr conscient aujourd'hui, que Sambo ait délibérément détourné l'argent. Sans doute la chose lui était-elle tout simplement sortie de l'esprit. Mais ce qui est remarquable, c'est que, convaincu qu'il avait mis l'argent dans sa poche, j'aie considéré que c'était là son droit le plus strict.

Notre comportement envers Flip illustre bien la difficulté qu'éprouvent les enfants à se montrer réellement indépendants. Je pense pouvoir affirmer que tous les garçons de l'école la haïssaient et la craignaient. Nous la flattions pourtant tous de la manière la plus abjecte et, en surface du moins, notre sentiment à son égard était une sorte de loyauté empreinte de culpabilité. Bien qu'elle fût, plus que Sambo, responsable du maintien de la discipline, Flip ne prétendait guère faire régner la justice. Elle était même franchement capricieuse. Un acte qui un jour vous valait une correction pouvait le lendemain être tourné en plaisanterie comme une simple fredaine, ou même faire l'objet d'éloges parce qu'il « prouvait que vous aviez du cran ». Il y avait des jours où tout le monde tremblait devant ses yeux caves et accusateurs, et d'autres où elle était comme une reine badine entourée de courtisans-soupirants, riant et plaisantant, prodiguant ses largesses, ou les promettant (« Et si vous obtenez le prix d'histoire de Harrow, je vous offrirai un étui neuf pour votre appareil photo !»), et même, à l'occasion, embarquant trois ou quatre de ses préférés dans sa Ford pour les emmener dans un salon de thé en ville, où elle les autorisait à acheter du café et des gâteaux. Flip se confondait dans mon esprit avec la reine Elisabeth, dont les rapports avec Leicester, Essex et Raleigh me devinrent ainsi intelligibles dès le plus jeune âge. « Faveur », tel était le terme que nous utilisions tous chaque fois que nous parlions de Flip. Nous disions : « Je suis en faveur » ; ou bien : « Je ne suis pas en faveur. » À l'exception d'une poignée de garçons riches ou titrés, nul ne connaissait une faveur permanente, mais, par ailleurs, même les parias pouvaient fugitivement être en faveur de temps à autre. Ainsi, bien que je me souvienne surtout de l'hostilité de Flip, je me rappelle aussi les longues périodes où je rentrais en grâce : alors elle m'appelait « mon vieux » en utilisant mon prénom, et m'autorisait même à prendre des livres dans sa bibliothèque personnelle, où je découvris *Vanity Fair*. La faveur plus insigne consistait à servir à table le dimanche soir, quand Flip et Sambo recevaient des invités à dîner. C'était bien sûr l'occasion, en débarrassant, de finir les restes, mais on éprouvait aussi un plaisir servile à se tenir derrière les invités attablés et à se précipiter avec déférence quand ils avaient besoin de quelque chose. Chaque fois qu'on avait l'opportunité de faire de la lèche, on le

faisait, et il suffisait d'un sourire pour transformer la haine qu'on ressentait en une sorte d'amour obséquieux. J'étais toujours extrêmement fier de moi quand je parvenais à faire rire Flip. Il m'est même arrivé, sur son ordre, d'écrire des *vers d'occasion* [75], des poèmes comiques destinés à célébrer les événements mémorables de la vie de l'école.

Je tiens à bien préciser que, hormis les cas où les circonstances m'y obligeaient, je n'étais pas un rebelle. Je me pliais au code moral en vigueur. Une fois, vers la fin de mon séjour, il m'arriva même de moucharder à Brown à propos d'une affaire d'homosexualité supposée. Je ne savais pas très bien ce qu'était l'homosexualité, mais je savais que cela existait, que ce n'était pas bien et que c'était l'un des cas où il était légitime de moucharder. Brown me dit que j'étais « un bon garçon », ce qui me rendit terriblement honteux. En face de Flip, on se sentait aussi impuissant qu'un serpent devant un charmeur de serpents. Elle avait pour les éloges comme pour les réprimandes un vocabulaire qui ne variait guère, toute une série d'expressions figées, dont chacune déclenchait aussitôt la réaction voulue. Il y avait « Secouez-vous, mon vieux ! », qui vous inspirait des paroxysmes d'énergie ; il y avait « Comment peut-on être *aussi* stupide ! » (ou encore « Quelle pitié, vous êtes lamentable... »), qui vous donnait le sentiment d'être un parfait imbécile ; et il y avait enfin « Croyez-vous que cela soit très honnête de votre part ? », qui vous laissait toujours au bord des larmes. Et en même temps, quoi qu'on fasse – qu'on rie, qu'on pleurniche ou qu'on soit éperdu de gratitude pour de menues faveurs –, c'était comme si on avait eu au fond de soi la certitude inébranlable que ce qu'on ressentait véritablement, c'était de la haine.

IV

J'avais appris très tôt qu'on pouvait faire le mal sans le vouloir, et je ne fus pas long non plus à apprendre qu'on pouvait faire le mal sans jamais comprendre ce qu'on avait fait ni pourquoi cela était mal. Certains péchés étaient trop subtils pour être expliqués, et d'autres trop terribles pour être désignés explicitement. Ainsi en allait-il de la sexualité, qui était toujours présente de façon souterraine et qui fit brusquement irruption dans un scandale épouvantable alors que j'avais à peu près douze ans.

Il y a des écoles préparatoires où l'homosexualité n'est pas un problème, mais St Cyprian avait sans doute acquis une réputation de « mauvais genre » en raison de la présence des élèves sud-américains, d'un ou deux ans plus mûrs que les jeunes Anglais. Ne m'en étant pas enquis à l'époque, j'ignore ce qui s'est passé exactement, mais j'imagine qu'il s'agissait de masturbation en groupe. Quoi qu'il en soit, un beau jour, l'orage éclata soudain au-dessus de nos têtes. Il y eut des convocations, des interrogatoires, des confessions, des corrections à coups de fouet, des repentirs, des sermons solennels auxquels on ne comprenait rien, sinon qu'avait été commis un péché sans rémission connu sous le nom de « dépravation » ou de « bestialité ». L'un des meneurs, un dénommé Horne, fut

fouetté sans interruption pendant un quart d'heure, selon des témoins oculaires, avant d'être exclu. Ses hurlements résonnèrent dans tout le bâtiment. Mais nous étions tous plus ou moins impliqués, ou du moins avions-nous le sentiment de l'être. Notre culpabilité semblait planer dans l'atmosphère comme un nuage de fumée. Un professeur adjoint, imbécile solennel à cheveux bruns destiné à devenir député au Parlement, conduisit les garçons les plus âgés dans une pièce retirée et leur fit un discours sur le Temple du Corps.

« Comprenez-vous bien quelle chose merveilleuse est le corps humain ? dit-il gravement. Vous parlez d'automobiles, de Rolls-Royce, de Daimler et autres engins. Ne voyez-vous pas qu'on n'a jamais fabriqué de machine qui soutienne la comparaison avec votre corps ? Et vous allez le détruire, le dégrader – pour la vie ! »

Il tourna vers moi ses yeux caves et noirs, et ajouta avec une grande tristesse :

« Et vous, dont j'ai toujours pensé que vous étiez, à votre manière, quelqu'un de bien, j'apprends que vous faites partie des pires. »

Ce fut comme si j'étais précipité parmi les damnés. Ainsi, moi aussi, j'étais coupable. Moi aussi j'avais commis cet acte épouvantable, quel qu'il fût, qui vous détruisait pour la vie, corps et âme, et qui vous conduisait au suicide ou à l'asile d'aliénés. Jusque-là, j'avais espéré être innocent, et la conviction d'avoir péché qui s'emparait maintenant de moi était peut-être d'autant plus forte que j'ignorais quelle était ma faute. Je n'étais pas de ceux qui étaient interrogés et fouettés, et ce n'est que bien longtemps après l'apaisement du scandale que je sus quel incident trivial avait mêlé mon nom à cette affaire. Et même alors, je n'y compris rien. C'est seulement près de deux ans plus tard que je compris véritablement où voulait en venir le sermon sur le Temple du Corps.

À cette époque, j'étais dans un état presque asexué, ce qui est normal, ou du moins courant, chez les garçons de cet âge. C'est-à-dire que je parvenais tout à la fois à connaître et à ignorer ce qu'on appelait communément « les réalités de la vie ». Vers l'âge de cinq ou six ans, j'avais connu, comme beaucoup d'enfants, une forme d'activité sexuelle. Avec mes amis d'alors, les enfants du plombier qui habitait notre rue, il nous arrivait parfois de jouer à des jeux vaguement érotiques. L'un d'eux consistait à « jouer au docteur », et je me souviens d'avoir ressenti un certain émoi, tenu mais fort agréable, à appuyer une trompette d'enfant, qui était censée être un stéthoscope, sur le ventre d'une petite fille. Vers la même époque, je tombai profondément amoureux – passion faite d'une adoration si totale que je n'en ai jamais ressenti depuis lors de telle pour qui que ce soit – d'une fille nommée Elsie, rencontrée à l'école religieuse où j'allais. À mes yeux, c'était une adulte ; elle devait donc avoir une quinzaine d'années. Après quoi, comme il arrive souvent, tout intérêt d'ordre sexuel sembla s'éteindre pendant de nombreuses années. À douze ans, j'en savais plus à cet égard que lorsque j'étais un très jeune enfant, mais j'en comprenais moins, car j'ignorais désormais un fait essentiel, à savoir qu'il y a quelque chose d'agréable dans l'activité sexuelle. Entre sept et

quatorze ans, plus ou moins, tout ce qui relevait de la sexualité me paraissait inintéressant et, lorsque j'étais contraint d'y penser pour une raison quelconque, répugnant. Ma connaissance de ce que l'on appelait « les réalités de la vie », étant fondée sur l'observation des animaux, était évidemment déformée ; en outre, c'était une connaissance en quelque sorte intermittente. Je savais que les animaux copulaient et que le corps des êtres humains ressemblait à celui des animaux ; mais c'était seulement à regret, pour ainsi dire, que je savais que les êtres humains copulaient eux aussi, quand quelque chose, par exemple une expression biblique, me forçait à m'en souvenir. N'éprouvant aucun désir, je n'éprouvais non plus aucune curiosité et laissais volontiers bien des questions sans réponse. Ainsi, je savais en théorie comment un bébé apparaissait dans le corps de la femme, mais je ne savais pas comment il en sortait, car je n'avais jamais poussé plus loin mes investigations. Je connaissais tous les gros mots et je me les répétais à moi-même quand je broyais du noir, mais je ne savais pas ce que signifiaient les plus obscènes d'entre eux et je ne cherchais pas à le savoir. Leur caractère scandaleux restait pour moi abstrait : je les utilisais comme une sorte de formule magique. Tout cela étant, j'étais loin d'être en mesure de soupçonner les éventuels écarts sexuels de mes condisciples, et le scandale lui-même, quand il éclata, ne m'en apprit pas beaucoup plus. Je compris seulement, aux menaces pleines de sous-entendus de Flip, de Sambo et de tous les autres, que les crimes dont nous étions coupables avaient quelque chose à voir avec les organes sexuels. J'avais remarqué, sans y accorder plus d'attention, que le pénis se dresse parfois de lui-même (cela commence à se produire chez les garçons bien avant qu'ils n'éprouvent des désirs sexuels conscients), et j'étais à peu près convaincu que le crime se situait là. En tout cas, il avait quelque chose à voir avec le pénis : je n'en comprenais pas davantage. Beaucoup d'autres garçons, j'en suis persuadé, étaient dans le même cas que moi.

Quelques jours après le sermon sur le Temple du Corps, me semble-t-il (car le scandale ne retomba pas avant plusieurs jours), nous étions une douzaine assis, sous le regard menaçant de Flip, autour de la longue table cirée que Sambo utilisait pour faire la classe aux élèves préparant les concours pour les bourses. Un long gémissement de désespoir résonna dans une pièce à l'étage supérieur. Un très jeune garçon nommé Ronalds, qui n'avait pas plus de dix ans, et qui était impliqué d'une façon quelconque dans cette affaire, était en train de recevoir une correction, ou de s'en remettre. À ce bruit, les yeux de Flip scrutèrent nos visages et s'arrêtèrent sur le mien.

« *Vous voyez* », dit-elle.

Je ne jurerai pas qu'elle ait dit : « *Vous voyez ce que vous avez fait* », mais tel était bien le sens de ses paroles. Nous étions tous anéantis par la honte. Tout était *notre* faute. D'une manière ou d'une autre, nous avions dévoyé le pauvre Ronalds : nous étions responsables de son martyre et de sa ruine. Puis Flip se tourna vers un autre garçon nommé Heath. Il y a trente ans de cela, et je ne me rappelle pas avec certitude si elle se contenta de citer la Bible, ou si elle apporta effectivement une

Bible et la fit lire à Heath ; quoi qu'il en soit, le verset en question était celui-ci : « Mais quiconque scandalise un seul de ces petits qui se fient à moi, il vaut mieux pour lui qu'on lui suspende au cou une meule à âne et qu'on le noie au fond de la mer [76]. » Cela aussi était terrible. Ronalds était un de ces petits enfants, et nous l'avions scandalisé ; il valait mieux qu'une meule fût attachée à notre cou et que nous fussions noyés au fond de la mer.

« Avez-vous réfléchi à ces paroles, Heath – avez-vous réfléchi à leur sens ? » demanda Flip. Et Heath éclata en sanglots.

Un autre garçon dont j'ai déjà parlé, Beacham, fut quant à lui, à sa grande honte, accusé d'avoir « des cernes sous les yeux ».

« Vous êtes-vous regardé récemment dans une glace, Beacham ? dit Flip. N'avez-vous pas honte de vous promener avec cette tête-là ? Croyez-vous que quiconque ignore ce que cela veut dire quand un garçon a des cernes sous les yeux ? »

Une fois encore, j'eus le sentiment qu'un bloc de culpabilité et de crainte pesait sur moi. Avais-je *moi aussi* des cernes sous les yeux ? Deux années plus tard, je compris qu'on était censé reconnaître à ce signe les enfants qui se masturbent. Mais déjà, sans savoir cela, j'acceptais les cernes comme l'indice irréfutable de la dépravation, *d'une certaine* dépravation. Et bien des fois, avant même d'avoir compris la signification qu'on leur attribuait, j'ai scruté mon image dans le miroir, anxieux d'y découvrir l'apparition de ces stigmates tant redoutés, l'aveu que celui qui pêche en secret arbore sur son propre visage.

Ces terreurs se dissipèrent, ou se firent plus rares, sans que changent pour autant ce qu'on pourrait appeler mes croyances officielles. L'asile d'aliénés et la tombe du suicidé me menaçaient toujours, mais ils avaient cessé de m'inspirer une frayeur intense. Quelques mois plus tard, je revis par hasard Horne, le meneur qui avait été fouetté et exclu de l'école. Horne faisait partie des parias. Ses parents appartenaient en effet à la petite-bourgeoisie pauvre, ce qui expliquait en partie pourquoi Sambo l'avait traité aussi durement. Après son exclusion, il alla poursuivre ses études à Eastbourne College, la petite *public school* locale, terriblement méprisée à St Cyprian comme n'étant « pas vraiment » une *public school*. Les garçons de St Cyprian qui s'y inscrivaient étaient très rares, et Sambo parlait toujours d'eux avec une sorte de pitié dédaigneuse. En entrant dans une école de ce genre, on n'avait plus pour destin que de devenir, au mieux, employé de bureau. Horne était donc pour moi quelqu'un qui, à treize ans, avait déjà perdu tout espoir d'un avenir honorable. Physiquement, moralement et socialement, il était fini. J'étais en outre persuadé que ses parents l'avaient envoyé à Eastbourne College pour la simple raison qu'aucune « bonne » école n'avait voulu de lui après sa disgrâce.

Au cours du trimestre suivant, alors que nous étions en promenade, nous croisâmes Horne dans la rue. Il avait l'air parfaitement normal. C'était un assez beau garçon, brun et robuste. Ce qui me frappa d'emblée, c'est qu'il avait meilleure mine que la dernière fois que je l'avais vu – son teint, assez pâle auparavant, était devenu rose – et que cette rencontre ne paraissait aucunement l'embarrasser. Manifestement, il n'avait honte ni d'avoir été exclu, ni d'être à Eastbourne College. S'il y avait quelque chose à déduire de la manière dont il nous regarda passer en rang, c'est qu'il était heureux d'avoir échappé à St Cyprian. Cependant, cette rencontre ne modifia guère mon état d'esprit. Je ne tirai aucune conclusion du fait que Horne, ruiné corps et âme, n'en avait pas moins l'air heureux et bien portant. Je croyais encore à la mythologie sexuelle que m'avaient inculquée Sambo et Flip. Les dangers mystérieux et redoutables étaient toujours là. Un beau matin, vous pouviez vous retrouver avec des cernes sous les yeux et savoir alors que vous faisiez, vous aussi, partie des âmes perdues. Mais en même temps, c'était comme si désormais cela n'avait plus beaucoup d'importance. De telles contradictions ne gênent guère un enfant : sa vitalité est la plus forte. Il accepte – comment pourrait-il faire autrement ? – les absurdités que lui racontent ses aînés, mais son corps juvénile et les séductions du monde sensible lui racontent une tout autre histoire. Il en allait de même pour l'enfer, auquel je crus officiellement jusqu'à l'âge de quatorze ans. L'enfer existait à peu près certainement, et il arrivait qu'un sermon particulièrement éloquent vous frappe de terreur au point de vous faire fondre en larmes. Cependant, pour une raison quelconque, cela ne durait jamais. Les flammes qui vous menaçaient étaient de vraies flammes, elles seraient aussi douloureuses que lorsqu'on se brûlait un doigt, et cela *pour l'éternité*, mais la plupart du temps on pouvait y penser sans trop s'inquiéter.

V

La vie à St Cyprian était régie par divers systèmes de valeurs – religieuses, morales, sociales et intellectuelles – qui se révélaient en fait, pour peu qu'on les examine, parfaitement contradictoires. La principale contradiction opposait la tradition ascétique du XIX^e siècle au luxe et au snobisme effectivement dominants dans les années précédant la guerre de 1914. D'un côté, il y avait le christianisme biblique de la Basse Église anglicane, le puritanisme sexuel, le salut par le travail, le respect des titres universitaires, la réprobation de l'apitoiement sur soi-même ; de l'autre, le mépris de l'« intellectualisme » et le culte du sport, le mépris des étrangers et de la classe ouvrière, une peur presque névrotique de la pauvreté, et par-dessus tout la conviction que rien d'important n'existait en dehors de l'argent et des privilèges, assortie de celle qu'en hériter vaut mieux que d'avoir à travailler pour les obtenir. Bref, on exigeait de vous que vous fussiez à la fois un bon chrétien et un modèle de réussite sociale, ce qui est impossible. À l'époque, les divers idéaux qu'on nous prônait ne m'apparaissaient pas contradictoires. Je constatais seulement que tous, ou presque, me demeuraient inaccessibles, puisque

tous dépendaient non seulement de ce qu'on faisait, mais de ce qu'on *était*.

J'étais parvenu très tôt, dès l'âge de dix ou douze ans, à la conclusion qu'à moins de posséder cent mille livres sterling, on était un moins que rien. Personne ne m'avait rien dit de tel, mais ce n'était pas pour autant le fruit de ma réflexion personnelle : l'idée était en quelque sorte dans l'air. Peut-être était-ce la lecture de Thackeray qui m'avait fait m'arrêter à ce montant. En tout cas, une telle somme pouvait rapporter quatre mille livres d'intérêts par an (je m'en tenais à un placement de père de famille à 4 %), ce qui me paraissait être le revenu minimum pour appartenir à l'élite véritable, celle des propriétaires de vastes résidences campagnardes. Mais comment aurais-je pu m'introduire dans ce paradis, où il fallait être né pour y avoir réellement sa place ? À défaut de quoi, la seule solution était de *faire* de l'argent, par une opération mystérieuse appelée « aller à la City ». Et quand on en revenait après avoir gagné ses cent mille livres, on était gros et vieux. En revanche, les gens de la haute société n'avaient pas dû attendre d'être vieux pour être riches, et c'est en cela qu'ils étaient véritablement enviables. Pour les gens comme moi, les enfants de la classe moyenne avide de promotion sociale, les bêtes à concours, il n'y avait qu'une façon de réussir : la plus morne et laborieuse qui soit. On gravissait une échelle dont chaque barre était une bourse d'études pour finalement devenir fonctionnaire en Angleterre ou en Inde, ou peut-être avocat. Et si, à un moment quelconque, on « se relâchait », on « s'endormait », et qu'on manquait l'un des barreaux de l'échelle, on devenait « un commis de bureau à quarante livres par an ». Mais de toute manière, même si l'on accédait à l'échelon le plus élevé possible, on ne serait jamais qu'un comparse à la remorque des gens qui comptent réellement.

Quand bien même Sambo et Flip ne m'auraient pas enseigné tout cela, les autres élèves s'en seraient chargés. Rétrospectivement, je suis stupéfait de la profondeur et de la perspicacité de notre snobisme à tous, de notre érudition en matière de noms et d'adresses prestigieuses, de la rapidité avec laquelle nous repérons les petites nuances d'accent et de manière ou de coupe des vêtements. Au cœur de l'hiver, alors que pesait sur tous une détresse lugubre, certains garçons n'en semblaient pas moins transpirer l'argent par tous les pores. Au commencement et à la fin du trimestre, en particulier, c'étaient des discussions d'un snobisme naïf à propos de la Suisse, et de l'Écosse avec ses *ghillies* [77] et ses chasses réservées, et « le yacht de mon oncle » et « notre résidence à la campagne », et « mon poney » et « la voiture de tourisme de mon pater ». Sans doute n'a-t-il jamais existé, dans l'histoire du monde, une époque où l'épaisse vulgarité de la richesse, étalée sans aucune contrepartie d'élégance aristocratique, ait été aussi suffocante que dans ces années d'avant 1914. C'était l'époque où des milliardaires excentriques en haut-de-forme fantaisie et gilet lavande donnaient des soirées au champagne dans des péniches rococo sur la Tamise, l'époque du diabolo et des jupes fourreaux, l'époque du « gommeux » en chapeau melon gris et jaquette, l'époque de *La Veuve joyeuse*, des romans de Saki, de *Peter Pan* et de *Where the Rainbow Ends*, l'époque où les gens parlaient de choccos et de cibiches, trouvaient tout épatant,

bath ou divin, passaient des week-ends fabuleux à Brighton et prenaient des thés faramineux au « Troc [78] ». Toute la décennie qui a précédé 1914 semble exhaler l'odeur du luxe le plus vulgaire et le plus puéril, une odeur de brillantine, de *crème de menthe* [79] et de chocolats fourrés : un peu comme si l'on se retrouvait condamné à manger éternellement des glaces à la fraise sur des pelouses verdoyantes, avec en fond sonore l'hymne de l'équipe d'aviron d'Eton. Le plus extraordinaire était la conviction universelle que cette prospérité bourgeoise qui s'étalait avec tant d'impudence était destinée à durer toujours et faisait partie de l'ordre des choses. Rien ne fut plus jamais semblable après 1918. Certes, le snobisme et la consommation ostentatoire réapparurent, mais timidement et comme sur la défensive. En revanche, avant la guerre, aucune trace de mauvaise conscience ou de réflexion de quelque sorte que ce soit ne venait troubler le culte de la richesse. Celle-ci possédait une valeur en elle-même aussi indiscutable que celle de la santé ou de la beauté, et une automobile flambant neuve, un titre nobiliaire et une cohorte de domestiques étaient, dans l'esprit des gens, autant de preuves de vertu morale. À St Cyprian, pendant les périodes scolaires, l'austérité habituelle du mode de vie imposait une certaine démocratie, mais toute allusion aux vacances était l'occasion d'un concours d'esbroufe à propos d'automobiles, de majordomes et de résidences à la campagne, et l'on voyait alors réapparaître immédiatement la hiérarchie sociale. L'Écosse était l'objet d'un culte étrange, révélateur des contradictions fondamentales de nos systèmes de valeurs. Flip se targuait de ses origines écossaises et affichait sa préférence pour les élèves écossais, qu'elle encourageait à porter des kilts confectionnés dans leur tartan ancestral au lieu de l'uniforme de l'école ; elle alla même jusqu'à donner un prénom gaélique à son plus jeune enfant. Nous étions ostensiblement censés admirer les Écossais parce qu'ils étaient « durs » et « opiniâtres » (« austères » était peut-être le mot clé), ainsi qu'invincibles sur les champs de bataille. Dans la grande salle de classe, il y avait une gravure représentant la charge du deuxième régiment de dragons écossais à Waterloo, à laquelle ils avaient tous l'air de prendre un vif plaisir. Nous avions de l'Écosse une image faite de *burns* [80], de *braes* [81], de *kilts*, de *sporrans* [82], de *claymores* [83], de cornemuses et d'autres ingrédients du même genre, le tout agrémenté des effets revigorants du porridge, du protestantisme et d'un climat froid. Mais sous cette image, il y avait une réalité bien différente. La véritable raison du culte voué à l'Écosse était que seuls les gens très riches avaient les moyens d'y passer leurs étés. Et la prétendue croyance en la supériorité écossaise ne servait qu'à dédouaner les occupants anglais de leur mauvaise conscience d'avoir chassé les paysans écossais de leurs terres pour les transformer en réserves de chasse au cerf, et de les avoir ensuite dédommagés en en faisant des domestiques. Chaque fois que Flip parlait de l'Écosse, son visage rayonnait d'un snobisme béat. Elle s'efforçait même parfois de prendre un léger accent écossais. L'Écosse était un paradis privé dont seuls quelques initiés pouvaient s'entretenir, écrasant les exclus de leur supériorité.

« Tu vas en Écosse pendant ces vacances ? »

— Et comment ! On y va tous les ans.

— Mon pater a cinq kilomètres de rivière.

— Mon pater m'offre un fusil neuf pour mes douze ans. Là où on va, il y a de sacrés coqs de bruyère. Fiche le camp, Smith ! En quoi ça t'intéresse ? Tu n'es jamais allé en Écosse. Je parie que tu ne sais même pas à quoi ressemble un coq de bruyère. »

Suivaient des imitations du chant du coq de bruyère, du brame du cerf, de l'accent de « nos ghillies », etc.

Et les interrogatoires auxquels étaient parfois soumis les nouveaux d'origine sociale douteuse – des interrogatoires vraiment stupéfiants de méchanceté, quand on songe que les inquisiteurs n'avaient que douze ou treize ans !

« Ton pater touche combien d'argent par an ? Tu habites dans quel quartier de Londres ? Knightsbridge ou Kensington ? Tu as combien de salles de bains chez toi ? Tes parents ont combien de domestiques ? Vous avez un maître d'hôtel ? Bon, alors un cuisinier ? Où est-ce que tu fais faire tes vêtements ? Tu es allé à combien de spectacles pendant les vacances ? Combien on t'a donné d'argent de poche ? » Etc.

J'ai vu un petit nouveau, qui n'avait guère plus de huit ans, tenter désespérément d'improviser des mensonges pour répondre à un interrogatoire de ce genre :

« Tes parents ont une auto ?

— Oui.

— Quelle sorte d'auto ?

— Daimler.

— Combien de chevaux ?

(Un silence, puis un saut dans l'inconnu.)

— Quinze.

— Quel type de phares ?

Le petit garçon reste perplexe.

— Quel type de phares ? Électriques ou à acétylène ?

(Un long silence, puis un nouveau saut dans l'inconnu.)

— Acétylène.

— Ça alors ! Il dit que l'auto de son pater a des phares à acétylène. Il y a des années qu'on n'en fait plus. Elle doit remonter au déluge !

— C'est de la blague ! Il raconte des histoires. Il n'a pas d'auto. Ce n'est qu'un terrassier. Ton père est terrassier. »

Et ainsi de suite.

Selon de tels critères de prestige social, je ne valais rien et ne pouvais rien valoir. Mais toutes les qualités enviabiles semblaient être, en dépit de leur diversité, mystérieusement liées entre elles et rester l'apanage des mêmes individus. Il n'y avait pas que l'argent qui comptait : il y avait aussi la force, la beauté, le charme, les qualités athlétiques et quelque chose qu'on appelait le « cran » ou le « caractère », ce qui signifiait en réalité la capacité d'imposer sa volonté à autrui. Je ne possédais aucune de ces qualités. En sport, par exemple, j'étais lamentable. J'étais assez bon nageur et pas trop mauvais au cricket, mais ces activités ne jouissaient d'aucun prestige, car les garçons n'attachent de l'importance à un sport que s'il requiert force et courage. L'important, c'était le football, et j'y faisais figure de froussard. Je détestais ce sport : il joignait selon moi l'inutile au désagréable, et il m'était donc très difficile d'y briller. J'avais le sentiment que le but du jeu était plutôt de se battre que de prendre plaisir à taper dans un ballon. Les garçons qui aiment le football sont robustes, violents, tricheurs, ils excellent à jeter les plus petits à terre et à les piétiner. Toute la vie de l'école était sur ce modèle : un triomphe permanent du fort sur le faible. La vertu consistait à gagner, à être plus grand, plus fort, plus beau, plus riche, plus populaire, plus élégant, plus cynique que les autres – en les dominant, en les brutalisant, en les faisant souffrir, en les ridiculisant, en prenant le dessus sur eux de toutes les manières possibles. La vie était régie par une stricte hiérarchie et rien ne s'écartait jamais de cet ordre des choses. Il y avait les forts, qui méritaient de gagner et qui gagnaient toujours, et les faibles, qui méritaient de perdre et qui perdaient toujours, éternellement.

Comment aurais-je pu mettre en doute les critères de jugement en vigueur, alors que je n'avais jamais eu l'occasion d'en connaître d'autres ? Comment ceux qui étaient riches, forts, élégants, à la mode, puissants, auraient-ils pu être dans l'erreur ? Ce monde était le leur, et les règles qu'ils édictaient pour lui étaient nécessairement justes. Et cependant, dès ma plus tendre enfance, j'eus conscience de l'impossibilité totale de m'y conformer *subjectivement*. C'était comme si, au fond de moi, un esprit intérieur veillait toujours à me montrer à quel point ce que je ressentais effectivement différait de ce que j'aurais dû ressentir. Il en allait de même en toutes matières, qu'elles fussent profanes ou sacrées. Prenons le cas de la religion. Nous étions censés aimer Dieu, et je ne remettais pas cela en question. Jusqu'à l'âge de quatorze ans environ, j'ai cru en Dieu, et j'ai cru aussi à tout ce qu'on m'en disait. Mais j'avais parfaitement conscience de ne pas l'aimer. Bien au contraire, je le haïssais, comme je haïssais Jésus et les patriarches juifs. Si j'éprouvais de la sympathie pour des personnages de l'Ancien Testament, c'était pour Caïn, Jézabel, Aman, Agag ou Sisara ; et dans le Nouveau Testament, pour Ananias, Caïphe, Judas et Ponce Pilate. Mais c'est en permanence qu'en matière religieuse je me heurtais à de telles impossibilités psychologiques. Le rituel anglican nous prescrivait ainsi d'aimer Dieu et de le craindre : mais comment pourrait-on aimer quelqu'un que l'on craint ? Il en allait de même des sentiments intimes. On savait en général assez bien ce qu'on *devait* ressentir, mais on ne

pouvait se forcer à le ressentir. Il était manifestement de mon devoir d'éprouver de la reconnaissance envers Flip et Sambo, et pourtant je ne leur étais pas reconnaissant. Il était tout aussi évident qu'on devait aimer son père, mais je savais fort bien que je n'éprouvais rien de tel pour le mien, bien au contraire : je l'avais à peine vu jusqu'à l'âge de huit ans et, pour moi, ce n'était qu'un homme d'un certain âge à la voix dure, toujours en train de proférer des interdictions. Aussi désireux fût-on de posséder les qualités prescrites et d'éprouver les sentiments requis, on n'y parvenait pas. Il y avait d'une part ce qu'on devait faire, d'autre part ce qu'on pouvait faire, et cela ne coïncidait jamais.

Ce n'est pas durant mon séjour à St Cyprian, mais un an ou deux plus tard, que je lus un vers qui éveilla en moi une sorte d'écho douloureux. Le voici : « L'armée de la loi immuable [84]. » Je comprenais parfaitement le sort de Lucifer, vaincu et justement vaincu, sans espoir de revanche. Les professeurs et leurs cravaches, les millionnaires et leurs châteaux en Écosse, les athlètes et leurs cheveux bouclés – telles étaient les armées de la loi immuable. À cette époque, il n'était guère aisé de voir qu'en fait, elle *n'était pas* immuable. Et selon cette loi, j'étais maudit. Je n'avais pas d'argent, j'étais faible, laid et impopulaire, je souffrais d'une toux chronique, j'étais lâche, je sentais mauvais. Ce tableau n'était à vrai dire pas entièrement imaginaire : j'étais réellement un garçon peu séduisant, et St Cyprian eût tôt fait de me rendre tel, quand bien même ne l'aurais-je pas été auparavant. Mais l'idée que se fait un enfant de ses propres défauts n'a pas grand-chose à voir avec la réalité. J'étais persuadé, par exemple, que je « sentais », mais cette conviction n'avait pour base qu'une simple probabilité statistique. Il était admis que les gens déplaisants sentaient mauvais : j'étais donc convaincu que tel était également mon cas. De même, longtemps après avoir quitté l'école, je continuai à croire que j'étais d'une laideur surnaturelle. C'était ce que mes condisciples m'avaient dit, et à quelle autre autorité aurais-je pu me référer ? La conviction selon laquelle il m'était *impossible* de réussir était si profondément ancrée en moi qu'elle continua de déterminer mon comportement alors que j'étais adulte depuis longtemps. Jusqu'à la trentaine, j'ai toujours organisé ma vie en postulant non seulement que j'étais voué à échouer dans tout ce que j'entreprenais d'important, mais aussi que je n'avais que peu d'années à vivre.

Mais ce sentiment de culpabilité et d'échec inévitable était contrebalancé par autre chose, à savoir l'instinct de survie. Toute créature, aussi faible, laide, lâche, malodorante et inutile soit-elle, persiste à vouloir rester en vie et à être heureuse à sa façon. Je ne pouvais ni renverser la hiérarchie établie des valeurs ni faire en sorte de m'y conformer, mais je pouvais accepter mon échec et en tirer le meilleur parti possible. Je pouvais me résigner à être ce que j'étais, et m'efforcer de survivre.

Survivre, ou du moins préserver une parcelle d'indépendance, était déjà une sorte de crime, puisque cela signifiait enfreindre des règles qu'on avait soi-même admises. Pendant quelques mois, un certain Johnny Hale me persécuta terriblement. C'était un grand garçon costaud, d'une beauté vulgaire, au visage

très rouge et aux cheveux bruns frisés, qui passait son temps à brutaliser les autres enfants, à leur tordre le bras ou à leur pincer l'oreille, à jouer de la cravache (il était en terminale) ou à se déchaîner sur le terrain de football. Flip l'adorait (elle l'appelait d'ailleurs en général par son prénom), et Sambo en faisait l'éloge comme d'un garçon qui « avait du caractère » et « savait maintenir l'ordre ». Il était entouré d'une bande de lèche-bottes qui l'avaient surnommé « Hercule ».

Un jour, alors que nous ôtions nos manteaux au vestiaire, Hale s'en prit à moi pour une raison quelconque. Je lui « répondis », sur quoi il me saisit le poignet, me le tordit et me retourna l'avant-bras, ce qui me fit atrocement mal. Je revois sa face rougeaude et goguenarde penchée sur moi. Outre qu'il était infiniment plus fort, il était, je pense, plus âgé que moi. Quand il me lâcha, je pris la décision de faire une chose terrible, injustifiable : lui rendre la monnaie de sa pièce en l'attaquant par surprise. Il fallait faire vite, car le professeur qui nous avait surveillés pendant la promenade allait revenir d'un moment à l'autre, et tout combat serait alors impossible. Je laissai passer un instant, m'approchai de Hale en prenant l'air le plus innocent possible, puis, en y mettant tout le poids de mon corps, j'écrasai mon poing sur son visage. Le coup le projeta en arrière, et du sang lui coula de la bouche. Son visage sanguin devint presque noir de rage. Puis il s'éloigna pour aller se rincer la bouche aux toilettes.

« *Très bien !* » siffla-t-il entre ses dents pendant que le professeur nous emmenait.

Après cet incident, il ne cessa pendant plusieurs jours de me provoquer, me mettant au défi de me battre. Bien que fou de terreur, je refusai obstinément. Je lui dis qu'il avait eu ce qu'il méritait et qu'on en resterait là. Bizarrement, alors qu'il aurait sans doute été approuvé de tous s'il m'était tombé dessus sans autre forme de procès, il n'en fit rien, de sorte que l'affaire se tassa peu à peu et qu'il n'y eut pas de bagarre.

Assurément, je m'étais mal conduit, aussi bien selon mes propres critères que selon les siens. L'attaquer par surprise était une mauvaise action, et il était bien pire encore de refuser ensuite de me battre en sachant qu'en cas de bagarre j'aurais eu le dessous : c'était de la lâcheté. Si j'avais refusé parce que j'étais par principe opposé aux bagarres, ou parce que je considérais véritablement que l'affaire était close, tout eût été pour le mieux ; mais ma seule raison avait été la peur. Ma vengeance elle-même s'en voyait privée de signification. Je l'avais frappé dans un moment de violence irréfléchie, sans vouloir voir plus loin, décidé à me venger cette fois sans me soucier des conséquences. J'avais eu le temps de comprendre que ce que je faisais était mal, mais c'était du moins une sorte de crime dont il est possible de tirer quelque satisfaction. Désormais, tout était frappé de nullité. L'acte initial avait exigé une sorte de courage, mais la lâcheté dont j'avais ensuite fait preuve le réduisait à néant.

J'avais à peine prêté attention au fait que, bien qu'il m'ait formellement défié de me battre, Hale ne s'en était pas pris à moi. Bien au contraire, après avoir reçu cet

unique coup de poing, il cessa définitivement de me persécuter. Il me fallut peut-être vingt ans pour comprendre ce que cela signifiait. À l'époque, je restais obnubilé par le dilemme moral devant lequel se trouvent les faibles dans un monde dirigé par les forts : « Enfreindre les règles ou périr. » Je ne comprenais pas que dans un tel cas les faibles ont le droit d'édicter pour eux-mêmes d'autres règles ; en effet, même si cette idée m'était venue à l'esprit, il n'y aurait eu personne dans mon entourage pour m'y encourager. Je vivais dans un univers de garçons, animaux grégaires qui ne remettaient rien en question, acceptaient la loi du plus fort et se vengeaient des humiliations qu'ils subissaient en faisant subir le même sort à plus faibles qu'eux. Ma situation était celle d'innombrables autres enfants, et si j'étais potentiellement plus rebelle que la plupart, c'était seulement parce que, selon les critères admis par tous les garçons, j'étais un spécimen particulièrement médiocre. Mais ma rébellion n'était jamais réfléchie : elle restait émotive. Je n'avais pas grand-chose pour moi hormis mon stupide orgueil, mon incapacité, non pas en vérité à me mépriser, mais à me détester, et mon instinct de survie.

Un an environ après avoir frappé Johnny Hale au visage, je quittai à tout jamais St Cyprian. Le trimestre d'hiver touchait à sa fin. Avec le sentiment de passer de la nuit au grand jour, je mis ma cravate d'ancien élève de l'école lorsque nous nous habillâmes pour le voyage. Je me souviens fort bien de la sensation que me procura cette cravate de soie toute neuve autour de mon cou : une sensation d'émancipation, comme si elle avait été à la fois un symbole de mon accès à l'âge d'homme et une amulette contre la voix de Flip et la canne de Sambo. J'échappais à la servitude. Certes, je ne m'attendais pas à mieux réussir dans une *public school* que je ne l'avais fait à St Cyprian, et je n'y prétendais même pas. Mais enfin je m'échappais. Je savais que dans une *public school* il y aurait davantage d'intimité, de laisser-aller, d'occasions de se montrer paresseux, sybarite et dégénéré. Depuis des années, j'avais décidé – d'abord inconsciemment, puis consciemment – qu'une fois ma bourse obtenue, je « lèverais le pied » et bachoterais. Je m'en tins d'ailleurs si bien à cette résolution qu'entre treize et vingt-deux ou vingt-trois ans, je m'abstins de tout travail en dehors du minimum indispensable.

Flip nous serra la main pour nous dire au revoir. Pour la circonstance, elle alla même jusqu'à m'appeler par mon prénom. Il y avait pourtant une sorte de condescendance, presque de sarcasme, dans son expression et dans sa voix.

Le ton sur lequel elle me dit au revoir était à peu près celui sur lequel elle nous parlait des « petits papillons ».

J'avais obtenu deux bourses, mais j'étais un raté, parce que la réussite ne se mesurait pas à ce qu'on faisait, mais à ce qu'on *était*. Je n'étais pas « un garçon comme il faut » et ne pouvais en rien faire honneur à l'école. Je ne possédais ni caractère, ni courage, ni santé, ni force, ni argent, ni même ces bonnes manières qui permettent d'avoir l'air d'un gentleman.

« Au revoir, semblait dire le sourire d'adieu de Flip ; nous n'avons plus besoin

de nous quereller désormais. Votre séjour à St Cyprian n'a pas été une grande réussite, n'est-ce pas ? Et je ne pense pas que vous réussirez tellement mieux dans une *public school*. Ce fut assurément une erreur de perdre notre temps et notre argent pour vous. Ce type d'éducation n'a pas grand-chose à apporter aux garçons dans votre genre. Oh, n'allez pas croire que nous ne vous comprenons pas ! Nous savons parfaitement ce que vous avez derrière la tête, nous savons que vous ne croyez pas un mot de ce que nous vous avons enseigné, et nous savons que vous ne nous êtes aucunement reconnaissant de ce que nous avons fait pour vous. Mais il ne sert à rien de revenir sur tout cela. Nous ne sommes plus responsables de vous, et nous ne vous reverrons plus. Vous êtes un de nos échecs, voilà tout, et maintenant séparons-nous sans rancune. Au revoir donc. »

C'est tout cela que je crus lire sur son visage. Et pourtant, comme j'étais heureux, en ce matin d'hiver, tandis que le train m'emportait avec cette cravate de soie flambant neuve (vert sombre, bleu pâle et noir, si je me souviens bien) autour du cou ! Le monde s'entrouvrait quelque peu devant moi, comme un ciel gris que déchire une fine lézarde d'azur. Une *public school* serait plus amusante que St Cyprian, mais au fond tout aussi hostile. Dans un monde où les nécessités premières étaient l'argent, les titres de noblesse des parents, les qualités athlétiques, les vêtements sur mesure, les cheveux bien coiffés, un sourire charmant, je ne valais rien. Je n'avais gagné qu'un moment de répit, un peu de tranquillité, un peu de bien-être, un temps d'arrêt dans le bachotage – et puis la débâcle. J'ignorais à quelle sorte exacte de débâcle j'étais voué : peut-être les colonies ou un tabouret d'employé de bureau, peut-être la prison ou une mort précoce. Mais d'ici là, j'avais un ou deux ans pendant lesquels je pourrais « lever le pied » et récolter les bénéfices de mes péchés, tel le docteur Faust. Je croyais fermement à ma mauvaise étoile, et pourtant j'étais intensément heureux. L'avantage d'avoir treize ans, c'est qu'on peut tout à la fois vivre dans l'instant et être parfaitement conscient, prévoir l'avenir sans pourtant s'en soucier. Le trimestre suivant, je partis pour Wellington. J'avais aussi obtenu une bourse pour Eton, mais il n'était pas certain qu'il y ait une place disponible, et je devais donc commencer par Wellington. À Eton, on avait une chambre à soi – et il arrivait même qu'elle fût chauffée. À Wellington, chacun avait son alcôve, et l'on pouvait, le soir, se préparer un chocolat. Quelle intimité, et quelle sensation de maturité ! Et puis il y aurait les bibliothèques pour y musarder, et les après-midi d'été où l'on pourrait sécher le sport pour aller flâner seul dans la campagne, sans avoir un professeur sur le dos. En attendant, c'étaient les vacances. Il y avait la carabine 22 long rifle que j'avais achetée lors des vacances précédentes (la Crackshot, c'était son nom : elle coûtait vingt-deux shillings et six pence), et la semaine prochaine, ce serait Noël. Il y avait aussi les joies de la glotonnerie. Je pensais à certains choux à la crème particulièrement succulents qu'on pouvait acheter pour deux pence dans une boutique de notre ville. (Cela se passait en 1916, et le rationnement alimentaire n'était pas encore instauré.) Le simple fait qu'en me donnant l'argent nécessaire à mon voyage on se soit trompé d'un shilling en ma faveur – somme permettant de prendre en chemin une tasse de café avec un ou

deux gâteaux – suffisait à me remplir de félicité. Avant que l’avenir ne se referme sur moi, un moment de bonheur m’était accordé. Mais je savais bien que l’avenir était sombre. L’échec, l’échec, l’échec – l’échec derrière moi, l’échec devant moi : voilà ce que m’avaient appris de plus sûr toutes ces années, dont je m’éloignais maintenant.

VI

Tout cela se passait il y a trente ans et plus. La question qu’il faut se poser, la voici : un enfant passe-t-il aujourd’hui à l’école par le même genre d’expériences ?

La seule réponse honnête, me semble-t-il, est que nous n’avons aucune certitude à cet égard. Certes, les *conceptions* actuelles en matière d’éducation sont infiniment plus humaines et plus sensées que celles du passé. Le snobisme dont était pétrie l’éducation que j’ai reçue serait presque inconcevable aujourd’hui : les conditions sociales qui l’engendraient ont disparu. Je me souviens d’une conversation qui a dû avoir lieu un an environ avant mon départ de St Cyprian. Un garçon d’origine russe, grand et blond, qui avait un an de plus que moi, m’interrogeait.

« Quel est le revenu annuel de ton père ? »

Je lui dis ce que je pensais être la vérité, en ajoutant quelques centaines de livres pour que cela ait l’air plus présentable. Le jeune Russe, doté d’un esprit méticuleux, sortit un crayon et un petit carnet et effectua un calcul.

« Mon père gagne plus de deux cents fois plus d’argent que le tien », annonça-t-il avec une sorte de mépris amusé.

Cela se passait en 1915. Je me demande ce qu’il advint de cet argent deux ans plus tard. Et je me demande surtout si les élèves des écoles privées d’aujourd’hui tiennent encore de tels propos.

Il est clair qu’il y a eu un profond changement de mentalité, et que même les gens ordinaires et peu conscients de la classe moyenne sont aujourd’hui plus éclairés. Les croyances religieuses ont ainsi à peu près disparu, entraînant avec elles d’autres types d’absurdités. Rares sont sans doute aujourd’hui les gens qui menacent un enfant de finir à l’asile s’il se masturbe. De même, les châtiments corporels sont discrédités, et ils ont même été abandonnés dans beaucoup d’écoles. Quant à la sous-alimentation des enfants, elle n’est plus considérée comme normale et presque méritoire. Personne, de nos jours, ne s’ingénierait ouvertement à donner à ses élèves le strict minimum de nourriture, ni ne leur affirmerait qu’il est sain de finir un repas en ayant aussi faim qu’au moment de passer à table. La condition faite aux enfants s’est dans l’ensemble améliorée, en partie parce que leur nombre relatif a diminué. Et avec la large diffusion de certaines connaissances psychologiques élémentaires, les parents et les enseignants peuvent moins aisément se permettre, sous prétexte de discipline, des

comportements aberrants. Voici un exemple de telles aberrations ; je n'en ai pas été témoin directement, mais j'en ai eu connaissance par une personne de toute confiance. Le fait s'est produit de mon vivant. Une jeune enfant, fille de clergyman, continuait à mouiller son lit à un âge où elle aurait dû perdre cette habitude. Pour la punir de cet épouvantable forfait, son père l'emmena dans une grande garden-party où il la présenta à toute l'assistance comme une petite fille qui mouillait son lit ; et pour mettre en évidence la noirceur de son âme, il lui avait préalablement peint le visage en noir. Je ne prétends pas que Flip et Sambo auraient été capables de faire une chose pareille, mais je ne crois pas que cela les eût beaucoup choqués. Après tout, les choses changent bel et bien. Et pourtant...

La question n'est pas de savoir si les garçons doivent toujours passer leurs dimanches engoncés dans des cols Eton, ni si on leur raconte que les bébés naissent sous les groseilliers. Sans aucun doute, ce genre de chose est en voie de disparition. Toute la question est de savoir s'il arrive encore fréquemment qu'un écolier vive durant des années en proie à des terreurs irrationnelles et à une sorte de délire interprétatif. C'est ici qu'on se heurte à la très grande difficulté qu'il y a à savoir ce qu'un enfant ressent et pense réellement. Un enfant qui semble passablement heureux endure peut-être de terribles souffrances sans pouvoir ou vouloir les exprimer. Il vit dans une sorte d'univers parallèle où seules la mémoire ou la divination nous permettent de pénétrer. Pour nous guider, nous n'avons guère que le fait d'avoir été nous-mêmes enfants autrefois ; mais nombreux sont ceux qui semblent avoir à peu près tout oublié de leur état d'esprit d'alors. Pensez par exemple aux tourments inutiles que les gens infligeront à leur enfant en l'envoyant à l'école avec n'importe quel vêtement et en refusant de comprendre l'importance que cela peut avoir pour lui ! Dans de tels cas, un enfant exprimera parfois une protestation, mais le plus souvent il se contentera de dissimuler. Dissimuler aux adultes ses sentiments véritables semble devenir chez l'enfant une seconde nature dès l'âge de sept ou huit ans. Même l'affection qu'on ressent pour un enfant, le désir de le protéger et de le chérir, est une source de malentendus. S'il se peut qu'on ressente pour un enfant un amour plus profond que pour n'importe quel adulte, il serait aberrant d'imaginer que l'enfant éprouve de son côté un sentiment équivalent. Repensant à ma propre enfance, je ne me souviens pas, une fois passées les premières années, d'avoir jamais ressenti de l'amour pour un adulte, à l'exception de ma mère ; et même à celle-ci je ne faisais pas confiance, en ce sens que par timidité je lui dissimulais la plupart de mes sentiments réels. L'amour, l'émotion amoureuse spontanée et inconditionnelle, je ne pouvais l'éprouver que pour des êtres jeunes. Envers les vieux – et n'oubliez pas que, pour un enfant, « vieux » s'applique à tous ceux qui ont plus de trente ans, ou même de vingt-cinq ans –, je pouvais ressentir de la vénération, du respect, de l'admiration ou des remords, mais c'était comme si j'étais séparé d'eux par un voile de crainte et de timidité mêlées de dégoût physique. On oublie trop facilement la répulsion *physique* des enfants pour les adultes. Leur taille gigantesque, leur corps gauche et raide, leur peau rêche et ridée, leurs paupières tombantes, leurs dents jaunes, et les odeurs de renfermé, de bière, de sueur et de tabac que dégagent leurs

vêtements ! Si, pour les enfants, les adultes sont si laids, c'est en partie parce qu'ils les regardent habituellement de bas en haut, et peu de visages sont à leur avantage vus sous cet angle. De plus, étant lui-même indemne de toute atteinte du temps, l'enfant est sans pitié pour les marques de l'âge, qu'il s'agisse de la peau, des dents ou du teint. Mais la principale barrière, ce sont les idées fausses que se font les enfants en matière d'âge. Un enfant a le plus grand mal à concevoir la vie au-delà de trente ans, et il commettra de fantastiques erreurs en estimant l'âge des gens. À ses yeux, une personne de vingt-cinq ans en aura quarante, une personne de quarante ans en aura soixante-cinq, et ainsi de suite. Ainsi, quand je tombai amoureux d'Elsie, je la croyais adulte. Je la revis à treize ans, et je pense qu'elle en avait sans doute vingt-trois ; elle me fit l'effet d'une femme d'âge moyen, déjà sur le déclin. Et l'enfant pense au vieillissement comme à une sorte de catastrophe quelque peu obscène qui, pour une raison mystérieuse, lui sera épargnée. Tous ceux qui ont passé l'âge de trente ans sont de tristes et ridicules personnages, toujours à faire des histoires pour des riens et dont la vie, pour ce que peuvent en juger les enfants, se prolonge sans aucune sorte de nécessité. Pour l'enfant, il n'y a pas d'autre vie que la sienne. L'enseignant qui s'imagine qu'il est aimé de ses élèves et qu'ils lui font confiance est en réalité singé et moqué dès qu'il a le dos tourné. Quand il n'est pas redoutable, un adulte est presque toujours grotesque.

Pour généraliser ainsi, je m'appuie sur ce que je parviens à reconstituer de ma propre mentalité enfantine. Si trompeuse que soit la mémoire, elle me paraît être notre principal moyen de comprendre comment fonctionne l'esprit d'un enfant. Ce n'est qu'en faisant appel à nos souvenirs que nous pouvons réaliser à quel point la vision du monde de l'enfant est incroyablement déformée. Prenons un exemple. Comment St Cyprian m'apparaîtrait-il, si je pouvais y revenir aujourd'hui, à l'âge qui est le mien, et le voir tel qu'il était en 1915 ? Que penserais-je de Sambo et de Flip, ces deux monstres terribles et tout-puissants ? Je les verrais comme deux êtres stupides, superficiels et incompetents, qui gravissaient allègrement une échelle sociale dont tout individu conscient pouvait constater qu'elle était sur le point de s'effondrer. Je ne serais pas plus effrayé par eux que je ne le serais par un loir. En outre, ils me paraissaient à l'époque extraordinairement vieux, alors que j'imagine – encore que je n'en sois pas certain – qu'ils étaient un peu plus jeunes que je ne le suis aujourd'hui. Et comment Johnny Hale m'apparaîtrait-il, avec ses bras de forgeron et sa face rougeaude et goguenarde ? Comme un petit garçon mal soigné, impossible à distinguer de centaines d'autres petits garçons mal soignés. Je peux confronter en imagination ces deux séries de faits parce qu'il s'agit de mes propres souvenirs. Mais me mettre à la place d'un autre enfant me demanderait un effort d'imagination qui risquerait de m'égarer complètement. L'enfant et l'adulte vivent dans des univers différents. Nous n'avons donc aucune certitude que l'école, ou du moins l'internat, ne soit pas restée pour de nombreux enfants l'horrible expérience qu'elle était naguère. Une fois éliminés Dieu, le latin, les châtimens corporels, les différences de classes et les tabous sexuels, il reste toujours, ou du moins il risque de rester, la crainte, la haine, le snobisme et l'incompréhension. Comme on l'a vu, je n'ai été aussi malheureux que parce que

j'étais dénué de tout sens des proportions et que je ne savais pas distinguer le vraisemblable de l'invraisemblable. Cela m'amenait à me croire offensé et à m'imaginer toutes sortes d'absurdités, à endurer des tourments à propos de choses qui n'avaient en réalité aucune espèce d'importance. Il ne suffit pas de dire que j'étais « bête » et que « j'aurais dû réfléchir ». Revoyez votre propre enfance et songez aux absurdités auxquelles vous accordiez foi, aux futilités dont vous vous faisiez un tourment. Bien entendu, mon cas comporte des aspects singuliers, mais c'était pour l'essentiel celui d'innombrables petits garçons. La faiblesse de l'enfant, c'est d'être une page blanche. Il ne comprend ni ne remet en question la société dans laquelle il vit, et du fait de sa crédulité, on peut le façonner, lui inculquer un sentiment d'infériorité et la hantise d'enfreindre des lois mystérieuses et terribles.

Il se peut donc que tout ce qui m'est arrivé à St Cyprian soit susceptible de se produire également dans les écoles les plus « éclairées », même si c'est sous une forme plus subtile. Il y a toutefois une chose dont je suis à peu près certain : c'est que les internats sont pires que les externats.

Il est bénéfique pour un enfant d'avoir chez lui un refuge aisément accessible. Et je pense que les tares caractéristiques des classes moyenne et supérieure anglaises s'expliquent en partie par la pratique, généralisée jusqu'à une date récente, qui consistait à éloigner les enfants de leur foyer dès l'âge de neuf, huit ou même sept ans.

Je ne suis jamais retourné à St Cyprian. Les réunions, les dîners d'anciens élèves et le reste me laissent parfaitement froid, en dépit des quelques souvenirs amicaux que j'ai gardés. Je n'ai même jamais remis les pieds à Eton, où j'ai été relativement heureux, bien que j'aie traversé la ville en 1933 et que j'aie remarqué avec intérêt que rien ne semblait avoir changé, si ce n'est qu'on trouvait des postes de radio dans les magasins. Quant à St Cyprian, son nom a été pour moi, pendant des années, l'objet d'une telle haine que j'étais incapable du détachement indispensable pour comprendre ce qui m'y était arrivé. D'une certaine manière, c'est seulement depuis une dizaine d'années que j'ai vraiment commencé à réfléchir à mes années d'école, aussi vivaces qu'aient toujours été les souvenirs que j'en avais gardés. Aujourd'hui, je crois que je pourrais revoir cet endroit, s'il existe encore, sans en être autrement troublé. (Je me souviens d'avoir entendu, il y a quelques années, une rumeur selon laquelle l'école avait été détruite par un incendie.) Si je devais passer par Eastbourne, je ne ferais pas un détour pour l'éviter ; et s'il m'arrivait de passer devant l'école elle-même, je pourrais même m'arrêter un moment près du petit mur de brique, derrière lequel une pente raide descendait jusqu'au terrain de sport, et contempler ce bâtiment si laid, avec son esplanade asphaltée. Et si j'y pénétrais, si je sentais à nouveau l'odeur d'encre et de poussière de la grande salle de classe, l'odeur de résine de la chapelle, l'odeur d'eau croupie du bassin et les relents froids des toilettes, je pense que mes sentiments seraient simplement ceux qu'on éprouve inévitablement lorsqu'on revoit un endroit qu'on a connu enfant : comme tout a rapetissé, et quelle terrible dégradation s'est produite en moi ! Il n'en reste pas moins que, pendant de

longues années, revoir ces lieux m'eût été difficilement supportable. Il aurait fallu que j'y sois vraiment contraint pour mettre les pieds à Eastbourne. J'avais même conçu un préjugé contre le Sussex, car c'était le comté où se trouvait St Cyprian : je n'y suis allé qu'une seule fois depuis que je suis adulte, et encore très brièvement. Pourtant, aujourd'hui, cet endroit m'est définitivement sorti de l'esprit. Son aura maléfique s'est dissipée, et j'ai si bien oublié mes griefs que je n'espère même plus que Flip et Sambo soient morts ou que l'histoire concernant l'incendie de l'école soit véridique.

(1947)

Jusqu'à preuve de leur innocence, les saints doivent toujours être considérés comme coupables. Mais l'examen auquel il convient de les soumettre n'est évidemment pas le même pour tous. Au sujet de Gandhi, les questions qui viennent à l'esprit sont celles-ci : dans quelle mesure était-il mû par la vanité – par l'idée qu'il se faisait de lui-même, vieil homme humble et nu, assis sur un tapis de prière, faisant chanceler les empires par sa seule force spirituelle –, et dans quelle mesure a-t-il transigé avec ses propres principes en se lançant dans la politique, indissociable par nature de la violence et de l'imposture ? Il faudrait, pour apporter une réponse précise à ces questions, examiner les actes et les écrits de Gandhi dans leurs plus infimes détails, car sa vie entière a été une sorte de pèlerinage où chaque acte avait une signification. Mais cette autobiographie [85] partielle, qui s'arrête dans les années vingt, témoigne fortement en sa faveur, d'autant plus qu'elle évoque ce qu'il aurait appelé la partie non régénérée de sa vie et nous rappelle que le saint – ou quasi-saint – était aussi un individu très capable et habile qui aurait pu, s'il l'avait voulu, réussir brillamment comme avocat ou administrateur, et peut-être même comme homme d'affaires.

À peu près à l'époque de sa première publication, je me souviens d'avoir lu les premiers chapitres de cette autobiographie dans les pages mal imprimées d'un journal indien. Ils me firent bonne impression, ce qui n'était pas alors le cas de Gandhi lui-même. Ce qu'évoquait son nom – tissage artisanal, « force spirituelle » et végétarisme – n'était guère attrayant, et son programme moyenâgeux n'était manifestement pas viable dans un pays arriéré, affamé et surpeuplé. Il était en outre évident que les Britanniques l'utilisaient, ou croyaient l'utiliser. À proprement parler, en tant que nationaliste, c'était un ennemi, mais comme il s'évertuait, lors de chaque crise, à éviter la violence – ce qui, du point de vue britannique, équivalait à empêcher toute espèce d'action efficace –, on pouvait voir en lui « un homme à nous ». Dans les conversations privées, certains en convenaient cyniquement. Les millionnaires indiens partageaient ce point de vue. Ils préféraient naturellement Gandhi, qui les invitait à se repentir, aux socialistes et aux communistes, qui, à la première occasion, comptaient bien les délester de leur argent. Il n'est pas sûr du tout que ce genre de calcul soit, à long terme, avisé : comme le dit Gandhi lui-même, « en fin de compte, les trompeurs ne trompent qu'eux-mêmes » ; quoi qu'il en soit, la mansuétude avec laquelle il fut presque toujours traité s'explique en partie par ce sentiment qu'il était utile. Les conservateurs anglais ne le dénoncèrent avec virulence que lorsque ce fut vis-à-vis d'un autre occupant, comme en 1942, qu'il prêcha la non-violence.

Mais même en cette occasion, je pus constater que les fonctionnaires britanniques qui en parlaient avec un mélange d'amusement et de désapprobation ressentaient également pour lui, à leur manière, une sympathie et une admiration

réelles. Nul n'insinuait jamais qu'il fût corrompu, ni qu'il fût animé par une ambition vulgaire, ni qu'il eût jamais agi par couardise ou ressentiment. Lorsqu'on juge un homme comme Gandhi, il semble qu'on se place spontanément sur un tel plan d'élévation morale qu'on ne songe même plus à relever certaines de ses qualités élémentaires. La seule lecture de son autobiographie montre ainsi que son courage physique naturel était tout à fait exceptionnel : la façon dont il fut finalement assassiné le prouva bien, car un homme public qui aurait accordé à sa vie la moindre valeur ne se serait pas exposé aussi imprudemment. De même, il ne s'est guère montré enclin à cette méfiance obsessionnelle qui est, comme le dit avec raison E.M. Forster dans *A Passage to India*, le principal défaut des Indiens, comme l'hypocrisie est celui des Britanniques. Quoique sans aucun doute assez perspicace pour déceler la malhonnêteté, il semble avoir autant que possible accordé aux autres le bénéfice de la bonne foi et s'être attaché à voir en eux les qualités qui permettaient un certain dialogue. Et bien qu'il fût issu d'une famille bourgeoise assez pauvre, que ses débuts dans la vie aient été assez difficiles et que son aspect physique n'eût sans doute rien de remarquable, il n'en éprouva ni envie ni sentiment d'infériorité. Le préjugé racial, quand il le rencontra sous sa pire forme en Afrique du Sud, semble l'avoir plutôt stupéfié. Et alors même qu'il menait ce qui était de fait une guerre raciale, il ne considéra jamais les individus en termes de race ou de statut social. Le gouverneur d'une province, un millionnaire du coton, un coolie dravidien famélique, un simple soldat britannique, tous étaient pour lui des êtres humains avec lesquels on pouvait se comporter à peu près de la même manière. Il est remarquable que jusque dans les circonstances les plus défavorables, comme lorsqu'il se rendit très impopulaire en défendant la communauté indienne en Afrique du Sud, les amis européens ne lui aient jamais fait défaut.

Rédigée sous forme de courts épisodes pour être publiée en feuilleton, cette autobiographie n'est pas un chef-d'oeuvre littéraire, mais la banalité même d'une bonne partie de son contenu contribue à la rendre remarquable.

Il est bon de se voir rappeler que Gandhi eut d'abord les ambitions ordinaires d'un jeune étudiant indien et n'en vint à des positions extrémistes que progressivement, dans certains cas presque contre son gré. On apprend ainsi avec intérêt qu'il fut un temps où il porta un haut-de-forme, prit des leçons de danse, étudia le français et le latin, visita la tour Eiffel et essaya même d'apprendre à jouer du violon – tout cela dans le but d'assimiler la culture européenne aussi complètement que possible. Il n'était pas de ces saints qui se distinguent dès leur enfance par une piété phénoménale, et il n'appartenait pas non plus à la catégorie de ceux qui renoncent au monde après une vie de débauches extravagantes. Il confesse sans rien omettre ses péchés de jeunesse, mais il n'y a, en réalité, pas grand-chose à confesser. En frontispice du livre figure une photographie des quelques biens que possédait Gandhi lorsqu'il mourut : si l'on vendait tout ce qu'on voit là, on pourrait en tirer environ cinq livres. Les péchés de Gandhi, du moins ses péchés charnels, feraient à peu près aussi piètre figure si on les

réunissait. Quelques cigarettes, quelques bouchées de viande, quelques *annas* chapardés à la servante dans son enfance, deux visites à un bordel (il s'enfuit chaque fois sans « rien faire »), un écart de conduite, évité de justesse, avec sa propriétaire à Plymouth, un mouvement de colère – telle en est la liste à peu près complète. Dès son enfance ou presque, il fit montre d'une profonde gravité, sentiment éthique plutôt que religieux, mais il n'eut aucune idée précise de sa vocation avant la trentaine. C'est par le biais du végétarisme qu'il participa pour la première fois à une activité que l'on peut dire publique. Derrière ses qualités les moins ordinaires, on perçoit toujours le solide sens pratique de ses ancêtres marchands. On a le sentiment que, bien qu'ayant abandonné toute ambition personnelle, il n'en resta pas moins un avocat énergique et plein de ressources, un organisateur politique efficace, attentif à limiter les dépenses, habile à manoeuvrer les comités et infatigable dans la collecte des fonds. Son caractère était extraordinairement complexe, mais ne comportait presque aucun trait qu'on puisse qualifier de mauvais. Et même les pires ennemis de Gandhi seraient prêts à reconnaître, je pense, que c'était un homme exceptionnel dont la seule existence a enrichi le monde. Qu'il ait aussi été un homme sympathique, et que ses enseignements soient d'une grande valeur pour qui n'accepte pas les croyances religieuses sur lesquelles ils se fondaient, c'est ce dont j'ai toujours été moins convaincu.

Depuis quelques années, on parle volontiers de Gandhi non seulement comme s'il avait sympathisé avec les mouvements de gauche occidentaux, mais presque comme s'il en avait fait partie. Les anarchistes et les pacifistes, en particulier, l'ont revendiqué comme un des leurs, ne relevant que son opposition au centralisme et à la violence étatique, et ignorant ce qui dans sa doctrine tendait à rabaisser l'homme et la vie terrestre. Il me semble pourtant indispensable de bien voir que la doctrine de Gandhi ne saurait s'accommoder de la conviction que l'homme est la mesure de toutes choses et que notre tâche consiste à rendre la vie digne d'être vécue sur cette terre, qui est la seule que nous ayons. Cette doctrine n'a de sens que si Dieu existe et si le monde matériel est une illusion dont il faut se défaire. Il n'est pas inutile d'examiner la règle de vie que Gandhi s'est imposée et que devait selon lui adopter quiconque voulait servir Dieu ou l'humanité – même s'il n'exigeait pas de chacun de ses partisans qu'il la respecte intégralement. Tout d'abord, il ne faut pas consommer de viande, ni si possible de nourriture d'origine animale, sous quelque forme que ce soit. (Gandhi lui-même, pour des raisons de santé, dut transiger à propos du lait, mais il semble qu'il ait ressenti cette concession comme une défaite.) Pas d'alcool ni de tabac, ni épices ni condiments, même d'origine végétale, car on ne doit pas s'alimenter par plaisir, mais uniquement pour restaurer ses forces. Deuxièmement, si possible, pas de relations sexuelles. Si ces relations ont lieu, ce doit être à seule fin de procréer et vraisemblablement de loin en loin. Gandhi lui-même, vers l'âge de trente-cinq ans, fit voeu de *bramahcharya*, ce qui impliquait non seulement une chasteté absolue, mais aussi l'extinction de tout désir sexuel. Il semble que cet état soit difficile à atteindre sans un régime alimentaire spécifique et des jeûnes fréquents. L'un des

dangers de la consommation de lait est qu'elle risque d'éveiller le désir sexuel. Enfin – et c'est là le point crucial –, celui qui recherche le bien ne saurait entretenir aucune espèce d'amitié intime ou d'amour exclusif.

Les amitiés intimes sont dangereuses, selon Gandhi, parce que « les amis s'influencent réciproquement » et que l'on peut être amené à commettre le mal par loyauté envers un ami. C'est parfaitement vrai. De plus, pour aimer Dieu, ou même l'humanité dans son ensemble, on doit se garder de privilégier un individu particulier. Cela aussi est parfaitement vrai et marque le point où les conceptions humanistes et religieuses entrent en contradiction. Pour l'être humain ordinaire, l'amour n'a aucun sens s'il ne signifie pas que l'on aime certaines personnes plus que d'autres. Cette autobiographie ne nous permet pas de savoir quel genre d'égards Gandhi a eus, ou n'a pas eus, pour sa femme et ses enfants, mais elle nous indique en revanche qu'en trois occasions, il s'est montré disposé à laisser mourir sa femme ou un de ses enfants plutôt que de leur donner la nourriture d'origine animale prescrite par le médecin. Il est vrai que l'issue fatale a chaque fois été évitée, et aussi que Gandhi – tout en exerçant, on le devine, une forte pression morale en sens contraire – a toujours laissé au malade la possibilité, s'il le voulait, de commettre un péché pour rester en vie : pourtant, si la décision n'avait appartenu qu'à lui, il aurait interdit toute nourriture d'origine animale, quels qu'aient pu en être les risques. Selon lui, il faut qu'il existe une limite à ce que nous sommes prêts à faire pour rester en vie, et cette limite se situe bien en deçà de l'ingestion d'un bouillon de poule. Cette attitude est peut-être très noble, mais au sens que la plupart des gens donneraient, me semble-t-il, à ce mot, elle est inhumaine. Être humain consiste essentiellement à ne pas rechercher la perfection, à être parfois prêt à commettre des péchés par loyauté, à ne pas pousser l'ascétisme jusqu'au point où il rendrait les relations amicales impossibles, et à accepter finalement d'être vaincu et brisé par la vie, ce qui est le prix inévitable de l'amour porté à d'autres individus. Sans doute l'alcool, le tabac et le reste sont-ils des choses dont un saint doit se garder, mais la sainteté est elle-même quelque chose dont les êtres humains doivent se garder. La première réponse qui vient à l'esprit est de celles dont il faut se défier. À notre époque où les yogis font florès, il est admis sans discussion que le « détachement » est supérieur à l'acceptation sans réserve de la vie terrestre, et que l'homme ordinaire ne s'y dérobe que parce qu'il préfère la facilité : en d'autres termes, que l'être humain moyen est un saint raté. Pourtant, rien n'est moins sûr. Beaucoup de gens n'ont vraiment pas la moindre envie d'être des saints, et beaucoup de ceux qui atteignent la sainteté ou y aspirent n'ont sans doute jamais été très tentés d'être des hommes. Si l'on pouvait en mettre au jour les ressorts psychologiques, je pense qu'on s'apercevrait qu'à l'origine du « détachement » il y a avant tout le désir d'éviter la douleur de vivre, et par-dessus tout l'amour, qui, sexuel ou non, est une rude épreuve. Mais il n'est pas nécessaire de se demander ici quel idéal est supérieur, du rejet de la vie terrestre ou de l'humanisme. L'important est qu'ils sont incompatibles. Entre Dieu et l'homme, il faut choisir, et tous les « radicaux » et les « progressistes », du libéral le plus modéré à l'anarchiste le plus extrémiste,

ont choisi l'homme.

Le pacifisme de Gandhi peut cependant, dans une certaine mesure, être séparé du reste de sa doctrine. Il avait des motifs religieux, mais Gandhi le présentait comme une technique spécifique, une méthode pour obtenir des résultats politiques précis. La conception de Gandhi différait de celle de la plupart des pacifistes occidentaux. La *Satyagraha*, élaborée d'abord en Afrique du Sud, était une sorte de guerre non violente, une manière de vaincre l'ennemi sans lui faire de mal et sans ressentir ni susciter de haine. Elle impliquait le recours à des actes tels que la désobéissance civile, les grèves, le fait de se coucher devant les trains, de supporter les charges de police sans reculer et sans riposter, et ainsi de suite. Selon Gandhi, il était erroné d'utiliser l'expression « résistance passive » pour traduire *Satyagraha* : il semble que ce terme signifie, en gujarati, « fermeté dans la vérité ». Jeune, Gandhi avait servi comme brancardier – du côté britannique – dans la guerre des Boers, et il était prêt à recommencer en 1914-1918. Même après avoir complètement renoncé à la violence, il fut assez honnête pour reconnaître qu'en temps de guerre, il est généralement nécessaire de prendre parti. Il n'adopta pas – et ne pouvait d'ailleurs adopter, toute sa vie politique ayant tourné autour de la lutte pour l'indépendance nationale – la position stérile et malhonnête consistant à affirmer que, dans toute guerre, les deux camps se valent absolument et qu'il est sans conséquence aucune que l'un ou l'autre l'emporte. À la différence de la plupart des pacifistes occidentaux, il ne cultiva pas non plus l'art d'éviter les questions embarrassantes. Lors de la dernière guerre, une des questions auxquelles tout pacifiste était à l'évidence tenu de répondre était celle-ci : « Que faire pour les juifs ? Êtes-vous prêt à les laisser exterminer ? Sinon, que proposez-vous pour les sauver sans avoir recours à la guerre ? » Je dois dire que je n'ai jamais entendu aucun pacifiste occidental répondre honnêtement à cette question ; en revanche j'ai entendu toutes sortes de réponses dilatoires, en général sur le modèle « c'est celui qui le dit qui l'est ». Or il se trouve qu'une question très voisine a été posée à Gandhi en 1938, et que la réponse se trouve consignée dans *Gandhi and Stalin*, de M. Louis Fischer. Si l'on en croit M. Fischer, les juifs allemands devaient d'après Gandhi se suicider collectivement, ce qui « aurait fait prendre conscience au monde et au peuple allemand de la violence de Hitler ». Après la guerre, il se justifia ainsi : les juifs ayant de toute manière été tués, ils auraient aussi bien pu donner un sens à leur mort. Cette manière de voir sidéra même un admirateur aussi fervent que M. Fischer, alors qu'elle n'était que simple honnêteté de la part de Gandhi. Si l'on se refuse à tuer, on doit être prêt à ce que des vies soient sacrifiées de quelque autre manière. En 1942, quand il prônait la résistance non violente à l'invasion japonaise, Gandhi n'hésitait pas à reconnaître qu'une telle tactique pouvait coûter la vie à plusieurs millions de personnes.

Par ailleurs, il semble que Gandhi, qui, ne l'oublions pas, était né en 1869, ne comprenait pas la nature du totalitarisme et voyait toutes choses dans l'optique de sa lutte personnelle contre le gouvernement britannique. Ici, le point important n'est pas tellement que les Britanniques l'aient traité avec mansuétude, mais qu'il

ait toujours été en mesure de faire entendre sa voix. Comme l'indique la phrase citée ci-dessus, il croyait pouvoir susciter une « prise de conscience du monde » – mais encore faut-il que le monde soit informé de vos actions. On voit mal à quoi pourraient servir les méthodes de Gandhi dans un pays où les opposants au régime disparaissent en pleine nuit sans qu'on n'entende plus jamais parler d'eux. Sans presse libre ni droit de réunion, il est impossible non seulement d'en appeler à l'opinion publique étrangère, mais aussi de susciter un mouvement de masse, ou même de faire connaître ses revendications à ses adversaires. Existe-t-il en ce moment un Gandhi en Russie ? Et s'il existe, que fait-il ? Pour que les Russes pratiquent en masse la désobéissance civile, il faudrait que tous aient la même idée au même moment ; et de toute façon, si l'on en juge d'après l'histoire de la famine en Ukraine, cela ne changerait rien. Mais admettons qu'une résistance non violente puisse être efficace contre le gouvernement de son propre pays, ou contre une puissance occupante : resterait encore à la mettre en pratique à l'échelle internationale. Les déclarations contradictoires de Gandhi au cours de la dernière guerre semblent indiquer qu'il avait conscience de cette difficulté. Dès qu'il s'agit de politique étrangère, ou bien le pacifisme cesse d'être pacifiste, ou bien il devient pur et simple défaitisme. En outre, le postulat qui a si bien réussi à Gandhi dans ses relations avec les individus, selon lequel tout être humain est susceptible d'une certaine compréhension et se montrera sensible à un geste généreux, mérite d'être pour le moins nuancé. Il peut, par exemple, perdre toute validité lorsqu'on a affaire à un dément. La question est alors : qui est fou ? Hitler était-il fou ? Ne peut-il arriver que toute une culture soit démente au regard des critères d'une autre culture ? Et existe-t-il, pour autant qu'on puisse savoir exactement ce qu'éprouvent des peuples entiers, la moindre relation entre un acte généreux et une réaction amicale ? La gratitude joue-t-elle un rôle quelconque dans la politique mondiale ?

Ces questions, ainsi que d'autres de même nature, doivent être examinées, et elles doivent l'être vite, pendant les quelques années qui nous restent avant que quelqu'un n'appuie sur le bouton et que les fusées ne se mettent à sillonner le ciel. La civilisation ne résisterait sans doute pas à un autre conflit majeur, et on ne saurait exclure *a priori* que la non-violence soit une solution. On peut porter au crédit de Gandhi qu'il n'aurait pas hésité à réfléchir honnêtement au genre de questions que j'ai évoquées ci-dessus ; en fait, il est probable qu'il les a pour la plupart effectivement abordées dans l'un ou l'autre de ses innombrables articles de presse. On garde de lui l'idée qu'il y avait beaucoup de choses qu'il ne comprenait pas, mais rien qu'il eut craint de dire ou de penser. Je n'ai jamais réussi à éprouver beaucoup de sympathie pour Gandhi, mais je ne suis pas certain qu'en tant que penseur politique il ait eu tort sur l'essentiel, et je ne crois pas non plus que sa vie ait été un échec. Il est étrange qu'après son assassinat, beaucoup de ses admirateurs les plus fervents se soient affligés qu'il ait vécu juste assez longtemps pour voir ruiner l'oeuvre de toute une vie, au motif que l'Inde était engagée dans une guerre civile dont on avait toujours su qu'elle serait une des conséquences de l'indépendance. Mais ce n'était pas à tenter d'apaiser l'hostilité

entre hindous et musulmans que Gandhi avait consacré sa vie. Son principal objectif politique, mettre fin à la domination britannique par des moyens pacifiques, avait en tout cas été atteint. Comme souvent, on peut tirer des faits plusieurs interprétations contradictoires. D'un côté, les Britanniques ont bien quitté l'Inde sans combattre, ce que fort peu d'observateurs auraient prédit encore un an auparavant. D'un autre côté, la décision a été prise par un gouvernement travailliste, et il est hors de doute qu'un gouvernement conservateur eût agi différemment, surtout s'il avait été dirigé par Churchill. Mais si une large fraction de l'opinion publique britannique était, en 1945, acquise à l'indépendance de l'Inde, n'était-ce pas dans une certaine mesure dû à l'influence personnelle de Gandhi ? Et si, un jour peut-être, l'Inde et la Grande-Bretagne finissent par établir des relations honnêtes et amicales, ne sera-ce pas en partie parce que Gandhi, en menant son combat opiniâtrement et sans haine, aura assaini le climat politique ? Le seul fait que de telles questions viennent à l'esprit en dit long sur la stature du personnage. On peut éprouver, comme c'est mon cas, une sorte d'aversion esthétique pour Gandhi, on peut rejeter les revendications de sainteté formulées en sa faveur (et qu'il n'a, d'ailleurs, jamais formulées lui-même), on peut également rejeter la sainteté en tant qu'idéal et tenir par conséquent les préoccupations fondamentales de Gandhi pour anti-humanistes et réactionnaires ; mais si on le considère simplement comme un homme politique, et qu'on le compare aux autres grandes figures politiques de notre époque, quelle bonne odeur a-t-il réussi à laisser derrière lui !

(1949)

1943

Le 24 novembre, Orwell démissionne de son poste de Talks Producer à la Section indienne du Service oriental de la B.B.C. Avant la fin de ce même mois, il commence à travailler comme responsable des pages littéraires de *Tribune*, dont ses amis les députés travaillistes Aneurin Bevan et G.R. Strauss étaient les codirecteurs, et John Kimche le rédacteur en chef. (Orwell connaissait John Kimche depuis octobre 1934, pour avoir été employé en même temps que lui à la librairie de Hampstead, Booklovers' Corner.) Le 3 décembre, paraît la première des chroniques hebdomadaires « À ma guise », qu'Orwell écrira jusqu'au 16 février 1945, puis, avec moins de régularité, jusqu'en avril 1947. Aneurin Bevan laissa toute liberté à Orwell, et il arriva ainsi plus d'une fois que des jugements exprimés dans les pages littéraires – concernant le plus souvent la Russie, alors alliée, ou la nature du socialisme – aillent à l'encontre de ceux formulés dans les pages politiques du journal, avec pour résultat, selon Michael Foot, « un nombre incalculable de lecteurs mécontents (la responsable des ventes en faisait toutes les semaines l'estimation) ». Pour reprendre les termes d'Orwell, « *Tribune* n'est pas parfait, [...] mais je suis persuadé que c'est le seul hebdomadaire qui fasse à l'heure actuelle un réel effort pour être à la fois progressiste et humain – autrement dit pour combiner une véritable politique socialiste avec le respect de la liberté d'expression et une attitude civilisée envers la littérature et l'art ».

Le 9 décembre, il commença à rédiger pour le *Manchester Evening News* des recensions qui parurent tous les jeudis, jusqu'au 21 novembre 1946, sous le titre « La vie, les gens et les livres ». En décembre encore, les recensions occasionnelles qu'Orwell donnait à l'*Observer* devinrent régulières et parurent tous les quinze jours jusqu'au 5 mai 1946.

1944

En février, Orwell achève la rédaction d'*Animal Farm*, qu'il a commencée en novembre. Au cours du mois de mai, il termine le manuscrit de *The English People*, « Le peuple anglais », travail de commande qui ne paraîtra qu'en août 1947.

Début juin, Eileen Blair cesse de travailler à la préparation des émissions radiodiffusées du ministère du Ravitaillement, le « front des cuisines », pour pouvoir adopter avec Orwell un bébé né le 14 mai : Richard Horatio Blair. Le 28 juin, leur appartement du 10a Mortimer Crescent, Maida Vale, est détruit par une bombe, et c'est leur amie Inez Holden, écrivain et journaliste, qui loue aux Blair son appartement de George Street avant qu'ils n'emménagent à Islington, 27b

Canonbury Square, début octobre.

En juillet, Orwell n'a toujours pas trouvé d'éditeur pour *Animal Farm*, dont le manuscrit a déjà été refusé – pour des motifs politiques – par Victor Gollancz, Jonathan Cape et Faber & Faber, entre autres, et ce n'est qu'au début du mois d'octobre que Frederic Warburg entreprend de le publier. Ce même mois, il commence à mettre au point le contenu des *Critical Essays*, manuscrit qu'il envoie à Leonard Moore le 22 janvier 1945, sans l'essai intitulé « Plaidoyer pour P.G. Wodehouse », qu'il ne terminera que début février et ajoutera par la suite au volume.

1945

Orwell abandonne en février la direction des pages littéraires de *Tribune* et le 15 du même mois se rend en France comme correspondant de guerre pour l'*Observer*. Il établit ses quartiers à l'hôtel Scribe jusqu'à son départ pour Cologne, la dernière semaine de mars. Là, il apprend la mort de sa femme et rentre précipitamment à Londres.

Depuis longtemps en mauvaise santé, Eileen Blair s'était installée début mars chez sa belle-soeur, Gwen O'Shaughnessy, dans sa maison de Carlton, Greystone. Les enfants de Gwen avaient été évacués à Greystone avec leur nurse, qui s'était aussi occupée de Richard Blair après le bombardement de l'appartement des Blair. Eileen devait se reposer et reprendre des forces avant de se faire opérer. Elle meurt le 29 mars, à l'âge de trente-six ans, d'un accident opératoire dû à l'anesthésie.

Orwell retourne à Paris vers le 8 avril, puis se rend à Nuremberg et à Stuttgart. Il se trouve à Paris le 8 mai, jour de l'Armistice, et en Autriche au milieu du mois, avant de rentrer en Angleterre le 24 mai. Pendant son séjour sur le continent, il envoie des dépêches au *Manchester Evening News* et à l'*Observer*.

Fin juin et début juillet, Orwell couvre pour l'*Observer* la campagne électorale à Londres. Le 3, il signe un contrat pour quatre longs articles destinés à *Polemic*, une nouvelle revue de philosophie, psychologie et esthétique, dirigée par Humphrey Slater. Le même jour, il écrit à Leonard Moore qu'il « vient de commencer un roman » : *Nineteen Eighty-Four* est en chantier.

En août, Orwell accepte d'être le vice-président du Freedom Defence Committee, formé au printemps 1945 pour intervenir dans les cas de violation des libertés civiles. Il apporte son soutien au comité jusqu'à sa dissolution, début 1949.

Le 17 août, après dix-huit mois de contretemps, *Animal Farm* paraît enfin chez Seeker & Warburg.

Du 10 au 22 septembre, Orwell se rend pour la première fois à Jura, dans les Hébrides, et séjourne chez un petit fermier, dans une partie reculée de l'île. De

retour dans son appartement, au 27b Canonbury Square, à Islington, il reprend sa collaboration régulière à *Tribune*, à l'*Observer* et au *Manchester Evening News*.

Alors que ses amis s'attendaient à ce qu'Orwell abandonne son fils adoptif après la mort de sa femme, Eileen Blair, en mars, Orwell refuse de se séparer de l'enfant et confie le soin du jeune Richard Blair à la nurse des enfants de Gwen O'Shaughnessy, Joyce Pritchard, puis à Doreen Kopp jusqu'à l'été ; Susan Watson, qui a elle-même un jeune enfant, devient alors la gouvernante d'Orwell pour les douze mois suivants. Orwell et Richard Blair passent Noël avec Arthur Koestler et sa femme, Mamaine, dans leur maison du nord du pays de Galles.

1946

Les *Critical Essays* sont publiés le 14 février par Seeker & Warburg, puis sous le titre *Dickens, Dali and Others*, le 29 avril, par Reynal & Hitchcock à New York. À partir de la mi-avril, Orwell abandonne toute activité journalistique pendant six mois et cesse complètement d'écrire jusqu'à la fin juillet.

Le 3 mai, sa soeur aînée, Marjorie Dakin, meurt d'une maladie rénale à l'âge de quarante-huit ans. Quelques jours après avoir assisté à ses obsèques à Nottingham, Orwell quitte Londres en direction du nord et demeure une semaine chez George Kopp et sa femme, Doreen, à Biggar, non loin d'Édimbourg. Il arrive le 23 mai à Barnhill, une maison qu'il a louée à Jura pour pouvoir écrire au calme loin du journalisme, du téléphone, etc., et entreprend de l'aménager. Sa soeur, Avril Blair, arrive le 31 mai pour l'aider. Début juillet, il descend à Londres pour aller chercher le jeune Richard et Susan Watson, qui cependant repart assez vite. Dès lors, Orwell aura pour gouvernante Avril, qui s'occupera également du jeune Richard.

Le 26 août, *Animal Farm* est publié à New York par Harcourt, Brace. Il est également publié par le Club du Livre du mois américain dans une édition qui se vend à plus d'un demi-million d'exemplaires et qui, pour la première fois de sa vie, libère Orwell des soucis financiers. Début août, il commence à travailler à *Nineteen Eighty-Four*. Il retourne à Canonbury Square le 13 octobre. En novembre, il abandonne sa critique littéraire au *Manchester Evening News* et collabore encore une fois à l'*Observer*, avant d'interrompre quinze mois cette collaboration. Il recommence à écrire une fois par semaine pour *Tribune* jusqu'à son dernier « À ma guise » du 4 avril 1947. En novembre, Paul Elek publie *Love of Life and Other Stories*, de Jack London, pour lequel Orwell avait écrit une introduction en novembre 1945.

Le 29 décembre, Orwell se rend à Jura pour planter des arbres fruitiers et des rosiers. Il est de retour à Canonbury Square le 8 janvier.

1947

Le 11 avril, il arrive à Jura avec le jeune Richard et Avril Blair. Pendant la semaine qui a précédé son départ de Londres, Orwell a été cloué au lit, malade, et il est en trop mauvaise santé, jusqu'à la seconde quinzaine du mois de mai, pour faire grand-chose à l'extérieur.

À partir d'avril, hormis quinze recensions pour l'*Observer* entre février 1948 et février 1949, Orwell cesse toute activité journalistique régulière, mais à l'occasion il écrit des articles et des recensions soit pour des publications américaines qui le paient bien, comme le *New Yorker* ou la *New York Times Book Review*, soit pour des revues plus confidentielles, comme *Politics and Letters*, qu'il estime devoir soutenir. Le 31 mai, il a terminé la rédaction de « Tels, tels étaient nos plaisirs ».

Richard Rees, ami intime d'Orwell, arrive à Barnhill début juillet et y séjourne jusqu'à la fin du mois de septembre. Au cours du même mois, Orwell abandonne The Stores, le cottage qu'il louait depuis 1936 à Wallington, dans le Hertfordshire, car il a l'intention de faire de Jura sa résidence d'été et de garder l'appartement de Canonbury Square comme pied-à-terre londonien.

En octobre, Orwell prépare la publication de *Coming Up for Air*, premier volume d'une réédition de ses oeuvres sous une même présentation, entreprise par Seeker & Warburg. En novembre, Bill Dunn, jeune Écossais récemment démobilisé, vient s'installer à Barnhill après s'être associé avec Richard Rees afin d'exploiter la ferme pour Orwell.

L'état de santé d'Orwell, qui souffre d'une inflammation des poumons, se dégrade de plus en plus en septembre et octobre ; il parvient cependant à achever le premier jet de *Nineteen Eighty-Four* avant d'être contraint de s'aliter fin octobre. Un spécialiste des voies respiratoires diagnostique une tuberculose du poumon gauche et, cinq jours avant Noël, Orwell est admis au Hairyres Hospital, à East Kilbride, près de Glasgow.

1948

Durant la seconde quinzaine du mois de janvier, Orwell se porte assez bien pour faire un peu de critique littéraire. En mars, il écrit « Les écrivains et le Léviathan » pour *Politics and Letters*, et en avril il corrige les épreuves d'une réédition de *Burmese Days*. Le 13 mai, *Coming Up for Air* est publié en édition révisée. Orwell réagit assez bien au traitement à la streptomycine, commencé en février, pour entreprendre en mai la deuxième version de *Nineteen Eighty-Four* et écrire un article, « La presse de gauche britannique », pour le numéro de juin du *Progressive* (Madison, Wisconsin). À peu près à la même époque, il écrit « George Gissing » pour *Politics and Letters*.

Le 28 juillet, il retourne à Barnhill, mais rechute dès septembre. Il remet le traitement à plus tard afin d'achever *Nineteen Eighty-Four*, ce qui est fait au début du mois de novembre, puis le dactylographie lui-même et envoie son manuscrit le 4 décembre. Au cours de l'automne, il écrit « Réflexions sur Gandhi »

pour *Partisan Review*. Le 15 novembre, Allan Wingate publie le premier volume de *British Pamphleteers*, dont Orwell a écrit l'introduction au printemps 1947. En décembre, il abandonne son appartement de Canonbury Square.

Tout au long de novembre et de décembre, Orwell est trop souffrant pour sortir et le 6 janvier, gravement atteint de tuberculose, il entre au Cotswold Sanatorium, à Cranham, dans le Gloucestershire.

1949

En janvier, *Burmese Days* est publié en tant que deuxième volume de l'édition révisée des oeuvres d'Orwell. À la mi-février, Orwell se porte assez bien pour accepter d'écrire sur Evelyn Waugh, pour *Partisan Review*, un article de cinq mille mots qu'il commence mais n'achèvera jamais. En mars, il corrige les épreuves de *Nineteen Eighty-Four*. Il subit une rechute mais parvient à terminer la recension de *Their Finest Hour*, de Winston Churchill, qu'il avait promise, et l'expédie le 9 avril au *New Leader* (New York), où elle paraîtra le 14 mai 1949. C'est le dernier compte rendu ou article dont il achèvera la rédaction. En avril, il projette d'écrire un roman situé en 1945, mais il ne sera jamais en assez bonne santé pour le faire. Dans le courant de l'année, il rédige un synopsis et écrit quatre pages d'une longue nouvelle de trente ou quarante mille mots intitulée « A Smoking Room Story ».

Il commence également à prendre des notes pour un long essai sur Joseph Conrad.

En juin, *Nineteen Eighty-Four* est publié par Seeker & Warburg, et à New York par Harcourt, Brace. En juillet, il est sélectionné par le Club du Livre du mois américain. En août, Orwell commence à préparer l'édition d'un recueil de ses essais.

Le 3 septembre, Orwell, qui est à nouveau gravement malade, est transféré à l'University College Hospital de Londres. Le 13 octobre, il épouse Sonia Brownell, secrétaire de rédaction à *Horizon*, qu'il avait rencontrée en 1945.

1950

Le 21 janvier, quelques jours avant son départ pour un sanatorium suisse, Orwell meurt de tuberculose pulmonaire. Il a quarante-six ans. Il est enterré au cimetière d'All Saints, à Sutton Courtenay, dans le Berkshire.

Ian Angus

Index des oeuvres citées

Les entrées de l'index renvoient aux numéros des pages. Les notes sont indiquées par « n. » lorsqu'il s'agit de la note seule ou par « (n.) » lorsqu'il s'agit de la note et du texte.

Les traductions françaises des oeuvres, quand elles ont été trouvées, figurent à la suite de leur titre en anglais.

L'Abolition du christianisme est-elle sans inconvénient ? (Swift, Jonathan), 165

Animal Farm (La Ferme des animaux) (Orwell, George), 89 (n.)

Anna Karénine (Tolstoï, Léon), 228

Areopagitica (Pour la liberté d'imprimer sans autorisation ni censure) (Milton, John), 114

Arrival and Departure (Croisade sans croix) (Koestler, Arthur), 44, 52-55, 58

Arsène Lupin (Leblanc, Maurice), 22

Cauchemar en U.R.S.S. (Souvarine, Boris), 50

Cymbeline (Shakespeare, William), 207

Darkness at Noon (Le Zéro et l'infini) (Koestler, Arthur), 43-44, 48, 51-52

La Débâcle (Zola, Émile), 201

Écrits sur l'art (Tolstoï, Léon), 205 n.

England under Queen Anne (Trevelyan, G.M.), 162

Enemies of Promise (Ce qu'il faut faire pour ne plus être écrivain) (Connolly, Cyril), 229 n.

Fontamara (Silone, Ignazio), 43

Gandhi and Stalin (Fisher), 297

The Gladiators (Spartacus) (Koestler, Arthur), 44, 46

Great Expectations (De grandes espérances) (Dickens, Charles), 25

La Guerre et la Paix (Tolstoï, Léon), 201, 228

Gulliver's Travels (Les Voyages de Gulliver) (Swift, Jonathan), 161 (n.), 163, 166, 169, 175, 182, 185, 188

Hamlet (Shakespeare, William), 213 n., 221-222

Henri IV (Shakespeare, William), 224 (n.)

Henri V (Shakespeare, William), 224 n.

He Won't Need It Now (Qu'est-ce qu'on déguste !) (Chase, James Hadley), 31, 34

King Lear (Le Roi Lear) (Shakespeare, William), 15, 183, 205 n., 206-207, 210-211, 213, 217-218, 220-221, 223

Macbeth (Shakespeare, William), 217, 220

The Managerial Revolution (L'Ère des organisateurs) (Burnham, James), 112

A Midsummer Night's Dream (Songe d'une nuit d'été) (Shakespeare, William), 212

Miss Callaghan Comes to Grief (Méfiez-vous, fillettes !) (Chase, James Hadley), 33

Nicholas Nickleby (Dickens, Charles), 254 n.

Oliver Twist (Dickens, Charles), 202

No Orchids for Miss Blandish (Pas d'orchidées pour Miss Blandish) (Chase, James Hadley), 22, 26, 28, 31-36, 39-40

The Orator (Wallace, Edgar), 35

Othello (Shakespeare, William), 218, 221

Outline of History (Esquisse de l'histoire universelle) (Wells, Herbert George), 69

A Passage to India (La Route des Indes) (Forster, Edward Morgan), 291

Périclès (Shakespeare, William), 207

Peter Pan (Barrie, James Matthew), 17, 183, 270

Pickwick Papers (M. Pickwick) (Dickens, Charles), 201 n.

Raffles (Raffles) (Hornung, E.W.), 22, 25-26, 28, 34-35, 40

Le Rouge et le Noir (Stendhal), 25

Ruthless Rhymes for Heartless Homes (Graham, Harry), 17

Salammbô (Flaubert, Gustave), 46

Sanctuary (Sanctuaire) (Faulkner, William), 37

Scum of the Earth (La Lie de la terre) (Koestler, Arthur), 44, 52-53

The Secret Life of Salvador Dali (La Vie secrète de Salvador Dali) (Dali, Salvador), 7 n.

Shakespeare and the Working Classes (Shakespeare et la classe ouvrière) (Crosby, Ernest), 205

Spanish Testament (Un testament espagnol) (Koestler, Arthur), 44-45

The Story of my Experiments with Truth (Expériences de vérité) (Gandhi, M.K.),

- Story of San Michele (Le Livre de San Michele)* (Munthe, Axel), 202 (n.)
- A Tale of a Tub (Le Conte du tonneau)* (Swift, Jonathan), 162, 166
- The Tempest (La Tempête)* (Shakespeare, William), 207
- Ten Days that Shook the World (Dix jours qui ébranlèrent le monde)* (Reed, John), 100
- Timon of Athens (Timon d'Athènes)* (Shakespeare, William), 212, 218
- Troilus et Cressida* (Shakespeare, William), 207
- Twelfth Night (La Nuit des rois)* (Shakespeare, William), 207
- Uncle Tom's Cabin (La Case de l'oncle Tom)* (Beecher Stove, Harriet Elizabeth), 44
- La Veuve joyeuse* (Lehar, Franz), 270
- Where the Rainbow Ends* (Mills), 17, 270
- Whitejacket (La Vareuse blanche)* (Melville, Herman), 201

[1] En anglais : *Benefit of Clergy*, littéralement « privilège de clergie », en vertu duquel les clercs échappaient à la justice séculière. Nous reprenons pour ce titre la traduction de Philip Tody dans les *Essais choisis* parus autrefois chez Gallimard. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[2] *The Secret Life of Salvador Dali*, Dial Press, New York.[\[Ret\]](#)

[3] Il s'agit en fait du « Taxi pluvieux » de l'Exposition internationale du surréalisme de 1938. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[4] Dali parle de *L'Âge d'or* et ajoute que sa première projection fut interrompue par des voyous sans donner plus de précisions. D'après ce qu'en dit Henry Miller, on voyait entre autres choses dans le film quelques plans détaillés d'une femme en train de déféquer. (N.d.A.)[\[Ret\]](#)

[5] « Comptines sans pitié pour foyers sans coeur. » (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[6] « Le pauvre petit Willy pleure très fort.

Qu'il est triste ce petit garçon !

Car, comme il a rompu le cou à sa petite soeur,

Il n'aura pas de confiture pour le goûter. »[\[Ret\]](#)

[7] En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[8] En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[9] En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[10] En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[11] *Raffles, A Thief in the Night* et *Mr Justice Raffles*, de E.W. Hornung. Le troisième de la série est un ratage complet, et seul le premier réunit tout ce qui fait le charme des *Raffles*. Hornung est également l'auteur de bien d'autres romans policiers, où il prend en général parti pour le criminel. Un peu dans la même veine que *Raffles, Stingaree* est très réussi. (N.d.A.)[\[Ret\]](#)

[12] Club aristocratique très fermé qui n'avait pas de terrain de jeu à lui et était donc « nomade », d'où son nom. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[13] « Oui, simple troupier, aujourd'hui, –

Qui fit courir six ch'veaux à lui !»

« Le troupier fils de famille ». Traduction Jules Castier. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[14] En réalité, Raffles tue bien un homme et se trouve plus ou moins délibérément responsable de la mort de deux autres. Mais tous trois sont des étrangers qui se sont comportés d'une façon des plus blâmable. Il lui arrive également une fois de songer à tuer un maître chanteur. Selon les conventions du roman policier, il est cependant assez couramment admis que tuer un maître chanteur « ne compte pas ». (N.d.A., 1945.)[\[Ret\]](#)

- [15] On peut aussi comprendre cet épisode final en supposant simplement que Miss Blandish est enceinte. Toutefois mon interprétation cadre mieux avec la violence qui est celle de tout le livre. (N.d.A.)[\[Ret\]](#)
- [16] Il paraît qu'ils servaient de lest sur les bateaux traversant l'Atlantique, ce qui explique leur prix modique et leur mauvais état. Depuis la guerre, on emploie comme lest quelque chose de plus utile, probablement du gravier. (N.d.A.)[\[Ret\]](#)
- [17] Établissement où l'on se fait arnaquer (du verbe *to clip*, tondre). (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [18] Chaise électrique. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [19] Cinquante grands formats (un grand format est un billet de mille dollars). (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [20] « Johnny était un pochard, à deux doigts du cabanon, »[\[Ret\]](#)
- [21] Les chapitres de pure propagande, qui occupaient une première partie de l'édition anglaise dont parle ici Orwell, furent ensuite supprimés par Koestler, et ne figurent déjà plus dans la première traduction française, parue en 1939 sous le titre *Un testament espagnol*. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [22] *Darkness at Noon* signifie littéralement « Ténèbres en plein midi ». (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [23] En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [24] Il est courant de voir les nations, ou même des entités encore plus floues comme l'Église catholique ou le prolétariat, considérées comme s'il s'agissait d'individus réels, dont on parlera aisément à la troisième personne : « Elle » est comme ceci ou comme cela... Une réflexion aussi évidemment absurde que « L'Allemagne est perfide par nature » peut être lue dans n'importe quel journal ouvert au hasard, et presque tout le monde s'aventurera à proférer des généralités sur les divers caractères nationaux : « L'Espagnol est un aristocrate dans l'âme » ou « Tous les Anglais sont hypocrites ». Quoique les généralités se voient périodiquement démenties, on n'en continue pas moins à y avoir recours, et des gens qui se prétendent libérés de tout préjugé national, comme Tolstoï ou Bernard Shaw, s'en rendent eux-mêmes souvent coupables. (N.d.A.)[\[Ret\]](#)
- [25] Il y a bien eu quelques écrivains proches des conservateurs, comme Peter Drucker, pour annoncer un accord entre l'Allemagne et la Russie, mais il devait s'agir selon eux d'une alliance effective ou d'un rapprochement durable. Aucun auteur marxiste, ou de quelque tendance de gauche que ce soit, n'a même envisagé la possibilité d'un tel pacte. (N.d.A.)[\[Ret\]](#)
- [26] Dans la presse populaire, les commentateurs militaires se partagent pour l'essentiel en prorusses et antirusses, pro-Blimp et anti-Blimp. Si des erreurs aussi énormes que de croire la ligne Maginot imprenable, ou d'assurer que la Russie ferait en trois mois la conquête de l'Allemagne, n'ont en rien

compromis leur réputation, c'est qu'ils n'ont jamais dit que ce que leur public particulier désirait entendre. Chez les intellectuels, les deux auteurs militaires les plus en vogue sont le commandant Liddell Hart et le général de division Fuller, l'un démontrant la supériorité de la défense sur l'attaque, l'autre la supériorité de l'attaque sur la défense. Cette contradiction n'a pas empêché qu'ils soient tous deux tenus pour des experts par le même public. La véritable raison de leur succès dans les milieux de gauche est qu'ils sont l'un et l'autre en bisbille avec le ministère de la Guerre. (N.d.A.)[\[Ret\]](#)

[\[27\]](#) Actes des Apôtres, XIX, 34. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[\[28\]](#) Il y a eu des Américains pour se plaindre de ce que « anglo-américain » soit le terme convenu lorsqu'on désire combiner ces deux mots et pour proposer qu'on le remplace par « américano-anglais ». (N.d.A.)[\[Ret\]](#)

[\[29\]](#) Le *News Chronicle* conseillait à ses lecteurs le film d'actualités qui leur permettrait d'assister à l'exécution en son entier, avec des gros plans. Le *Star* publia de façon également approbatrice des photos représentant des femmes à moitié nues maltraitées par la populace parisienne pour avoir collaboré. Ces photos évoquaient irrésistiblement les photos nazies de juifs maltraités par la populace berlinoise. (N.d.A.)[\[Ret\]](#)

[\[30\]](#) Il en va ainsi du pacte germano-soviétique, que l'on s'efforce d'effacer des mémoires le plus rapidement possible. Un correspondant russe m'apprend qu'il n'est déjà plus fait mention du pacte dans les almanachs qui récapitulent les récents événements politiques. (N.d.A.)[\[Ret\]](#)

[\[31\]](#) La superstition concernant l'insolation en est un bon exemple. On croyait encore il y a peu que les Blancs étaient beaucoup plus sujets aux insolutions que les gens de couleur, et qu'un Blanc ne pouvait sans risque marcher sous le soleil tropical sans casque colonial. Cette théorie était sans fondement aucun, mais elle permettait de bien marquer la différence entre les « indigènes » et les Européens. Elle a été discrètement abandonnée au cours de la guerre actuelle, et des armées entières manoeuvrent sous les tropiques sans casque colonial. Tant qu'eut cours cette superstition, les médecins anglais aux Indes semblent y avoir prêté foi avec tout autant de conviction que les profanes. (N.d.A.)[\[Ret\]](#)

[\[32\]](#) Le texte de cette préface, rédigé pour la première édition d'*Animal Farm* (1945), ne fut pas publié à l'époque et ne figure pas dans l'édition anglaise des *Essais*. Il a été inclus dans l'édition illustrée parue en 1995, à l'occasion du 50^e anniversaire de l'ouvrage. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[\[33\]](#) « Selon les règles admises de l'antique liberté. » (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[\[34\]](#) En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[\[35\]](#) Pour être tout à fait honnête, il faut préciser que les célébrations du PEN Club, qui ont duré au moins une semaine, ne furent pas toujours exactement du même acabit. Il se trouve que je suis tombé sur un mauvais jour. Il suffit

cependant de se reporter aux discours (édités sous le titre *Freedom of Expression*) pour constater que de nos jours il n'y a presque personne pour s'exprimer en faveur de la liberté intellectuelle aussi nettement que Milton le fit il y a trois siècles – et cela en dépit du fait qu'il écrivait en pleine guerre civile. (N.d.A.)[\[Ret\]](#)

[\[36\]](#) Ministère de l'Information.[\[Ret\]](#)

[\[37\]](#)

« Ose être un Daniel,
Ose te dresser seul ;
Ose être ferme dans tes convictions,
Ose les faire connaître. » (N.d.T.)

[\[38\]](#) En anglais, les expressions *pleasure spot*, *pleasure resort*, *pleasure city* évoquent effectivement le *pleasure-dome*, palais des plaisirs en forme de dôme, du deuxième vers du « Kubla Khan ». (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[\[39\]](#) « En Xanadou le Koubla Khan fit ériger un palais majestueux, à l'endroit où l'Alphe, la rivière sacrée, par des cavernes dont la mesure est inconnue à l'homme, s'acheminait vers une mer sans soleil. Ainsi deux fois cinq milles de terre fertile furent encerclés de murs et de tours : de sinueux ruisseaux y paraient les jardins, où fleurissait maint arbre porteur d'encens ; et des forêts anciennes comme les montagnes y cachaient en leur sein des clairières ensoleillées, » (Traduction Germain d'Hangest.)[\[Ret\]](#)

[\[40\]](#) Vers extraits du poème de W.H. Auden « 2nd September 1939, Another Time ». (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[\[41\]](#) On trouve une illustration intéressante de ce qui précède dans la manière dont les noms de fleurs anglais qui étaient en usage jusqu'à une époque récente sont supplantés par des termes grecs, *snappedragon* devenant *antirrhinum*, *forget-me-not* devenant *myosotis*, etc. On voit mal quelle raison pratique pourrait expliquer ce changement de mode : il est probablement dû à un refus instinctif des termes les plus familiers et à une vague idée du caractère scientifique de la terminologie grecque. (N.d.A.)[\[Ret\]](#)

[\[42\]](#) Exemple : « La catholicité de la perception et de l'image chez Comfort, d'un registre étrangement whitmanien, et presque exactement à l'opposé en tant qu'effort esthétique, continue d'évoquer cette suggestion cumulative, atmosphérique et tremblante d'une intemporalité cruelle, inexorablement sévère... Wrey Gardiner fait mouche en visant avec précision des cibles simples. Mais elles ne sont pas si simples que cela, et ce n'est pas seulement l'amère douceur d'une résignation superficielle qui parcourt cette tristesse satisfaite. » (*Poetry Quarterly*). (N.d.A.)[\[Ret\]](#)

[\[43\]](#) « L'Ecclésiaste », IX, 11. Traduction de Le Maître de Sacy. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[\[44\]](#) Toutes ces indications s'appliquent, bien entendu au texte original. (N.d.T.)

[Ret]

[45] Il s'agit ici des termes d'origine latine et non anglo-saxonne que l'on trouve dans la langue anglaise. (N.d.T.)[Ret]

[46] On pourra se guérir de ce travers en mémorisant la phrase suivante : *A not unblack dog was chasing a not unsmall rabbit across a not ungreen field.* (N.d.A.) « Un chien qui n'était pas non noir poursuivait un lapin qui n'était pas non petit dans un champ qui n'était pas non vert. » (N.d.T.)[Ret]

[47] Toutes les citations des *Voyages de Gulliver* proviennent de la traduction d'Émile Pons. (N.d.T.)[Ret]

[48] Les Houyhnhnms qui sont trop vieux pour marcher sont transportés sur des « traîneaux » ou sur « des sortes de véhicules sans roues ». (N.d.A.)[Ret]

[49] La dégénérescence physique que Swift affirme avoir observée a peut-être été une réalité à cette époque. Il l'attribue à la syphilis, qui était alors une maladie nouvelle en Europe, et dont la virulence était sans doute plus grande que de nos jours. Par ailleurs, les alcools distillés, autre nouveauté du XVII^e siècle, ont dû provoquer au début une augmentation considérable de l'alcoolisme. (N.d.A.)[Ret]

[50] Dans le texte anglais, « Our brother Tom has just got the piles » devient : « Resist – A plot is brought home – The Tour ». Orwell indique en note que *Tour* a ici le sens de *Tower*, donc « Tour » et non « Voyage », contrairement à ce qu'a cru le traducteur cité. (N.d.T.)[Ret]

[51] À la fin du livre, Swift énumère comme exemples typiques de la folie et de la méchanceté des hommes « un homme de loi, un coupe-bourse, un colonel, un bouffon, un lord, un maître d'armes, un policier, un souteneur, un médecin, un mouchard, un suborneur, un avocat, un traître, et leurs consorts ». On voit ici la violence irresponsable de l'impuissance. Cette liste amalgame ceux qui violent le code conventionnel et ceux qui le respectent. Ainsi, si vous condamnez automatiquement un colonel en tant que tel, sur quelles bases allez-vous condamner un traître ? Ou encore, si vous voulez supprimer les voleurs à la tire, il vous faut des lois, autrement dit des avocats. Mais ce passage final, où la haine est si sincère et la justification qui en est donnée si peu appropriée, a quelque chose de peu convaincant. On sent que c'est l'animosité personnelle qui parle. (N.d.A.)[Ret]

[52] « La forme divine de la femme nue » : sans doute s'agit-il d'un souvenir approximatif du poème « The Divine Image ». (N.d.T.)[Ret]

[53] Frank Buchman (1878-1961) fonda en 1921, à l'université d'Oxford, un mouvement de « réarmement moral ». (N.d.T.)[Ret]

[54] En français dans le texte. (N.d.T.)[Ret]

[55] 103 °F correspondent approximativement à 40 °C. (N.d.T.)[Ret]

[56] En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[57] En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[58] En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[59] En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[60] En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[61] En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[62] Personnage de Dickens. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[63] Personnages d'étudiants en médecine, puis médecins débutants, dans *Pickwick Papers* de Dickens. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[64] Respectivement « Tailladeur », « Découpeur », « Scieur », « Pourvoyeur de tombeaux » et « charcutier », littéralement « scieur d'os ». (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[65] Axel Munthe (1857-1949), écrivain suédois dont l'ouvrage autobiographique, *Le Livre de San Michele*, paru en 1929, eut un grand succès. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[66] *Shakespeare and the Drama*, écrit vers 1903 en introduction à un autre pamphlet, *Shakespeare and the Working Classes*, d'Ernest Crosby. (N.d.A.)
[\[Ret\]](#)

[67] Traduction M. Minoustchine (Léon Tolstoï, *Écrits sur l'art*, Paris, 1971). Les citations du *Roi Lear* sont extraites de la traduction de Pierre Leyris et Elizabeth Holland. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[68] Il s'agit de la chanson que chante Ophélie dans *Hamlet*, acte IV, scène 5. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[69] En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[70] Personnage qui apparaît dans *Henri IV* et *Henri V*.(N.d.T.)[\[Ret\]](#)

[71]

« Nos ébats les font sourire,
Et bientôt chacun de dire :
“Tels, tels étaient nos plaisirs
À nous tous, garçons et filles,
Quand, dans notre jeune temps,
Nous allions au Pré Tintant.” »

William Blake, « Le Pré Tintant », traduction Pierre Leyris. (N.d.T.)

[72] Dans la version de ce texte déjà publiée aux États-Unis, St Cyprian était appelée « Crossgates ». D'autres anciens élèves qui ont écrit sur cette école ont suivi Cyril Connolly et l'ont appelée « St Wulfric's », comme elle fut d'abord nommée dans *Enemies of Promise*. La version reproduite ici est conforme au texte original dactylographié d'Orwell, mais les noms de ses condisciples et des professeurs ont été changés.[\[Ret\]](#)

- [73] Dotheboys Hall est le nom du pensionnat sordide dans *Nicholas Nickleby* (1838), de Dickens. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [74] Pays imaginaire (anagramme de *Nowhere*, « nulle part ») décrit dans le roman éponyme, publié en 1872 par Samuel Butler (1835-1902). (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [75] En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [76] Évangile selon saint Matthieu, XVIII, 6. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [77] Domestiques ou guides de chasse et de pêche (en Écosse et en Irlande). (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [78] Le Trocadero, établissement londonien avec attractions, alors en vogue. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [79] En français dans le texte. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [80] Ruisseau. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [81] Côte, pente. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [82] Escarcelle en peau portée avec le kilt. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [83] Épée écossaise à deux tranchants. (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [84] Vers du poème de George Meredith (1828-1909), « Lucifer in Starlight ». (N.d.T.)[\[Ret\]](#)
- [85] *The Story of my Experiments with Truth*, de M.K. Gandhi, traduit du gujarati par Mahadev Desai. (En français : *Expériences de vérité*, traduction G. Belmont.) (N.d.T.)[\[Ret\]](#)

Poème sans titre (Orwell)

Publication: 1914

Source : Livres & Ebooks

Poème sans titre (Orwell)

Publication: 1914

Source : [Livres & Ebooks](#)

Oh ! Donne moi la force du Lion,

La sagesse de Goupil le renard

Et alors je lancerai les troupes sur les Allemands Et leur donnerai les plus durs des coups

Oh ! Pense au poing armé du Seigneur de la guerre qui frappe l'Angleterre aujourd'hui Et pense aux vies que nos soldats

jettent sans crainte.

Debout ! Oh vous les jeunes hommes d'Angleterre Certainement, si lorsque votre pays est dans le besoin, Vous ne vous engagez pas par milliers, Vous êtes des lâches vraiment.

OH! give me the strength of the Lion, The wisdom of reynard the Fox

And then I'll hurl troops at the Germans And give them the hardest of knocks.

Oh! think of the War Lord's mailed fist, That is striking at England today: And think of the lives that our soldiers Are fearlessly throwing away.

Awake! Oh you young men of England, For if, when your Country's in need, You do not enlist by the thousand, You truly are cowards indeed.